



15.

Corin Braga

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
CorinBraga@yahoo.com

### **La mémoire de la souffrance**

La chute du régime communiste en Roumanie, en 1989, a ouvert les tiroirs d'une littérature que la censure toute-puissante avait réduite au silence pendant un demi-siècle. Il s'agit des écrits qui témoignent de la souffrance de tout un peuple sous une dictature qui a provoqué un véritable génocide. Après avoir retrouvé la liberté d'expression, les victimes ont commencé à témoigner du calvaire qu'ils ont enduré pendant les décennies de la < haine de classe > et de construction de < l'homme nouveau >. Toute une littérature est sortie des oubliettes de la mémoire, racontant les atrocités des prisons politiques, des camps de travail forcé, de la déportation, de l'ostracisme social, de la destruction de nos valeurs de culture et de civilisation. Dans les deux dernières décades, le genre des mémoires de prison s'est constitué en un corpus qui compte environ trois cents livres et volumes, véritable < somme > de l'expérience (ou l'expérimentation) sociale traumatique du communisme.

En tant que littérature de frontière ou paralittérature, plus proche de la confession que de la fiction, ce genre a une visée plutôt éthique qu'esthétique. Son rôle premier est de dire la vérité sur une réalité féroce, qui avait été cachée et falsifiée par le régime. Il est le miroir d'un ensemble de vécus portés à la limite de l'humain, qui réclame une rédemption dans le sens presque religieux du terme. C'est aussi un instrument de remémoration et de connaissance de soi, de reconstruction du passé et de l'histoire personnelle et collective. L'intention esthétique et l'art de l'écriture y sont secondaires par rapport au besoin de confession, et pour la plupart, les auteurs ne sont pas des écrivains de profession. Le genre exige donc une autre échelle de valeurs que celle artistique, une échelle morale ou, selon un jeu de mots bien trouvé, < est-éthique >.

Quel pourrait donc être le critère concret pour valoriser la littérature de détention ? Lui appliquer le critère esthétique serait, évidemment, non seulement immoral, mais aussi contre-productif. Selon un tel jugement, *Vingt ans en Sibérie* de Anita Nandris-Cudla, par exemple, devrait être exclu de la littérature, puisqu'il est la narration d'un auteur non-professionnel, qui raconte sans aucun souci artistique. Et pourtant, c'est un livre bouleversant, comme beaucoup d'autres du même genre. Au-delà de la valeur artistique, ce qui compte dans ces livres est l'*authenticité*, les valeurs humaines qu'elles charrient. Symétriquement, c'est plutôt le désir < d'écrire beau > qui peut nuire au récit. La prétention de < faire de la littérature > arrive souvent à falsifier le noyau de vérité de la confession. C'est pourquoi nous pensons que le critère qui s'impose pour juger de la valeur de ces livres est la *sincérité* de l'auteur. Sincérité qu'on ne doit pas confondre avec la véracité historique. Pour toucher ses lecteurs, ces livres ne sont pas obligés de reconstituer correctement (et donc froidement) la réalité extérieure. Il est plus important que l'auteur reflète sa propre vérité intérieure, son vécu inaliénable, ses convictions, sa vision, sans se mystifier soi-même. Le manque de valeur n'est pas causé par le < manque de style >, mais plutôt par le manque de sincérité, par le désir de se poser en quelque chose d'autre (idéologue, martyr, juge, écrivain...). Avant tout, les mémoires de prison sont un document humain et historique, et seulement en deuxième instance un document esthétique.

Mais quoi qu'il en soit du genre en tant que tel, le champ est bel et bien constitué et le corpus ne cesse de s'agrandir rapidement. La littérature du Goulag communiste, et l'univers terrifiant dont elle est le miroir et le témoin, se dresse devant nous et ne nous laisse plus la possibilité de feindre l'ignorance.

Corin Braga

Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
CorinBraga@yahoo.com

## **La mémoire de la souffrance**

La chute du régime communiste en Roumanie, en 1989, a ouvert les tiroirs d'une littérature que la censure toute-puissante avait réduite au silence pendant un demi-siècle. Il s'agit des écrits qui témoignent de la souffrance de tout un peuple sous une dictature qui a provoqué un véritable génocide. Après avoir retrouvé la liberté d'expression, les victimes ont commencé à témoigner du calvaire qu'ils ont enduré pendant les décennies de la < haine de classe > et de construction de < l'homme nouveau >.

Toute une littérature est sortie des oubliettes de la mémoire, racontant les atrocités des prisons politiques, des camps de travail forcé, de la déportation, de l'ostracisme social, de la destruction de nos valeurs de culture et de civilisation. Dans les deux dernières décades, le genre des mémoires de prison s'est constitué en un corpus qui compte environ trois cents livres et volumes, véritable < somme > de l'expérience (ou l'expérimentation) sociale traumatique du communisme.

En tant que littérature de frontière ou paralittérature, plus proche de la confession que de la fiction, ce genre a une visée plutôt éthique qu'esthétique. Son rôle premier est de dire la vérité sur une réalité féroce, qui avait été cachée et falsifiée par le régime. Il est le miroir d'un ensemble de vécus portés à la limite de l'humain, qui réclame une rédemption dans le sens presque religieux du terme. C'est aussi est un instrument de remémoration et de connaissance de soi, de reconstruction du passé et de l'histoire personnelle et collective. L'intention esthétique et l'art de l'écriture y sont secondaires par rapport au besoin de confession, et pour la plupart, les auteurs ne sont pas des écrivains de profession. Le genre exige donc une autre échelle de valeurs que celle artistique, une échelle morale ou, selon un jeu de mots bien trouvé, < est-éthique >.

Quel pourrait donc être le critère concret pour valoriser la littérature de détention ? Lui appliquer le critère esthétique serait, évidemment, non seulement immoral, mais aussi contre-productif. Selon un tel jugement, *Vingt ans en Sibérie* de Anita Nandris-Cudla, par exemple, devrait être exclu de la littérature, puisqu'il est la narration d'un auteur non-professionnel, qui raconte sans aucun souci artistique. Et pourtant, c'est un livre bouleversant, comme beaucoup d'autres du même genre. Au-delà de la valeur artistique, ce qui compte dans ces livres est l'*authenticité*, les valeurs humaines qu'elles charrient. Symétriquement, c'est plutôt le désir < d'écrire beau > qui peut nuire au récit. La prétention de < faire de la littérature > arrive souvent à falsifier le noyau de vérité de la confession. C'est pourquoi nous pensons que le critère qui s'impose pour juger de la valeur de ces livres est la *sincérité* de l'auteur. Sincérité qu'on ne doit pas confondre avec la véracité historique. Pour toucher ses lecteurs, ces livres ne sont pas obligés de reconstituer correctement (et donc froidement) la réalité extérieure. Il est plus important que l'auteur reflète sa propre vérité intérieure, son vécu inaliénable, ses convictions, sa vision, sans se mystifier soi-même. Le manque de valeur n'est pas causé par le < manque de style >, mais plutôt par le manque de sincérité, par le désir de se poser en quelque chose d'autre (idéologue, martyr, juge, écrivain.). Avant tout, les mémoires de prison sont un document humain et historique, et seulement en deuxième instance un document esthétique.

Mais quoi qu'il en soit du genre en tant que tel, le champ est bel et bien constitué et le corpus ne cesse de s'agrandir rapidement. La littérature du Goulag communiste, et l'univers terrifiant dont elle est le miroir et le témoin, se dresse devant nous et ne nous laisse plus la possibilité de feindre l'ignorance.

Ruxandra Cesereanu  
Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
RuxCes@yahoo.com

## Representations of the Gulag in the Romanian Detention Memoirs

**Abstract:** The present study is an introduction to the Romanian detention memoirs (a body of works that totals over 100 published volumes published during the next 15 years ensuing the demise of the communist regime in Romania). This essay seeks to contribute a minimal and useful classification of the attempts at testamentary records coming out since 1990. It is premised on the assumption that, if the western reader is well acquainted with this type of literature, the Eastern European reader in general and the Romanian reader in particular, had to catch up with an ethical-moral delay that can be explained politically. The thrust of my argument here is that post-1989, after the fall of communism, readers in Romania experienced an abrupt turn from the *hypocritical literature* to the *literature of infernal truth*.

**Keywords:** Romania; Communism; Gulag; detention memoirs; memory; testimony.

The vast majority of the Romanian detention memoirs on the autochthonous Gulag (and sometimes on the Soviet one as well) would like to be, partially or totally, anatomies of power and of totalitarianism. Some of them are written in a reporting style, whereas others, most of them, are written in the form of a confession, a revealing record of the how-I-suffered-back-then. Some of the authors call for understanding toward the 'clumsy wording', anticipating whatever possible remark on the plus or minus value of literariness the reader might have, claiming their writing is not literature, but true testimonies. If the western reader is acquainted with this type of literature, the Romanian reader in particular, and the Eastern European one in general, had to catch up with an ethical-moral delay that can be explained politically. Since 1990 (after the fall of communism) s/he switched directly from the *hypocritical literature* to the *literature of infernal truth*, and then to *the monotony of terror*, to getting used to the horror of the Gulag. Something is certain: the memoirs on the communist detention have the same importance as the writings on the Holocaust: they represent *the inferno that testifies*, as André Glucksmann puts it. Referring to the survivors of the Holocaust, Hannah Arendt notes that they write with a resigned doubt, as if they themselves could not believe anymore in the horrific story they tell, as if they expected the others not to believe it either. Is this exaggerated prudery or something that has to do with the victim's mentality; a victim that finds him/herself humbled and diminished even while having survived the horror, constantly haunted by the ghost of an omniscient and omnipotent, torturer looming in the shadow? When it comes to the Romanian memories on the Gulag this question is seldom asked. However, the Romanian witnesses display, sometimes, two of the three forms of shame distinguished by Tzvetan Todorov. Along with the shame to have survived, the survivors from Pitești (where programmatic torture was inflicted between 1949-1952 especially on the student inmates, forced, many of them, to become in their turn, torturers!), often feel the shame of the memory of having been tortured and having become torturers and the shame of being human beings.

Some of the detention memoirs were confiscated by the repression body, and thus, the authors had to start anew a second version of the 'hostile' manuscript. N. Steinhardt's *Jurnalul Fericirii* (*The Journal of Happiness*) is a third version, revised, completed and corrected by the author based on the first two versions (the first version was confiscated by the authorities but, in the end, it was returned to its author). Similarly, Belu Zilber's *Monarhia de drept dialectic* (*The Monarchy of Dialectical Right*), published in 1991, after the fall of communism, under the pseudonym Andrei Șerbulescu, was confiscated by the Securitate and then re-written unequally in a second version. In the ensuing years, the Humanitas Publishing House, which had published *The Monarchy of Dialectical Right*, recuperated the first version and printed it under the title *Actor in Pătrășcanu's Trial*, this time with the real name of the author on it, Herbert (Belu) Zilber's name. It would be an interesting research topic, and not only

for the literary historian, to see to what extent do the versions differ, not only in nuances and details, but also as a whole and in the writing style.

But for a few exceptions, the majority of this type of memories are written after the detention period. One such exception is the prison camp diary kept by Onisifor Ghibu and drawn up in jail. His diary owes its unique status to the fact that in 1945, at the time Onisifor Ghibu was serving time in the prison camp of Caracal, the Romanian Gulag was not properly conceived and organized. Thus, Onisifor Ghibu's experience was more one of pre-Gulag confinement rather than of a Gulag proper. Another exception is the Greek-Catholic bishop Iuliu Hossu who succeeds in writing his memoirs while in a monastery arrest (paradoxically though, because in the period in which the bishop writes his memoirs, repression was at its peak in communist Romania). There are some cases when diaries on deportation were kept while in confinement.

Some testimonies on detention are disguised, but the concealment acts as a see-through mask. Theoretician Adrian Marino (who had a declared interest in detention memoirs, he himself having authored prison memoirs yet to see the light of print) distinguishes two essential manners to approach detention as a literary topic: 'through literaturization, stylization, the entire set of typical literary procedures, and through direct, documentary testimony, as objective as possible'. The two approaches, however, (the latter in particular), do not represent standardized formulas that can be easily labeled, which is why, Marino goes on to identify a possible hybrid formula that 'even this cold account changes and, in the end, and that can be recuperated as "literature", that is, as another story.' The same commentator will warn against three misleading aspects that are likely to alter the memories of communist detention, be these disguised or not: *the author pretending to be a hero, emphatic embellishing and amateurish 'literaturization'*. Marino carries out his enquiry by focusing attention on the 'congenital defects' of the detention testimonies. The commentator thus reproaches 'the extremely annoying tendency of ostentatiously representing oneself at best advantage, of transforming oneself into a hero, of excessive moralization, aggressive resentments, conventional literaturization, and abundance of stereotypes', as well as, the creation of the detention 'mystique'.

Al. Mihalcea is apprehensive of the risk of embellishing the image of the Romanian political detainee, considering that an icon of the latter would equate the false image of the proletcultist hero. In my opinion, Mihalcea's anxiety is purely iconoclastic. The intention of a witness like Ion Cârja is that his testimony should be an inspiration source for artists who could expressively immortalize the Romanian Gulag. In other words, Ion Cârja himself, even as a primary witness, considers his deposition more like a preparatory writing rather than an exemplary text. This self-depreciation pertains to the excessive modesty of a non-writer. An eye-witness like Paul Goma (in *Gherla*) will talk about *the true-truth* in this type of memoirs, and his intervention answers directly and *a priori* Marino's apprehension, since Goma claims that, even if subjective, the memories of the detention period do not impair the accuracy of the narrated events. In other words, they are subjective, but honest, although only *versions* of the truth. On the other hand, Goma, in one of the characters of the novel *Ostinato*, envisions the construction of a certain brand of heroism of the political detention: "with them, with the political detainees, detention was. how should I put it? I'd dare say: fake - only there did the honest citizen X find out that he was a hero; until he got there, he, the poor guy, had no idea who he was: once he got there, he started making up, gradually, not only an appearance, but especially, the psychology of a hero (a political hero, obviously); as far as I know, there, those who had really handled guns, explosive, or whatever, (as one would say "men of action") were looked down upon, disdainfully, considered intruders by the "non-aggressive ones": former dignitaries, "governists", "agitators"; even the students who dropped like flies, not because they "had committed" something, but because it had been assumed that they, the students, might have had in mind to "commit", even they believed themselves "above" these; from this point of view, Marian [another character, a former political detainee, that Ilarie Langa - the main character in *Ostinato* - refers to (my note)] is enviable: he had the chance to pass by that place where you're up to your neck in 'heroism', where there were put, not those who represented a real danger for society, but common people, who only there, and from

that moment, learnt to represent a risk for the society.' I gave this ample quotation from Paul Goma, because I think that I should approach this topic without any taboos. If I rightly resort to the delicacy of some former detainees who do not want to have their heroism idealized, by no means will I resort to the discourse devoid of honesty of the former members of the repression body, since they deny any form of heroism and of suffering for those who got to know the Gulag.

There are also memories of detention that looks like novels, such as Marcel Petrișor's memoirs or Costin Merișca's *Tărâmul Gheenei (The Land of Gehenna)*, and others. In the first case, Marcel Petrișor uses the third person narrative and changes cautiously, the names of the detainees who are still alive, keeping the real names only for the dead people. Costin Merișca also uses the third person narrative, changing only the name of the hero, who is himself.

From a stylistic, emotional and structural point of view, the memoirs on the Gulag make up a Tower of Babel. *Gherla* by Paul Goma is disguised in a pseudo dialogue that includes negative-Proustian fragments on detention. The specificity of Goma's text also lies in his uneasy, radical style, specific to an author with the vocation of a pamphleteer, whose article of faith is live writing that captures suffering as lived, without resort to any form of embellishment.. Some memories of detention are written in a melodramatic style and convey the impression of fake, in the lack of interior pulse and through demagoguery on detention (anti-concentration wooden language), others are passionate being marked by 'the iron circle of hate'. Nicolae Mărgineanu's case (in *Amfiteatre și închisori (Amphitheaters and Prisons)*) is a very interesting one. His testimonies are explicitly selected, the author avoiding to transcribe the atrocities specific to his detention, out of patriotic embarrassment.

Similarly, Nicolae Mărgineanu draws the distinction between a personality's *memoirs* and the humble and grey people's *testimonies*. The author includes his writings, modestly, in the category of testimonies. A similar classification is advanced by Gabriel Bălănescu, who prefers the formula of *abbreviated chronicles* to the genre of memoirs (because he does not consider himself an exotic personality) or of memories (because these can only be sublime) Constantin Cesianu, a meticulous analyst of the Canal, also insists on the idea of testimony and experience, trying his hand at a theoretical delimitation. The author programmatically avoids all *aestheticization*, favoring a life-like approach: 'it isn't about a novel in here or about a literary essay. It's about *a testimony*. I'm not looking for the sensational or for the entertaining. My rendering can often seem dull. It doesn't matter. It tells the truth.' The author specifies that his approach is selective and specialized in brief prison monographs, which run the risk of dry descriptions, but pertain to the truth. Ioan Victor Pica also pleads for the idea of testimony versus that of improvised literature, undertaking to write a 'book of fire' on the resistance in the mountains: 'Others will certainly write history, I have a much easier role, namely that of saying what I saw, heard and felt.' Pica urges catalytically all the virtual testifiers of the Romanian Gulag: '*The biggest guilt is not to say the truth, when you know it!*' Sometimes, upon the Gulag memoirs writer 'a certain timidity of testifying' works on. This timidity either originates in the person's character or in the fact that he does not want to seem vindictive and inquisitorial. He hungers for the appropriate criterion, seen as an essential component of the testimony.

This self-same sense of historical accuracy prompts Constantin C. Giurescu to use the scholarly term 'testimony' (Ro. 'testimoniu'), in order to render more exact the sense of evidence and objective document. The author considers that he describes his prison memories without any hate or bias, only in a historical purpose. The political detainees are history, since they belong to history. He cherishes all the memories that acquire the role of a testimony. Generally, the imprisonment on political grounds acts like a generating matrix, an inner protection screen or, as Al. Mihalcea calls it, the 'background canvass of thoughts'. For Ion D. Sîrbu, it is, par excellence, the miniature metaphor of the world, both during and after the detention period.\_

There are also depositions that are, from the point of view of the technique, very smartly realized. It is the case of Maxim Holban's epistolary testimony (he got to know Siberia in its extreme

form, i.e. Kolima) embedded in his son's (i.e. Ion Holban) commentary (*Tata în cămașă de oțel* (*Father in the Steel Shirt*), in the book edited by Serafim Saka), or Doina Jela's *bildungsreportage* on the Canal Dunăre - the Black Sea (*Cazul Nichita Dumitru* (*Nichita Dumitru Case*)) that uses various documentary sources to form a collage of unmasking meetings minutes, denouncements, fragments of diaries of the age, letters of the victims' relatives, short interviews with the survivors from both sides, the marginal etc.

Some texts, such as *Jurnalul fericirii* (*The Journal of Happiness*) by N. Steinhardt, *Drumul crucii* (*The Way of the Cross*) by Aurel State who considers his testimony an instance of climbing/ an ascent of Mount Tabor, perceiving the act of writing as a sacred gesture, or *Jurnalul unui figurant* (*The Journal of an Extra*) by George Tomaziu are written in an elaborated, almost baroque style, whereas others are written at a stretch. This is Anița Nandriș-Cudla's case, whose primitive and naive picturesque echoes Henri Rousseau's paintings, only transposed in a Siberian landscape. Similarly, Elizabeta Rizea's story, although alluvial (hers is a spoken book), has inventiveness and spontaneity. The testifier perceives her deposition as an animal 'growl', with cathartic effect and psychological function. She distinguishes between this 'growl' and the human cry or outcry, because only animals 'growl', and not a decorative cry, can still awaken the indoctrinated souls and minds: 'Cause I wanna growl, not cry, 'cause I can't bear it anymore' and 'I'd like to moo like a cow because of all I've been through' (*The Story of Elizabeta Rizea from Nucșoara*). Furthermore, in the book's preface, Gabriel Liiceanu insists on the confession-like structure of Elizabeta Rizea's testimony (as a way of lightening the soul's burden), the depositions being meant to shock. And this is achieved not through a detached testimony, but through an outcry. The reader's role is, then, according to the preface's author, that of a good listener, and not that of a critical eye. Similarly, the dialogue between Oana Orlea and Mariana Marin is also intense (*Ia-ți boarfele și mișcă!* (*Get Your Wretched Affairs and Move!*)), since in order to render the prison atmosphere, the former political detainee, Oana Orlea, uses a rude language, which also evokes the Gulag linguistically. Totally different from Anița Nandriș-Cudla's or Elizabeta Rizea's, are Lena Constante's refined (albeit cruel) memories. (Lena Constante considers her testimony to be only *humane*.) Between these two ends of the spectrum, there is Adriana Georgescu's brief reportage. This does not result in a 'moderation' of the testimony; rather, Adriana Georgescu considers the figures of speech only rhetorical flowers of the actual testimony; or else, pain is just pain, that's all there is to it, no metaphors. Yet, sometimes detention life also has a picturesque side; there is even an air of university or literary circle, each detainee taking at some point the role of a Scheherazade with an epical appetite, or, more rarely, that of a Magister. Whether blended in with the terrible and the appalling or the eccentric and the entertaining, terror always overtakes the picturesque.

I have purposefully saved the discussion of Ion Ioanid's *Închisoarea noastră cea de toate zilele* (*Our Daily Prison*), for the end, as it is a work of singular status. In absence of a collective work, or treatise on the Romanian Gulag similar to Aleksandr Solzhenitsyn's *Gulag Archipelago*, Ion Ioanid's memories fulfil the role of a panoramic viewing of Romanian prisons realized with real finesse. The structure of his memory resembles that of an archive where each prison represents a book of life written under the sign of narrative calm and under the inquisitive lens of a magnifying glass. The 'areas' of each punitive space and especially the cell's microcosm are described. According to Alex Ștefănescu, it is a memory that 'represents in itself a heroic form of opposition against the communist regime'. *Our Daily Prison* represents a 'report addressed to a supreme authority (God or humankind history or conscience)'. According to the same commentator, Ioanid's memoirs succeed in creating a sense of 'nostalgia for prison', since they instill the sensation that 'everything we read represents our own memories'. Such memories record in slow motion the minute gestures, as Monica Lovinescu remarks: 'Another characteristic of Ioanid's writing is that the time of writing is that of prison; the never-ending day of suffering. And in order to make it bearable, it has to be fragmented in gestures and occupations. In such a time, there is place for all the details, for the remains of everyday life that most of us sift out from the essential, the event.'

Ioanid's text, it is worth noting, does not have a bland, dry style; on the contrary, it is captivating through its touch of a saga-novel and nuanced conciseness. The author also suggests the drawing up of a list of all the names of anticommunist political detainees in Romania. There are some other similar Sisyphus-like attempts, none of which however equals Ioanid's in narrative excellence and panoramic range. Ion Pantazi, for instance, likens his memories to a 'screen' on which a concentrated film of detention is played out, the prisons being portrayed as existential halting places. Pantazi, too, considers drawing up a synthesis of the prison regime (in the last part of his memoirs), making classifications according to types of detention, age, social classes, elaborating hierarchies of portraits and behaviors, but his text is vulnerable due to exaltation and lack of serenity.

Generally speaking, the literary critics rarely tried their hand at identifying a typology of the memoirs and of the literary texts on detention due to their uncommon variety. Nicolae Baltă distinguished a detached vision (C. Noica), a sarcastic-angry vision (P. Goma), an infernal-desperate vision (T. Mihadaş), a profoundly Christian vision (N. Steinhardt) and an objective and neutral one (I. Ioanid and Max Bănuş).

It is not the attachment to the past that prompts the process of remembrance of the Gulag testifiers, in their case the nostalgic component or 'the poetry of memory' is missing. The one who got to know the Gulag transcribes his descent into the Inferno out of moral justice and depository duty and only afterwards, out of necessity of cathartic release. The memory and the word are the spiritual patrons of the testifier, the process of recollection being a form of tardy and only partially recuperating revenge. This revenge is not typical for the Gulag memoirs writers; it is somehow specific to the Romanian literature marked by 'testamentary' obsessions. The precursors of the memoirs on detention genre in Romanian literary history are Ioan Slavici and Tudor Arghezi. *Închisorile mele* (*My Prisons*) makes Slavici a notable precursor of the detention memoirs, despite the hybridity of his style, blending as it does the diary form, the pamphlet, the political commentary, and the testimony. Although the book was received with skepticism on account of its polemical character, the contemporary researcher finds it essential at least for two reasons: due to the realist-moralist view, specific to Slavici, and for the Dantean setting created by the author (the prison in Vaţ is a rigid, severe *bolgia*, but it is still moral, wonderful, as opposed to the Gehenna in Văcăreşti, where Slavici, to paraphrase Dante's initiation, has a guide, an adaptation of Virgil). Arghezi describes in *Poarta neagră* (*The Black Gate*) the same prison in Văcăreşti, but his style is grotesque-lyric, portraying the indecent scenes with cynicism and irony, stimulated by the prison picturesque, no matter how dehumanizing, being a prose version of the expressionist *Flori de mucigai* (*Flowers of Mildew*).

Although the memoirs novel *În preajma revoluţiei* (*Near the Revolution*) refers to the tsarist prisons, C. Stere cannot be overlooked in this brief overview. At an early stage, his character, Vanea Răutu, only gets to know 'Eden-like' prisons, without torture and hunger, and where the cells only occasionally become hell. But then, on the road to Siberia, the final deporting destination, the prisons become really nightmarish. Through their description, Stere's character draws a map of the criminals' promiscuous world. Next to the inmates, the hero has the feeling of cavern, 'morass', 'slough' and experiences 'abysmal visions'.

Among the prison memoirs writers before the communist regime, two authors distinguish themselves as relevant to our survey here, Mircea Damian and Zaharia Stancu. In *Celula nr. 13* (*Cell no. 13*), Damian investigates the prison taking into account such criteria as social and age layers. He thus draws an inventory of Văcăreşti as if the prison were a social-administrative body, trying to make a synthesis of the abjection of detention. Written in the form of brief accounts, his testimony is lifelike and aspires to a literary physiology, dividing the world antithetically, into masters (guardians) and inmates. In *Rogojina, The Rag*, Damian transcribes the recollection of his second detention term. The perspective is now internalized, and the writer partially surrenders the outside view; the second detention term acquires gloomy overtones as the author is subjected to ruthless, more brutal 'treatments'. Stancu writes his confessions about a concentration camp under Ion Antonescu's



dictatorship, in short, reportage-like sentences. The atmosphere here is relaxed (despite some infernal scenes and the precarious conditions) and it bears the print of a kind of *dolce far niente* as in Aleksandr Solzhenitsyn's *First Circle*.

Slavici and Arghezi, Stere (through his character Vanea Răutu), Damian, and Stancu belong to an epoch characterised by a romanticised image of the prison or else, to a romantic phase of detention. This is however to be followed by a neo-realistic one. The prison romanticism grants the memoirs writers from before the communist invasion a certain aura. Modern testifiers of the prison camps inferno, such as Steinhardt, Ioanid or warrior Gavrilă-Ogoranu retain something of this aura. Nevertheless, the prison romanticism pertains to the outside view, whereas the inferno belongs to the grim inside view.

**Translated into English by Claudia Novosivschei**

## **Works Cited**

Arendt, Hannah, *Originile totalitarismului*, traducere de Ion Dur and Mircea Ivănescu, Bucureşti, Editura Humanitas, 1994.

Bălănescu, Gabriel, *Din împărăția morții*, Timișoara, Editura Gordian, 1994.

Bănuș, Max, *Cei care m-au ucis*, Editura București, Tinerama, 1991.

Cârja, Ion, *Canalul morții*, București, Editura Cartea Românească, 1993.

Cesianu, Constantin, *Salvat din infern*, București, Editura Humanitas, 1992.

Constante, Lena, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România*, translated into Romanian by the author, București, Editura Humanitas, 1992.

Constante, Lena, *Evadarea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc 1957-1961*, București, Editura Fundației Culturale Române, 1993.

Gavrilă-Ogoranu, Ion, *Brazii se frâng, dar nu se îndoiesc. Rezistența anticomunistă în Munții Făgărașului*, Timișoara, Editura Marineasa, vol. I, 1993 vol. II, 1995, vol. III, 1999 (în colaborare cu Lucia Baki Nicoară); vol. IV, Editura Mesagerul de Făgăraș, 2004

Georgescu, Adriana, *La început a fost sfârșitul. Dictatura roșie la București*, edited by Micaela Ghițescu, preface by Monica Lovinescu, București, Editura Humanitas, 1992.

Gheorghiuță, Viorel, *Et ego Sărata Pitești-Gherla-Aiud. Scurtă istorie a devenirii mele*, Timișoara, Editura Marineasa, 1994.

Ghibu, Onisifor, *Ziar de lagăr. Caracal 1945*, edited by Romeo Dăscălescu and Octavian Ghibu, preface by Romeo Dăscălescu, chronology, postface and notes by Octavian Ghibu, București, Editura Albatros, 1991.

Giurescu, Constantin, C., *Cinci ani și două luni în penitenciarul de la Sighet (7 mai 1950-5 iulie 1955)*, introduction by Dinu C. Giurescu, edited by, annexes and indexes by Lia Ioana Ciplea, București, Editura Fundației Culturale Române, 1994.

Glucksmann, André, *Bucătăreasa și Mîncătorul de oameni. Eseu despre raporturile dintre stat, marxism și lagărele de concentrare*, translation from French by Mariana Ciolan, București, Editura Humanitas, 1991.

Goma, Paul, *Gherla*, București, Editura Humanitas, 1990.

Goma, Paul, *Ostinato*, București, Editura Univers, 1991.

Hossu, Iuliu, *Credința noastră este viața noastră. Memoriile cardinalului Iuliu Hossu*, edited by pr. Silvestru Augustin Prunduș, Cluj-Napoca, Editura Viața Creștină, 2003.

Ioanid, Ion, *Închisoarea noastră cea de toate zilele*, București, Editura Albatros, vol. I, II, 1991, vol. III, 1992; vol. IV, 1994, vol. V, 1996.

Jela, Doina, *Nichita Dumitru. Încercare de reconstituire a unui proces comunist, 29 august-1 septembrie 1952*, București, Editura Humanitas, 1995.

Mărgineanu, Nicolae, *Amfiteatre și închisori*, Cluj, Editura Dacia, 1991 (taken over in Nicolae Mărgineanu, *Mărturii asupra unui veac zbuciumat*, preface by Mircea Mică, edited by Daniela Țăranu-Mărgineanu, București, Editura Fundației Culturale Române, 2002).

Merișca, Costin, *Tărîmul Gheenei*, Galați, Editura "Porto-Franco", 1993.

Mihadaș, Teohar, *Pe muntele Ebal*, Cluj, Editura Clusium, 1990.

Mihalcea, Al., *Jurnal de ocnă*, București, Editura Albatros, 1994.

Nandriș-Cudla, Anița, *20 de ani în Siberia. Destin bucovinean*, București, Editura Humanitas, 1991.

Noica, Constantin, *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*, București, Editura Humanitas, 1990.

Orlea, Oana, *Ia-ți boarfele și mișcă!*. Interviu realizat de Mariana Marin, București, Editura Cartea Românească, 1991.

Pantazi, Ion, *Am trecut prin iad*, volumul I, Sibiu, Editura Constant, 1992; volumul II, München, Editura "Stindardul Românilor", 1989.

Petrișor, Marcel, *Fortul 13 Jilava. Convorbiri din detenție. Memorii I*, București, Editura Meridiane, 1991.

Petrișor, Marcel, *Secretul Fortului 13. Reeducări și execuții. Memorii II*, Iași, Editura Timpul, 1994.

Pica, Victor Ioan, *Libertatea are chipul lui Dumnezeu*, preface by Mihai Sin, Tîrgu-Mureş, Editura Arhipelag, 1993.

Saka, Serafim, *Basarabia în Gulag*, Chişinău, Editura Meridianul 28, Editura Uniunii Scriitorilor, 1995.

Soljeniţin, Alexandr, *Arhipelagul Gulag. 1918-1956. Încercare de investigaţie literară*, vol. I, translation, notes and chronology by Nicolae Iliescu, postface by Alexandru Paleologu; vol. II, translation by Ion Covaci; vol. III, translation, notes and chronology by Nicolae Iliescu, postface by Ion Vasile Şerban, Bucureşti, Editura Univers, 1997-1998.

State, Aurel, *Drumul crucii*, 2 volumes, Bucureşti, Editura Litera, 1993.

Steinhardt, N., *Jurnalul fericirii*, Cluj-Napoca, Editura Dacia, 1991.

Şerbulescu, Andrei, *Monarhia de drept dialectic. A doua versiune a memoriilor lui Belu Silber*, preface by G. Brătescu, Bucureşti, Editura Humanitas, 1991.

Todorov, Tzvetan, *Confruntarea cu extrema. Victime şi torţionari în secolul XX*, translation from French by Traian Nica, Bucureşti, Editura Humanitas, 1996.

Tomaziu, George, *Jurnalul unui figurant, 1939-1964*, translation by Mariana şi Gabriel Mardare, preface and postface by Gabriel Mardare, Bucureşti, Editura Univers, 1995

Zilber, Herbert (Belu), *Actor în procesul Pătrăşcanu. Prima versiune a memoriilor lui Belu Zilber*, edited by G. Brătescu, Bucureşti, Editura Humanitas, 1997.

## Notes

Nicolae Baltă, "Sertarul şi tipăriturile", in *Luceafărul* 16/1994.

Adrian Marino, "O carte de sertar", in *Tribuna Ardealului*, 68, 1993.

*Ibidem*.

Adrian Marino, *Politică şi cultură. Pentru o nouă cultură română*, Iaşi, Polirom, 1996, p. 40.

Adrian Marino, the series "Represiune şi confesiune", in *Revista 22*, starting with no. 28, 1996.

Translator's note: The author (Ruxandra Cesereanu) has used so far the Romanian term 'mărturie'. Both 'mărturie' and 'testimoniu' translate into English with 'testimony'. The latter, as one can easily see, is a borrowed word, and is perceived as formal in Romanian, whereas 'marturie' belongs to the standard style.

Ion. D. Sîrbu, *Jurnalul unui jurnalist fără jurnal*, 2nd edition, edited by Toma Velici and Elena Ungureanu, preface by Ovidiu Ghidirmic, postface by Marin Sorescu, Craiova, Scrisul Românesc, 1996; volume II, p. 178.

Monica Lovinescu sees in this naive style 'a language not tarnished by knowledge, that existed before the tree of good and evil. In fact, the language of Paradise' (*Insula Șerpilor. Unde scurte* 6, București, Humanitas, 1996, p. 303).

Alex. Ștefănescu, "Amintiri despre vremuri mai pure", în *România literară*, 39, 1991.

Monica Lovinescu, *op. cit.*, p. 340.

Nicolae Baltă, "Rezumatul unei detenții", în *Contrapunct*, 25, 1991.

Ioan Slavici, *Închisorile mele. Scrisori adresate unui prieten din altă lume*, București, Viața Românească, 1921.

Tudor Arghezi, *Poarta neagră*, București, Cultura Națională, 1930.

C. Stere, *În preajma revoluției*, I-II, editor Z. Ornea, preface by Z. Ornea, București, Editura Cartea Românească, 1991.

Mircea Damian, *Celula numărul 13 (șaptezeci și cinci de nopți la închisoarea Văcărești)*, București, Institutul de Arte Grafice, Vreamea, 1932.

Mircea Damian, *Rogojina*, București, Editura Forum, 1945.

Zaharia Stancu, *Zile de lagăr*, ediția a II-a, București, Editura Socec & Co., 1945.

Doina Jela  
Curtea Veche Editing House, Bucarest, Romania  
doinajela@gmail.com

## **La mémoire trompeuse / Deceiving memories**

**Abstract:** At the time of the disintegration of the Communist regime, memory proved to be the most crucial of the collective values of the Romanian people. Moreover, it became the fundamental tool in the process of the recovery of consciousness that followed. But memory is not fool proof, and can often be misleading. The text sets out to identify the different strands of memories at work in the act of collective remembrance. In our analysis, instead of the victim-persecutor classification, we propose the concept of self-esteem that suffered significant corruption during the Communist regime.

**Keywords:** Communism; Romania; collective memory; victims; self-esteem.

## **Mémoire des victimes, mémoire des persécuteurs, mémoire de l'homme a la merci de l'histoire, ni-victime-ni-persécuteur**

Au moment de la chute du communisme, la mémoire s'est avérée la plus importante des valeurs collectives des Roumains. Plus que ça, elle est devenue l'instrument fondamental de la prise de conscience qui a suivi. Il suffit de s'imaginer un instant que ce qu'on a pris l'habitude de nommer "la révolution de décembre" aurait pu se passer non pas en 1989, mais en 2009, lorsque le changement des générations aurait rendu impossible la survie des victimes de la répression communiste de masse.

On aurait eu a faire a une illustration de la fameuse théorie de la convergence, dans laquelle les < valeurs > du communisme se seraient mélangées avec celles du capitalisme ; et la vérité de parti qui affirme la moralité de tout ce qui sert les intérêts du socialisme - y compris l'assassinat de l'ennemi de classe - aurait été abandonnée et oubliée en meme temps que ses crimes.

Ce qui a fait de 1989 un moment de rupture, un *kairos*, a été, évidemment, la soif ardente de liberté d'une minorité de jeunes gens. Ce qui a donné a ce moment de grâce un contenu plein, et a assuré son caractere irréversible, a été la mémoire libérée des entraves. Elle a été, en tout cas, l'unique source des faits dont l'abondance, dépassant le seuil critique, a changé le sens des valeurs et a donné au mot communiste son contenu négatif d'avant la guerre. Les acteurs de ce gros plan étaient naturellement, comme dans toutes les révolutions meme a moitié fausses, ceux dont le droit de parole avait été suspendu un demi-siecle avant, les victimes.

On a beaucoup lu de ce genre d'écrits publiés dans les années 90, par centaines, on s'est beaucoup référé a cette source de reconstitution du passé récent qui sont les produits de la mémoire, mais pas a la mémoire en soi, au souvenir, comme tel.

Dans un texte publié tres tôt apres la révolution, Ion Vianu, psychiatre, écrivait < je ne connais pas un sentiment plus corrosif et plus douloureux pour l'âme, que le ressentiment >. Et il en donnait une définition mémorable: < il est un éternel retour de l'événement traumatisant qui consomme votre énergie morale, vous stérilise et vous vieillit prématurément. C'est une auto-agression qui tue la joie de vivre>\_. Ces propos concernent les souvenirs des anciens persécutés, preuve ce qui suit: < La force obsessionnelle du ressentiment ressemble a une vraie fascination que la victime ressent pour son bourreau, comme une malédiction qui l'attache a jamais, ou pour tres longtemps, a celui-ci. > L'ancien dissident ne plaide pas pour l'oubli. Par contre, il recommande < la recherche et l'enregistrement de la vérité dans toute sa nudité, sobriété et gravité>.

Personne ne se demandait a l'époque, comme Ponce Pilate < qu'est ce que c'est que la vérité? >. Dans des moments de grâce de consensus, tout le monde semble savoir ce que c'est.

La devise de ceux qui, plus récemment, dans une époque plus sceptique ont été appelés, avec un brin de malice, les < activistes de la mémoire >, était : < il faut faire vite avant que les témoins disparaissent>. Mais les témoins étaient évidemment les anciens prisonniers politiques, ceux pour lesquels dix ans plus tard aurait été trop tard, et non pas l'*altera pars* aussi.

Qu'est-ce qui a changé depuis, dans notre perception de la mémoire et de ses produits, les souvenirs ? D'autres acteurs de la société ont pris la parole et nous avons commencé a nous intéresser a la petite histoire, a la vie quotidienne des 90 % des citoyens qui n'ont pas connu les prisons, mais seulement la queue, les meetings obligatoires pour la paix, les pots de vin, l'avortement illégal, les horaires de l'eau chaude dans les HLM, le vol des produits agricoles et dans les usines, la télévision

bulgare, les bouquins interdits, les mille manoeuvres d'adaptation et de survie dans l'état de siege devenu quotidien, mais aussi : le métro, l'habitation et le boulot assurés, l'enseignement gratuit, les succes de nos sportifs, en un mot, l'accès des masses a la scene de l'histoire.

Et puis, toutes les victimes n'étaient pas que des victimes, mais aussi des collaborateurs et tous les bourreaux n'étaient pas que des bourreaux mais aussi des protecteurs de certaines victimes. Enfin, la toute récente cerise sur le gâteau, le virage a gauche des jeunes gens tellement bouleversés par tant d'ambiguïtés, qu'ils sont prêts a refaire un communisme encore plus pur que celui que leurs grands parents ont si lamentablement raté.

Dans pareilles circonstances la mémoire meme subit une chute de prestige et de crédibilité. Heureusement, ces eres du soupçon ont leur côtés positifs : elles nous poussent a réexaminer plus attentivement nos instruments. Dans le cas de figure, la mémoire. Celle que nous percevons aujourd'hui comme susceptible de nous tromper. Comment ça se passe-t-il, en fait? D'abord, une constatation confirmée par les mémoires des dix premières années s'impose : la mémoire est stimulée et se plaît dans les hypostases flatteuses, héroïques, victimisantes du passé, et du discours *pro domo*. Meme la mémoire involontaire, notion psycho-philosophique consacrée par Proust, est, comme toutes nos qualités normales, orientée vers la quete du bonheur, et non pas du malaise et du discomfort moral. Mis a part les cas pathologiques, lorsque le passé traumatisant envahit le présent et le submerge, lorsque le souvenir devient < vacarme affectif > permanent (I. Vianu), lorsque le passé (le traumatisme, le ressentiment) ne veut pas passer, tout récit de mémoire atteste la tendance naturelle vers l'oubli et la projection dans le futur. On cherche dans les souvenirs des raisons pour continuer de vivre en harmonie avec soi-meme. Dans ce but, nous sélectionons parmi les faits du passé ceux qui lui correspondent. Ou, lorsque notre conscience ne se laisse pas si facilement < corrompre >, nous revenons encore et encore sur nos pas, nous traquons le souvenir jusqu'a ce que nous arrivions a placer les faits incompris ou mal compris, ou douloureux, dans un puzzle cohérent, rassurant. Cela, sur le plan de la mémoire individuelle. Les observations des experts dans les sciences sociales, psychologie politique et autres nous rendent encore plus méfiants en ce qui concerne cette faculté de l'esprit, tellement indispensable, par ailleurs. Je pense aux contributions du sociologue Namer concernant les pratiques commémoratives en France, a l'excellent ouvrage de Katherine Verdery, antropologue intéressée par l'espace roumain, intitulé *The politic life of dead bodies*, sur la façon dont on instrumentalise et on exploite du point de vue politique la mémoire, enfin, au philosophe Debray, qui propose une grille de lecture sur les < monuments > en tant que médiateurs de la mémoire collective.

Il y a des savants qui nous disent franchement que la mémoire est une question de pouvoir. Et ce qui s'est passé en 1989 en Roumanie, ne contredit pas cette assertion. Tout comme dans les années soixante, lorsque le pouvoir en place a parmi les formes d'expression artistique, en 1989, lorsque le secret d'État a été partiellement aboli, le pouvoir a permis l'accès des souvenirs a l'expression .

Comme le dit tres bien Alexandre Dorna dont le livre vient de paraître a Bucarest : < [...] la mémoire n'est pas une chose. Elle est changeante [...]; elle est a la fois sélective et culturelle ; elle incorpore les expériences, afin de fabriquer de nouvelles cohérences au fur et a mesure que les événements se passent, se stockent et s'actualisent. Processus historique et social donc. Un "bricolage" de pieces d'origines différentes dans une cohérence culturelle nouvelle. [...] la mémoire travaille a la fois pour oublier et se souvenir. [...] les données de la mémoire ne sont pas fixes pour toujours. La synergie de la mémoire se manifeste dans le rapport entre l'affectif et la raison au sein d'une histoire, d'une culture et d'une société. [...] Quand le passé possède une autorité transcendante, le présent se reproduit, c'est la dimension "normative" de la mémoire sociale [...]chacun s'approprie le passé selon ses re-lectures et ses inserts.>

On s'explique facilement pourquoi les dignitaires de l'ancien régime se souviennent de l'enseignement gratuit, des HLM, de l'accès des masses a la scene de l'histoire, du charisme du leader communiste et du respect dont il jouissait parmi les chefs d'État, tandis que les anciens dissidents et les

prisonniers politiques se souviennent de l'absence des droits et des libertés, de la pensée captive et de la terreur répressive. Toutes ces réserves me semblent suffisantes pour nous conduire à une question : du moment que sa relation avec la vérité n'est pas sous-entendue et obligatoire, du moment qu'elle est soumise à tant de pressions, faut-il considérer la mémoire trompeuse par sa nature même ? S'il est < sélectif et culturel >, le souvenir n'est pas, loin de là, un produit complètement digne de confiance. Il n'est pas, en tout cas un objet fait d'une substance dure, qu'on extrait des eaux du passé comme on extrairait un collier des perles de la carcasse du Titanic submergé. À part tous les du milieu aquatique qui s'y collent, le souvenir est dans une mesure considérable le résultat de la réfraction dans le présent d'un événement passé : l'image en est modifiée en permanence par les mouvements de cette eau changeante qui est le présent. Toutes les personnes qui ont vécu le même événement n'en ont jamais le même souvenir. Mais l'opposition vrai / faux n'est pas toujours de mise. Je dirais pourtant que même là où le problème peut se poser en termes de mensonge et vérité, dans la situation où deux personnes disent des choses différentes, la mémoire de l'une des deux est trompeuse. Ce qui n'est pas une grande découverte. La découverte est que la ligne de démarcation entre différentes catégories de mémoire trompeuse ne suit pas la ligne de démarcation entre victimes, persécuteurs, ni-victimes-ni-persécuteurs, mais qu'elle polarise les faits en fonction d'une notion déjà évoquée ici, le ressentiment, d'un côté ou d'un autre d'une notion dont je n'ai pas encore parlé : le respect de soi. Un premier constat préalable : l'essai du professeur Vianu dont je parlais tout à l'heure était un appel adressé aux victimes à se délivrer de leurs ressentiments, nuisibles pour la vie de l'esprit. Or, celui qui a lu les mémoires de toutes les catégories énoncées plus haut ne peut pas nier une évidence, une banalité même : le ressentiment n'est pas, lui non plus, l'apanage exclusif des victimes, ce ne sont pas les victimes celles qui ont des problèmes avec l'oubli et le pardon, mais la plupart du temps, les persécuteurs. Je ne vais pas dire que l'âme des victimes reste indemne après l'expérience de la torture. Les institutions psychologiques et médicales qui s'occupent de l'insertion sociale et familiale des victimes de la torture, prouvent le contraire. Mais leurs expériences ont démontré que ce n'est pas le ressentiment qui occupe l'esprit des victimes, mais tout comme on peut observer quand on lit leurs témoignages, la sensibilité extrême, la vulnérabilité, la prédisposition aux cauchemars, aux angoisses.

Les faits nous conduisent de toute façon à constater que le mal commis semble plus difficile à pardonner que le mal subi. Ce n'est pas seulement le ressentiment de celui qui a torturé qui est plus intense et plus durable que celui du torturé, mais aussi le ressentiment de celui qui a commis le mal ou a été complice, qui est plus tenace que celui de la victime, et ce n'est qu'en apparence une chose curieuse.

On a observé depuis longtemps que si, dans une première étape le communisme s'est imposé par deux mouvements complémentaires : la destruction physique des élites et la complicité, la collaboration ou le silence des survivants, la deuxième étape a engendré la destruction morale de la population, par l'assaut prolongé sur l'estime de soi, tant des élites restées, que des fausses élites créées, et des survivants. Cela ne veut pas dire que dans les prisons les gens ont été à l'abri de ces assauts. Dans le de Pitești, les expérimentateurs ont abouti à la destruction de l'estime de soi, par des tortures aussi insolites qu'appropriées : les victimes étaient obligées de manger leurs propres matières fécales ou celles de leurs camarades, d'adorer le phallus du tortionnaire comme Jésus Christ, de blasphémer, d'imaginer et décrire des orgies sexuelles avec leurs mères ou sœurs, et de nier leurs valeurs les plus chères. Et même dans des prisons plus : les mégots ramassés par terre, comme les restes de nourriture, le nettoyage des toilettes avec les mains, etc., avaient le même but. À la sortie de la prison, les anciens prisonniers politiques ont senti quand même, qu'un mal encore plus insidieux, voire dangereux, les attendait dehors, non pas seulement parce qu'on les avait mis devant le choix connu : collaboration comme indicateurs ou persécutions et privations extrêmes. Mais aussi parce qu'une fois dehors, ils devaient résister au mal banal, apparemment inoffensif, difficile à reconnaître et impossible à éviter : le mal de l'adaptation que l'homme a la merci de l'histoire ni-victime-ni-persécuteur était en train de traverser depuis déjà pas mal de temps : le mal des queues, des vivres obtenues au troc, du café, du fromage, de la viande, des pots de vin, si on était docteur, ou professeur, ou chef de chantier. Le mal de la lecture des textes imbéciles du Conducteur, de sa femme et de leurs

chantres. Un mal que tout le monde, y compris les victimes des prisons, ont connu, s'ils n'ont pas choisi de s'expatrier.

Si la soumission a tout ceci a préservé la vie des gens et leur a épargné d'autres préjudices matériels, physiques, moraux, elle a eu un effet de longue durée absolument catastrophique : la détérioration de l'estime de soi. Plus l'engagement au service du mal a été profond, plus l'estime de soi a été détériorée.

J'irais encore plus loin en observant, a la lecture des écrits autobiographiques de plusieurs outils de la répression communiste, des ministres de l'intérieur, responsables de la Securitate, jusqu'au menu fretin des activistes des bourgs et des villages, une chose troublante : les passages où ils racontent leur enfance, leur passé de , mettent en évidence cela : leur recrutement s'est fait grâce a, ou a cause d'une estime de soi qui avait besoin de renfort, de consolation. Orphelins, enfants mal-aimés ou maltraités en famille, affamés a qui le parti a offert abri, statut social, honneur, dignité. Seulement, cette dignité est pervertie, car tout en comblant un manque douloureux, elle est en contraste avec la vraie estime de soi, définie comme accord de l'être humain avec les valeurs héritées et même transmises par la religion : ne pas tuer, ne pas voler, ne pas opprimer l'autrui, ne pas mentir etc. Je n'affirme pas que l'estime de soi détériorée soit l'apanage exclusif des persécuteurs. Nous avons vu que la prison politique n'est pas une ambiance qui assure l'intégrité. Quoique dans la plupart des cas, la prison communiste ait détruit la santé physique des gens, et parfois leur santé psychique, en consolidant en même temps la conscience de leur valeur humaine et l'estime de soi, surtout lorsqu'elle était déjà présente, comme un héritage éducatif précieux. Je vois l'estime de soi comme une notion a la limite entre le moral et le psychologique, j'affirme aussi qu'elle n'est pas toujours de notre choix. On ne choisit pas ses parents et la façon dont ils nous élèvent et même s'ils bâtissent en nous une estime de soi solide, celle-ci peut être gravement ou complètement détériorée lorsqu'elle est soumise a une agression persistante, de longue durée, comme dans le de Pitești . Je dirais que la-bas elle est complètement sortie du régime du choix.

Et pourtant, a Pitești, soumise a l'agression extrême, l'estime de soi découvre le salut ultime : la victime se retire dans les tréfonds de soi-même ou elle rencontre l'exemple de la souffrance suprême auquel elle s'identifie, le modèle de Jésus. Une deuxième solution, pas encore prise en compte par les chercheurs, consiste dans un renforcement des anciennes attaches et fidélités politiques (un nombre significatif de prisonniers politiques de Pitești se déclare encore aujourd'hui adeptes de la Garde de fer qui leur a coûté tant d'années de prison, comme si un rêve même absurde, ne perd pas de sa valeur, mais par contre, devient plus précieux, justement parce qu'on l'a payé si cher. La victime détruite, non pas seulement du point de vue physique et moral, mais aussi psychique, retrouve dans la première la réparation de l'ego outragé, et dans la deuxième, la dignité de préserver, malgré tout, les valeurs. Le climat religieux dans les cellules, la poésie, l'apprentissage des langues, ne sont pas seulement des passe-temps, mais une tentative ininterrompue de refonte du respect de soi-même, dans la mesure où la prison est une tentative permanente de le détruire. La conclusion de toutes ces observations est que la mémoire trompe ou oublie, non pas pour les autres, les destinataires du discours, mais pour nous-mêmes, le moi du discours. C'est-à-dire que délibérément, par le mensonge, ou involontairement, par les mécanismes mystérieux mais pas complètement opaques du souvenir, la personne la plus encline à mentir est celle qui espère sauver un peu de son estime de soi perdue, tandis que la personne qui a résisté délibérément et a tout prix au nom de ladite estime de soi, est plus crédible et il y a plus de chances qu'elle ne se trompe et ne mente pas en racontant sa vie.

Mémoire et estime de soi chez les anciens persécuteurs



Entre la guérison par un bon dosage de la mémoire et de l'oubli et la souffrance extrême, voir la mort psychique, il y a le degré intermédiaire de l'acceptation passive de la maladie et les palliatifs qui atténuent le malaise qu'elle suppose. Un des palliatifs les plus fréquents est celui qui consiste à remplacer l'opposition vrai/faux, avec l'opposition de Ponce Pilate, ou plutôt, le croisement vérité/opinion, vérité/ auto-illusion, qui rend tellement antipathiques et même illisibles les mémoires de certains anciens dignitaires communistes. Ceux qui ont réussi à mettre entre parenthèses cette antipathie, et ont gardé la disposition *audiatur altera pars*, savent de quoi je parle : les anciens dignitaires communistes disent et croient sincèrement sans doute, qu'ils ont servi un régime humain dont le bilan est globalement positif. J'ai déjà énoncé les arguments : l'enseignement gratuit, les congés payés, les HLM etc. Il est très facile de démontrer l'inconsistance de ces arguments, mais ce n'est pas le but de ces propos. Je n'ai pas non plus, l'intention d'aborder le caractère subjectif sous-entendu de toutes les catégories de mémoire. Je vais me limiter à une analyse sommaire des textes sous l'angle déjà énoncé. Dans ces textes la présence du ressentiment, comme une sorte de réaction de défense devant la culpabilité ressentie pour le mal commis, est presque générale. Ceci n'est pas un constat politique, mais psychologique : tous les persécuteurs ont tendance à parler mal à leurs victimes, à les abaisser, pour justifier rétrospectivement l'agression : dans le discours de Lénine les ennemis de classe et les intellectuels étaient déjà des , les Juifs étaient pour les nazis une race inférieure, et politiquement coupables de communisme, les légionnaires ont été bestialement torturés et tués dans des prisons pour un nationalisme perçu comme xénophobe, etc. La démarche a le rôle de donner bonne conscience aux persécuteurs, et par la suite, de sauver l'estime de soi détériorée. Il y a bien sûr des récits où le ressentiment est moins virulent, cédant la parole à un cynisme, un scepticisme à l'adresse de l'espèce humaine, pourrie, ce qui justifie sa destruction. La sérénité dans ce genre de récit est quasi totale. Le privilège d'avoir commandé et non pas perpétré l'agression, la torture, le crime, se traduit chez ces auteurs par une image de soi presque immaculée, parce que le mal commis est lointain et sans contours précis. La plupart des dignitaires communistes de haut niveau ne se sont jamais confrontés avec les effets concrets de la lutte de classe, abstraite et théorique par définition. Ils peuvent en toute bonne conscience évoquer les bienfaits du régime, parce qu'ils n'ont jamais vu les corps martyrisés ou assassinés de l'ennemi de classe détruit. Mais le trait vraiment étonnant de ces écrits est le sentimentalisme. Tout comme les jardins fleuris devant certaines prisons étaient de vrais paradis accessibles exclusivement à l'administration et à leurs supérieurs venus pour contrôler l'application de la ligne etc., en fait comme contrepoids et désintoxiquant pour leur sale métier, les mémoires des anciens persécuteurs abondent en détails insignifiants dans le contexte, mais : des rameaux fleuris, des yeux bleus et innocents, des tailles fines, des discussions élevées sur les classiques et le passé glorieux du peuple, dont ils sont les dignes descendants. C'est comme si la mémoire n'était pas là pour fouiller le passé, mais justement pour le couvrir d'images roses, de vrais souvenirs-masques, de pierres tombales sur les vrais souvenirs poussés dans les tréfonds de l'inconscient, qui vont un jour jaillir en guise de cauchemars ou vont y rester à jamais. Même certains anciens bourreaux, tombés par mégarde dans l'enfer, décidés à en donner le témoignage, gardent ce tendre sentimentalisme, expression de l'estime de soi qui attend la consolation. Le fait que le vrai souvenir, celui apte à restaurer une vraie estime de soi apparaît rarement est regrettable, mais pas étonnant : c'est très difficile, sinon impossible, à moins d'intervention divine (il y a des bourreaux qui sont devenus moines!), il est donc difficile d'admettre à 80 ans, à la fin d'une vie, unique et qu'on ne peut recommencer, que l'on l'a mal vécue en se mettant au service du Mal, avec majuscule. Cela ne veut pas dire que les souvenirs des anciens bourreaux ne sont pas indispensables à la reconstitution de notre passé.

Quelques mots sur la mémoire de l'homme à la merci de l'histoire, ni-victime-ni-persécuteur. Je pense ici à l'homme soumis, celui qui a délégué quelqu'un d'autre pour penser et décider à sa place. Celui qui confronté avec le mal dit : . Qu'est-ce qui occupe la mémoire sociale, le reliant à la collectivité, à celui qui n'a pas de souvenirs propres? Ce sont toujours les monuments, les statues, les chants patriotiques, les poèmes, les portraits. Pour l'homme à la merci de l'histoire, si sur la place du village il y a une statue et que le maire du village ne l'a pas enlevée, cette statue représente l'argument de son estime de soi et elle est positive. Ainsi, dans un village il y a une statue de Gheorghiu-Dej et dans le village voisin une statue du général pro-nazi et donc antisoviétique Antonescu. Et si dans toute

l'Allemagne vous n'allez pas trouver une seule statue de Hitler, c'est que la mémoire collective n'a pas été laissée à la merci du maire de la commune. Bien sur, en Allemagne non plus, il n'y a pas qu'une seule mémoire collective, un seul passé, mais plusieurs, comme chez nous, et comme partout. Mais une suite de procès en justice a fait qu'entre tous ces passés il y ait une compatibilité. Et cela parce que la volonté publique a refait l'estime de soi et le tissu social déchiré et incohérent. Le jugement dont je parle, il faut s'en souvenir, n'a pas été spécialement neutre et impartial, et même pas tout à fait juste, parce que les juges de Nuremberg n'ont jamais eu l'idée de respecter le principe *audiatur et altera pars*. Et ils ont bien fait.

## Notes

Le souvenir entre le ressentiment et l'oubli, *Memoria nr. 2*, 1990.

Ion Vianu emploie en roumain le terme < vuiet afectiv >, ce qui correspond au bruissement de la mer montant.

Lavinia Betea, Alexandre Dorna, coord. *Psihologia politică*, Curtea Veche Publishing House, 2008.

Irena Talaban, psychologue et psychanalyste, a dédié un ouvrage aux victimes de Pitești, *La terreur communiste et la résistance culturelle*, Paris, PUF, 1999, où elle analyse cette solution.

Sidonia Nedeianu Grama  
Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
sidgra@yahoo.com

## The Other Side of Memory: The Faces of Silence and Oblivion in Oral History

**Abstract:** Memory, as both source and object of knowledge, is characteristic of social and historical disciplines, in other words, of interpretative sciences such as cultural anthropology, history, social psychology, sociology, ethnology, etc. It is, above all, an entrenched characteristic of oral history, whether one regards this discipline as a supplement to or a specific difference within history as the proximate genus, or as a fully self-standing epistemic domain, which is nonetheless open to interdisciplinary influences. From this vantage point, what distinguishes oral history from other social disciplines devoted to the study of memory would be its propensity towards articulating a programmatically critical and problematising discourse around memory, seen both as a historical source and as a cultural phenomenon, marked by its own historicity.

**Keywords:** Romania; Communism; detention; oblivion; memory; oral history.

## Introduction

From a gnoseological perspective, any scientific attempt at acquiring knowledge about man as a historical, social and cultural being can only be undertaken by attentively interrogating, or by simply scouring human memory in its widest span and most diverse forms of expression. Therein lies not only the interpretative strength, but also the vulnerability of such investigative attempts.

Such recourse to memory, as both source and object of knowledge, is characteristic of social and historical disciplines, in other words, of interpretative sciences such as cultural anthropology, history, social psychology, sociology, ethnology, etc. It is, above all, an entrenched characteristic of oral history, whether one regards this discipline as a supplement to or a specific difference within history as the proximate genus, or as a fully self-standing epistemic domain, which is nonetheless open to interdisciplinary influences. From this vantage point, what distinguishes oral history from other social disciplines devoted to the study of memory would be its propensity towards articulating a programmatically critical and problematizing discourse around memory, seen both as a historical source and as a cultural phenomenon, marked by its own historicity.

While all the social disciplines investigating memory have been confronted, from the outset, with the difficult, yet legitimate question surrounding the credibility of its sources, the answers they have provided demonstrate either extreme artfulness or helplessness at addressing this issue.

If intellectually honest, no argument advanced by the professionals or academics using such sources (be they psychologists, anthropologists, ethnologists, social psychologists, or oral historians) will claim to offer soothing or simplistic answers. As psychologists prosaically caution, human memory is fallible; it is extremely vulnerable or versatile, and yet it is 'an elegant system'. Oral sources are credible, but their credibility is of a different stock, as oral historians subtly and rhetorically emphasize.

As regards the larger question of memory as a source of knowledge, what we intend to discuss here are several cultural aspects related to the persistence v. the disappearance of mnemonic traces. In these respects, we are particularly interested in finding out *what kind of memories we tend to cling on to for a longer time and what it is that we tend to forget.*

## Remarkable memories

What stays imprinted in memory, consistently and with accuracy, are especially those relevant recollections about moments that had a powerful impact and significant consequences on our lives; such memories revolve around past events whose present relevance is not yet exhausted, since it is periodically brought up. We also keep in our memory those events which are re-enacted ritually through cultural practices of communal remembrance, such as commemorations, the erection of monuments, statues, commemorative plaques and other public inscriptions.

There are thus kinds of poignant, critical memories, which, unlike ordinary memories, outlast the passage of time and are not easily subject to dissolution or oblivion. Psychological research has divided them into several distinct types: *Remarkable memories*, which include *vivid memories*, that is memories of personal events loaded with an overwhelmingly positive emotional associations; *traumatic memories*, which have left a painful imprint on a person's destiny; or *flash bulb memories*, which are ambivalently connoted both positively and negatively, and which relate to certain key socio-political events a person has witnessed.

Notwithstanding their internal differences, remarkable memories are distinguished by their *extraordinary persistence in time, by their powerful emotional impact, by their significant consequences onto people's lives and by their acutely intense capacity to resurface and be re-enacted*. They provide extremely rich and time-stable evidence about the personal context in which the originary event was received; in this sense, for instance, flash-bulb memories are especially prone to freeze multiple details within a photograph-like image.

Contrary, however, to the psychological viewpoint, which tends to stress the passive, involuntary and often unconscious incorporation of fallacious information within personal memories, *via* diverse strategies (discussions with friends, mass media coverage, or other forms of exposure to opinion leaders' discourses), the cultural studies of memory, and oral history, in particular, seek to highlight the voluntary, critical character of such testimonies, involved as they are in the process of social construction. Memory is thus seen as 'an active production of meanings and interpretations, strategic in character and capable of influencing the present.' Memories are 'complex productions shaped by diverse narratives and genres and replete with absences, silences, condensations and displacements, related in complex ways, to the dialogic moment of their telling.' 'Memory, whether individual or collective, is constructed and reconstructed by the dialectics of remembering and forgetting, shaped by semantic and interpretive frames, and subject to a panoply of distortions.'

We subscribe to the view whereby every testimony involves a consistent effort of conferring signification to past events, for memory, we know by now, is 'an effort after meaning.' We also see the subject as actively seeking intelligible meanings. Thus, testimonies on events belonging to the recent past do not get contaminated, in an unconscious or passive way, with influences from hegemonic discourses in the public sphere; on the contrary, they either deliberately take over such influences, or critically and, oftentimes, self-reflexively disavow them. Testimonies and, particularly, oral history interviews as distinct genres of testimonial evidence represent critical and challenging responses to other forms of public discourse. We might say that they pertain to a network of competing narratives amongst which develop inextricable power relations.

It is evident therefore that oral history works specifically with *remarkable memories*, since *episodic memory*, that is the memory species that constitutes the peculiar object of study for oral history, is more likely to retain the discontinuities, ruptures, or moments of change in our lives, which are often marked by communally celebrated rites of passage capable of enforcing their memorable character.

Symmetrically then, *what is meant to be forgotten?*

## **The forms of oblivion**

Oblivion, it must be made clear from the very start, is a natural phenomenon; it is the other side of memory, with which it is firmly interrelated. Were it not for oblivion, it would be impossible to acquire distance from perceptions, or to subject them to synthesis and abstraction, to exit from the past and attain a perspective upon it, which allow for the meaning and intelligibility implicit in memory structuring. People who would be unable to forget anything would have some of the endearing monstrosity of Borges's character *Funes, Il memorioso*.\_

There is oblivion that occurs in an ordinary, necessary and natural manner, but there is also pathological oblivion, as well as involuntary or deliberate forgetting. We usually tend to forget the dull, routine moments of our lives, the taken-for-granted meanings of existing in a given community at certain periods of time.\_

On the other hand, we are tempted to forget those very question marks, the contradictions or cognitive dissonances, the problematic or controversial aspects in a person's experience, those details that do not comply with current prevalent interpretations given to past events.\_

At the same time, significant traumatic events, or existential wounds which we do not have the power to understand and accept, which we find absurd or inexpressible, are also liable to various forms of oblivion that render them partially or totally inaccessible: *amnesia, repression, suppression*.

As pathological forms of psychogenic memory, *amnesias* correspond to long-term losses of brief or more extensive sequences from one's personal past (amnesia can affect the personal memory of lived experiences without also affecting the semantic memory, like in the spectacular case of Umberto Eco's character in 'Queen Luana's Mysterious Flame'). While *repression* stands for voluntary self-defence mechanisms, through conscious attempts at forgetting painful memories or at not remembering anymore, *suppression* operates subconsciously, stifling painful memories to the point of making them inaccessible to consciousness.\_

This leads to the symptoms of traumatic events manifesting themselves either through pathological oblivion, as a defence mechanism, or, on the contrary, through vivid, powerful, obsessive reactualizations. The possibility of one or the other of these opposed manifestations depends, apparently, on the menacing potential such memories have for the self at present. Limit-experiences, encompassing both biographical and historical events, such as political persecutions, concentration-camp universes, phenomena pertaining to re-education and political psychiatry, physical and psychological violence, inevitably leave traumatic traces.

### **The wounds of collective memory: social amnesia**

These pathological forms of memory may be extrapolated from a private, individual level to the public level of collective and social memories. In the public space one can detect *social amnesia, excesses and deficits of memory and oblivion, uses and abuses*.\_

The wounds of collective memory spring from the inextricable connection between history and violence. What are celebrated as foundational events, Paul Ricour sententiously asserts, are, in effect, "violent acts legitimated after the fact by a precarious state of right. [...] It is in this way that real and symbolic wounds are stored in the archives of collective memory."\_

Built around a psychoanalytically-inflected metaphor, the symptoms of these wounds betray the *work of mourning* that has not been carried out to its very end, since the French philosopher conceived that work of memory as a critical process of liberation from the losses incurred by a community in the past. Hence, on the one hand, the compulsive frenzy for commemorations in contemporary societies, which Pierre Nora has analyzed in *Les Lieux de Mémoire* and which would translate, in Freudian terms, as a repetition syndrome, as an excessive, non-reflexive re-enactment of an invasive past into the present; and, on the other hand, those forms of social amnesia, of forgetting or silencing gestures, which *repress* or *suppress* uncomfortable sequences from the past.

There is then, both at the individual level and at the level of an entire society, a precarious balance between *too much memory* (and, therefore, *too little oblivion*) and *too little memory* (and therefore, *too much oblivion*). The right balance, the optimum dosage, the ancient *via media* between these two extremes remain difficult to prescribe and are, at best, the object of a perpetual search and approximation.

*How could one tell the difference between a proper use of the past and its improper, abusive uses?*

For Paul Ricour, the implicit criterion of a good, happy memory is the *work of mourning* itself, as a memory effort to acquire critical distance from the loss suffered, within, however, the horizon of understanding and forgiving which may, eventually, also bring about beneficent forgetfulness. The distinction operated by Tzvetan Todorov between *literal memory* (which renders individuals or communities captive within their own past) and *exemplary memory* (which can overcome personal experiences and reach towards universally humanist significance and values) remains extremely relevant.

"The literal use, which renders the event impossible to go beyond, comes back in the last analysis to submitting the present to the past. Exemplary use, by contrast, allows one to use the past in light of the present, to make use of lessons of injustice undergone in the past to fight injustices taking their course today, to leave the self in order to approach the other." Whereas literal memory is self-centred and past-oriented, exemplary memory is unselfish, alert to the present and future-oriented. It is a liberating memory, which is capable of generating social justice and humanism.

Memory's ethical imperatives, advocated by these anti-relativist authors, derive from an awareness of the imminent danger inherent in the abuses of memory, in its vulnerability to the concerted, protean attempts at manipulating it by those who possess political power. The dangers afflicting an unhealed memory, a controversial past which has not been assumed in a critical, self-reflexive manner, come from two main directions, which are actually not unrelated.

On the one hand, the workings of memory and the oblivion it implies are latent, to such an extent that, according to the psychoanalytical paradigm, forgetting traumatic events is never definitive and the unhealed wounds of memory always tend to resurface or to break out painfully in the most unexpected of circumstances. The scars of collective memory have a cumulative and repetitive effect, erupting cyclically, in a manner similar to the recurrence of collective myths.

On the other hand, the collective wounds of memory, especially the *wounds of national self-pride*, always lend themselves to being politically instrumented, to becoming the most sensitive ingredients in the grand legitimating narratives.

The construction of hegemonic narratives foregrounds historical and political myths; at this level, the link between the social memory and the social imaginary proves to be very strong. Beyond, however, the mythical structure of foundational stories, the narrative configuration of social memory requires a careful distinction between what should and what should not be told, between those elements from the

past that will form part of the plot and those that will *be silenced*, between what is memorable and what is meant for oblivion.

This is how the junction between memory and power takes place - a recurrent theme in cultural studies devoted to memory, whose corollary is the theme of oblivion as the effect of power.

## **Memory-Power-Oblivion**

We know only too well that history is written by the victors. However they are also those who prescribe the silences. The silences of history and the silences of memory have their own history.

Throughout time, memory (in the sense of the remembrance-forgetfulness dialectics) has always represented a high stakes of political power. World history is marked by an unending series of power intrusions upon memory: from absolutist monopolies in totalitarian societies (in which the suppression of alternative memories with their purveyors represented radical means of erasing the physical and mnemonic traces of a past deemed to be undesirable and dangerous, and were often accompanied by gross distortions, and even landscape redesign), to strategies of reorganizing the social memory by successively changing street names, traditions, commemorations, all practiced on a large scale in pluralist societies; other, more subtle and insidious influences included omissions, silencing, or adjustments.

To the institutions of memory correspond, in a mirror image, the institutions of oblivion. *Commendatio memoriae* (or, in other words, from an ethical perspective, the duty of memory, the commandment to remember and not to forget) and *Damnatio memoriae* (the ancient practice of condemning memory by erasure from history) are the heads and tails of power onto memory.\_

From a religious point of view, the stakes of human memory are extramundane. The religious value of man's memory resides in the biblical covenant with God. Hence the drama of oblivion, implying man's estrangement from this covenant, and the urgency of the biblical command, 'Remember (Zakhor!), ... thou shall not forget Yahweh, your God'.\_

The secular power has continuously usurped this primordial role of memory, claiming, throughout history, in various ways ranging from constraint to seduction, its enormous potential to dominate man and society. It is totalitarian periods in particular that dramatically illustrate the propensity of political power to confiscate memory. It is no less true, however, that even in pluralist, democratic societies, the politics of memory are also politics of oblivion.\_

*How does this type of oblivion manifest itself as an effect of power?*

## **The faces of silence**

Under the pressure of power, of capillary power, in the Foucauldian sense, which operates at diverse social levels and in diverse institutions of social memory (school, the mass media, official commemorations, opinion leaders), protean forms of oblivion appear (silences, absences, exclusions, significant omissions, amnesias, memory voids). This is not about a passive process, about a simple, natural disappearance of traces, but essentially about an active, deliberate process: forgetfulness in the sense of *forgetting something*, silence in the sense of *silencing something*, omission, in the sense of *omitting, excluding something*, making traces of the past disappear, eliminating them from the dominant narratives on the past. In *Silencing the Past*, Michel Raulo Trouillot understands silence as 'an active and transitive process: one silences a fact or an individual as a silencer silences a gun'.

There are *practices of silencing* that interfere in all the stages of producing historical narratives: in the production of documentary evidence, in archival work, and, especially, in interpretation. Anything that is mentioned or silenced, the Caribbean author maintains, forms dialectic counterparts in the synthesis that is history.

Significant silences also form the subject of oral history. Luisa Passerini sees them as traces of certain scars of the past. The means whereby the latter lend themselves to decipherment at the hands of a researcher pose difficult challenges for the cultural disciplines of memory. We should, however, emphasize the fact that in constructivist interpretations given to memory, the absences, the silences, the voids of memory are themselves socially constructed; it is from this premise that their deconstructive investigation should begin.

In order for such cultural or historical silences to take effect, and for oblivion to reign in the social space, the people in question must be prone to forget, must tacitly accept to do that rather than resort to strategies of resistance. The power game relies on this relationship.

On the one hand, there is a prescribed oblivion, imposed through a wide array of dissuasion technique (from threats to seduction); on the other hand, there is an accepted oblivion, gradually internalized, through attitudes ranging from total obedience to radical resistance. Both dimensions of oblivion are governed by the deliberate, active component to the detriment of the passive, involuntary one. Most of the times, a secret complicity arises between those who impose the silence and those who accept it, a complicity Paul Ricœur disavows. Social oblivion is ultimately not innocent. Behind the self-disculpating reply, 'I did not know' one can detect rather the real 'I did not want to know'. This is how the French philosopher describes it: 'as a strategy of avoidance, of evasion, of flight, it is an ambiguous form of forgetting, active as much as passive', generated by the 'will-not-to-know'.

At the antipodes of this culpable oblivion which is triggered by a negative will, lies beneficent, healing oblivion, born out of the will to forgive. It is a *happy oblivion*, the *sine qua non* condition of a *happy memory*, which Ricœur sees as the horizon of an essentially personal ethical project. Between these two extremes lies an array of attitudes towards imposed oblivion and towards the dominant discourses manipulating such oblivion.

Let us also say about such silences that, paradoxically, as some authors caution us, 'When we set out to listen to historical silences, we are forced to listen to a great deal of noise'. Significant silences are draped in words, they are camouflaged in comfortable interpretations about the past, consistent with the dominant myths of a given society. Around such myths revolve both the grand historical narratives and life stories. Since the ambition of dominant discourses is 'to totalize the world of possible utterances' and to discourage alternative interpretations, one's resistance to the dominant discourses of power manifests itself in the courage to tell the story in a different way. 'Dare to give an account yourself' would be the watchword governing the public articulation of critical and responsible memories, the counter-memories as an antidote.



Although permeable by the discourses of power, memory is not their mere reflection. On a contrary, it can be quite subversive: 'memory is inherently contestatory'.

It is on this assumption that oral history, as we see it, both as a scientific investigation and as a civic project, ultimately relies. Its epistemological calling would be, on the one hand, to unearth historiographic silences, foregrounding counter-memories, alternative stories, narratives as yet untold about the lived past, and, on the other hand, to examine the interferences between various genres of narratives about the past, which tensely coexist within the public space.

Translated into English by **Carmen Borbely**

## Notes

'Although eminently fallible, human memory is an elegant system.' Alan Baddeley, 'The Psychology of Remembering and Forgetting', in T. Butler (ed.), *Memory, History, Culture and the Mind*, Basil Blackwells, 1989, p. 58.

See Alessandro Portelli, 'What Makes Oral History Different', in Robert Parks and Alistair Thompson (eds.), *The Oral History Reader*, Routledge, London, 1998, pp. 63-75.

See the course handouts provided by Ion Negură, Ticu Constantin, *Memorie socială și discursul public al evenimentelor controversate (Social Memory and the Public Discourse on Controversial Events)*, 2005, unpublished, p.82.

See Ticu Constantin, "Acuratețea în memoria autobiografică", in *AIO. Anuarul de Istorie Orală*, Cluj, Presa Universitară Clujeană, vol. VI, 2005, p. 43.

Luisa Passerini, 'Memory', in *History Workshop Journal* no. 15, 1983, p. 195.

Susannah Radstone (ed.), *Memory and Methodology*, Oxford, Berg, 2000, p. 11.

Jacob J. Climo and Mario G. Cattell, (eds.), *Social Memory and History. Anthropological Perspectives*, Altamira Press, 2002, p. 1.

*Apud.* Frederick. Bartlett, *Remembering: A study in Experimental and Social Psychology*, in James Fentress and Chris Wickham, *Social Memory*, Series New Perspectives on the Past, Blackwell, Oxford 1992, p. 33.

I have developed and exemplified this idea of power relations among discourses on the recent past in a study devoted to the social memory of the Romanian revolution from December 1989. Sidonia Nedeianu Grama 'Memory Features of the 1989 Romanian Revolution: Competing narratives on revolution' in *Oral History and (post) socialist societies*, Vandenhoeck & Ruprecht Unipress, Germany (under printing).

The concept of memory, which is often used in an overall inflationist manner in the cultural studies 'industry', designates actually distinct types of memories, which the neurosciences proved to correspond to different cerebral areas and processes. Briefly, there is thus the so-called primary, short-term memory, and the long-term, secondary memory; the latter comprises semantic memory (which refers to stocking general cultural information), habitual or procedural memory (related to practical skills, like performing a musical score, or riding a bike), and episodic or autobiographical memory (summing up the various lived experiences of an individual). Like other cultural disciplines of

memory, oral history operates primarily with secondary memory, also known as autobiographical or episodic memory, without ignoring, however, the other types of memory.

See Louis G. Borges, *Opere*, București, Univers, 1999.

Paradoxically, although evanescent, it is these very dreary, quotidian aspects, the taken-for-granted givens with the life of a community that represent much vaunted objects of study for the history of mentalities, cultural anthropology and even for that branch of oral history that is more bent on investigating ethnological phenomena than political events.

The experiments undertaken by the Cambridge psychologist Frederick Bartlett have outlined these very aspects. He has shown that in ambiguous situations, visual memory can have a compensatory role, in the sense that it can blur the incongruities between the contradictions inherent in the original version of perception and the interpretation which is provided afterwards, in order to arrive at some intelligible meaning. Under such circumstances, visual memory retroactively produces images that concur with the interpretation that rationalizes such incongruities. As this psychologist maintains, "Memory conforms to interpretation". *Apud*. Frederick Bartlett, *Remembering: A study in Experimental and Social Psychology*, Cambridge University Press, 1932, in James Fentress and Chris Wickham (eds.), *Social Memory*, Blackwell, Oxford, 1992, p. 35.

A definition, in a semantic vein, of traumatic memory refers to the very impossibility of assigning meaning to lived experiences; hence, the impossibility or extreme difficulty in verbalizing them.

See Ticu. Constantin, *curs*, *Op. cit.*, chapter entitled Amintiri Traumate, p. 97.

*Ibidem*, p. 100.

Tzvetan Todorov, for instance, talks about 'the abuses of memory' in his book *Abuzurile memoriei*, Amarcord, 1999, while Paul Ricoeur describes forms of manipulated memory in 'Memoria, Istoria, Uitarea', Amarcord, 2001 (the English translation *Memory, History, Forgetting*. Trans. Kathleen Blamey & David Pellauer. The University of Chicago Press, 2004.

Paul Ricour, *Op.cit.*, 2004, p. 79.

Paul Ricour, *Op. cit.*, 2001 pp. 599-614.

Tzvetan Todorov, *Op. cit.*, p. 31.

For a detailed analysis on the forms of the social imaginary, of historical and political myths, see our study entitled "The Social Imaginary and Political Myths. Theoretical Underpinnings", in AIO. Anuarul Institutului de Istorie Orală, Cluj, Presa Universitară Clujeană, vol. VI, 2005 and vol. VII, 2006.

P. Ricour, *Op. cit.*, 2001 p. 101.

In the line of K. Pomian's thought, Doru Radosav sees in the two institutions of memory a fundamentally ethical dimension. See Doru Radosav, "Holocaustul între memorie și istorie", în AIO. *Anuarul de Istorie Orală*, Editura Presa Universitară clujeană, vol. VII 2006, pp. 5-6.

(Deuteronomy 4,9; 8,11;9,7) see *Vocabular de teologie biblică*, (coord. Xavier Léon-Dufour, Ed. Arhiepiscopiei Romano-Catolice de București, 2001, pp. 418-419.

The politics of memory and of oblivion are reflected, for instance, in the practice of amnesty and crime prescription in the name of social peace or national reconciliation, or as political decisions to end the *vendetta* - the vicious circle of the memory of evil, which permanently generates more conflict.

Michel-Ralph Trouillot, *Silencing the Past. Power and the Production of History*, Beacon Press, 1995, p.48.

The author uncovered the silencing gestures of live burying a leader of the Haitian revolution, as well as the Haitian revolution itself within the Western historiography.

Ibidem, p.48.

See Luisa Passerini, 'Work Ideology under Fascism', in Robert Perks, Alistair Thompson, *The Oral History Reader*, Routledge, 1989, pp. 53-61.

Paul Ricoeur, *Memory, History, Forgetting*. Trans. Kathleen Blamey & David Pellauer. The University of Chicago Press, 2004, p. 449.

See I. Irwin-Zarecka, *Frames of remembrance: The dynamics of collective memory*, Transaction Books, 1994, p. 118.

See Richard Terdiman, *Present Past. Modernity and the Memory Crisis*, Cornell University Press, 1993, p. 19.

Paul Ricour, *op. cit.*, 2004, p. 449.

For a discussion on the concept of counter-memory in history, see, for instance Natalie Zemon Davis and Randolph Starn, Introduction to the special issue of Representations No 26: Memory and Counter-memory, (Spring 1989), 1-6.

See Terdiman, *Op. cit.*, p. 20.

Ioan Ciupea & Stăncuța Todea  
Babes-Bolyai University  
iciupea@yahoo.com

### **Répression, système et régime pénitencier en Roumanie. 1947-1964 /Repression and the Penitentiary System in Romania. 1947-1964**

**Abstract:** The article provides an outline of the main contributions to the study of the communist penitentiary system in Romania between 1945-1964. It includes data on the organisation of the prisons in Sighet, Făgăraș and Gherla and relies on information odrawn from the records of the Archive of the National Administration of Penitentiaries in Jilava. The same archival holding, contains tens of thousands extant photocopied penal transcripts of records. These are to be found in the Archive of the

International Centre for the Study of Communism, the Sighet Memorial (the "Academia Civică" Foundation in Bucharest), and provide an overview of penitentiary detention.

**Keywords:** Romanian Communism; penitentiary system; Gherla prison; Făgăraș prison; Jilava prison; Sighet prison.

Un processus d'une telle envergure comme l'a été celui de la soviétisation de la Roumanie supposait un ensemble de mesures destinées à soutenir le projet pour chacun des niveaux sociaux. Il était nécessaire d'adapter et de transformer les institutions de l'État, d'en fonder d'autres et d'assurer en même temps les ressources humaines qui devaient rendre possible la communisation du pays. Les conditions contextuelles globales et régionales étaient créées[1], les conditions internes allaient être configurées sous la tutelle du suprême garant - le Kremlin - dont les émissaires trouvaient en Roumanie des personnages préparés d'avance par les services secrets, les cadres du Parti Communiste et d'autres agents du Moscou.

La répression a représenté un important chapitre du processus de communisation d'une société structurellement différente de celle de la Russie bolchevique et du modèle soviétique qui devrait être imposé en Roumanie. L'annihilation déclarée des opposants politiques et les actions destinées à effrayer la population ont été des objectifs essentiels pour rendre possible l'installation et la consolidation du régime communiste (1945-1947). On est arrivé vite à une réalité décrite de façon suggestive par ceux qui ont survécu au système pénitencier, et qui, en quittant de leur détention, entraient dans la qu'était devenu le pays. Les centaines de milliers d'emprisonnés revenaient dans la masse des millions de concitoyens qui vivaient leur partie de souffrance. Tout se déroulait en silence pour éviter que l'expérience de la détention, fatale pour des dizaines de milliers de personnes et ruineuse, physiquement et psychologiquement, pour les survivants ne se répète.

Ce qui était préfiguré massivement du point de vue de la propagande, mais aussi par des actes de violence sociale qui parfois finissaient par l'extermination de certains des adversaires, allait installer à partir de 1947 la terreur généralisée, d'après le modèle soviétique. Cette année se sont produites les premières grandes actions d'arrestations en masse[2] et a été légalisée la fonction essentiellement répressive de l'ancienne Direction Générale de < Siguranța >, qui se trouvait déjà sous le contrôle soviétique et qui devenait à partir du 30 août 1948 la Direction Générale de la Securitatea Poporului (La Sécurité du Peuple - DGSP). La Securitate fonctionnait formellement comme l'un des départements du Ministère de l'Intérieur [MI], conduit par Teohari Georgescu depuis le 6 mars 1945, mais les vraies autorités étaient Gheorghe Pintilie (Pantelei Bodnarenco), directeur général et ministre, avec ses deux adjoints, les généraux Alexandru Nicolschi (Boris Grünberg) et Vladimir Mazuru (Mazurov), tous les trois étant d'importants agents des services secrets soviétiques.[3] Avec une mission bien définie: défendre les conquêtes démocratiques et assurer la sécurité de la RPR [République Populaire de Roumanie] contre les ennemis de l'intérieur et de l'extérieur du pays, la Securitate devenait le principal instrument répressif pour communiser le pays. [C. Troncoță, Istoria Securității., p. 11-19].

Pendant l'enquête de 1953, l'ancien ministre Teohari Georgescu, se défendant devant la direction du Parti, dont il avait lui-même fait partie jusqu'en 1952, lorsqu'il en avait été écarté avec Ana Pauker et Vasile Luca, a parlé de la façon dont il avait agi: Depuis mars 1946 et jusqu'au 26 mai 1952 l'ennemi de l'intérieur et de l'extérieur a reçu de nombreux coups rudes. Pendant les sept années plus de 100.000 bandits ont été arrêtés et condamnés pour avoir conspiré contre notre régime. Ça veut dire que des centaines d'organisations terroristes, de diversion et d'espionnage ont été découvertes et anéanties. Tout l'appareil d'oppression de la bourgeoisie, Siguranța, le Service Spécial d'Informations, le Service de Contre-informations de l'Armée, a été arrêté. Et on a arrêté aussi tous les éléments légionnaires - identifiés - qui ont eu des fonctions importantes, ceux de la police légionnaire, les anciens responsables du niveau central et départemental des partis bourgeois, les anciens États majeurs des Sections militaires [du Parti Paysan], d'anciens ministres, préfets, sénateurs, députés de 1920-1944, des

éléments qui ont eu affaire par le passé aux services d'espionnage des pays impérialistes, les chefs des sectes hostiles au régime, et aussi d'autres catégories et éléments avec un passé incompatible. Cela ne pouvait pas être réalisé faute de la . Pendant une période où la peine de mort n'existait pas, cette punition a été appliquée à ceux qui ont essayé de porter préjudice aux intérêts du peuple ouvrier. On a nettoyé le pays des bandes armées qui se trouvaient dans les montagnes et qui ont effectué des actes de banditisme. Cela s'est réalisé avec un appareil jeune au commencement, qui est devenu aujourd'hui un instrument puissant au service du Parti, plein de haine contre l'ennemi, fidèle au Parti, à la classe ouvrière. Sans la je n'aurais pas pu travailler à l'édification d'un tel appareil. [M. Oprea, Banalitatea., pp. 255-256].

La < haine de classe > a été le principe suprême de l'action du régime communiste en général et de chaque segment institutionnel en particulier. Dans cette époque tout a été subordonné à l'idée de la lutte de classe. La reconnaissance de cette réalité, survenue plus tard (1968) également de la part du successeur de celui mentionné plus haut (Alexandru Drăghici), a été exprimée ainsi: Lénine disait que la lutte de classe était sanglante et non sanglante, que la dictature du prolétariat était une lutte à vie ou à mort avec les classes dominantes. Ne croyez pas que cette lutte ait pris fin au moment où nous avons arrêté Maniu [1947], elle a continué sous diverses formes et aspects. [Gh. Buzatu, M. Chiritoiu, Agresiunea., p. 220].

Dès que les archives de la Siguranța et des Services Secrets ont été en possession de la Securitate, celle-ci a établi une évidence nominale des ennemis et de ceux suspectés d'être des adversaires du régime[4], ayant le pouvoir de contrôler les institutions de l'État, parmi lesquelles le système pénitencier.

Ce que nous savons aujourd'hui du système et du régime pénitencier de la Roumanie communiste est dû aux témoignages des victimes de la répression communiste[5] et à l'exploration encore insuffisante de l'immense fonds d'archives créées par les institutions politiques et de l'État.

Sous le contrôle direct et permanent de la Securitate, toutes les institutions impliquées dans l'engrenage de la répression ont concouru pour assurer la caractéristique générale du système et du régime pénitencier, celle de détruire physiquement et psychologiquement les opposants et de maintenir les autres dans la peur. On reconnaît à la période 1949-1953 sa note de paroxysme de la terreur, avec le plus grand nombre de victimes et les plus inhumaines méthodes. Ont suivi les années d'un prétendu relâchement 1954-1956. L'année de Genève, 1955, a signifié le moment du suprême degré du reflux de la répression, en passant graduellement de l'automne de l'année 1956 vers la deuxième période de terreur maximale, 1958-1962. Cette évolution globale de la répression a été évidemment marquée par le contexte politique externe, mais aussi par celui de l'intérieur, de la direction du PCR. Nous essayerons par la suite de compléter et de nuancer cette caractérisation générale.

Étant passé dans la subordination du MI, la Direction Générale des Pénitenciers [DGP] devenait un instrument à la disposition permanente < du bras armé du Parti >, le surnom de propagande de la Securitate. Un témoignage d'un très bon connaisseur des réalités du temps[6], soutenait à juste titre: < Pour les détenus politiques la loi a été suspendue >. Cela est confirmé par les documents des archives d'où nous apprenons que pendant une séance du 4 mai 1949, les ministres Teohari Georgescu et Gheorghe Pintilie ont discuté et approuvé < Le règlement intérieur concernant l'application du régime pénitencier >, et ils ont disposé... d'émettre un ordre circulaire confidentiel qui établira, jusqu'à nouvelles dispositions, le régime des détenus politiques[7]. Le contenu de < l'ordre circulaire confidentiel > concernant le régime des détenus politiques et le plan pour l'amélioration des conditions de la vie des détenus n'est pas connu, mais il peut être reconstitué par les témoignages des survivants. Relevant pour le nouveau régime de détention est l'Ordre du MI nr. 13800/8 VI 1949 par lequel les détenus (prévenus et condamnés) déposés de Justice ne sont plus libérés à la date où expire leur condamnation, mais ils resteront dans les pénitenciers à la disposition de la DGSP. On précise les catégories : les légionnaires, les criminels de guerre, les détenus pour des infractions politiques

commises en groupe ou individuellement (les instigateurs, les alarmistes, ceux qui détiennent ou diffusent des tracts, ceux qui ont frappé ou insulté l'armée soviétique, les détenus pour port illégal d'arme, passage en fraude de la frontière, offense à la nation et aux nationalités, rébellion, etc.) Leur libération allait se faire seulement sur l'ordre de la Direction Générale des Pénitenciers<sup>7</sup>. Il y avait déjà des sections des pénitenciers dont les détenus étaient à la disposition de la Securitate, ou les procureurs eux-mêmes n'avaient pas d'accès, puisque ces détenus ne leur appartenaient pas. [Archives de la Prison Aiud, dos. 53/1948, f. 78].

D'autres décisions ont été prises pendant une autre séance, du 23 septembre 1949, par exemple: On prendra des mesures pour que tous les détenus travaillent, annonçant le grand chapitre de la répression en Roumanie, celui des < internements dans des Unités de Travail >, qui sera légiféré en janvier 1950 et se déroulera jusqu'en 1954[8]. Se configurait ainsi, par des actes normatifs, la troisième grande catégorie des détenus politiques dans les prisons et les camps roumains: les internés administrativement (dans des unités/colonies de travail), par des décisions de la Securitate et du MI. Les internements avaient comme terme de détention des périodes entre 6 et 60 mois, avec la possibilité de les prolonger, en fonction des caractérisations concernant la conduite du détenu. Les premières deux grandes catégories de détention politique étaient représentées par ceux qui avaient été condamnés par des tribunaux et par ceux internés préventivement. À cette dernière catégorie appartenaient les quelques centaines de milliers de détenus internés à raisons politiques pour de courtes périodes mais avec un régime de sévérité maximale, déposés dans les secteurs de certaines prisons surnommées < les dépôts de la Securitate >, dans les lieux d'arrêt de la Securitate et de la Milice, mais aussi dans d'autres espaces spécialement réquisitionnés. C'est le cas des internements opérés dans la période de l'assaut contre les membres des anciens partis politiques, contre les opposants de la collectivisation de l'agriculture et contre tous les opposants aux mesures politiques et socio-économiques du régime[9].

La gamme des méthodes répressives utilisées par le régime communiste a inclus aussi celles des déportations et de l'établissement de résidences surveillées. Nous mentionnons ici seulement les grandes actions déroulées les 2-3 mars 1949, quand pendant une action déroulée dans tout le pays, ont été évacuées 7.804 personnes, dont 2.972 grands propriétaires fonciers (50 ha), 3.744 membres de leurs familles, 363 administrateurs et 725 autres personnes, et aussi celles des 17-18 juin 1951, quand 43.899 personnes de la frontière ouest ont été disloquées à des centaines de kilomètres de distance de leurs villages. On ne leur a pas permis de revenir dans leurs localités d'origine qu'en 1956[10].

Les témoignages qui enregistrent la tournure qu'allait prendre l'évolution du régime pénitencier en 1949 sont nombreux, à l'encontre de la période antérieure. Les années 1947-1948 gardaient encore les normes anciennes du régime de détention. Les internés à raison politique se sont confrontés au problème grave de la sous-alimentation, qui avait pu être améliorée par le régime par la réception de paquets de la part des familles, à condition que celles-ci puissent contribuer à la nourriture des détenus, vu que l'état de pauvreté s'aggravait dans tout le pays[11].

La transition vers le nouveau régime de détention est reproduite exactement par l'une des victimes emblématiques pour le destin des élites roumaines d'entre-deux guerres, le professeur universitaire Nicolae Mărgineanu (1905-1980), emprisonné pendant 16 années dans les pénitenciers communistes: ... pendant les régimes antérieurs la ration de nourriture du détenu... totalisait plus de 2.500 calories. En outre, les détenus ont eu le droit d'acheter du pain et de recevoir mensuellement un paquet avec des aliments. D'autres aliments pouvaient être apportés par leurs familles, à l'occasion de leur visite mensuelle. Les chambres étaient chauffées et le droit de se reposer au lit n'était pas limité. Les volets des fenêtres étaient inconnus. Pendant le jour les détenus pouvaient quitter la cellule pour aller dans la cour ou à la bibliothèque. Tandis que maintenant nous avons une ration de maximum 800 calories! Nous n'avions pas le droit de recevoir des paquets, et en 1948-1949 nous avons eu du chauffage seulement le 15 janvier et le 1er mars. Nous n'avions ni lit, ni matelas, mais un demi-paillason et une demi-couverture, déchirée elle aussi. Plus tard on nous a interdit même le repos depuis 5h du matin jusqu'à 10h du soir. Et si, étant seuls, nous essayions de communiquer avec les voisins de chambre, par

la porte ou a travers le mur, nous n'étions pas seulement battus, mais aussi punis par la réduction de la nourriture a demi-ration. Était-il encore un motif d'étonnement que les détenus décédaient chaque année a Aiud par centaines?[12]

Les mémoires mentionnent aussi le régime relativement indulgent appliqué par beaucoup de ceux qui étaient hérités du personnel ancien de l'administration pénitentiaire, mais aussi l'apparition des officiers politiques et le durcissement graduel du régime de détention. L'officier politique apparaît dans le système et dans le régime pénitencier comme une présence déléguée de la Securitate et du Parti Communiste, avec d'amples attributions en ce qui concerne les détenus, aussi bien que le personnel des prisons. [R. Ciuceanu, Regimul., p. 21]. D'autres directeurs et geôliers viennent de paraître, des figures patibulaires dont presque tous les mémorialistes parlent[13]. La connaissance de la réalité de la généralisation de la violence dans le traitement appliqué aux détenus, de même que la connaissance des abus en ce qui concerne le commandement et l'exécution des punitions, est due elle aussi aux témoignages des mémorialistes.

Une autre chose apparaît aussi dans le paysage pénitencier de la RPR: le commencement de la < rééducation >, premièrement sous l'apparence bénigne des séances d'endoctrinement politico-ideologique, la lecture de la publication communiste Scântea et des brochures de propagande.

Dans le pénitencier de Târgșor, département de Prahova, ou fonctionnaient depuis la fin de l'année 1948 deux sections différentes: l'une des élèves, dont la majorité étaient des membres des organisations légionnaires des jeunes, et l'autre des policiers, arrêtés pendant une opération simultanée au niveau national (26/27 VII 1948), chacune avec 8-900 internés, les actions de rééducation avaient débuté dès le printemps de 1949. La résistance de la majorité des détenus a l'action d'endoctrinement a déterminé son échec. Une délation d'un policier arrêté informait: Vers le mois de mars 1949, a la proposition du directeur du pénitencier, on a essayé de faire des séances de lecture, pendant lesquelles on lisait des livres a caractère marxiste. [CAS, pp. 536-537] Dans l'autre section, celle des élèves, ceux qui résistaient a la rééducation étaient punis d'isolement [Andreica, p. 113].

< La rééducation >[14] a eu lieu également dans le pénitencier de Suceava, mais d'ici un groupe dont le chef était Eugen Țurcanu sera envoyé (19 IV 1949) a Pitești pour y commencer (6 XII 1949) le plus odieux chapitre de l'histoire de l'espace roumain de détention - < l'expérimentation de Pitești >. Développé dans d'autres lieux de détention de la carte du Goulag roumain (Târgu Ocna, Peninsula, Ocnele Mari, Brașov), l'expérimentation de la a connu l'expression complète de sa manifestation - la perte des sentiments humains et l'extermination - dans les prisons de Pitești et de Gherla. Dans le dernier cas, le point culminant a été marqué par le transfert de deux groupes d'< étudiants > de Pitești, en août-septembre 1951. Des 116 et respectivement 54 transférés a Gherla, en décembre 1951 portaient Eugen Țurcanu et quelques autres bourreaux et victimes, et le 14 janvier 1952 un autre groupe de 39 était transféré a Baia Sprie. [Les archives du Pénitencier de Gherla]. On finissait l'expérimentation qui par son monstrueux déploiement nous a offert l'image de ce qui se serait préparé pour des contingents plus larges de détenus, si la déconspiration des horreurs qui se sont passées n'avait pas eu lieu.

Conformément a une vieille pratique du communisme soviétique pour trouver des boucs émissaires, on a préparé aux protagonistes détenus de la un procès. On a prononcé 22 condamnations a mort pour crime d'actes de terreur en groupe, dont 18 ont été exécutées en 1954-1955.[15]

Les documents de l'enquête et du procès intenté aux 22 bourreaux sont pertinents pour la façon dont on a détourné la cruelle réalité du développement de la < rééducation >, qui s'est transformée d'un odieux crime préparé, organisé et mis en œuvre par la Securitate, dans une action de la Garde de Fer et des cercles impérialistes pour compromettre < le régime de la démocratie populaire > de Roumanie. Une fois établie la culpabilité des 22, la sentence mentionnait aussi la participation directe ou indirecte de certains et demandait le prolongement des recherches pour que l'on puisse préciser les responsabilités pénales. Arrêtés des 1953, 4 officiers MAI et le médecin du pénitencier de Gherla ont été condamnés

en 1957, étant graciés plus tard. [Memorialul ororii., pp. 781-783], [M. Stănescu, Organisme., pp. 301-378].

D'autres proces, mis en scene d'après le meme scénario, ont eu comme accusés des officiers et des sous-officiers, de meme que des détenus brigadiers de deux camps de travail, Salcia et Capu Midia. L'enquete du Parquet établissait: Plusieurs détenus ont été battus avec des barres de fer, des pelles, des beches et des fouets. Plusieurs sont morts a la suite des coups reçus, et d'autres sont restés infirmes a vie. Quelques détenus ont été fusillés, on a refusé a d'autres les traitements médicaux lorsqu'ils étaient malades et on les a obligés a travailler bien que le médecin le leur ait interdit et, en conséquence, ils sont décédés. Dans les cachots les détenus étaient tenus déshabillés ou sommairement vetus, en plein hiver. Les détenus étaient punis étant obligés de rester jusqu'a midi dans de l'eau glacée. En été, on attachait les mains des détenus et on les tenait déshabillés pour etre piqués par les moustiques. [D. Deletant, Teroarea., p. 166]. Trouvés coupables d'< instigation a l'homicide, crimes d'assassinat par des tortures, actes de terreur >, ils ont reçu en 1954-1955 des peines de travaux forcés a perpétuité ou pour des périodes tres longues, mais on les a graciés en 1957. [Ibidem, p. 171], [Șt. Marițiu, Addenda., pp. 765-766. A Salcia, pendant la période juin 1952-mars 1953, sont décédés 63 détenus, un grand nombre ont été blessés, et d'autres sont restés avec des infirmités tres graves.];

Qui étaient les détenus auxquels on appliquait de tels traitements?

C'étaient les représentants d'autres quelques dizaines de milliers d'éléments hostiles au régime communiste de < démocratie populaire > qui, une fois étiquetés ainsi, devaient etre rééduqués, mais par le travail.

L'idée a été affirmée pendant la séance du 23 septembre 1949 dirigée par Teohari Georgescu, le ministre de l'Intérieur et en meme temps l'un des membres du Secrétariat du PMR. Quelques mois plus tard, a l'initiative des ministres de l'Intérieur et de la Justice, on promulguait le Décret 6/14 I 1950 pour la constitution des camps de travail. La raison: la rééducation des éléments hostiles a la RPR et leur préparation pour l'intégration dans la vie sociale, dans le contexte de la démocratie populaire et de l'édification du socialisme... L'article numéro 2 désignait ceux qui pouvaient etre internés:

a) Ceux qui, par leurs actions ou leurs manifestations, directement ou indirectement, périlclitent ou essaient de périlcliter le régime de la démocratie populaire, entravent ou essaient d'entraver l'édification du socialisme dans la RPR, autant que ceux qui, de la meme façon, diffament le pouvoir de l'État ou ses organismes, si ces actions ne constituent pas ou ne peuvent pas constituer, analogiquement, des infractions. [s. n.];

b) Les condamnés pour des infractions contre la sécurité de la RPR, qui a l'expiration de l'accomplissement de la peine, ne se révelent pas comme rééduqués.

Sous la signature du chef de la Securitate, aussi vice-ministre de l'Intérieur, Gheorghe Pintilie, le 3 avril 1950 était émis l'ordre du MAI numéro 100/Cabinet, qui apportait des précisions sur le régime des internements dans les unités de travail. Ceux-ci pouvaient etre appliqués aux semeurs de bruits faux et hostiles, a ceux qui écoutaient ou transmettaient la propagande des radios impérialistes, a ceux qui insultaient le PMR, les dirigeants de la RPR, de l'URSS ou des pays de démocratie populaire, a ceux qui fréquentaient les légations impérialistes, les bibliotheques, les concerts, qui avaient des relations avec les membres des ambassades et avec leurs familles,[16] qui instiguaient a des manifestations raciales et chauvines, a ceux qui faisaient du prosélytisme religieux avec un contenu subversif, qui transmettaient a l'étranger par correspondance des informations hostiles, réactionnaires. Le cinquieme point de l'ordre mentionnait que seraient internés les instigateurs, les opposants aux mesures du gouvernement telles que les collectivisations, les collectages de produits agricoles etc. et les éléments ayant un passé considéré comme réactionnaire.



On précisait aussi le terme de ces internements: de 6 a 24 mois, avec la possibilité de les prolonger jusqu'a 5 ans. Le MI était chargé de la réalisation des dispositions du décret du MAN et de l'ordre du MI. [C. Troncotă, Colonia., pp. 169-170], [Bălan, Regimul., pp. 79-81];

On ajoutait au caractère répressif de ces deux actes normatifs la composante économique, en trouvant comme ça une solution pour assurer des contingents solides de mains d'œuvre pour les grands objectifs de constructions. A partir de la deuxième moitié de l'année 1949 avaient commencé les travaux au Canal Danube-Mer Noire, qui devait devenir une grande réalisation du parti et du gouvernement.

Les condamnés et les prévenus pour des infractions politiques qui ont rempli les prisons existantes à ce temps-là (la séance des chefs du MI de 4 mai 1949 trouvait nécessaire la construction de nouveaux pénitenciers), de même que les prisonniers de droit commun considéraient le départ au Canal comme une alternative salvatrice pour quitter les espaces des cachots dont les conditions étaient devenues extrêmement difficiles à supporter. Le travail en plein air, avec les rations alimentaires plus substantielles, était préféré au régime de cellule. Les mémorialistes de la détention confirment cette réalité. Depuis les premiers mois de l'année 1950 se sont formés des groupes qui sont partis de leurs prisons vers les chantiers du Canal[17].

Après deux années et demie, on a émis le HCM [Décision de Conseil des Ministres] nr. 1554/22 VIII 1952:

Art. 1. En observant la résistance de plus en plus active des éléments hostiles et le fait que ceux-ci essaient sans cesse de saboter d'une manière organisée les mesures du Gouvernement et du Parti visant la consolidation de la dictature du prolétariat et l'édification avec succès du socialisme; pour faciliter la surveillance de l'activité des éléments hostiles et étrangers à la classe ouvrière, pour les attirer au travail d'utilité sociale et pour nettoyer les plus importants centres vitaux de la société des éléments hostiles, on admettra comme mesure exceptionnelle, provisoire, l'internement administratif pour l'accomplissement du travail obligatoire. En ce but on organise:

1). Des colonies de travail, 2). La résidence surveillée, 3). Des bataillons de travail.

Pour le chapitre Colonies de travail, à part celles mentionnées par le D. 6/14 I 1950 et l'ordre nr. 100/3 IV 1950, étaient mentionnées d'autres catégories de personnes qui pouvaient être internées: les membres de l'ancienne agence du SSI, du Grand État Majeur, de la Siguranța, de la Police, des agences allemande et hongroise, les anciens condamnés, depuis 1945, pour le passage en fraude de la frontière, pour sabotage et spéculation, les chiaburi [koulaks] qui sabotent les mesures du Gouvernement, les parents des traîtres, des espions et des éléments hostiles qui ont quitté le pays, les chefs des anciens partis bourgeois. Les internements allaient être faits par les décisions d'une Commission Spéciale du MI, d'après les suggestions de la Securitate et de la Miliția (Milice). La période des internements: de 6 mois jusqu'à 5 ans. On appliquait le régime de la résidence surveillée [domicile obligatoire - DO] à tous les anciens exploités: grands propriétaires fonciers, banquiers, grands commerçants, fabricants, expropriés, aux familles des traîtres, des espions qui avaient quitté le pays, des éléments hostiles. On établissait le DO au niveau régional avec l'avis d'une Commission Centrale. L'abandon du DO et du lieu de travail était puni de 3 à 5 ans de prison.

Dans les bataillons de travail, organisés là où l'État en a besoin, seront mobilisés, sous garde, pour les travaux qui suivront, les hommes aptes de travail mais sans avoir un métier permanent, ceux qui ne travaillent pas au moins 6 mois par an, les petits spéculateurs, les artisans qui ne sont pas autorisés, ceux qui s'entretiennent par la vente des objets personnels et n'ont pas d'emploi fixe. La décision d'envoi était la compétence d'une commission régionale. L'abandon des bataillons de travail était puni de 5 à 10 ans de prison. Annotation sur l'exemplaire découvert dans les Archives de la Chancellerie du PCR: Les HCM aussi bien que les Décrets sont internes, ils ne seront publiés nulle part. 22/VIII 1952. [M. Stănescu, Organisme., pp. 324-333];

Après avoir consulté les 80.000 fiches pénales de l'ACIMS[18], (Centre International des Etudes sur le Communisme, Mémorial de Sighet), nous savons qu'un grand nombre de décisions d'internement dans des unités (colonies) de travail ont été émises, certaines contenant des centaines de noms. Quelques-unes d'entre elles prolongeaient le terme d'internement, d'autres mettaient ce régime en place après que les termes des sentences prononcées par la justice ont expiré, et finalement, d'autres (issues de manière rétroactive) la situation de nombreux détenus qui avaient été arrêtés dans le passé, suite à l'ordre de la Securitate (le Ministère de la Défense et des Affaires Intérieures). Plus de 22.000 internés dans les colonies de travaux pour l'édification du socialisme devaient être rééduqués, comme le mentionnaient les textes des actes normatifs sur la base desquels ils avaient été arrêtés. En réalité cela a été un régime de destruction physique, comme le mentionnait un haut chef communiste en 1968, quand il enquêtait l'ancien ministre d'Intérieur. [Gh. Buzatu, M. Chiritoiu, Agresiunea, I, p. 200]. La propagande de l'époque parlait du Canal comme de . Les slogans avec lesquels les détenus étaient reçus dans les colonies étaient < Par le travail à la réhabilitation > ou < Aujourd'hui un bon colon, demain un homme libre >. En lisant le deuxième, les détenus le transformaient: < Aujourd'hui un homme libre, demain un bon colon > [T. Mihadaş, p. 143]. Les arrestations et les internements dans les camps de travaux connaissent le moment culminant pendant l'année 1952. Dans la bibliographie du sujet nous trouvons des chiffres comme: 24.826 arrestations, mais aussi celui de 11.913 internements dans des UM (probablement le deuxième étant inclus) [C. Troncotă, Colonia., p. 172], [D. Deletant, Teroarea., pp. 105, 116, note 48]. Pendant la nuit du 14/15 IV 1952, s'est produite l'arrestation des familles des dignitaires qui étaient emprisonnés depuis 1950 à Sighet. Rien qu'à Ghencea se trouvaient approximativement 100 arrêtés [T. Buculei, p. 152]. On a préparé attentivement pour la date de 18-19 VII 1952, 0.30 heures, une opération d'envergure par laquelle quelques milliers de légionnaires[19] et les policiers qui n'étaient pas encore dans les prisons allaient être arrêtés aussi. [M. Oprea, Banalitatea., pp. 236-240]. Pendant la nuit du 15 août 1952, l'opération s'est répétée (l'ordre 490), mais cette fois-ci les protagonistes ont été les anciens militants de niveau local des < partis historiques >. Une continuation de l'opération d'arrestation des légionnaires a été préparée dans une séance du Bureau Politique du P.M.R. (4 IX 1952), mais Gheorghiu-Dej a objecté: Ils sont 12.000. Presque deux divisions. Nous devons y compter encore en moyenne 3 personnes et on ajoute encore leurs parents. C'est un problème très sérieux. C'est, sans doute, une mesure radicale, mais je ne sais pas si elle nous apportera le résultat désiré. Ils doivent être jugés d'après leur position actuelle, s'ils travaillent ou non, nous avons besoin d'eux dans un endroit ou autre, nous pouvons leur poser directement la question : ou bien, ou bien. [Ibidem, pp. 237-238, note 353].

En 1952, on informait les détenus des dispositions d'un Règlement de fonctionnement DGP [R. Ciuceanu, Regimul., pp. 144-186]. Mais encore, l'ordre intérieur du 17 octobre 1952, demandait l'organisation de deux régimes pour les détenus, dont l'un aussi dur que possible. On exigeait aussi l'introduction de la séparation des rations de nourriture, d'après le travail et la conduite[20].

Laissée à la latitude des commandants des camps, l'organisation d'un tel régime a conduit vers le tableau bien connu de la détention, décrit par les mémorialistes. Les conditions de détention dans les pénitenciers et les camps attiraient l'attention des chefs du parti.

Le 19 novembre 1952, pendant la séance du Bureau Politique du CC de PMR, Gheorghe Gheorghiu-Dej disait: Il s'agit de mettre un peu d'ordre dans la situation des prisons et des camps. Les choses sont plus graves que nous les imaginons. La disposition [de Ana Pauker, Vasile Luca et Teohari Georgescu]: a été qu'on arrête dans chaque commune 1-2-3 koulaks - cela a été une norme - le moyen et le motif n'intéressaient pas, la seule chose qui intéressait était qu'on arrête, qu'on les juge sur place, qu'on convoque les paysans. Cela comme un moyen de pression sur les paysans. Il vaut mieux que l'on agisse légalement. Mais ces dispositions ont poussé à des actions abusives. J'ai conclu que pour toute une série de raisons on a agi de manière aventuriste, sans raison, des milliers de gens ont été arrêtés sans motif, spécialement des paysans travailleurs, ce sont eux la majorité, plus nombreux que les chiaburi [koulaks]. Les paysans pauvres et ceux à propriété moyenne, ainsi que les ouvriers, représentent la grande majorité. Il ne s'agit pas d'éléments qui ont commis des actes criminels. Je

comprends par actes criminels le meurtre, l'assassinat, le coup grave, a intention criminelle, de dévaster, d'instiguer les masses, ceux-ci sont maintenant des éléments politiques. Pour solutionner le plus vite possible cette situation, parce qu'elle représente une menace a la santé en répandant l'épidémie, la prison de Văcărești est pleine, ils dorment meme dans la cour, ils n'ont pas de place, c'est terrible, c'est inimaginable . (J'exige) qu'on établisse pour chaque pénitencier, colonie, etc., une commission, . avec l'autorisation de les trier et de les envoyer chez eux.. Le proces-verbal de la séance consignait que: Le Bureau Politique, apres avoir écouté l'exposé du camarade Gh. Gheorghiu-Dej sur la situation de certains citoyens, en majorité des paysans travailleurs, qui ont été arrêtés abusivement a cause des résidus de l'influence de la déviation de droite et qui se trouvent retenus préventivement, depuis longtemps, décide ce qui suit : a) Il a approuvé a l'unanimité la proposition que ceux arrêtés pour des actions sans caractere politique - pour ne pas avoir semé a temps, pour ne pas avoir payé les impôts a temps, ne pas avoir acquitté a temps leurs contributions, ne pas avoir su tenir la gestion aux coopératives, pour avoir commis de petits délits sylvicoles ou de pacage, ainsi que les petits artisans arrêtés - soient libérés, en considérant cette action comme un acte de justice et une premiere mesure pour l'éloignement des abus qu'on a commis. Leur libération sera accomplie seulement sur la base de la vérification de chaque dossier et en étant attentif a ne pas libérer d'éléments hostiles. L'action commencera tout de suite.

b) Il établit la constitution d'une commission centrale qui organise et coordonne l'application de ces décisions. Dans toutes les prisons et les camps de travail seront constituées des commissions composées de délégués de la Securitate - qui dirigeront ces commissions, - de la Procuration, de la Justice et des chefs des sections Administratives- Politiques des Comités régionaux respectifs. La commission centrale émettra des dispositions précises, sur la base desquelles les commissions constituées sur le lieu procederont au tri et a la libération de ceux qui ont été retenus abusivement..2. Le Bureau Politique a constaté que plusieurs citoyens du milieu rural ont été condamnés surtout pendant l'année 1951 a de grosses peines pour ne pas avoir présenté a temps leurs contributions, pour ne pas avoir respecté le plan de semailles, et d'autres pareils délits: a) On considere comme nécessaire de réexaminer les condamnations prononcées par les instances des tribunaux pour de tels délits.

c) Il charge la commission dirigée par le camarade Borilă P. a préparer et a présenter au Bureau Politique un rapport sur la situation de ces condamnés et a proposer des grâces ou des réductions de peine si l' on constate que les sentences ont été injustes par rapport aux délits commis. Le décret de grâces et de réductions des peines devra etre rédigé a temps pour qu'on puisse l'émettre a l'occasion de la 5-eme anniversaire de la République. [E. Denize, dans Memoria, nr. 46, pp. 28-42].

On discutait d'une réalité cruelle que l'on attribuait a la déviation de droite et dont Gheorghe Gheorghiu-Dej/le Parti désirait se dissocier[21].

On demandait meme la préparation d'un décret de grâce qui allait etre émis en décembre 1952. Il n'y avait plus de temps. Mais les commissions ont commencé leurs investigations. Depuis le 18 décembre 1952, ont commencé les vérifications dans 6 colonies de travail du Canal, finalisées par un rapport daté du 23 mai 1953 et qui faisait des constatations valables pour le systeme pénitencier tout entier. Des arrestations abusives et des peines aux termes expirés, des conditions de détention contrevenant aux dispositions réglementaires, des travaux en régime de 12 heures auxquelles on ajoute la durée du déplacement, des évidences tres approximatives (a Peninsula, le bureau d'évidence ne connaissait pas les peines de 2.292 internés contre-révolutionnaires) la non-application des dispositions du D. 72/1950 (des libérations conditionnelles) etc. La Securitate, plusieurs fois, arretait des détenus sans formes légales et parfois ils ont été libérés par celle-ci, ou transférés dans une autre unité, sans qu'ils soient premierement retournés aux prisons d'ou ils provenaient. Et non dernièrement, on observait l'existence dans des camps, des vieux, des malades et des inaptes, qui constituaient un ballast pour ces unités. Ce probleme est difficile parce que le pourcentage de la mortalité de ceux-ci est tres haut (en janvier 140, et en février 200 décédés dans les camps de travaux du Canal.) [Le Décret de constitution des unités de travail précisait le but des internements: la rééducation.] La commission a fait aussi des propositions

qui visaient la libération a terme des internés, la communication aux détenus des termes de l'internement, l'accélération de la vérification de la situation des policiers et des agents du SSI, internés depuis quelques années sans qu'ils aient été encore enquêtés. On proposait également la constitution d'une commission médicale permanente qui constate l'état de santé des internés, pour émettre des fiches médicales individuelles, le transfert des camps du Canal des vieux et des malades, l'organisation d'une bonne assistance médicale et la distribution des médecins, l'amélioration des conditions d'hébergement, la réduction a 8 heures du programme de travail etc. Rien sur l'alimentation des détenus. La commission de vérification du Canal a mis en liberté 3.105 internés des 13.818 cas discutés. En tout, les commissions de tout le pays ont libéré 6.324 personnes [I. Bălan, dans AT, nr. 22-23/1999, pp. 185-200].

Le 6 février 1953, était émis un ordre du MAI qui constatait que dans le système pénitencier on utilisait la volée, des procédés [qui] ne nous appartenaient pas, et qui demandait des mesures adéquates[22]. Une déclaration tardive complétait les informations sur cette pratique a laquelle le régime communiste aurait été étranger: On a émis en 1952 un ordre du ministre de l'Intérieur qui interdisait la volée comme moyen de contrainte pendant les enquêtes et généralement dans le ministère. Mais pour ceux enquêtés dans l'affaire Pătrășcanu exactement en 1952 on a permis et indiqué l'utilisation de la violence et des méthodes les plus sauvages. On a utilisé les plus divers moyens de violence physique sur les enquêtés. . [La déclaration d'un général de la Securitate, apud T. Solomovici, p. 239].

On a continué, pendant les premiers mois de l'année 1953, a émettre des décisions d'internement qui concernaient un nombre beaucoup plus petit de détenus. Mais plusieurs décisions prolongeaient les termes d'internement d'encore 24 mois, 48 mois ou même 60 mois. (Les autres avaient un caractère rétroactif, remplissant les périodes écoulées depuis l'arrestation, nr. 552-555/1953). Et finalement est arrivé aussi le jour de 17 juillet 1953, quand par le HCM, nr. 2.404, on a suspendu les travaux au Canal. Une partie des détenus ont été envoyés vers d'autres camps de travaux (Borzești, Onești, Bicăz), une autre partie déplacés d'une colonie a une autre pour travailler a la désaffection des organisations du chantier, et une autre partie libérés. D'autres, jusqu'aux libérations massives de mai-juillet 1954, ont prolongé la liste des sacrifices de vies sur le grand objectif de la construction du socialisme en Roumanie, échoué lamentablement. Mais la rééducation de ceux restés prisonniers continue. Ceux avec de grosses peines ou sans avoir encore de condamnations reviennent dans les pénitenciers pour exécuter les sanctions décidées par les tribunaux ou par les du Ministère de l'Intérieur, jusqu'a la première grande grâce de l'automne 1955.

En analysant cette étape de la répression communiste en Roumanie il existe encore une perspective qui doit être mentionnée. Celle du deuxième ministre d'Intérieur de l'époque de Dej, Alexandru Drăghici. Pendant l'année 1968, quand le deuxième dictateur N. Ceaușescu consolidait sa position en dénonçant certains abus des prédécesseurs et la réhabilitation publique de Lucrețiu Pătrășcanu, son ancien rival était soumis aux discussions d'une commission de parti. Et puis il mettait en évidence son principal mérite: Si quelqu'un a détruit Garda de Fier c'était moi. Les organisations illégales qui se sont créées partout ont été détruites, c'est moi qui l'ai fait. La lutte a été extrêmement dure. Si nous n'avions pas pris de mesures, les conséquences auraient été dramatiques. [Gh. Buzatu, M. Chirițoiu, Agresiunea., p. 201]. Ainsi procédait son prédécesseur en 1953. Mais a la différence de celui-la, en 1968, l'autodéfense ne venait pas de son agenouillement, mais de l'attaque: Je comprends tout ce problème: vous avez voulu m'exclure du parti; excluez-moi, mais alors excluez aussi du parti ceux qui ont fait des répressions dans le département de Focșani, parce que la ont été tués des gens, ont été tués des enfants.(p. 229), [la responsabilité directe: N. Ceaușescu, pendant la deuxième campagne de la collectivisation].

Une fois ces choses affirmées, il pouvait ajouter en ayant la conscience du devoir accompli: en ce qui concerne la légalité, j'ai hérité du Ministère une situation terrible. La légalité était vaincue. . Tout d'abord des centaines de milliers d'hommes étaient arrêtés, sans qu'il existe au moins une enquête ou

un mandat d'arrestation. . Il a été nécessaire que ces hommes fussent mis en liberté. Mais il existait ici une peur de l'appareil, ils avaient peur de libérer les hommes. Ils pensaient: il vaut mieux qu'ils restent ici, chez nous, quelles que soient les conditions, plutôt que de sortir. J'ai rétabli la légalité. j'ai arrêté cet état de choses désagréables hérité, patronné même par Teohari [Georgescu] . J'ai rapporté même à Dej cela et il a dit qu'on doit clarifier. Ça en 1952-1953. En 1954 j'ai supprimé les camps de travail. Mais Drăghici a dit encore quelque chose quand il se référait aux rapports entre la Securitate et le Parti: Tout d'abord la Securitate était et est un instrument du Parti. Elle est obligée de respecter la légalité, mais nous établissons la légalité de la manière qui nous convient. [Gh. Buzatu, M. Chirîtoiu, Agresiunea., pp. 199, 218].

Il existe, sans doute, des vérités parmi ce qu'Alexandru Drăghici a déclaré, mais il existe aussi des moitiés de vérités et des vérités escamotées. Les auteurs mentionnés antérieurement constataient que la place d'une prétendue a été prise peu à peu par une Securitate qui a favorisé l'installation d'une . [Ibidem, p. 41]. Si jusqu'en 1952-1953, la légalité a été vaincue, depuis cette date on est passé vers une autre époque où la légalité était modifiée jusqu'à la forme qui nous convient. On doit comprendre par , un terme si cher à Alexandru Drăghici, plutôt , une mise en accord de la situation réelle avec les normes juridiques existantes ou qui allaient être émises. On connaît le fait que les séances plus ou moins secrètes suivies par des circulaires confidentielles et des ordres secrets vers les subordonnés caractérisaient la manière de travail du parti et des organes de répression jusqu'en 1952-1953, mais l'émission des actes normatifs, non-publiés, aussi bien que la transmission des ordres secrets qui contrevenaient aux normes respectives a continué[23].

Cependant quelque chose s'est passé concernant la situation des internements de 1952 et en général l'état de choses de la Roumanie. L'intention de transformer dans des boucs-émissaires les trois éloignés du pouvoir politique n'était pas la seule décisive pour la convocation. Pendant la séance des dirigeants du régime du 19 novembre 1952 on a discuté les mesures qui devraient être prises.

Le même jour de 26 mai 1952, quand, à Bucarest, Gheorghe Gheorghiu-Dej tranchait en sa faveur la lutte avec les < déviationnistes >, à Washington étaient dénoncés au monde libre les projets répressifs du régime communiste de Roumanie.

Ce jour-là, le Comité National Roumain, représenté par son président Constantin Vișoianu, présentait au président des États-Unis Harry Truman un mémoire qui faisait connaître ses craintes à l'égard des nouvelles mesures répressives qui avaient déjà été prises ou qui allaient être prises pendant l'année. Parmi celles-ci les arrestations, les déportations et les internements dans des camps de travail ont contribué à l'instauration d'une atmosphère de cauchemar qui ne régnait pas seulement dans les grandes cités, mais dans tout le pays. Le même rapport était présenté au secrétaire général de l'ONU et aux gouvernements du monde libre, auxquels on demandait de prendre connaissance de ces déportations massives et de les condamner publiquement. [M. Ciobanu, Regele Mihai., pp. 283-289], [L. Țîrău, dans AIIC, tom XXXVI, 1997, pp. 297-307]. Deux jours après avoir reçu le mémoire, le président Harry Truman a réagi par une déclaration qui exprimait sa compassion pour le peuple roumain et son espoir que cet état de choses changerait et que la Roumanie regagnerait sa liberté (Vous survivrez en tant que pays libre!). Le 29 mai 1952, le journal New York Times, en présentant la déclaration du président des SUA, relatait certaines informations empruntées au mémoire mentionné. Il parlait également des catégories de population qui formaient les 20 mille personnes disloquées de Bucarest, celles-ci représentant seulement une partie du plan d'exiler plus de 200.000 personnes que le régime dominé par des russes a préparé en Roumanie. [M. Ciobanu, Regele Mihai., pp. 308-310]. Le 31 mai 1952, Gheorghiu-Dej informait les membres du Bureau Politique du PMR de la note par l'intermédiaire de laquelle la Légation roumaine de Washington informait de l'intervention publique du président américain, en proposant une protestation officielle. Dej n'a pas été d'accord avec la protestation officielle, en proposant un article violent dans la presse, qui démasquera la politique de Truman et de ses acolytes par laquelle ils interviennent dans nos affaires intérieures. [M. Stănescu, Organismele., pp. 154-155].

On a intensifié pour le moment la campagne de propagande contre l'impérialisme et on a continué la campagne de répression contre le peuple roumain. L'été de l'année 1952, quand les arrestations ont atteint des chiffres voisins à ceux de 1948-1949, a été émise une autre HCM, 1554/22 VIII 1952, concernant les internements dans des colonies de travaux, contenant des dispositions supplémentaires par rapport au Décret 6/1950 pour la constitution des unités de travail. On réglementait aussi le régime de la résidence surveillée et l'on créait des bataillons de travail. Par rapport au décret de 1950, maintenant la justification de la fondation des colonies de travail n'était pas celle de la rééducation des personnes internées, mais justement une réponse à la résistance de plus en plus active des éléments hostiles, l'épuration des centres vitaux du pays des éléments hostiles et la surveillance plus efficace de ceux-ci. On a mentionné déjà des preuves suffisantes pour prouver la continuité de la politique répressive avant le moment de mai 1952. Plusieurs des internements effectués sur la base des décisions émises en 1953, avaient des termes de 48 ou 60 mois, la perspective étant assurée. Les tribunaux émettaient sans cesse des sentences, mais non pas aux paramètres quantitatifs d'avant.

La résistance armée des montagnes était réduite maintenant à quelques noyaux, contre lesquels on préparait les dernières attaques.

Mais d'autres moments sont arrivés lorsque, dans une autre conjoncture internationale, la R.P.R. désirait être admise dans l'O.N.U. (25 septembre 1954, la demande de la Roumanie d'obtenir le statut de membre ONU/14 XII 1955, l'admission), quand à Moscou on enregistrait aussi le commencement d'une autre étape. Une nouvelle époque commençait sur le plan mondial, celle du < relâchement partiel > [L. Țîrău, Între Washington și Moscova., p. 363 et les suivantes.];

La HCM nr. 337/11 III 1954 supprimait les Colonies de Travail et libérait les internés < rééduqués >, mais pour les éléments qui, à l'expiration de la peine dans des prisons ou des camps, démontrent qu'ils ne sont pas rééduqués et qu'ils présentent un grand danger pour la sécurité de l'État, on allait établir des DO de 6 mois jusqu'à 5 ans. [R. Ciuceanu, Regimul., pp. 53, 59, note 55];

En juin 1954, Alexandru Drăghici proposait au gouvernement un projet de décision sur la libération de certains détenus de Sighet et la suppression du régime de DO pour d'autres qui ne contrevenaient pas aux intérêts de la sécurité de l'État. La décision de les libérer a été prise seulement une année plus tard. (HCM, 1.199/25 VI 1955) [Petre Nițu, dans AT, nr. 44-45/2004, pp. 189-201].

Trois mois après la libération de quelques dignitaires et clercs catholiques, on a émis le Décret 421/24 IX 1955 du MAN concernant la grâce et l'amnistie de certaines infractions. Ce décret, sur la base duquel on a gracié et amnistié plus de dix mille emprisonnés, a marqué le moment de maximum relâchement du régime répressif/pénitencier de la R.P.R.[24].

Après seulement une année, dans le contexte de la révolution hongroise, la Securitate, la Procuration, la Justice et les pénitenciers se trouvaient dans un état d'alerte. Des arrestations, des condamnations, des internements dans les prisons par milliers. Une bonne occasion d'arrêter pour la deuxième ou pour la troisième fois les éléments hostiles, mais aussi pour condamner des intellectuels, des étudiants, des ouvriers, des paysans. En ce qui concerne les derniers, ils étaient les opposants de la deuxième grande campagne de collectivisation[25].

Le 25 juillet 1958, Gh. Gheorghiu-Dej, dans le contexte du départ des troupes soviétiques de la Roumanie annonçait en fait le passage vers la deuxième étape de répression dure: Les succès historiques obtenus par notre peuple dans tous les domaines de la vie sociale - dans l'économie, la culture, la vie d'État - démontrent au monde entier que notre régime de démocratie populaire est un régime qui tire son pouvoir de la lutte et du travail enthousiaste des masses, du soutien unanime de tout le peuple, de l'élan inépuisable avec lequel les travailleurs contribuent à l'édification de la vie nouvelle. En même temps nous ne devons pas oublier qu'il y a dans notre pays des épaves pitoyables des anciennes classes exploiteuses, des restes des anciens groupements réactionnaires et fascistes, qui se

bercent encore de l'espoir que la marche de l'histoire pourrait être déviée et que la Roumanie pourrait être ramenée à l'état d'esclavage et de sous-développement qu'elle a connu pendant l'ancien régime. Qu'ils soient surs, tous ces fantômes pitoyables du passé, tous ceux que notre peuple a jetés à la poubelle de l'histoire, que leurs rêves resteront toujours illusoires et que la main du peuple ouvrier et de son État de démocratie populaire n'hésitera à l'avenir non plus, frappant sans pitié tous ceux qui s'attendent aux réalisations révolutionnaires du peuple. En ce qui concerne les espoirs que ces épaves mettent dans l'appui des groupes réactionnaires étrangers, chaque tentative de ceux-ci d'intervenir dans les affaires intérieures des pays socialistes recevra à l'avenir également une riposte destructrice. [I. Scurtu, *România.*, pp. 359-360], [D. Deletant, *Teroarea.*, p. 211];

La réintroduction des peines administratives dans des colonies de travail a été faite pour une période de 24 jusqu'à 72 mois par Décret Lege [le Décret-Loi] 89/17 II 1958 [HCM, n°. 282/5 III 1958), pour les personnes dont les actions ou manifestations périlclitent ou essayent de périlcliter l'ordre dans l'État, si celles-ci ne constituent pas d'infractions. Ces personnes étaient d'anciens légionnaires avec des responsabilités, qui ne se sont pas rééduqués après les détentions et d'autres qui mettent en danger... Dans les camps de travail de la région du Danube : Ostrov, Salcia (6.000), Stoenesti (2.000 étudiants et 1400 paysans), Giurgeni, Periprava, etc., ont été internés [le terme officiel était : établissement du lieu de travail] 3.658 personnes qui ont instigué et ont participé aux soulèvements, 545 personnes qui n'étaient pas rééduquées à la libération de la détention, 417 anciens légionnaires considérés dangereux pour la sûreté de l'État. [C. Troncotă, *Colonia*, pp. 171-172]. Une estimation globale donne le nombre d'environ 60.000 détenus. Le Décret 318/21 VII 1958 qui étendait la sphère des infractions passibles de la peine de mort est important également.

A Gherla, d'après les statistiques du pénitencier, le nombre des prisonniers politiques a suivi l'évolution suivante: juillet 1954 - 2.059, décembre 1954 - 1.507, juillet 1955 - 726, décembre 1955 - 428, juillet 1956 - 842, décembre 1956 - 1.255, juillet 1957 - 1.622, décembre 1957 - 2.253, juillet 1958 - 2.852, décembre 1958 - 3.317, juillet 1959 - 4.466, décembre 1959 - 2.525, juillet 1960 - 2.461, déc. 1960 - 2.480, juillet 1961 - 2.552, décembre 1961 - 2.914, juillet 1962 - 2.983, décembre 1962 - 2.630, juillet 1963 - 2.545, décembre 1963 - 2.039, juillet 1964 - 858, décembre 1964 - 608 détenus de droit commun.

En août 1959, plus de 1000 détenus sont partis vers des camps de travaux. Cette évolution de Gherla est en accord avec la situation générale des pénitenciers de la Roumanie de ces années-là. Mais les chiffres seuls ne peuvent pas tout dire de cette époque. Les mémorialistes évoquent le retour au régime du début des années '50 sous tous les aspects, l'agglomération excessive des cellules, l'alimentation insuffisante, le comportement violent des gardiens, la sévérité des punitions. La conséquence tragique est le grand nombre de morts enregistré, avec le point culminant dans les années 1959-1960.

On doit ajouter encore quelque chose: la reprise de la "rééducation". Voilà comment la présente l'un des chercheurs avisés du problème: Entre 1960 et 1964, à l'intérieur de l'archipel des prisons de Roumanie le régime communiste a organisé un nouveau type de rééducation. La nouvelle manière était appliquée, au début, dans la prison d'Aiud, et, à partir de 1962, dans les pénitenciers de Botoşani et de Gherla, et dans le camp de Periprava. Caractéristiques à ce type de rééducation ne sont plus la raclée et la torture, mais les pressions exercées sur les détenus, combinées avec des promesses de libération de détention. C'était une rééducation mûre: ce qui intéresse, cette fois-ci, ce n'est pas la conversion totale des détenus, mais, purement et simplement, leur annihilation en tant qu'opposants. Le dispositif mis en pratique a fonctionné avec efficacité, les détenus dénonçaient leurs engagements politiques antérieurs et les leaders de leurs partis. À cette action ont participé même certains leaders de ces partis. Jusqu'en 1964, quand la plupart des détenus ont été libérés, seulement quelques dizaines d'entre eux avaient refusé de donner des déclarations de reconnaissance de leur culpabilité envers le régime.. La réussite s'explique par l'érosion que la longue détention avait opérée sur les incarcérés. le manque d'informations sur ce qui se passait en dehors des murs et un désir - peut-être plutôt une croyance - que

le régime voulait une réconciliation avec ses adversaires [Mircea Stănescu, Histoire et mémoire de la rééducation, dans Experimentul Pitești, pp. 113-114].

Des 1962 une amélioration des conditions de la détention pénitentiaire s'est produite et une nouvelle série de grâces a commencé: des décrets comme: DL 322/1959, DL. 441/1959, D. 79/24 II 1960 (820 graciés), D. 454/1961, D. 294/18 IV 1962, D. 295/21 IV 1962 (773 graciés), D. 772/27 IX 1962 (1.462 graciés), D. 5/3 I 1963 (2.543 graciés)[26].

Pendant l'année 1964, sur la base des décrets 176/9 IV 1964, 310/16 VI 1964 et 411/24 VII 1964, ont été libérés les derniers détenus politiques de Roumanie [Gh. Buzatu, M. Chirițoiu, Agresiunea., pp. 44-45]. Selon un document du MI, à la fin de 1963 et dans la première moitié de 1964 auraient été libérés 10.014 détenus [Bălan, p. 255].

Au moment de la libération, il fallait signer une déclaration: Je soussigné ... au moment de ma libération ... j'ai pris connaissance du fait que je n'ai le droit de rien dire sur ce que j'ai vu et entendu concernant les lieux de détention par lesquels je suis passé. De même, je ne dirai rien quant à l'organisation et l'ordre intérieur de la prison ainsi que sur le régime régnant dans celle-ci. Je ne communiquerai rien par écrit ou verbalement aux personnes de ma famille ou à d'autres personnes sur les détenus se trouvant dans les lieux de détention. J'ai pris connaissance que si je ne respecte pas les engagements ci-dessus, je devrai subir les rigueurs des lois de la RPR.

Une nouvelle époque commençait, où le socialisme avait gagné la lutte, donc les infractions politiques/contre-révolutionnaires n'existaient plus (celles-ci en étant déguisées dans des délits de droit commun), mais seulement des cas de propagande, conspiration ou trahison contre l'ordre socialiste, punis d'emprisonnement ou de l'internement dans des hôpitaux psychiatriques et dans certaines situations de l'élimination physique des opposants.

## Annexe I

Une dimension plus précise du phénomène de la détention dans les pénitenciers et des internements dans des camps de travail (pénitenciers+maisons d'arrêt du Ministère des Affaires Intérieures et de la Securitate+camps de travail) ainsi que des décès survenus est impossible, malheureusement, même aujourd'hui, malgré toutes les études écrites sur ce sujet. La principale difficulté réside dans le fait que le peu de documents statistiques utilisés par divers auteurs ne sont pas publiés intégralement pour permettre la compréhension de la perspective dans laquelle ils ont été élaborés. Certaines statistiques concernent les arrestations, d'autres les condamnations par des tribunaux ou d'autres les détentions administratives ordonnées par la Securitate et le MI. Par ailleurs d'autres statistiques visent des segments chronologiques larges ou restreints contenant des chiffres concernant les détenus de différentes catégories. Cette réalité peut être constatée en étudiant les données ci-dessous. La publication intégrale de celles-ci offrira par la suite la possibilité de tester le degré de vraisemblance de ces documents.

I. Tout d'abord nous allons analyser un document provenant des archives de la Securitate: "La situation nominale des personnes arrêtées dans la période 23 août 1944-31 décembre 1967, pour avoir commis des infractions contre la sécurité de l'État, qui sont décédées pendant les enquêtes, pendant l'exécution de la peine ou qui ont été condamnées à mort et exécutées." Ce document a été publié par Ion Bălan [dans AT, 11-12/1996, pp. 191-220, 15-16/1997, pp. 221-240, 19-20/1998, pp. 245-254 et 28-29/2000, pp. 235-254]. Se trouvant en photocopie au Mémorial de Sighet [nous remercions les époux Andrea Dobeș și Robert Fürtös de nous l'avoir offert pour cette étude], nous remarquons qu'il s'agit d'un exemplaire de travail du Service d'Évidence de la Securitate, ne couvrant que les années 1945-1958. Nous ne savons pas quelle était la forme définitive destinée, très vraisemblablement, à la direction du PCR. Il y a inscrits 1.091 noms de décédés entre les années mentionnées. La comparaison des listes



nominales des décédés de Sighet (1950-1955 - 53), Gherla (1947-1964 - 622 ?), Aiud (1945-1964 - 782 ?) et Făgăraș (1950-1960 - 165 ?) avec la liste de la Securitate a offert un pourcentage commun d'environ 15%. Par exemple : pour l'intervalle 1945-1958, dans la liste de Făgăraș (101 décédés) on retrouve dans la liste de la Securitate 23, et dans celle de Sighet (53 Décédés) - 6.

- Pour la Colonie de travail Salcia a été publiée une liste de 63 décédés. [M. Grigore, O. Ionel, dans Arhivele Securității, vol. I, pp. 108-124].

- Mirel Stănescu a obtenu, pour 4 camps de travail du Canal une liste totalisant 839 morts [Capu Midia - 1951-1953 - 167 morts, Peninsula - 1950, 1952-1954 - 57 morts, Culmea - 1952-1953 - 167 morts, Poarta Albă - 1950-1953 - 448 morts. [Sabin Ivan, dans "Memoria", 33/2000, p. 50, A. Brișcă, dans AT, 22-23/1999, p. 65].

- Pour la prison d'Aiud il existe une autre estimation [Ion Constantinescu-Mărăcineanu, dans Memoria, 43/2003, p. 29] concernant le nombre de morts de la période 1947-1952, c'est-à-dire 270 décès, dont 110 entre 1947 et 1949. Un autre mémorialiste soutient le chiffre de 625 de morts de faim, a Aiud, seulement entre septembre 1949-août 1950. [Grigore Caraza, Aiud însângerat, Editura Vremea XXI, București, 2004, p. 55];

- Deux interpellations parlementaires parlent de plus de 200 morts dans le P. Craiova, 1948-1962. [Assemblée des Députés - Adunarea Deputaților, 272 A/26 IX 1994 et 376 A/7 XI, 1994];

- Dans la colonie Poarta Albă a fonctionné un hôpital-pénitencier où travaillaient des médecins-détenus qui auraient connu le chiffre d'environ 1200 morts, entre 1949 et 1952. [D. Iamandi-C. Ticu Dumitrescu, dans "Arhivele Securității", vol. I, p. 251]. Une autre recherche, faite aux mairies de Poarta Albă, Ovidiu, Lumina (Valea Neagră), Năvodari (Midia și Peninsula), Cernavodă, Medgidia și Constanța, permet une estimation de l'ordre de quelques milliers de morts survenues entre 1949-1953. [M. Cojoc, Canalul., pp. 90-94];

- D'après une statistique de la Securitate, pendant l'année 1952 la mortalité des détenus des colonies de travail du Canal aurait été en moyenne d'environ 30 décès par mois [M. Oprea, dans Banalitatea., p. 154].

- Le Rapport de la Commission de vérification des internés de CM du Canal soutient qu'entre janvier-février 1953 sont morts 340 détenus. [I. Bălan, en AT, 22-23/1999, p. 198, 140 décédés en janvier et 200, en février 1953], [M. Cojoc, Canalul., p. 90, en février 1953, 128 détenus décédés], [M. Oprea, dans Banalitatea., p. 154, en janvier 1953, 134 décédés]. Si nous prenons en calcul les deux indicateurs ci-dessus, il résulterait un nombre de 360 décédés en 1952 et 340, en janvier-février 1953, c'est-à-dire 700 décédés seulement pour ce segment chronologique.

- Un tableau contenant les noms des détenus décédés en janvier 1953, élaboré par le Centre de Coordination de Constanța, consignait que des 133 décédés en janvier 1953, 16 décès avaient été provoqués par la cachexie, 34 par la dystrophie grave, 27 par le syndrome carenciel. [R. Ciuceanu, Regimul., p. 22, note 14]. Les conditions extrêmement difficiles de travail, l'alimentation totalement insuffisante, l'assistance médicale déficitaire, lorsqu'elle ne manquait pas totalement, le traitement brutal appliqué aux détenus, tout cela associé au climat rude de la région, ont contribué à l'exténuation physique, aux maladies fréquentes et au décès de nombreux détenus. Selon nos informations, les principales causes des décès dans les 4 prisons qu'on a mentionnées, ont été: TBC pulmonaire/rénal, myocardite, insuffisance cardiaque/ hépatique/ rénale, cancer gastrique/ rénal, cirrhose hépatique, cachexie, quelques fois associés. Tout cela provoqué le plus souvent par la sous-alimentation chronique, le froid, l'humidité, l'assistance médicale déficitaire, les normes de travail épuisantes, la violence des gardiens, le régime inhumain des punitions.

Un autre document de la Securitate mentionnait: il n'a pas été établi aucun acte concernant 1304 détenus décédés dans les camps [pénitenciers aussi ?] et les décès n'ont pas été consignés dans les registres des mairies/conseils locaux [D. Deletant, dans Teroarea., p. 167];

Un autre repere quantitatif indiquant le nombre de personnes décédées dans le système pénitentiaire peut être considéré le chiffre de plus de 8.000 noms inscrits sur le marbre du Mémorial de Sighet, une création de la Fondation Académie Civique.

Mais revenons au document initial analysé ci-dessus concernant le nombre des décédés de la période 1945-1958. On a communiqué au professeur Dennis Deletant des chiffres calculés par le Service "C" du MI, concernant les décès survenus entre 1945 et 1964. [Teroarea., pp. 105, 116, note 47]:

- morts en détention - 3.847, dont: - pendant l'enquête [I] - 203; - pendant l'arrestation [II] - 2.851; - condamnés à mort [III] - 137; - dans les camps de travail - 656. Supposant que ces informations incluent également les décès de l'intervalle 1945-1958 (auxquels a eu accès I. Bălan), il résulterait pour l'intervalle 1959-1964, un nombre de 2.756 [3.847-1.091] décédés en détention.

Nous avons vu combien de crédibilité on peut accorder au chiffre de < 1.091 décédés > de la période 1945-1958. Dans les camps de travail - 656 décédés [Troncotă, Colonia., p. 176]. Mais, seulement en quatre de ceux-ci sont morts au moins 839 détenus [d'après Mirel Stănescu], quelques milliers d'après Marian Cojoc.

D'autres preuves existent aussi. On a publié [par I. Bălan dans les AT, nr. 4/1995, p. 221-232] des listes de personnes décédées entre 1949-1955: au Pénitencier de Jilava - 19 [1] condamnés à la mort et exécutés (17 du < groupe Țurcanu >, de la < rééducation >) - au Canal 24 décédés [2], à Galați - 15 décédés [2], à Cluj - 13 décédés [12], à Timișoara - 25 décédés [18], à Pitești - 16 décédés [16]. Une fois de plus les italiques indiquent les décès retrouvés sur la liste de la Securitate (1968). Le nombre de décès des trois derniers pénitenciers est surprenant. En fait, là ont été commis des assassinats par la Securitate pendant les années 1949 (7 cas, Timișoara, décès le 2 août 1949) et 1950 (13 à Cluj, 17 à Timișoara, 16 à Pitești, tous décès en groupes, les 10 mars, 13 mars, 20 mars, 23 mars, 2 avril, 3 avril et 5 avril 1950, certains à la même heure). Ce sont des contre-révolutionnaires impliqués dans la résistance armée anticommuniste, des condamnés avec des termes à partir de 15 ans jusqu'à la détention à vie, qui ont été envoyés dans les divers pénitenciers pour finir par être livrés à la Securitate et fusillés. Nous considérons qu'il existe des preuves pour soutenir l'existence d'autres dizaines d'assassinats individuels, rien que dans l'aire d'autorité de la Direction de Securitate Cluj. Ils étaient rapportés d'habitude comme ayant tenté de s'échapper pendant le transport sous escorte/attaque à nos agents/tentative d'évasion. [M. Oprea, Banalitatea., pp. 327-332], [Iancu-Țârău, pp. 267-290], [I. Ciupea, dans Comunismo., pp. 271-280];

Après avoir étudié les registres spéciaux de décès (autres que les registres usuels des mairies) on peut soutenir que seulement entre juillet-août 1957 on a rempli les actes de décès des décédés de Sighet, Timișoara, Cluj, Pitești. Pour ceux de Cluj, ayant inscrit la mention < décès naturel >, avec une autre calligraphie et une encre différente on a consigné également la cause médicale de la mort (TBC, insuffisance cardiaque, pneumonie). Dans la même période ont été enregistrés civilement les décès des anciens ministres de la Roumanie, des évêques et prêtres de l'Église Catholique, décédés à Sighet entre 1950-1955 [I. Ciupea, I diritti., pp. 98-111, 271-280]. La mort à Sighet des grandes personnalités politiques et ecclésiastiques allait être connue par le monde seulement en 1955. La légation des États Unis à Bucarest transmettait, le 26 juillet 1955, à Washington des informations reçues de différentes sources. Le 21 octobre 1955, le journal The New York Times publiait la nouvelle de la mort de Iuliu Maniu - 5 février 1953, et Journal de Genève, le 22 novembre 1955, rendait un hommage posthume aux leaders des deux grands partis politiques. [Liviu Țârău, dans AIIC, tom XXXIX, 2001, pp. 354-370]. De Bucarest, l'annonce des décès était faite dans un entretien, par Gheorghe Tătărescu, ancien Président du Conseil des Ministres et. ancien détenu à Sighet.

En étudiant les fiches pénales de l'ACIMS, nous pouvons constater une autre pratique fréquente: l'annonce aux familles des décédés était faite seulement apres avoir reçu une approbation des supérieurs. Par exemple l'ancien secrétaire du CC du PMR, Vasile Luca, décédé dans la prison d'Aiud le 27 juillet 1963, avait été enregistré a la Mairie d'Aiud. La prison d'Aiud demande, le 7 aout 1963, l'approbation de communiquer le décès et reçoit < l'ordre de ne pas communiquer le décès aux membres de la famille >. Apres les grâces de 1964, le 14 septembre 1964, la famille sollicitant des informations sur la situation de Vasile Luca, le 29 septembre 1964 on a reçu l'approbation de la communication du décès, le meme jour étant expédiée l'adresse officielle.

Ces informations concernant la communication du décès du détenu peuvent etre consultées sur les fiches des années d'avant 1964. En ce qui concerne le début des années '50 beaucoup de fiches étaient complétées sommairement, de façon rétroactive. Sur certaines d'elles nous trouvons l'information suivante: d'apres le tableau des décédés du pénitencier X, ou d'apres le tableau de la DGP. Par conséquent de tels tableaux ont existé. Meme aujourd'hui leur situation n'est pas connue.

D'apres notre opinion dans les pénitenciers, les camps de travail, les maisons d'arret de la Securitate et de la Milice sont morts dans la période 1945-1964, approximativement 15-20.000 détenus, parmi lesquels la plupart des détenus politiques. A cette estimation s'ajoute le nombre des morts dans les déportations internes et externes.

## Annexe II

Quant aux dimensions réelles de la détention dans le systeme pénitentiaire de Roumanie, la bibliographie consultée apporte en discussion les dates suivantes:

- décembre 1944-janvier 1945, plus de 80000 Allemands déportés en URSS (1/5 d'entre eux ne se sont plus retournés). [CNC. Gheorghe Onișoru, dans Addenda, pp. 731-732. ];
- entre 1944-1949, condamnés et internés administrativement: 12.915. En 1949: arrêtés 8.539, en 1951 - 19.236, en 1952 - 24.826. [Statistique de la Securitate, 1968. CNC, Șt. Marițiu, Addenda, p. 763];
- 1948-1953, arrêtés: 60.428. [D. Deletant, Teroarea., p. 102];
- 1949, le total des arrestations de tout le pays: 23.597, dont: 4.755 légionnaires, 4.541 organisations subversives, 575 crimes de guerre, 3.125 évadistes, 429 tentative de sabotage, 2.633 instigateurs, 1.807 membres marquants du PNT [Parti National Paysan], 5.732 autres. [F. Pintilie, dans Analele Sighet 6, p. 325];
- Au printemps de l'année 1950 le nombre des demandes d'émigration des Juifs est arrivé a 220.000 [R. Levy, Gloria.pp. 152, 283-284, note 77];
- 1951-1952, paysans arrêtés: 34.738, parmi eux 22.008 chiaburi [koulaks], 7.226 paysans a propriétés moyennes et 5.504 paysans a petites propriétés. [Raport MI, 1 XII 1961, CNC, Șt. Marițiu, Addenda, p. 763], [Statistique de la Securitate, 1953. D. Deletant, Teroarea., p. 109], [O. Roske, Mecanisme., I, p. 12], [D. Cătănuș, O. Roske, Colectivizarea., pp. 413-419], [D. Dobrinu, C. Iordachi, Țărănimea., p. 37, note 2];
- Jusqu'en 1952, paysans arrêtés: plus de 80.000, parmi eux 30.000 condamnés dans des proces publics. [Gheorghiu-Dej, 1961. D. Dobrinu, C. Iordachi, Țărănimea., pp. 21, 37, note 2], [D. Cătănuș, O. Roske, p. 59];
- 1951-1953, paysans arrêtés: 89.000. [N. Ceaușescu, 1961; O. Roske, Mecanisme., I, p. 12], [D. Cătănuș, O. Roske, Colectivizarea., p. 59];

- Détenus au Canal: 6.400/1 IX 1949 (19,2%), 7.721/30 IX 1950, 15.609/1 IX 1951, 15.332/17 VI 1952, 17.837/juillet 1952, 22.442/aout 1952, 22.877/oct. 1952, 20.768/nov. 1952 (82,5%), 18.000/déc. 1952 (total Canal: 30.500), 15.664/10 II 1953 (total Canal: 29.634), 20.193/avril 1953, 17.014/juin 1953, 14.244/juillet 1953. [M. Cojoc, Canalul., pp. 73-77];
- 1951, la DGP s'obligeait a mettre a la disposition de l'administration du Canal 15.000 personnes. Le 1 mai 1951, parmi le total des travailleurs du Canal, 43,8% étaient du MI, et 19,8% du Ministère de la Défense. [C. Cheramidoglu, dans AT, 21/1998, pp. 173, 176];
- Au printemps 1952, le nombre des détenus politiques du Canal était arrivé a 19.000. La travaillaient aussi 20.000 ouvriers civils et 18.000 personnes qui faisaient leur service militaire. [D. Deletant, Teroarea., p. 166];
- 1948-1958: condamnés politiques 58.733. [D. Deletant, Teroarea., p. 105];
- 1950-1953, arrêtés 55.427. Dont: 1950 - 6.635, 1951 - 19.236, 1952 - 24.826, 1953 - 4.730. [Statistică a Securității, 1968. D. Cătănuș, O. Roske, Colectivizarea., p. 60];
- 1950-31 III 1958: arrêtés 75.808, condamnés 73.636. Camps de travail: 22.007. Des 75.808 arrêtés: en 1950 - 6.636, en 1951 - 19.236, en 1952 - 24.826, en 1953 - 4.730, en 1954 - 5.073, en 1955 - 3.332, en 1956 - 3.257, en 1957 - 3.257, en 1958 - 6.362. [D. Deletant, Teroarea., pp. 105, 116, note 48].
- 1944-1959: condamnés 53.164. Dont : 1944 - 53, 1945 - 315, 1946 - 483, 1947 - 500, 1948 - 3.019, 1949 - 8.539, 1950 - 7.146, 1951 - 4.135, 1952 - 8.275, 1953 - 4.119, 1954 - 2.956, 1955 - 2.243, 1956 - 1.422, 1957 - 2.737, 1958 - 4.083, 1959 - 3.139. [O. Roske, Mecanisme., I, p. 12];
- 1945-1964: condamnés 73.310. Dont 335 condamnés a mort. 24.905 autres acquittés. Dans les camps de travail: 21.608. [D. Deletant, Teroarea., p. 105];
- 1945-1964 : enquêtés 107.294, condamnés 73.310. [C. Aioanei, C. Troncotă, Arhipelagul., pp. 22-27];
- 1950-1968 : arrêtés 91.333, condamnés 73.636. [Statistique de la Securitate, 1968. CNC, Șt. Marițiu, Addenda, p. 761, O. Roske, Mecanisme., I, p. 12];
- 1955-1964: Condamnés: déc. 1955 - 6.406, jan. 1956 - 6.081, déc. 1956 - 5.067, jan. 1957 - 5.350, déc. 1957 - 6.177, jan. 1958 - 6.211, déc. 1958 - 10.125, jan. 1959 - 10.647, déc. 1959 - 16.682, jan. 1960 - 17.613, déc. 1960 - 16.292, jan. 1961 - 16.167, déc. 1961 - 16.299, jan. 1962 - 16.327, déc. 1962 - 13.017, jan. 1963 - 12.944, déc. 1963 - 9.333, jan. 1964 - 9.008, mai 1964 - 8.875. [Fl. Constantiniu, O istorie., p. 497];
- 1950-1954 et 1958-1968, internés administratifs 25.740; 1950-1958 - 23.023; 1950-1963 - 25.735. [O. Roske, Mecanisme., I, p. 12], [CNC, Șt. Marițiu, Addenda, p. 764];
- Internements en UM: 1950 - 5.154, 1951 - 2.519, 1952 - 11.913, 1953-1954 - 2.491 [Total: 22.077]; [C. Troncotă, Colonia., p. 172];
- 1957-1959, arrêtés 18.529. [CNC, Șt. Marițiu, Addenda, p. 763];
- A la suite des mesures énergiques prises les derniers mois pour punir les infracteurs, le nombre des internés dans les pénitenciers a beaucoup augmenté, déterminant une agglomération excessive dans la plupart d'eux. Augmentation - 1 VI 1957 - 40.294 (droit commun), 5.623 (contre-révolutionnaires -

CR) - au total 45.917. 1 VIII 1957 - 43.678 (droit commun), 5.808 (CR) - au total 49.486. 1 X 1957 - 55.252 (droit commun), 6.087 (CR) - au total 61.339. L'espace de logement des pénitenciers et des colonies de travail, calculé à 8 mètres cubes d'air par détenu conformément au règlement de détention est de 32.318 places, et calculé à 5 m cubes d'air, ce qui était considéré le minimum nécessaire, est de 49.540 places. Puisque le rythme auquel augmentait le nombre des détenus ne va pas diminuer, le 26 octobre 1957 on proposait au CC du PMR la construction de nouvelles sections, l'affectation de nouveaux bâtiments et la récupération pour la Direction des Pénitenciers et des Camps de travail de 36 baraquements qui avaient fonctionné pendant la construction du Canal (1949-1954). [Arhiva Administrației Naționale a Penitenciarelor - Archive de l'Administration Nationale des Pénitenciers, Jilava. Nous remercions M. le docteur. Cosmin Budeanca de nous avoir offert la possibilité de présenter ce document.].

- 1958 : arrêtés 6.362, dont 1.103, entre le 1 VII et le 8 VIII 1958, accusés d'agitation à caractère hostile/appartenance à une organisation contre-révolutionnaire/complot contre l'ordre social [D. Deletant, Teroarea., p. 212];

- Le S. R. I. déclarait un nombre de 116.000 dossiers jugés pendant le régime communiste. [C. Nicoară, dans Analele Sighet 8, p. 528];

En prenant en considération toutes les informations ci-dessus ainsi que les estimations de certains chercheurs avisés dans le domaine - par exemple M. Oprea [Banalitatea., p. 557] qui parle d'arrestations, d'internements dans des camps et de la déportation de quelque 400.000 personnes ou Corneliu Coposu [Dialoguri., p. 95] qui considérait que le nombre de ceux arrêtés, après 1947, aurait été de 282.000 - nous croyons que le nombre des arrêtés se situe autour du chiffre de 300.000.

\*

Le réseau des pénitenciers du système était, en 1945, de 74 pénitenciers ayant une capacité de quelque 15.000 places [Marin Radu Mocanu, dans Analele Sighet 7, p. 31]. Entre 1945-1947 ont fonctionné des dizaines de camps d'internement : Tg. Jiu (capacité 4.600. En novembre 1944, il y avait là 4.650 internés, dont 3.161 hommes, 1.155 femmes, 334 enfants. En décembre 1944, 5.000 détenus - avec 1 médecin), Slobozia (2.000), Ciurel-București (500), Pitești (400), Lugoj (200), Vulcan, Hunedoara (2.500), Caracal (avril 1945, environ 1400 personnes [O. Ghibu, p. 12), Turnu Măgurele, Jimbolia (1.000), Sighet (des prisonniers allemands), Timișu de Sus-Brașov (des moines/des nonnes), dans le département d'Arad, Sebiș, Pâncota, Drăuți, Hălmagiu, Arad, dans le département de Bihor, Târcăia, Beiuș, Oradea, dans le département de Brașov, Feldioara, Sânpetru, Brașov, Sighet, Băneasa et d'autres. [I. Bălan, Regimul., pp. 36-37].

L'Ordre du MI, Direction des Pénitenciers, n° 47259/22 sept. 1948, établissait le profil des pénitenciers réservés aux détenus politiques ainsi : Aiud (criminels de guerre et détenus politiques intellectuels, propriétaires fonciers, koulaks, banquiers, industriels, patrons), Gherla (détenus politiques ouvriers et paysans), Pitești (étudiants), Târgșor (les élèves), Mislea (les femmes). Dans un autre ordre, du 29 mai 1948, on attire l'attention des administrations des pénitenciers sur le régime qui devait être appliqué à ces détenus, les ennemis de toujours de la classe ouvrière, qu'ils ont maltraitée jusqu'au sang [et qui] ont aujourd'hui dans les pénitenciers un régime de faveur. Aucune tolérance, aucune faiblesse humaine pour ces infracteurs qui, à leur temps, n'ont fait que semer la misère et la souffrance au sein du peuple travailleur. On devait donc leur appliquer un régime qu'ils doivent sentir pleinement comme une conséquence des actes odieux qu'ils ont commis. Le 23 novembre 1948 on répétait l'avertissement sur le régime de faveur appliqué aux détenus politiques, ennemis acharnés de la République et de la classe ouvrière, accompagné de la menace de l'arrestation et de la condamnation. [Arhiva P. Aiud, dos. 53/1950, f. 34, 39, 78. Voir la note 8];

Selon R. Ciuceanu [Regimul., pp. 18, 23], dans les années 1948-1955 fonctionnaient (entre parentheses années/détenus): Catégorie I: Aiud (mai 1950/2986, juillet 1955/2165, dec. 1955/1620, oct. 1960/3204), Gherla (1954/2.174, 1959/4.561), Jilava (1951/5.000?); Catégorie II (pénitenciers "fermés"): Arad, Caransebeș (1954/554), Cluj (Tribunal, Principal), Constanța (700), Craiova (1954/765, 1957/1.807), Făgăraș (Principal, 1951/950, 1954/669), Galați (1954/998, 1957/1.974), Mărgineni (1954/1.066), Mislea (femmes, 1954/397), Ocnele Mari, Oradea (1954/533), Orașul Stalin [Brașov] (Tribunal, Cetate), Pitești (1950/1.200, 1954/856, 1957/1196), Ploiești (1957/917), Rahova, Suceava (1954/502), Târgșor (1954/660), Târgu Ocna (pénitencier-hôpital TBC, 1950/150), Timișoara, Văcărești (pénitencier-hôpital, 1953/3.140); Catégorie III: Alba Iulia (1953/295), Bacău (1957/731), Baia Mare, Botoșani (1953/527), Brăila (1957/641), Buzău, Cluj (mineurs), Dej, Deva (1953/216), Dumbrăveni (femmes), Focșani, Iași (1957/944), Rahova II, Râmnicu Sărat (1950/200), Sibiu (1957/596), Satu Mare („fermé"), Sighet (Principal, 200), Târgu Mureș; Catégorie IV: Bârlad, Bistrița, Caracal (1957/381), Carei, Călărași (1953/95), Câmpulung Moldovenesc (1957/385), Câmpulung Muscel, Codlea (1953/490, 1957/931), Dăeni, Giurgiu (1953/290), Făgăraș (départemental), Fălcieni, Dorohoi, Huși, Ișalnița, Lugoj, Miercurea Ciuc (femmes), Odorhei, Oravița, Petroșani, Piatra Neamț, Rădăuți, Râmnicu Vâlcea, Roman (1957/299), Sfântu Gheorghe, Sighișoara, Sighet (raional), Slatina, Târgoviște, Târgu Jiu (1957/310), Tecuci (1957/410), Tulcea, Turda, Turnu Măgurele, Turnu Severin (1957/338), Vaslui, Zalău.

A part ces pénitenciers ont été encore utilisés pour la période des enquêtes les locaux des bâtiments de la Securitate (la plupart des locaux étant d'anciennes propriétés des personnalités politiques ou de la vie sociale-économique emprisonnés ou seulement expulsés), de la Milice ou des prisons militaires. En 1949 (note 7) les chefs de la Securitate posaient la question de la construction de 2-3 pénitenciers. Dans ces conditions, a Făgăraș, dans l'imposante cité médiévale, a été rapidement aménagé un pénitencier qui en septembre-décembre 1950 recevait environ 950 détenus (policiers, agents des services secrets).

Alexandru Drăghici, affirmait en 1968: Il y avait trois prisons : Malmezon, la prison dans la cave de la Securitate [édifice du MI, devenu siège du CC du PMR] et Jilava [pénitencier de transit et dépôt], qui appartenaient à la Securitate et non pas à la Direction des Pénitenciers. [Gh. Buzatu, M. Chirițoiu, Agresiunea., I, p. 199];

En 1955, dans le système pénitencier il existait une catégorie appelée des pénitenciers spéciaux: Sighet, Râmnicu Sărat, Pitești, Aiud, Gherla, Făgăraș, Jilava, Dumbrăveni, ou étaient détenus les contre-révolutionnaires : dirigeants, légionnaires, espions, traîtres, criminels de guerre, policiers, anciens membres du SSI. Ce caractère spécial sera acquis également par les pénitenciers de Galați, de Botoșani, de Dej. Les détenus de ces pénitenciers étaient privés du droit aux lettres, aux paquets et au parloir.

Unités/Colonies de travail: Arad (mineurs), Baia Mare, Baia Sprie (1954/761), Bârcea Mare, Bicaz, Borzești (1954/1.458), Brad, Bragadiru, Brâncovenești, CRM București (ISRM Roșu), Buzău (mineurs), Capu Midia (1953/2.337), Castelu (1953/732), Căvnic (400), Câmpulung, Cernavodă (Formation 0722), Cernavodă (F. 0762), Cernavodă 3 (F. 0857, 1954/1.624), Chilia, Constanța (1954/391), Chirnogi, Crâșcior, Culmea, Dădulești, Doicești, Domnești, Dorobanțu, Dudu, Fântânele (1954/457), Fundulea, Galeșu (1953/3.532), Giurgeni, Ghencea, Iași, Ițcani, Km. 31, Lucăcești (1954/430), Mărculești, Mihai Vodă, Mogoșoaia, Valea Nistrului (1954/264), Onești (1954/3.004), Onești Baraj (1954/467), Peninsula/Valea Neagră (1953/5.521, 1954/2.875), Periprava (1964/1.500), Periș, Poarta Albă (1954/3.545), Popești-Leordeni, Roșia Montană, Roșia Pipera, Roznov, Salcia (1954/1.435), Grădina, Băndoiu, Strâmba, Stoeniști, Piatra-Frăcăței), Saligny (femmes), Sibiu, Simeria (1954/683), Slatina, Spanțov, Tătaru, Târnăveni (1954/198), Toporu, Vlădeni, Zlatna. [Ciuceanu, Regimul., pp. 18, 23. Aux pages 351-354 est totalisé le nombre des détenus des 35 unités pénitentiaires à la fin de l'année 1953 et le premier trimestre, 1954 = 36.592]; La capacité, d'après une statistique de

1964: Văcărești (4.665), Gherla (4.282), Poarta Albă (3.929), Aiud (2.941), Pitești (2.990), Alba Iulia (2.160), Craiova (1.914), Satu Mare (1.788), Brăila (1.740) [O. Roske, dans R. Ciuceanu, II, p. 290];

Les localités d'envoi pour les résidences surveillées: La situation concernant le nombre des disloqués et de ceux avec DO, 15 IV 1955: Olaru (689 familles disloqués/6 personnes avec DO), Pelicanu (353/32), Dâlga (566/11), Dropia (427/11), Salcâmi (567/23), Movila Gâldăului (471/22), Valea Viilor (696/15), Vișoara (593/16), Brateș (621/13), Bumbăcari (437/12), Răchitoasa (700/14), Măzăreni (455/14), Frumușita Nouă, Fundata (421/13), Lătești (542/24), Valea Călmățui-Rubla (451/21), Schei (406/34), Ezeru (389/3), Zagna Vădeni (613/16) și Modelu. [Aurelian Păuna, Colonii penitenciare, Editura Koinónia, 2004, pp. 83-84]; [Bălan, Regimul., pp. 172-174]. Le nombre de ceux au DO augmentera beaucoup après 1956, année où les disloqués ont pu retourner dans leurs lieux d'origine.

Le Décret N° 2/14 I 1950 disposait la création du Service du travail, structure subordonnée au Ministère des Constructions, qui allait assurer la prestation de travail à l'exécution des travaux de constructions d'intérêt général de la part d'un nombre important de jeunes qui n'acquerraient pas le statut de militaire incorporé dans les unités du Ministère de la Défense, mais qui obtenaient ainsi le droit de recevoir un livret militaire. En fait, ce service, qui apportait des bénéfices substantiels pour l'État, avait également, par des ordres et des directives du Ministère de la Défense, une forte note discriminatoire-répressive. On prévoyait qu'au recrutement des jeunes on tienne compte aussi bien de leur origine sociale que de l'orientation politique, ainsi que ceux issus des catégories : koulaks, propriétaires fonciers, bourgeois, commerçants, condamnés politiques, déportés, ayant des parents à l'étranger, membres des sectes religieuses, suspects appartenaient en fait à la sphère des éléments hostiles au régime. Au cours des années 1949-1960, la Direction Générale du Service du Travail (nom reçu en 1956), organisée par centres régionaux, brigades et détachements de travail, a eu dans ses effectifs un nombre de 520.055 militaires constructeurs, à une moyenne annuelle de 73.000 et avec un maximum de 143.880 hommes en 1952. [Alexandru Oșca, Vasile Popa, Tratatul., în Analele Sighet 5, 1997, p. 181-189];

## Bibliographie

Fonds provenant des archives:

Archive du Pénitencier de Gherla et Aiud.

Archives des Bureaux d'Etat Civile des Mairies de Sighet, Aiud, Gherla, Făgăraș, Cluj-Napoca.  
Archives Nationales, Direction Départementale Cluj. [ANDJC]

Arhiva Administrației Naționale a Penitenciarelor, Jilava.

Archive du Centre International des Études sur le Communisme, Mémorial de Sighet. [ACIMS]

Livres:

Constantin Aioanei, Cristian Troncotă, Arhipelagul ororii, Magazin Istoric, nr. 3/1993, pp. 22-27;

Gheorghe Andreica, Târgșorul Nou. Închisoarea minorilor, 1948-1950, Ed. Printeuro, Ploiești, 2000;

Cristina Anisescu, Dinamica de structură și rol a rețelei informative în perioada 1948-1989, în Arhivele Securității, vol. I, Editura Pro Historia, București, 2002, pp. 10-50;

Ion Antohe, Răstigniri în România după Ialta, Editura Albatros, București, 1995;

Ion Bălan, Regimul concentraționar din România, 1945-1964, Fundația Academia Civică, București, 2000; d'autres contributions de I. Bălan sont citées, faisant référence à AT.

Ioana Boca, 1956 - Un an de ruptură. România între internaționalismul proletar și stalinismul antisovietic, studiu, însoțit de anexe de documente selectate din arhive de autoare, de Teodor Stanca și Mircea Popa, Fundația Academia Civică, București, 2001;

Dumitru Bordeianu, Mărturisiri din mlaștina disperării, ediția II-a, București, 2001;

Toader Buculei, Clio încarcerată. Mărturii și opinii privind destinul istoriografiei românești în epoca totalitarismului comunist, Editura Libertatea, Brăila, 2000;

Gheorghe Buzatu, Mircea Chirițoiu, Agresiunea comunismului în România. Documente din arhivele secrete: 1944-1989, vol. I-II, p. Editura Paideia, București, 1998;

Dan Cătănuș, Octavian Roske, Colectivizarea agriculturii în România. Represiunea, vol. I, 1949-1953, Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2004;

Ion Cârja, Canalul morții, Editura Cartea Românească, 1993;

Ruxandra Cesereanu, Gulagul în conștiința românească. Memorialistica și literatura închisorilor și lagărelor comuniste. Eseu de mentalitate, Ediția a II-a revăzută și adăugită, Editura Polirom, Iași, 2005;

Mircea Ciobanu, Regele Mihai și exilul românesc, prefată de Al. Zub, Editura Princeps, Iași, 1994;

Radu Ciuceanu, Regimul penitenciar din România. 1940-1962, Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2001;

Radu Ciuceanu, Intrarea în tunel, Memorii I, Potcoava fără noroc, Memorii II, prefată și note de Octavian Roske, Editura Meridiane, București, 1991, 1994;

Ioan Ciupea, Stăncuța Todea, Penitenciarul Gherla - între documentele de arhivă și memorialistică, în Anuarul Muzeului din Gherla, "Arheologie-Istorie-Cultură", An I-III, 2003-2005, Casa Cărții de Știință, Cluj-Napoca, 2006, pp. 119-138;

Marian Cojoc, Istoria Dobrogei în secolul XX. I. Canalul Dunăre-Marea Neagră, 1949-1953, Editura Mica Valahie, București, 2001;

Marian Cojoc, Rezistența armată din Dobrogea. 1945-1960, Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2004;

Florin Constantiniu, O istorie sinceră a poporului român, Edit. Univers Enciclopedic, București, 1997;

Corneliu Coposu, Dialoguri cu Vartan Arachelian, Editura Anastasia, București, 1992;

Clara Cosmineanu, Trupele de securitate în 1968. Organizare, structură și zone de responsabilitate, în vol. Totalitarism și rezistență, teroare și represiune în România comunistă, Consiliul Național pentru Studierea Arhivelor Securității, București, 2001, pp. 92-100;

Stéphane Courtois, Nicolas Werth, Jean-Louis Panné, Andrzej Paczkowski, Karel Bartosek, Jean-Louis Margolin, Cartea neagră a comunismului. Crime, teroare, represiune, cu colaborarea lui Rémi Kauffer, Pierre Rigoulot, Pascal Fontaine, Yves Santamaria și Sylvain Boulouque, Editura Humanitas, Fundația Academia Civică, București, 1998; Le volum contient une Addenda, réalisée sous l'égide de la "Fundației Academia Civică", Auteurs: Romulus Rusan, Gheorghe Onișoru, Dennis Deletant, Marius Oprea, Ștefan Marițiu, pp. 727-776;



Dennis Deletant, România sub regimul comunist, în românește de Delia Răzdolescu, Fundația Academia Civică, București, 1997;

Dennis Deletant, Teroarea comunistă în România. Gheorghiu-Dej și statul polițienesc, 1948-1965, traducere de Lucian Leuștean, prefață a autorului, Editura Polirom, Iași, 2001;

Eugen Denize, Partidul și politica de represiune. Ședința Biroului Politic al CC al PMR din 19 noiembrie 1952, în Memoria, nr. 46/2004, pp. 28-42;

Nicholas Dima, Călătorie spre libertate. Întâlnire cu destinul, traducere de Constantin Sfeatcu, Editura Fundației Culturale Române, București, 1993;

Andrea Dobeș, Ioan Ciupea, Decapitarea elitelor. Metode, mijloace, mod de acțiune, în vol. Memoria închisorii Sighet, Fundația Academia Civică, București, 2003, pp. 159-322;

Andrea Dobeș-Fürtös, Implicarea organelor MAI în procesul de reeducare. Cazul Pitești (1949-1951), în vol. Experimentul Pitești., pp. 309-317;

Dorin Dobrințu, Constantin Iordachi (editori), Țărâșnea și puterea. Procesul de colectivizare a agriculturii în România (1949-1962), cuvânt înainte de Gail Kligman și Katherine Verdery, Polirom, Iași, 2005;

Teodor Duțu, Amintiri despre cei care nu mai sunt, vol. I-II, Editura Alpha MDN, Buzău, 1999;

Onisifor Ghibu, Ziar de lagăr. Caracal, 1945, Ediție îngrijită de Romeo Dăscălescu și Octavian Ghibu, Editura Albatros, București 1991;

Constantin Gheorghe, Miliana Șerbu, Miniștri de Interne ai României (1862-2001), Editura Ministerului de Interne, București, 2001;

Constantin C. Giurescu, Cinci ani și două luni în penitenciarul din Sighet (7 mai 1950-5 iulie 1955), Ediție de Lia Ioana Ciplea, introducere Dinu C. Giurescu, Editura Fundației Culturale Române, București, 1994;

Paul Goma, Gherla, Editura Humanitas, București, 1990;

Paul Goma, Patimile după Pitești, Editura Cartea Românească, 1990;

Monica Grigore, Oana Ionel, Colonia-penitenciar "Salcia": victime și călăi, în Arhivele Securității, vol. I, Editura Pro Historia, București, 2002, pp. 108-129;

Gheorghe Iancu, Virgiliu Țărău, Un episod din implicarea Securității în colectivizarea agriculturii românești, în Anuarul Institutului de Istorie Cluj-Napoca, XXXVII, 1998, pp. 267-290;

Gheorghe Iancu, Virgiliu Țărău, Ottmar Trașcă, Colectivizarea agriculturii în România. Aspecte legislative. 1945-1962, Presa Universitară Clujeană, Cluj-Napoca, 2000;

Virgil Ierunca, Pitesti, laboratoire concentrationnaire (1949-1952), traduit du roumain par Alain Paruit, Préface de François Furet, Édition Michalon, Paris, 1996;

Nicu Ioniță, Experimentul Pitești. Adevăr și mistificare (I-II), în Memoria, nr. 54, p. 10-16, nr. 55-56, p. 139-145;

Cicerone Ionițoiu, Victimele terorii comuniste, arestați, torturați, înțemnițați, uciși, Dicționar A-B, C, D-E, F-G, H-L, M, lucrare revizuită de Florin Ștefănescu, Mihaela Andreiovici, Editura Mașina de Scris, București, 2000-2004;

Doina Jela, Lexiconul negru. Unelte ale represiunii comuniste, București, Editura Humanitas, 2001;

Aristide Lefa, Fericiți cei ce plâng, Editura Eminescu, București, 1998;

Robert Levy, Gloria și decăderea Anei Pauker, traducere de Cristina Pupeza și Ioana Gagea, Editura Polirom, Iași, 2002;

Marius Lupu, Cornel Nicoară, Gheorghe Onișoru, Cu unanimitate de voturi. Sentințe politice adunate și comentate de., Fundația Academia Civică, București, 1997;

Alexandru Maier, Am fost medic la Gherla - Dreptul la adevăr, Editura Mentor, Târgu Mureș, 1998;

Aurel Sergiu Marinescu, Prizonier în propria țară, vol. I și III, Editura Vremea, București, 1997, vol. II, Editura DU Style, 1996;

Nicolae Mărgineanu, Mărturii asupra unui veac zbuciumat, prefață de Mircea Miclea, ediție îngrijită de Daniela Mărgineanu-Țăranu, Editura Fundației Culturale Române, București, 2002;

Teohar Mihadaș, Pe muntele Ebal, Editura Clusium, Cluj-Napoca, 1990;

Andi Mihalache, 1944-1947: PCR, între teroare și represiune, în Analele Sighet 5, 1997, pp. 415-429;

Ioan Muntean, La pas prin "reeducările" de a Pitești, Gherla și Aiud sau "Ridică-te Gheorghe, ridică-te Ioane", Editura Majadahonda, București 1997;

Marius Oprea, Nașterea Securității, în Anale Sighet, vol 6, Anul 1948-instituționalizarea comunismului, editor Romulus Rusan, Fundația Academia Civică, București, 1998, pp. 271-306;

Marius Oprea, Banalitatea răului. O istorie a Securității în documente, 1949-1989, Iași, Editura Polirom, Iași, 2002;

Alexandru Oșca, Vasile Popa, Tratatul de pace de la Paris - pretext pentru înființarea Serviciului Muncii, în Analele Sighet 5, 1997, pp. 181-189;

Ion Pantazi, Am trecut prin iad, Editura Constant, Sibiu, 1992;

Florin Constantin Pavlovici, Tortura pe înțelesul tuturor, Editura Crater, Chișinău, 2001;

Neculai Popa, Coborârea în iad, amintiri din închisorile României comuniste, Editura Vremea, București, 1999;

Anton Rațiu, Cumplita odisee a grupului Lucrețiu Pătrășcanu. Adevăruri dureroase, vol. I-II, Editura "Gestiunea", București, 1996;

Șerban Rădulescu-Zoner, Daniela Bușe, Beatrice Marinescu, Instaurarea totalitarismului comunist în România, Editura Cavallioti, București, 1995;

Șerban Rădulescu-Zoner, A fost un destin. Amintiri, mărturii, dezvăluiri, Ed. Paideia, București, 2003;

- Octavian Roske, Colectivizarea agriculturii în România, 1949-1962, în AT, nr. 1/1993, pp. 146-168;
- Octavian Roske, Accente în strategia colectivizării. Articolul 209 Cod Penal. În AT, nr. 1-2/1994, pp. 277-312;
- Octavian Roske, coord., Mecanisme represive în România. 1945-1989. Dicționar biografic A-C, Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2001, idem, Dicționar biografic D-G, 2003;
- Ioan Scurtu, coord., România. Retragerea trupelor sovietice, 1958, Editura Didactică și Pedagogică, București, 1996;
- Claudiu Secașiu, Serviciul de informații al P.C.R.; Secția a II-a Informații și Contrainformații din cadrul Comandamentului Formațiunilor de Luptă Patriotice (F.L.P.) - Penetrarea serviciilor oficiale de informații (23 august 1944-6 martie 1945), în vol. "6 martie 1945.", pp. 146-157;
- Claudiu Secașiu, Contribuții privind distrugerea elitei politice românești, în vol. Memoria închisorii Sighet, Fundația Academia Civică, București, 2003, pp. 323-350;
- Teșu Solomovici, Securitatea și evreii. Despre călăi și despre victime, vol. I, prefață de acad. Răzvan Teodorescu, cuvânt înainte de Sorin Roșca Stănescu, Editura Ziua, București, 2003;
- Stanciu Stroia, My Second University. Memories from Romanian Communist Prisons, Translation, Introduction and Notes Dan L. Dușleag, Universe, Inc. New York Lincoln Shanghai, 2005;
- Mircea Stănescu, Histoire et memoire de la rééducation, în vol. Experimentul Pitești, pp. 107-118;
- Mircea Stănescu, Organismele politice românești (1948-1965). Documente privind instituțiile și practicile, Editura Vremea, București, 2003;
- Dumitru Șandru, Decretul 83/1949, în AT, nr. 1/1993, pp. 133-145;
- Dumitru Șandru, Metamorfozele gulagului românesc. Centrele de internare: 1944-1945, în AT, nr. 1-2/1994, pp. 7-21;
- Dumitru Șandru, Deținuții politici de la Gherla în 1947, în AIIC, XXXIV, p. 271;
- Dumitru Șandru, Gheorghe Onișoru, Începuturile represiunii în România, I-II, în AT, 19-20, 21/1998;
- Ion Șișcanu, Instaurarea regimului sovietic în Basarabia, în vol. "6 Martie 1945.", pp. 190-198;
- Mihai Timaru, Memorial din Cotul Carpaților., Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2005;
- Vladimir Tismăneanu, Fantoma lui Gheorghiu-Dej, prefață de Mircea Mihăieș, Editura Univers, București, 1995;
- Cristian Troncotă, Colonia de muncă, în AT, nr. 1/1993, pp. 169-181;
- Cristian Troncotă, Istoria serviciilor secrete românești. De la Cuza la Ceaușescu, cuvânt înainte de Florin Constantiniu, postfață de Ion Cristoiu, Editura "Ion Cristoiu", București, 1999;

Cristian Troncotă, Istoria Securității regimului comunist din România, vol. I, 1948-1964, Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, 2003;

Liviu C. Țirău, Între Washington și Moscova. Politicile de securitate națională ale SUA și URSS și impactul lor asupra României (1945-1965), Editura Tribuna, Cluj-Napoca, 2005;

Virgiliu Țirău, Alegeri fără opțiuni: primele scrutinuri parlamentare din Centrul și Estul Europei după cel de-al Doilea Război Mondial, Editura Eikon, Cluj-Napoca 2005;

Daniel Vighi, Viorel Marineasa, Valentin Sămânță, Deportarea în Bărăgan, Editura Mirton, Timișoara, 1996;

Augustin Vișa, Din închisorile fasciste în cele comuniste din U. R. S. S. și România, Cu o prefață de Gabriel Țepelea și un cuvânt de încheiere de Corneliu Coposu, Institutul pentru Analiză și Strategie Politică "Iuliu Maniu", București, 1997;

Smaranda Vultur, Istorie trăită - istorie povestită. Deportarea în Bărăgan (1951-1956), Editura Amarcord, Timișoara, 1997;

Richard Wurmbrand, Cu Dumnezeu în subterană, traducere de Marilena Alexandrescu-Munteanu și Maria Chilian, Editura Casa Școalelor, București, 1993;

Cezar Zugravu, Metodele de tortură din Securitate, din închisori și din lagărele de exterminare, în Analele Sighet 5, 1997, pp. 478-486;

\*\*\* Analele Sighet, Fundația Academia Civică, editor Romulus Rusan, București. [Analele Sighet];

\*\*\* Anuarul Institutului de Istorie Cluj-Napoca, Editura Academiei Române, Cluj-Napoca. [AIIC];

\*\*\* Arhivele Securității, Consiliul Național pentru Studierea Arhivelor Securității, vol. I, Editura Pro Historia, București, 2002;

\*\*\* Arhivele Totalitarismului., Institutul Național pentru Studiul Totalitarismului, București, [AT];

\*\*\* Despre Holocaust și Comunism, Anuarul Institutului Român de Istorie Recentă, vol. I, 2002, Editura Polirom, Iași, 2003;

\*\*\* Memoria, Revista gândirii arestate, editată de Uniunea Scriitorilor, București, 1990;

\*\*\* 6 Martie 1945. Începuturile comunizării României, Editura Enciclopedică, București, 1995;

\*\*\* Cartea Albă a Securității, vol. I, 23 august 1944-30 august 1948, Editată de Serviciul Român de Informații, [București], 1997; [CAS];

\*\*\* Comunismo e comunismi. Il modello rumeno, Atti del convegno di Messina, 3-4 maggio 2004, A cura di Gheorghe Mândrescu-Giordano Altarozzi, Prefazione di Antonello Biagini, Editura Accent, Cluj-Napoca, 2005;

\*\*\* Experimentul Pitești. Comunicări prezentate la Simpozionul "Experimentul Pitești-Reeducarea prin tortură", ediția I-II, 2001-2002, vol. I, Fundația Culturală Memoria, Filiala Argeș, Pitești, 2003;

\*\*\* Memorialul ororii. Documente ale procesului reeducării din închisorile Pitești, Gherla, coord. Silvia Colfescu, Editura Vremea, București, 1995;

\*\*\* România - Viața politică în documente - 1950, Arhivele Naționale ale României, prefață de Alesandru Duțu, București, 2000;

Ioan Ciupea, licencié de la Faculté d'Histoire de Cluj, en 1969. Muséographe, actuellement au Musée National d'Histoire de la Transylvanie de Cluj-Napoca. Il fait principalement de recherches sur l'histoire moderne et contemporaine. Après 1990, il s'est dédié aux recherches sur la répression en Roumanie, pendant le régime communiste, dans les prisons de Sighet, Gherla et Făgăraș.

Stăncuța Todea, licenciée de la Faculté d'Histoire de Cluj, en 2003. Elle a obtenu un diplôme de mastere en Histoire Contemporaine, en 2004. Depuis 2005, elle a commencé un doctorat en Histoire Contemporaine.

[1] Nous retenons ici seulement trois des repères exprimés directement par des protagonistes:

- Molotov (2 IV 1944): Le gouvernement soviétique déclare qu'il ne vise pas à changer l'ordre social qui existe en Roumanie. [apud L. Țîrău, p. 267];

- Staline (avril 1945): Cette guerre ne ressemble pas à celles du passé; celui qui occupe [maintenant] un territoire impose son propre système social. Chacun impose son propre système jusqu'au territoire où sont arrivées ses armées. C'est l'unique option. [apud L. Țîrău, p. 139];

- Molotov (1953) à Gheorghe Gheorghiu-Dej: [...] si l'armée soviétique n'existait pas, le peuple ne vous tolérerait même pas trois jours. [apud L. Țîrău, p. 460];

[2] En 1947, se sont produites des milliers d'arrestations, par les ordres MI (nr. 18.000 et 50.000) ou par des décisions judiciaires. Ainsi, ont été arrêtés 3229 légionnaires conformément à l'ordre 5/Cabinet MI du 14-15 V 1948 (d'autres arrestations ont suivi, jusqu'à environ 5000). D'autres arrestations ont eu lieu parmi les membres des autres partis politiques. [D. Șandru, dans AIIC, XXXIV, p. 271], [CAS, p. 533]. Sur les conditions de la détention à Aiud en 1947, D. Deletant, Teroarea., pp. 253-255.

[3] D. Deletant, Teroarea..., p. 96 et les suivantes; C. Troncotă, Istoria serviciilor., p. 320 et les suivantes; M. Oprea, Banalitatea., passim; Tout se passait sous la stricte surveillance soviétique, bien que l'ambassadeur américain à Moscou, George Kennan, trouve, en 1952, que par l'organisation de toute la société sur le modèle soviétique, la Roumanie se trouve dans la situation de fusionner complètement avec l'Union Soviétique [...]. Il est possible que les leaders soviétiques soient motivés premièrement par la position géographique stratégique de la Roumanie, qui consoliderait ainsi le système défensif au Danube et à la Mer Noire. [...] Il est possible qu'il soit essentiel le fait que la nation roumaine est, parmi les pays satellites, celle qui a les moins bons sentiments envers le Kremlin. La situation est réciproque, et les soviétiques traitent les Roumains en conséquence. Les hauts paramètres de la répression en Roumanie, d'après l'avis exprimé par la Légation Britannique de Bucarest dans un rapport sur les événements de l'année 1953, étaient dus même au manque de scrupules des chefs communistes locaux, dont la manière misérable de traiter leur propre peuple trouve à grand-peine un équivalent, même en Europe de l'Est. [apud L. Țîrău, pp. 347-348, 357].

[4] Après avoir identifié dès 1949 environ 168.000 chiaburi [koulaks], exploités du travail [R. Levy, La Gloire., p. 99], la Securitatea disposait déjà, à la fin de l'année 1951, de listes avec < l'évidence des éléments hostiles > contenant 417.917 personnes qui étaient encore libres. Parmi elles: 2.384 étaient d'anciens députés, sénateurs, ministres, préfets, fonctionnaires dans l'appareil administratif, d'anciens maires (actifs pendant la période 1918-1945) et leur proches parents (Ier et IIe degrés), la différence jusqu'à la somme de 4.867 < des ennemis > de cette catégorie étant déjà emprisonnés. Il figurait encore dans les évidences 47.491 notables du niveau local et central des partis politiques anciens, 48.000 légionnaires et 131.114 éléments hostiles du point de vue religieux [M. Oprea, Banalitatea., p. 236, n. 352]; les informateurs et les collaborateurs de la Sécurité ont eu une contribution importante à la

réalisation de ces évidences. Un rapport statistique indique un nombre de 42.187 personnes, en 1948, 80.734 en 1963, 118.576 en 1967, 83.410 en 1969, 100.187 en 1971, 486.000 en 1989. [C. Anisescu, dans < Arhivele Securității >, I. p. 35].

[5] De substantielles listes de titres chez R. Cesereanu, Gulagul., pp. 383-399 et O. Roske, Mecanisme., D-G, pp. 17-46.

[6] . en 1948/1949 est apparu un nouveau règlement secret., pour le fonctionnement des prisons et concernant même le régime de détention. Celui-ci a copié le modèle soviétique, représentant une forme barbare d'extermination lente, physique et psychique, des opposants, par l'isolement total des familles et de la société, à quoi s'ajoutaient les travaux forcés épuisants, la suppression des vivres, les conditions inhumaines et la permanente surveillance. Pour les détenus politiques la loi a été suspendue pour être remplacée par l'infamie, les humiliations, les volées, les tortures, c'est-à-dire toute la gamme conçue pour l'anéantissement de l'être humain. La Securitate poursuivait ses victimes jusqu'à la tombe et personne ne pouvait jamais intervenir. [A. S. Marinescu, I, p. 125]. Ce que signifiait < la Loi > nous est montré par un autre témoin qui nous reproduit le texte d'un slogan qui "présidait" une salle d'un tribunal en 24 VI 1948: Ce n'est pas la loi qui impose la justice, mais c'est notre justice qui devient loi! [Duțu, I, p. 154].

[7] Le 4 V 1949 les chefs du MI et de la Securitate décident et approuvent „Le règlement pour l'application du régime pénitencier”; On a disposé la promulgation d'un ordre circulaire confidentiel qui établira le régime des détenus politiques jusqu'à de nouvelles dispositions; Les mesures adoptées seront appliquées à partir du 6 mai aux chefs de ceux qui ont été condamnés dans les grands procès (Iuliu Maniu, Alexandru Popp-Ion Bujoiu, général Aurel Aldea), aux chefs des organisations subversives et aux condamnés pour des crimes de guerre, et, à partir du 1er juin à tous les condamnés politiques. A Galați et à Craiova un inspecteur de la DGP vérifiera les conditions de détention des condamnés dans le procès Maniu, le nombre et la date des parloirs, des colis, des médicaments, des revues, des livres et des journaux, des lettres envoyées et reçues et la date où ils ont reçu des crayons et du papier; La présentation du plan pour l'amélioration des conditions de vie des détenus, de la nourriture, de l'équipement, du casernement; L'établissement des pénitenciers destinés exclusivement aux détenus politiques; Le refus des colis envoyés; L'étude destinée à construire 2-3 pénitenciers; Les détenus politiques ne seront transférés ou déplacés nulle part sans l'approbation de la Securitate... [Ciuceanu, Regimul., p. 16-17].

[8] Le 23 IX 1949 les chefs MI et Securitate décident: les détenus politiques ayant des peines moindres qu'une année seront libérés par la Securitate locale. Les détenus avec des peines plus grandes qu'une année, à l'expiration de celles-ci, seront transportés à la Securitate départementale ou seront exécutés les ordres de la DGSP pour que l'on établisse leurs lieux de travail. Pour eux sera élaborée la avec la collaboration du Ministère des Mines et du Pétrole; On établira le règlement sur la base duquel on appliquera la loi qui compte 3 jours exécutés pour 2 jours travaillés; On établira avec précision les régions où seront envoyés ceux dont la peine expire et qui ne présentent aucune garantie, des deux catégories (droit commun et politiques); On prendra des mesures pour que tous les détenus des pénitenciers travaillent. À ce but on établira de nouveau un contact avec le Ministère de l'Industrie, pour former des ateliers; Le règlement concernant l'uniforme, les devoirs, la discipline et les sanctions prévus pour ceux de la garde des pénitenciers. [R. Ciuceanu, Regimul., p 17]; [M. Oprea, Banalitatea., pp. 105-107].

[9] Par exemple: À l'approche des élections du 28 III 1948, sur la foi de l'ordre 342 C/13 III 1948 du Cabinet, Siguranța Turda avait arrêté préventivement environ 90 réactionnaires/éléments hostiles [ANDJC, Fond Inspectorat de Poliție Cluj, 209, dossier 660, f.3]. On a opéré de telles arrestations également à l'occasion des réformes monétaires, des nationalisations et d'autres actions du régime.

[10] Par le Décret 83/2 III 1949 [BO, nr. 1/2 III 1949] on a décidé l'expropriation des grandes exploitations agricoles (50 ha) et des fermes- modele avec leur inventaire. On a fixé des résidences surveillées aux propriétaires et a leurs familles. [M. Oprea, Banalitatea. p. 242, note 362]. Les déportations du Banat ont été effectuées sur la base du HCM 326/1951 et de la décision 200/18 VI 1951 du MAI. En 1952, d'autres environ 6.000 familles de < réactionnaires >, < ennemis du régime > ont été éloignées des grandes villes. Une estimation de ceux disloqués entre 1949-1964 arrive a environ 60.000 personnes. [CNC, M. Oprea, Addenda, p. 754]. Rappelons ici l'opération < Jug >, la déportation par les soviétiques (5-6 VII 1949) de 35.796 personnes de la Bessarabie (9.864 hommes, 14.033 femmes, 11.899 enfants). Le 12-13 VI 1941 29.839 personnes (75% femmes et enfants ont été déportés de la Bessarabie et du Nord de la Bucovine). En 1946-1947, pendant < la famine organisée > en Bessarabie plus de 200.000 hommes sont décédés. [I. Șișcanu, pp. 194-195].

[11] A Gherla: 110 décès en 1947, pour la plupart des personnes âgées de 20 a 50 ans. [M. Lupu, dans Analele Sighet 5, pp. 455-456]. Pour ce qui est de la situation d'Aiud, on a publié un témoignage concernant l'absence d'hygiene élémentaire et les injustices perpétrées par les gardiens de prison. [D. Deletant, Teroarea. pp. 253-254]. A Pitești également, ou étaient emprisonnées entre 700 et 800 personnes, la sous-alimentation a fait beaucoup de victimes. [Ion T. Dumitru, dans Experimentul Pitești, pp. 385-387].

[12] N. Mărgineanu, pp. 336-337. Le professeur Mărgineanu a été condamné a 25 ans de détention dans ce qu'on nomme < Le Proces de la Grande Finance >, l'un des proces longuement médiatisés et mis en scene ostensiblement pour timorer la société roumaine par la démonstration de force [Ș. Rădulescu-Zoner, Primul mare proces politic după lăsarea < Cortinei de Fier >, dans Analele Sighet, 6, pp. 370-404].

[13] Une typologie des enquêteurs, des tortionnaires et des gardiens chez R. Cesereanu, Gulagul., pp. 158-193. Une autre chez C. C. Giurescu, Sighet., pp. 91-129.

[14] Une analyse de la "rééducation" dans les prisons de Roumanie chez Mircea Stănescu, Histoire et mémoire de la rééducation, dans Experimentul Pitești, pp. 107-118.

[15] Il existe suffisamment de preuves documentaires et mémorialistiques conformément auxquelles le nombre de morts au cours de cette < rééducation > a été plus important que les chiffres officiels.

[16] Le 1er III 1950, Le bureau politique du CC du PMR adoptait la proposition d'Ana Pauker: Nous devons interdire les offices d'informations, car ils les utilisent pour faire de la propagande, pour diffuser des films, ils ont une bibliotheque, les enfants s'y arretent en rentrant de l'école. Gheorghiu-Dej est intervenu aussi: Je complete cette proposition, (je désire) que la camarade Ana [en sa qualité de ministre de l'Extérieur] les convoque et prenne la mesure de les enfermer. Qu'on publie ensuite dans la presse et que le MI prenne des mesures contre ceux qui y vont, qu'ils soient envoyés aux camps de travail! Donc, que ce soit clair, il faut qu'on prenne des mesures d'arreter tous ceux qui y vont. [Șerban Rădulescu-Zoner, < Procesul bibliotecilor > engleză și americană, dans Analele Sighet, 7, p. 323].

[17] Ceux qui y suivent sont d'autres groupes choisis par la Securitate, des milieux ruraux ou des milieux urbains. L'agressivité de la campagne de collectivisation de l'agriculture est indiquée par le slogan menaçant adressé aux résistants: < C'est le G.A.C. [Ferme Agricole Collective], ou le Canal! >. La menace est devenue réalité depuis le 14 et 17 IV 1950, quand les organismes centraux de la Sécurité recevaient de leurs subordonnés des tableaux avec des suggestions pour des internements dans des camps de travaux. L'analyse des presque 200 suggestions arrivées de Bistrița et de Cluj prouve qu'elles ont été élaborées dans l'esprit du décret et de l'ordre antérieurement présentés. Les raisons des propositions: la diffamation du PMR, de l'URSS et des dirigeants du pays, la diffusion et le colportage des informations diffusées aux radios occidentales, l'appartenance aux cultes religieux interdits, la résistance a la collectivisation, et d'autres. [D. Cătănuș, O. Roske, Colectivizarea., pp. 33, 144-186.

[18] Nous remercions ici monsieur Romulus Rusan, directeur du Centre International des Études sur le Communisme du Memorial de Sighet, l'éditeur des Annales de Sighet, et aussi Ioana Boca, la secrétaire scientifique de la même institution, pour les facilités accordées le long des années pour étudier le fonds d'archives [ACIMS]. Dans ce fonds nous retrouvons la plupart des < Fiches pénales > des internés par des décisions du MI, telles: la décision 377/30 VIII 1951, 163 internés, D. 417/20 IX 1951, 114 internés, D. 446/26 IX 1951, 346 internés. Par la D. 334/1 VIII 1951, 90 noms d'anciens dignitaires qui se trouvaient à Sighet depuis 5-6 mai 1950, étaient considérés comme des < internés dans des UM [Unitate de Munca = Unité de travail] > pour 24 mois, < l'internement > étant prolongé d'encre 60 mois par la D. 559/6 VIII 1953. Les clercs catholiques, les uns arrêtés des octobre 1948, ont été < internés > par la D. 64/1952, avec le prolongement de < l'internement > d'encre 24 mois par la D. 684/28 XII 1953. Donc, les détenus de Sighet se trouvaient formellement dans une unité de travail. [I. Bălan, în AT, nr. 10/1996, pp. 93-107], [A. Dobeş, I. Ciupea, Sighet., pp. 207-225]. La D. 346/26 IX 1951, consignait 346 anciens agents SSI internés à l'UM/CM Cernavodă 3, < un camp spécial > pour les anciens policiers, agents SSI et gendarmes, en majorant à la plupart la période d'internement d'encre 24 mois, par la D. 597/1953. En janvier 1953, il y avait la 1614 internés. En 1953, d'autres décisions < d'internement > (nr. 552-555) < légalisaient > la situation des détenus arrêtés le 27 juillet 1948 et après cette date, des policiers (l'ordre 26.500/1948), en février 1951, d'anciens policiers restés dans la Milice (l'ordre 300631/1951), en octobre 1951, des officiers SSI (l'ordre 401.200/1951). Le 1 V 1954, le statut juridique de ceux du SSI a changé et ils sont devenus des prévenus de la Procuration Générale, une petite partie étant jugés et condamnés, la majorité étant libérés en 1955-1956. Les policiers, à l'exception de ceux condamnés sur la base des lois de 1945/1948, seront jugés et condamnés après l'introduction (août 1954) d'un alinéa à l'article 193 du Code Pénal concernant ceux qui ont développé une activité intense contre la classe ouvrière. Ceux impliqués dans le problème communiste, comme il était appelé par la Siguranta, ont reçu des peines de 15-25 ans et ils seront libérés en 1964. Pendant 1955-1956 on a donné aux autres, arrêtés seulement parce qu'ils avaient fait partie de l'ancienne Police, des peines de 6-7-8 ans, c'est-à-dire exactement l'intervalle qui s'était écoulé depuis leur arrestation. De ceux condamnés pour des crimes de guerre, la grande majorité a été libérée par le Décret 421/1955. [I. Ciupea et colab, Făgăraş-Închisoarea poliţistilor, en cours d'apparition].

[19] Le rapport de la Commission de vérification des colonies du Canal nous fournit des informations sur le statut juridique des légionnaires arrêtés en juillet 1952: on a interné dans des colonies de travail les légionnaires qui avaient été condamnés en 1941-1942, pour avoir participé à la rébellion et qui ont purgé une partie de leur peine, étant graciés pour pouvoir partir sur le front antisoviétique. La commission proposait la "légalisation" de leur situation, parce qu'ils doivent exécuter à présent le reste de la condamnation qu'ils ont encore. [I. Bălan, dans AT, nr. 22-23/1999, p. 199].

[20] L'ordre du MI numéro 170/17 X 1952: . 1. On organisera, jusqu'au 1er novembre 1952, deux régimes, à savoir : a) un régime implacable pour les détenus dangereux, les légionnaires, les instigateurs, les récalcitrants, les saboteurs, aussi pour ceux qui ne veulent pas travailler et ils seront inclus dans des détachements distincts de travaux, ou ils auront comme chefs de détachements les meilleurs gardiens. b) et un autre régime, moins dur, pour les détenus qui ne sont pas dangereux, qui obtiennent de bons résultats dans le travail et ont une conduite adéquate. On interdisait encore: le contact des détenus avec les ouvriers, la sortie des détenus des bureaux administratifs, la rémunération directe des détenus, l'argent étant déposé à la Caisse d'Épargne (C.E.C), les parloirs et la réception des paquets pour les détenus récalcitrants ou pour ceux qui ne réalisaient pas la norme de travail. On prévoyait des stimulants pour ceux qui avaient une conduite adéquate. On prévoyait encore: Il faut mettre fin au système défectueux et illogique de distribution de la même quantité de vivres à tous les détenus [L'imposition du double standard pour l'alimentation des détenus est démontrée même par les mémorialistes qui ont travaillé aux < fabriques > de Aiud et de Gherla]. Le travail culturel éducatif avec les détenus doit être organisé de telle façon qu'il contribue à la rééducation des détenus et à les stimuler dans le travail. Et non pas dernièrement, pour les organes respectifs [d'informations], ils doivent assurer la découverte à temps de toutes les conspirations de l'ennemi de classe. [I. Bălan, dans



AT, nr. 4/1995, pp. 105-106]. Un régime < privilégié > a été réservé aux enfants des éléments hostiles, contre-révolutionnaires: La directive du Bureau Politique du CC du PMR, nr. 36/4 aout 1952 spécifiait: Les fils des éléments hostiles a l'État de démocratie populaire ( criminels de guerre, traîtres, espions, condamnés politiques, saboteurs, ceux qui ont quitté le pays, anciens ministres ou autres éléments dirigeants de l'ancien régime) seront exclus des écoles de 7 jusqu'a 10 ans, des écoles pédagogiques, secondaires techniques et de l'enseignement supérieur. On exclura aussi de tous les niveaux de l'enseignement tous les élèves et les étudiants qui ont eu des manifestations hostiles ou qui ont participé aux actions défavorables au régime de démocratie populaire, sans tenir compte de leur origine sociale et de leur année d' études. [Eugen Denize, L'enseignement en Roumanie communiste de l'année 1952, dans , nr. 42/2003, p. 55].

[21] Une autre référence aux < déviationnistes >: Gh. Gheorghiu-Dej pendant une séance du Bureau Politique du CC du PMR, le 5 aout 1953: Pendant l'année 1951 quand il y a eu cette mesure arbitraire et provocatrice d'arreter dans chaque commune a raison de 2-3 koulaks pour terroriser les autres paysans... [Liviu Țăranu, dans AT, nr. 44-45/2004), p. 183]. L'un de ceux qui étaient visés, Teohari Georgescu, mentionnait le 15 IX 1952: Seulement en 1951, pendant 3-4 mois ont été arrêtés plus de 3.000 chiaburi [koulaks] qui se sont comportés hostilement. [M. Oprea, Banalitatea., p. 243]. Une année auparavant, en aout 1950, le chef de la Securitate de Turda retournait de la séance tenue par le responsable de la région, le colonel Patriciu, ayant clairement formulée la mission: prenez quelques koulaks, tuez-les, et puis la Milice ramassera les chiaburi [koulaks] et les familles des bandits de Bistra pour qu'ils assistent a l'enterrement et leur dira qu'ils pâtiront de meme. Pour etre a couvert légal, on rapportait la tentative d'échapper pendant qu'on le transportait sous escorte ou l'attaque initié par la victime. Pendant les années 1949-1950, dans la région de Cluj ont eu lieu des dizaines de cas pareils. [O. Roske, dans AT, nr. 4/1994, pp. 132-152], [Gh. Iancu, V. Țârău, dans AIIC, XXXVII/1998, p. 287].

[22] L'ordre du MAI 005163/6 II 1953: On a constaté que dans certains pénitenciers, camps et colonies de travaux le personnel du corps des sergents et des officiers, ainsi que certains commandants utilisent la volée contre les détenus et les internés comme une méthode de les discipliner. On a constaté aussi que certains détenus avec des travaux de responsabilité - brigadiers, chefs de départements, sont encouragés et tolérés meme par certains cadres dirigeants d'en user. Ces méthodes ne nous appartiennent pas, elles n'aident pas a la rééducation des détenus. Il faut que tous les commandants comprennent que les places de détention sont des centres de rééducation par le travail de ceux qui ont transgressé les lois de la R.P.R., ont agi hostilement contre le régime, en essayant d'affaiblir les conquêtes du peuple ouvrier et de l'empêcher de travailler pacifiquement pour édifier le socialisme. [R. Ciuceanu, Regimul., pp. 60-61]. On connaît encore un ordre, nr. 23700/12 VIII 1950, qui établissait ... 6. La punition avec la raclée dans les pénitenciers n'est pas permise; toute tentative d'appliquer cette punition sera durement sanctionnée. Contre les détenus qui commettront des infractions on appliquera les dispositions de l'article 14 du reglement interne. [Arhiva P. Aiud, dos. 53/1950, f. 27]. Les mémoires des pénitenciers abondent en témoignages contraires. Les documents également. Signataire de l'ordre, en qualité de directeur de la DGP, le capitaine Iosif Mraviov, dans une inspection, le 29 V 1951 a battu dans le pénitencier de Jassy deux Juifs., laissés sans conscience. Le 1 VIII 1951 il était promu commandant, et en décembre 1951 il devenait le chef du pénitencier du pénitencier de Făgăraș. [Arhiva Administrației Naționale a Penitenciarelor, Jilava, Dos. personal MAI, nr. 2209].

[23] Dans le cas de Lucrețiu Pătrășcanu, bien qu'on ait rapporté a Gheorghe Gheorghiu-Dej que les preuves manquent, celui-ci a déclaré: on fait ce qu'on doit faire. Et l'on a fait. Un autre cas: Iosif Chișinevschi vers Alexandru Drăghici (1956): Vous agirez et nous fermons les yeux [des exécutions dans les rues du Bucarest]. Drăghici meme, agacé, a ordonné (1954): Terminez avec cette honte! La nuit, dans une foret, le malheureux a été tué, au cours d'une tentative de fuite pendant qu'on le transportait sous escorte. La procureure avait été informée. [Ibidem, pp. 179, 215]. En 1957, on est entré dans la légalité par l'élaboration rétroactive de centaines d'actes de décès. En 1967, la Securitate constatait que pour un nombre de 1.304 détenus décédés on n'a pas élaboré d'actes et les décès ne se trouvent enregistrés dans aucune évidence, ni aux Conseils Populaires. Nous ne savons pas comment

on est entré dans la légalité. [C. Troncotă, Colonia., p. 176]. Une série d'assassinats, d'arrestations et de détentions abusives sont reconnues par les chefs ou les collègues des acteurs, en avril 1968 [M. Oprea, Banalitatea., pp. 379-387].

[24] Le décret 421/24, daté septembre 1955, concernant la grâce et l'amnistie de certains délits [BO, nr. 27/24 IX 1955] gracieait toutes les condamnations comprises entre 0 et 10 ans, pour des crimes de guerre, contre la paix et l'humanité, prévues dans les Lois n° 312/1945 et n° 291/1947 ainsi que dans le Décret n° 207/1947, les deux derniers étant abrogés. Par ailleurs étaient graciés ceux qui avaient reçu de plus grandes condamnations s'ils avaient participé à la guerre contre les nazis et les citoyens étrangers. Les condamnations des autres détenus étaient réduites à moitié. Les membres des gouvernements détenant le pouvoir entre le 6 septembre 1940 et le 23 août 1944 ne bénéficiaient d'aucune grâce. La condamnation au travail forcé à vie était réduite à 25 ans. D'autres condamnations, comprises entre 0 et 5 ans, étaient également annulées. La décision MI 6200/20 XII 1955 disposait l'annulation des restrictions domiciliaires pour les déportés.

[25] Entre 1956 et août 1959, parmi les paysans ont été arrêtées 5.341 personnes, parmi lesquelles ont été condamnées 3.686 et 1.655 se trouvaient toujours en détention. [O. Roske, D. Cătănuș, dans AT, nr. 21/1998, p. 216].

[26] Des libérations de détenus ont eu lieu également suite à des ordres émis par le MI. Par exemple: l'ordre E/10.102/6 IV 1962 qui décidait la libération de 116 paysans hostiles au processus de collectivisation, internés pour des périodes de 48/60 mois, ayant comme fondement D.L. 89/17 II 1958. Il s'agit de paysans arrêtés dans 38 villages se trouvant dans l'ancienne région d'Argeș (les départements (jud.) Olt, Argeș, Dâmbovița). De chacun de ces villages ont été libérés entre 1 et 13 paysans. [I. Bălan, O. Roske, dans AT, nr. 11-12/1996, p. 151-164]. Conformément au D. 522/22 X 1957, ont été graciés les anciens prisonniers de l'URSS, internés à Gherla (3 XII 1955).

Ioana Both  
Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
ioanaboth@gmail.com

### **Des mots et des nombres... /On Words and Numbers**

**Abstract :** The paper discusses poetic aspects of a non-literary text, *The Impossible Evasion*, by Lena Constante, one of the most important testimonials on the communist persecutions in post-war Romania. Studied mostly for the information it provides on the Romanian concentration system, the book provides interesting insights into how the poetics of "telling the truth, the whole truth and nothing but the truth" deals in culturally constructed, figurative strategies. Where most critics have read it as an ethical document, this paper proposes a rhetorical reading, revealing the irreducible power of discourse in our contact with truth and evidence.

**Keywords:** Romania; Communist camps; torture; Lena Constante; memoirs; close reading; testimony.

< Vous qui vivez en toute quiétude

Bien au chaud dans vos maisons,

Vous qui trouvez le soir en rentrant

La table mise et des visages amis,

Considérez si c'est un homme

Que celui qui peine dans la boue,

Qui ne reconnaît aucun repos,

Qui se bat pour un quignon de pain,

Qui meurt pour un oui ou pour un non

Considérez si c'est une femme

Que celle qui a perdu son nom et ses cheveux

Et jusqu'a la force de se souvenir... >

(Primo Levi, *Si c'est un homme*)

< Raconter bien, ça veut dire : de façon a etre entendus. On n'y parviendra pas sans un peu d'artifice. Suffisamment d'artifice pour que ça devienne de l'art ! >

(Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*)

< Je déteste l'histoire. Il me suffit de l'avoir vécue. Trop longtemps meme... >

(Lena Constante, *Interview*, 2002)

Les livres-témoignages de Lena Constante, publiés en roumain dans les premières années post-communistes, figurent parmi les documents les plus importants aidant à retrouver les vérités tragiques de notre histoire. L'information qu'ils fournissent, précise et détaillée, la volonté de l'auteur même de se porter témoin en ont fait une source inestimable des études récentes d'histoire et, aussi, un objet privilégié par les visées scientifiques non-littéraires : le tragique de l'expérience, le raffinement diabolique de la torture et des enquêtes, le montage de la grande mascarade que fut ce procès politique, le cadre benthamien de la prison - tous ces éléments, et d'autres encore, ont été passés au peigne fin

d'une attention historiographique et sociologique, même, sans pour autant changer l'impression première, que l'on se trouvait devant < l'écrit le plus intime sur la détention >, appartenant au < seul auteur qui essaie une synthèse sur la détention féminine, décalée sur ses propres étapes punitives : si *L'Evasion silencieuse* parle de la claustration mutilante, *L'Evasion impossible* transcrit l'expérience de la collectivité larvaire >\_. Il faut ajouter à cela le goût accentué des lecteurs des dernières décennies (et non seulement des lecteurs roumains...) pour les écritures documentaires, les témoignages de vie, au détriment de la fiction : soit de réel, qui se mélangeait, pour le public d'un pays fraîchement issu d'une dictature, comme la Roumanie, avec une soif de vérité, qui rejetait la < littérature >, comme synonyme de l'invention romanesque, et - avec l'eau du bain - l'enfant, aussi, c'est-à-dire : la littérarité, *la qualité esthétique de pareils écrits* (comme ceux de Lena Constante, parmi d'autres). Ce qu'ils restituent, par leurs témoignages, tient d'un < indicible tragique > - mais l'intérêt des lecteurs pour le tragique (et pour la dimension éthique restituée) laissait le plus souvent de côté l'indicible l'accompagnant - la dimension poétique des écrits qui, criant vérité, sont obligés de recourir aux mots, à la rhétorique et aux figures, afin de faire passer cette vérité. En fin de compte, si indicible il y a, il faut bien qu'il se dise d'une façon ou d'une autre. Le vide de sens (du texte) est réalisé avec du plein de discours.

Pourtant, cette littérature écrite par les rescapés des horreurs communistes est suffisamment substantielle, depuis toutes ces années, afin de constituer un genre à part entière, comme cela a été le cas, avant elle, pour la littérature des camps de concentration nazis. En admettant que ces ouvrages, les uns comme les autres, < ne se réduisent pas à la relation anecdotique ou même dramatisée des camps, mais participent, par leur communauté d'inspiration et leur qualité de traitement, à la naissance d'un espace littéraire nouveau qu'on peut appréhender comme un *genre* homogène >\_, la critique littéraire peut retrouver ses outils et ses objets, pour définir des topiques et suivre des champs de figuralité à l'oeuvre. C'est aussi la visée de nos propos.

\*

*L'Evasion silencieuse* est, en premier lieu, un témoignage précieux sur les enfers d'une époque qui nous a été interdite d'accès pendant longtemps, et que Lena Constante décrit, dans le texte justificatif qui sert de préface à *L'Evasion impossible*, comme suffoquant : < Incertitudes, peurs, arrestations, procès, injustices, perquisitions, condamnations, dossiers secrets, conversations téléphoniques interceptées, informateurs, faux témoignages, dénonciations, autobiographies... >, tout y passe, dans une espèce de moulin broyant non seulement les vies de gens (ce qui aurait déjà été terrifiant) mais aussi la différence entre le bien et le mal, l'axe fondamental de tout un monde. Souvent, comme ci-dessus, les phrases de Lena Constante font recours à la figure de la liste, de l'énumération, qui accroît jusqu'à suggérer sa visée exhaustive, jusqu'à suffoquer la mémoire immédiate du lecteur, pour ensuite se suspendre, en laissant un énorme non-dit au-delà de la roue des mots qui tourne sans cesse, qui accumule tout le dicible d'un *topos* pour en figurer ainsi son indicible. La volonté de témoigner semble avoir poussé Lena Constante à écrire : comme un médicament qui guérirait nos maux spirituels (des maladies tels l'ignorance, le mensonge, l'oubli, le manque de mémoire). Elle s'adresse, dans la préface de *L'Evasion impossible*, aux étrangers voulant connaître les mécanismes de la dictature communiste, aussi bien qu'aux jeunes roumains qui doivent se former dans un climat de vérité : < J'ai compris que, pour les citoyens d'un pays libre, non communiste, tout ce qui semblait à mes yeux banal et sans intérêt aurait pu prendre un aspect tragique et terrifiant. Mais la Roumanie n'a-t-elle pas commencé, en 1989, son chemin vers la liberté ? Un chemin difficile, plein d'obstacles et de pièges, mais dans quelques années, les jeunes roumains vivront dans un pays libre et devront connaître la vie tragique et terrifiante de leurs parents. >. Écrire est un travail de mémoire : < Nous, ceux qui sommes arrivés sur les rivages [*de l'au delà*, n. I.B.], ayant survécu aux prisons, nous sommes aujourd'hui tous vieux. La mort ne doit pas effacer de la mémoire historique cette période inhumaine de notre pays >.

Lena Constante a été arrêtée et impliquée dans le procès le plus important de type stalinien, intenté par le Pouvoir communiste de Bucarest à Lucrețiu Pătrășcanu, membre important du Parti Communiste Roumain, et dont les orientations social-démocrates, ainsi que la popularité parmi les roumains, dérangent le gouvernement installé par les Soviétiques à Bucarest, en 1948. Lena Constante est soumise à une enquête terrible, menée par des personnages diaboliques qui, d'une part, programmaient la terreur (pour 12 jours et 12 nuits de suite, on lui interdit de dormir, ou bien on lui ordonne de marcher sans arrêt autour d'une cellule, seule, sous la surveillance - souvent - d'un dispositif qui aurait fait rêver Bentham, elle est enfermée au cachot, menacée d'être livrée aux rats affamés, on lui interdit de faire quoi que ce soit pendant 16 heures, debout dans sa cellule...etc.), d'autre part lui offraient de faux espoirs en échange de sa collaboration avec les bourreaux du procès, à l'accusation de Pătrășcanu. De façon significative, Lena Constante choisit de témoigner non pas des aspects politiques de ses 12 années de prison, mais de ceux vraiment terribles - le côté humain de son expérience, le monde, l'enfer de la prison et des enquêtes: "Avant de commencer à écrire tout cela, j'ai longtemps hésité. Je ne suis pas écrivain. Pourquoi écrire? À quoi bon? D'autres, bien plus compétents que moi, l'ont déjà fait. Je ne pourrais dire ni plus, ni mieux. [...] Moi, je n'ai été qu'un comparse. Une utilité. Un figurant. [*Les preuves manquant*], ils durent donc les inventer. Donner corps à des fictions. [...] Alors, pourquoi écrire? Tout simplement pour apporter, moi aussi, un témoignage. Humain. Autant que possible, passer sous silence l'aspect politique de ma détention. C'est de l'état de détention en lui-même que je parlerai. [...] J'ai vécu une expérience, je crois, unique. Une femme, seule, pendant de longues années. Des années faites d'heures, de minutes, de secondes. Je voudrais les dire ces secondes, ces 3600 secondes par heure, ces 86 400 secondes par jour, qui vous rampent lentement tout le long du corps, serpents visqueux spiralant de vos pieds jusqu'à votre gorge, sans trêve... [...] Je veux dire aussi la dignité humaine. Parler de toutes ces femmes... [...] Pour dire aussi l'espoir..." (p. 20-21). Elle se refuse d'emblée le statut héroïque, tout comme elle croit ne pas avoir vaincu l'enfer, sinon l'avoir vécu, parcouru, jusqu'à ses dimensions ultimes, jusqu'à ses derniers rivages vivables.

Mais cet enfer, peuplé soit par des monstres (enquêteurs, officiers, geôliers, bourreaux...), soit par elle seule, dans l'isolement des cellules, se constitue en un chronotope littéraire cohérent, et dont la structure est bien redevable à des couches complexes de constructions culturelles. Ce qui se donne à nous comme la vérité, toute la vérité et rien que la vérité des horreurs subies - *L'Évasion impossible* - le fait par < le biais fécond d'une écriture accomplie et charmeuse >, au sens où, < consciemment ou pas, l'écrivain-témoin théâtralise son récit, procède à une mise en scène de l'événement, idéalise les personnages, fait alterner temps forts et temps faibles, narration et réflexion, s'efforce de trouver une parole adaptée, hallucinée >. Et cet univers est centré sur elle - la détenue à laquelle on a arraché l'identité, les effets personnels, le droit à toute intimité ainsi que le droit à l'hygiène corporelle, la détenue sans visage. Par un mécanisme compensatif au niveau du discours, plus on lui interdit le droit d'être un humain à part entière, plus on la nie et on l'humilie au cours de l'enquête, plus sa subjectivité textuelle s'affirme et se construit, crie ses vérités ou bien se réfugie dans l'imaginaire de ses fictions, fortifiée uniquement par cette *évasion* interne, *silencieuse* - car, tout comme elle ne criait pas à haute voix, dans son emprisonnement, cette voix du sujet choisit de s'écrire, de se donner à nous, lecteurs, par le biais silencieux d'un texte. Elle s'y raconte sans honte aucune : ses peurs, ses pleurs, la terreur, la faiblesse et les révoltes mineures, dans un style fort car sans emphase, sans rhétorique appuyée ni analogies ou métaphores. Un style dont le refus explicite de tout artifice, la scansion elliptique des phrases, ainsi que d'autres procédés < au négatif >, finit par construire une diction particulière du sujet, en même temps qu'un imaginaire du corps souffrant, torturé, déchiqueté par la douleur, et que les mots < pour le dire > sauveraient dans l'*in extremis* du témoignage : < Les mots demandent du temps. Ils ne peuvent tout dire à la fois. Comment exprimer cette angoisse? Il me faudrait un mot unique. Un mot de synthèse. Un mot, coup de massue. Un mot, coup de foudre. Un mot ensanglanté. Hurlé la gorge serrée par l'angoisse. L'attente placée au creux de l'estomac. Le cœur broyé par l'horreur. L'effroi qui tord la poitrine, en haut, à gauche, une place, un point, où d'habitude il n'y a rien. Le cœur. Un mot de chair. Un mot de sang. Ce mot n'existe pas. [...] Cette douleur efface tout. Rien ne se passe plus dans l'esprit. Rien dans cet endroit étrange que je situe avec difficulté. Tout en haut. Non. Derrière mes yeux. Plus haut encore. Tellement plus haut que c'est presque extérieur à cet autre moi dégoutant, mon corps.

Non. Rien dans la tête. Tout ne se passe que dans cette masse de chair insensible, muette, inexistante d'habitude. Tout à coup, dans le mal, la douleur; dans la peur, je me sens agressée par mon cœur. > (p.13).

Un des mécanismes les plus anciens de la narration, censé donner un contenu et un visage à un personnage, *le regard de l'autre*, est réinterprété à rebours : Lena Constante raconte les yeux des geôliers qui lui *refusent* une identité, la regardent pour la surveiller avec cette insistance paroxystique, qui lui anéantit le droit à la subjectivité : < [l'enquêteur] fixe sur moi des yeux de haine. Des yeux de fou. J'en viens à douter de moi-même. N'ai-je pas perdu la raison? Ma peur se double d'une torture nouvelle > (p.11). À un rythme torturant, le regard de l'autre viole le sujet : < La surveillance y est permanente et parfaite. Pendant toute l'année passée là, tout le long de ces 400 jours et de ces 400 nuits, le battant en fer du judas placé dans la porte a silencieusement glissé vers la droite. De deux en deux minutes, un œil s'est encadré dans le trou rond. Cet œil m'a regardée. De deux en deux minutes. Puis le battant est retombé brutalement avec un tintement métallique. De deux en deux minutes. Continuellement. Pendant 400 jours et 400 nuits. Pendant 576 000 minutes. J'ai subi ce viol et ce grincement à peu près 288 000 fois > (p. 47). Par un bel effet de symétrie narrative, qui montre combien la figuralité littéraire travaille les structures de ce texte (aux visées < non-littéraire >), elle, le sujet central de l'espace infernal, elle n'a presque plus de regard : myope, on lui refuse les lunettes, mais on la condamne aussi au noir absolu des cachots. Les seules lunettes qu'elle porte, lors des sorties de la cellule ou de la prison, sont les lunettes noires destinées à l'empêcher de voir. Ce qui fait que le chronotope de l'enfer carcéral est le plus souvent invisible : < La prison, je ne la voyais pas. On m'y faisait toujours circuler dans les couloirs les yeux aveuglés par les lunettes aux verres noirs et opaques. Une main de gardien serrait mon bras, me poussant à droite ou à gauche. Vers les bureaux, vers ma cellule. La cellule, à peu près 4 mètres carrés... > (p. 46). La précision des descriptions de Lena Constante compense la vue faible par les décomptes, les mensurations de l'espace à tâtons, ainsi que par le toucher (tout un éventail de nuances de la rugosité des murs met à l'épreuve les qualités descriptives de son style < non-littéraire >) ou par l'ouïe : < Deux pas vers la droite, deux pas vers la gauche, arrêt, et ainsi de suite. Entre les deux arrêts, compter jusqu'à huit. Donc, deux pas, puis je compte: un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, de nouveau deux pas en sens inverse et un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit et ainsi de suite [...] Il me fallait penser à quelque chose. Intensément. Je calculais donc à peu près le temps d'après mes allées et venues. Donnant une seconde à chacun de mes pas, il me fallait vingt secondes pour faire un tour complet. Soixante secondes, c'est-à-dire une minute, pour trois tours. Dix minutes pour trente tours. Enfin 180 tours pour une heure. > (p. 34, 36). Lena Constante ne parle pourtant pas d'ouïe, mais de *vue*, pour les moments où, < attentive à tous les bruits de la prison [...] je cherchais à voir tous les bruits. À voir la vie de la prison > (p. 17). Quand la vue lui est refusée, tout le corps souffrant devient un œil énorme, aux aguets.

Le même effet de symétrie régit la construction des deux imaginaires entre lesquels se pose - et se vit - l'expérience carcérale. Comme le remarque un des commentateurs les plus subtils de *L'Évasion silencieuse*, Sanda Cordoș, Lena Constante découvre assez vite pendant l'enquête < qu'elle est confrontée non pas à des crimes réels ou tout au moins vraisemblables, mais à un *échafaudage de mensonges*, à un *scénario imaginaire*, dicté du plus haut niveau du parti, planifié par les enquêteurs > afin de détruire Lucrețiu Pătrășcanu. Les mots seront les premiers à trahir l'être : < La vérité, il n'en avait que faire. Son but, c'était d'en créer une tout autre. Comment? Par la force des mots. Car les mots peuvent dire cela et le contraire de cela. Unir ou séparer. Exprimer ou cacher. Créer ou détruire. Ils peuvent tromper. Trahir. Tuer. Les mots peuvent tout. > (p. 16). La pire torture qu'on lui inflige, dans un terrifiant 1984 orwellien, < avant la lettre >, est faite de mots et non pas de coups. Il s'agit du discours de l'enquêteur au sujet des rats affamés, qui se poursuit des jours de suite : < Il me donna, de nouveau, le temps de réfléchir. C'était à moi de choisir. Avouer et être libre, ou continuer à nier et être enfermée dans la fosse aux rats... [...] Trois jours plus tard, deuxième séance d'enquête. Nul ne peut résister à l'attaque de ces rats. Ils se précipitent sur vous de tous les côtés. Ils mordent en pleine chair. L'odeur du sang les enivre. Ils poussent des cris aigus. Ils vous grimpent le long du corps. Nulle possibilité de défense. Je n'avais plus que quelques jours devant moi. Ils ne donnaient déjà plus rien à

manger aux rats. Ils les affamaient pour moi. [...] j'ai cru à la réalité des rats. A cause de son regard. De sa voix. De la délectation avec laquelle il décrivait l'horreur. Ces rats, il les enviait. Leur faim lui creusait l'estomac. Il n'arrivait pas à se rassasier de ma peur. Son existence était la preuve de leur existence... > (pp. 53-54).

Broyée par l'étau de cette construction absurde, elle lui opposera les territoires d'un autre imaginaire, celui qu'elle se construira dans sa tête (non, pas de crayon, ni de feuille, ni de droit à l'intimité qu'aurait représenté l'acte d'écrire...) : < L'enquêteur m'avait donné l'ordre de réfléchir et de me rappeler ce que je prétendais - disait-il - ne pas savoir. Il me fallait, au contraire, oublier, tout oublier, en commençant par lui. Je ne devais plus entendre le bruit du judas. Ne plus voir l'œil du gardien. Ne plus 'réaliser' le froid. Ne plus sentir la faim. Je devais m'évader. Fuir. Ne pouvant passer de l'autre côté du mur, fuir hors de moi-même. Abandonner ce corps qui ne m'était que souffrance. Cette chair misérable et affamée. Nier le 'moi' de mon corps. Ne plus vivre sa douleur. Ne plus trembler de sa peur. Lui ne pouvait être que la. Moi, je pouvais être ailleurs. Lui n'avait même pas la place de mouvoir ses pieds douloureux. Moi, je me ferai pousser des ailes. Des ailes d'oiseau. Des ailes de vent. Des ailes d'étoile. Et je m'évaderai... Ce fut le commencement d'un long apprentissage. L'évasion n'est pas chose facile. Je ne réussis à l'apprendre que peu à peu. En parcourant plusieurs étapes > (p. 14). Les paroles < muettes > composent des vers et racontent des histoires, des pièces de théâtre, des contes. Elles deviennent ainsi les alliés existentiels de la solitaire incarcérée, leur charge livresque sert à alléger le niveau ontologique de cette expérience ultime : < Pour enfin échapper à cette folie de têtes, je n'avais qu'un seul remède possible, l'exprimer. Donner à l'illusoire la réalité des mots. Sans crayon, sans papier, sans expérience, je me suis timidement faufilée, pas à pas, dans un monde qui n'était pas le mien, la poésie > (p.60). Composer de la littérature lui ouvre les portes d'un miracle : < Je sentais seulement le passage du miracle. J'avais enfin trouvé la clé de l'évasion. [...] Je m'en étais aussi débarrassée de la coupable obsession du temps perdu... [...] Evasion dans un rêve que je sentais plus réel que la réalité... > (p. 61, 62, 65). La aussi, Lena Constante rencontre instinctivement un des *topoi* de la littérature (et de l'expérience) carcérale : < Dans ces récits de l'ignominie, il est souvent question de poésie, de musique, de littérature, de philosophie. [...] Toute parole arrachée à la suffocation est une victoire sur la barbarie. Le drame qui se joue n'est pas celui d'un oppresseur monstrueux face à des victimes innocentes, ce n'est même pas la folie hitlérienne contre les Juifs persécutés, c'est le combat de l'homme contre son semblable, la lutte d'une face sombre s'obstinant à réapparaître pour broyer la face lumineuse. L'enjeu est moins historique ou politique que métaphysique >. Le bien et le mal que Lena Constante s'efforce de séparer en témoignant sont, eux aussi, symbolisés à l'aide d'un imaginaire de la langue. Il y a la < bonne > langue, celle de la poésie qu'elle compose en roumain et sur les valeurs esthétiques de laquelle elle se laisse à la rêverie : < La langue roumaine se prête mal à la poésie mineure. Aux mièvreries, au sentimentalisme, à l'eau de rose [...] Le génie de la langue roumaine demande l'épopée, les ballades héroïques, la profondeur, les cris d'amour, de sang et de haine. C'est une langue qui a su dire comme nulle autre la souffrance, les luttes, l'injustice... > (p. 65). De l'autre côté, le langage violent et obscène des geôliers, qu'elle emprunte comme une stratégie défensive, est un symbole du mal : < J'adopte un truc nouveau. Les jurons. Nous, les Roumains, nous sommes experts en jurons. Notre langue, avec ses possibilités de contractions, s'y prête. [...] Dorénavant, les jurons que je lui offrais mentalement bien entendu, tout au long de nos rencontres, m'aidaient beaucoup calmer ma peur et ma rage > (p.64). Entre les deux, le discours au double entendre de l'enquêteur mélange les deux registres - et les deux imaginaires linguistiques - pour mieux cibler les faiblesses supposées de la victime. Paradoxalement, le mensonge et la fiction, deux mondes de paroles, sont ceux qui confèrent corps à une réalité autrement indicible. De nouveau, une médiation culturelle irréductible est là, pour dire une réalité qui semblait, par ailleurs, tellement avilie, tellement < basse >, qu'elle se refusait à toute réminiscence culturelle.

La formule discursive choisie par Lena Constante se soumet à la même logique : elle ne dit pas le réel, mais sa *sémiosis*, < restitution figurée et métonymique >, par le biais de la formule diaristique de la narration. *L'Evasion silencieuse* aussi bien que *L'Evasion impossible* sont écrites comme un journal. Lena Constante compte les jours et leur met des dates, tout comme elle mesure et compte les

dimensions du cachot, de la porte, du lit et ...de la feuille d'oignon volée a la poubelle de la prison. Le livre s'ouvre d'ailleurs sur ce premier paragraphe : < Je suis condamnée a 12 ans de prison. Le proces a duré six jours. L'enquete cinq ans. J'ai donc déjà exécuté cinq ans de prison. Seule. Dans une cellule de 5 metres carrés, 1827 jours. Seule, 43 848 heures. Dans une cellule ou chaque heure a inexorablement 60 minutes, chaque minute, 60 secondes. Une, deux, trois, quatre, cinq secondes. Six, sept, huit, neuf, dix secondes, mille secondes, cent mille secondes. J'ai vécu, seule, en cellule, 157 652 800 secondes de solitude et de peur. Cela se hurle! Ils me condamnent a en vivre encore 220 838 400! A en vivre ou a en mourir... > (p. 5). D'emblée, sa volonté de témoigner sur une vérité absolue se concrétise en une figure discursive fictionnelle : un faux journal pour que chaque jour de cette expérience soit compté : < 25, 26, 27, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44e jour de détention - 1er mars 1950 >. Car, s'il n'a pas de raison pour être remémoré, chaque jour vécu en prison a eu sa durée de vide, et chaque jour a fini par être vaincu par la prisonnière. Dans la même logique d'un imaginaire de la langue, les nombres s'opposent aux mots : si les mots construisaient des fictions, des < mensonges >, les nombres sont censés dire le réel, dans sa pauvreté, dans son vide ou dans son noir. Le vide existentiel de la solitude forcée est supplanté toujours par l'énumération des chiffres des jours passés dans la cellule, qu'elle transforme souvent en heures, minutes et secondes, et la liste des nombres accroît jusqu'a engloutir tout réel objectal, jusqu'a suffoquer le sujet : < Je voudrais pourtant tout dire. Mais je sais que tous ces mots entassés ne disent presque rien. Rien que quelques moments aigus de ces jours et de ces nuits cellulaires. Entre ces moments de crise, il y a eu toutes les étapes de marche. Je les ai toutes vécues. En vingt jours, j'en ai vécu soixante. Soixante fois six heures de marche. Soixante fois deux heures de repos. Cela ne dit presque rien. Dans ce monde de chiffres, peut-etre les chiffres seront-ils plus suggestifs. Je vais donc traduire en chiffres ces vingt jours de 'manège'. Admettant un pas par seconde et deux pas par metre, je parcourais en vingt secondes un va-et-vient de dix metres. Donc trente metres par minute et 1 800 metres par heure. Mon calcul est donc basé sur une moyenne a l'heure tres basse. Trois étapes par vingt-quatre heures donnent 32 400 metres et soixante étapes en vingt jours égalent enfin 648 kilometres. J'ai donc été obligée de faire en vingt jours soixante étapes de marche égalant 650 kilometres et l'on m'a accordé soixante arrêts de repos, c'est-a-dire 120 heures pour manger, me laver, aller 'au programme' et enfin dormir. Si je compte 30 minutes pour les trois premiers points, 30 heures en vingt jours, ce calcul laisserait 90 heures de sommeil... > (p. 38). Le sous-titre de *L'Evasion silencieuse* est en soi un condensé de cette métaphore de la précision : < 3000 jours seule dans les prisons roumaines >.

Les fonctions du nombre sont multiples. En premier lieu, il construit la durée diaristique du récit, < pour mieux déborder la vérité du simple témoignage >, il date un < calendrier > dont nous aurons toutes les raisons de nous méfier (aurait-elle vraiment pu retenir que tel événement s'était passé tel jour précis et non pas le suivant ? quelle garantie ? et comment vérifier l'authenticité du vécu pour acquiescer du pacte autobiographique qui fonde cette écriture ?) mais qui reste la figure discursive minimale, garantissant effectivement la vraisemblance du récit. Le nombre, la date sont la quand la mémoire n'y est plus : < J'ai passé environ 240 jours dans cet endroit. Cela fait 5 760 heures. Et pourtant c'est "a peu pres tout ce je m'en rappelle. Ces heures, ces jours, d'être tellement semblables, je n'arrive pas a les effeuiller > (p. 107), ou bien < Ce millieme jour de détention ne m'a laissé aucun souvenir particulier > (p. 114). Mais il est, néanmoins, dument daté...

La ou la narration se casse, fragmentée soit par le manque de souvenirs d'un jour particulier (et vide...), soit par un déni implicite de l'auteur (un refus de raconter tel événement, probablement...), la ou le discours se suspend, donc, le nombre a pour fonction d'assurer la continuité du monde dont on témoigne, et du discours qui le fait : cela se fait par des colonnes de chiffres qui comptent les jours, parfois sur des pages entieres, égales et vides, mais connotant un surplein de l'accumulation, de la liste, de l'énumération infinie : < Des chiffres. Beaucoup de chiffres. Disent-ils le nombre de mois, de semaines, de minutes vécus pendant ces neuf mois? Que se passa-t-il au cours de ces neuf mois perdus?... > (p. 285). Car le nombre a aussi, dans ces cas, la suggestion de l'infini du vide, du noir, d'une éternité a laquelle manquerait la parole salvatrice, fantasmante, poétique.



Le nombre fictionnalise le témoignage dans ses ressorts discursifs, il figure la < littéralité > et supplante l'absence de la parole, le nombre est non seulement la métaphore du réel carcéral, mais aussi de l'indicible (< dans le monde des chiffres, peut-être les chiffres seront-ils plus suggestifs... > - p. 41). Sa fonction dans la construction du réel prend souvent, aussi, des aspects littéraires : la ou elle ne peut pas voir ce qui l'entoure, ou bien quand elle veut gagner en précision de ses descriptions, Lena Constante compte. Je ne sais pas si on < voit > mieux un couloir de prison en sachant exactement combien de marches avait son escalier en colimaçon, par exemple (vingt, non pas dix-neuf, et puis ?), mais les nombres sont, là aussi, les derniers qui restent à peupler l'enfer : < Le gardien marche toujours devant moi. Cette fois, il ne me reconduit pas vers ma cellule. Il s'arrête là, où le couloir forme un angle droit, ouvre une porte et me fait signe d'entrer. Il referme la porte. La clé tourne. Ce n'est qu'un réduit d'un mètre sur deux. Le plafond mansardé descend brusquement à un mètre du sol. On ne peut y rester debout que sur une surface d'un mètre carré. Par terre, du ciment. Dans le mur du fond, une ouverture vers l'extérieur. Haute de vingt-cinq centimètres, longue de cinquante. Cette lucarne est bouchée de l'extérieur par une planche. Je ne peux la voir, mais mes mains la palpent. Le gardien ouvre le judas. Me prévient que je n'ai pas la permission de m'asseoir par terre. Je dois rester debout > (p. 12).

Comme on l'a souvent remarqué, tout comme il n'a pas une fonction vindicative, le livre de *L'Evasion silencieuse* n'a pas une fonction réparatrice, sinon restitutive. Son témoignage vise à une authenticité de l'humanité profonde, face à laquelle toute forme d'héroïsme et de victimisation serait superflue. Dans la solitude de sa cellule, où la fenêtre même a été peinte de blanc afin de lui cacher la vue du ciel, Lena Constante découvre la force salvatrice des mots < en liberté > et la qualité < réalisatrice > des nombres. Le jeu subtil entre la prétention du < dire vrai > et la construction figurale de l'intermédiaire discursif de cette vérité ultime, entre le poids du corps et l'envol de l'imagination, entre le poids du nombre et l'envol de la parole, tout ceci tient au miracle de l'écriture libératrice, qui fait passer, selon l'expression de Paul Ricœur, les événements, aussi absurdes soient-ils, dans l'ordre de l'histoire. Certes, Lena Constante insiste sur le fait qu'elle n'est pas un écrivain (dans la préface à *L'Evasion impossible*) : < C'est mon premier livre et je ne le considère pas comme de la littérature. Je ne suis pas écrivain. Ce n'est que le témoignage d'une femme condamnée à 12 années de prison dans un procès stalinien. Un récit aussi précis que le temps écoulé depuis me l'a permis d'en faire... >. Mais, dans une lettre qu'elle nous adressait en 2002, au sujet d'une possible traduction de *L'Evasion silencieuse* en italien, elle manifestait sa méfiance quant aux capacités de l'italien à transmettre la visée stylistique de son écriture : < Je l'ai écrite très lentement, en essayant par le style de mon texte de rendre ce que j'avais appelé les trois F de la terreur : la peur [*n.l.b.* < *Frica* >, en roumain], la faim, le froid. [...] Petit à petit, j'étais venue à la conclusion que le style devait rendre forcément le souffle coupé, douloureux, provoqué par la peur, la faim et le froid. Donc, des phrases le plus courtes possibles, sans virgules, sans adjectifs, sans compassion, donc un texte le plus glacé possible... >. Ces trois mots-clé sont à leur tour liés aux horizons thématiques de son imaginaire discursif : la froid - au corps avili (< Le froid, cette fois, vient à mon secours. Je me mets debout. La souffrance de ce froid est plus forte que tout. J'ai froid dans les entrailles. Froid dans la poitrine. Je suis prise d'une quinte de toux. Puis, j'ai chaud. Trop chaud. Mon corps s'enflamme. J'ai des frissons. Je reprends conscience... > - p. 23), la faim - au nombre (< Ma première punition, la faim. Cette punition a duré 400 jours. J'ai eu faim pendant 400 jours. Une faim lancinante. Dégradante. Bestiale... [...] Je recevais trois tasses d'eau par jour... > - p. 48), la peur - au regard interdit (< La peur provoquée par l'attente des séances d'enquête était permanente. Les gardiens marchaient à pas furtifs. À pas d'espion. Les pas de ceux qui viennent vous chercher pour l'enquête font du bruit. Je les entends résonner de loin. Le bruit se rapproche. Le souffle coupé, j'épie le bruit de chacun de ces pas. Je les compte. Les pas arrivent de plus en plus près. La peur me prend à la gorge. Mon cœur s'arrête. Encore plus près. La sueur m'inonde... > - p. 49). Un programme poétique allant jusqu'au détail de la coupure syntaxique, jusqu'à la métaphore de la lettre initiale (< *Frică, Foame, Frig*... >) - de quoi y lire aisément les gestes purificateurs de la littérisation salvatrice, car, s'il n'y a pas d'accès direct à la Vérité, la littérature nous offre une des voies royales du biaisement obligé...

## Notes

*Evadarea tăcută*, Bucarest, Humanitas, 1992; *Evadarea imposibilă*, Bucarest, Florile dalbe, 1996. Le premier volume avait été écrit en français (et traduit ensuite par l'auteur) et il a été publié sous le titre *L'évasion silencieuse*, en 1990, aux Editions La Découverte, a Paris. Sauf autres indications, toutes nos citations proviennent de l'édition française et nous indiquons en parentheses seulement les pages citées).

Ruxandra Cesereanu, *Călătorie spre centrul infernului*, București, FCR, 1999.

Yves Stalloni, "De l'horreur a la littérature", in *Le Magazine littéraire*, no. 438, janvier 2005, p. 43.

Ibid., p. 43.

Sanda Cordoș, *Izbăvitorul trup al cuvintelor*, in "Vatra", no. 4/1993, an XXIII. A v. aussi, Id, *Evadarea tăcută...*, in I. Pop (éd.), *Dicționar analitic de opere literare românești*, vol. II, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 1999, pp. 32-34.

*Ibidem*.

Yves Stalloni, art. cit., p. 44.

*Ibidem*, p. 42.

Pierre Mertens, in "Le Magazine littéraire", no cit., p. 31.

Paul Ricoeur, *Temps et histoire*, I, Paris, Seuil, 1983, pp. 85 sq.

*L'Evasione silenziosa*, traduction de Angela Tarantino, préface de Ioana Bot et Angela Tarantino, est parue aux Editions Nutrimenti, Rome, 2007.

Mihaela Ursa  
Babeș-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
Mihaela\_ursa@yahoo.com

## Women Imprisoned - History and (Her)story

**Abstract:** The present paper investigates some aspects that particularize women detention accounts of Romanian political prisons. Besides the four testimonies listed in the bibliography, that of Lena Constante, Elisabeta Rizea and Lucreția Jurj, I have also included the account of Anița Nandriș-Cudla on her years of deportation to Siberia, because of the existing thematic and narrative similarities. My concern is both with analysing the motivations and mechanisms that made women resistance possible, and identifying - whenever accessible - gender-specific themes or narrative strategies. The central thesis of this study is that differences in educational and cultural backgrounds, religious belief and moral stance, of political affiliation or sympathy, of family or group cohesion leave an indelible mark on this particular kind of literature, which finds itself at the border of historical documentation and subjective memoirs.

**Keywords:** Romanian political prisons; gender-identity; women studies; partisans; detention literature; Anița Nandriș-Cudla; Lena Constante; Lucreția Jurj; Elisabeta Rizea.

### **Under stress or under erasure**

When associated with political detention, gender identity undergoes two major changes: on the one hand, it makes obvious the so-called "natural pre-conditions" of the two genders (in political prisons, female physiology, menstruation or child-bearing become insurmountable gender-specific problems). According to different witnesses, having small children who were left at home or being forbidden to housework may represent a bigger issue for imprisoned women than for imprisoned men. Particular experiences such as homosexual love, the higher rate of sexual abuses from the guardians may also act as delimitation agents for the specificity of women political detention. On the other, the same detention places gender identity under *erasure*. Abusive confinement is accompanied by a various range of attacks meant to depersonalize and dehumanize the human individual, regardless of this being a man or a woman. It is certain that the second change - i.e. the erasure of gender identity under the pressure of dehumanizing torture methods - is prevalent, since political detention does not punish women for being women, but for being humans in search of liberty and human rights. However, the fact that, once held in political prisons, women encounter obstacles which are absent from the detention experiences of men in the same situation makes political incarceration a phenomenon worth examining in the light of women studies.

Testimonies of female victims of Romanian political imprisonment take two forms: either they are written retrospectively by the surviving victims themselves (i.e. Lena Constante on her detention years, or Anița Nandriș-Cudla on her deportation years in Siberia) or they are told by the survivors, but they are recorded and written by a secondary agent (such as the cases of Elisabeta Rizea's or Lucreția Jurj's testimonies).

### **Retrospection and the closure of vision**

Some technical aspects need to be taken into account: first of all, with no exceptions, the above mentioned detention literature is of a *retrospective* nature. The most important textual agent is, in all cases, memory. No matter how painful or graphic, the testimonies act out a definite separation from the immediacy of incarceration, as if textual practice created a buffer-zone between the identity of the tortured victim and the identity of the living witness, an absolutely necessary delimitation between the

actual experience and its subjective confession. Narrative strategies such as anticipation (of someone's ulterior role in a certain development), retrospection (of past happenings in the light of a recent ethic or generally human assertion), emotional breaks (laments or crying - in oral testimonies, mostly) function as distance-bearers, rendering the remembering and the discourse possible. Once more, in the case of the Gulag victims who lived to tell their story, violence, cruelty and death are delayed and confronted, as well as psychologically contained by their victims, by means of textual reproduction, of voicing again the excruciating truth. Once more, the story intervenes in the process of soul healing.

Secondly, there is a perceptible alteration of the usual memoirs pattern: most diarist writings - it has been noticed - rely heavily on *visual* perception: shapes, colours, forms, nuances, light and darkness, objects and portraits are the first and the clearest to be remembered. Unusually, prison-related memories seem to shut off vision almost completely, composing a chronicle of the blind or, if we take into account the speech interdiction, a chronicle of the blind-and-dumb and even a chronicle of the cripple: "I cannot swallow that. I cannot even see that. My eyes are closed. Only darkness under my eye-lids. I cannot feel my arms anymore. I cannot feel my legs. I am dissolving myself." (Constante 1992: 5). Reduced by their aggressors to the status of sub-human entities, political prison victims lead their incarceration lives relying mostly on alternative perceptive senses: shut down to the outside world, they seem to switch on to a *thanatic*, underground mode of existence, where feeling and smelling prove to be the most important ways to appropriate their cell, and hearing a crucial key to surviving: "Effortlessly, my ears adjusted to their new function. I only relied on their concentrated attention to 'see' the chief guardian, sitting in his chair." (Constante 1992:35) Also, replacing normal speech, a hidden speech develops, one memory-inscribed, which allows stories, poems, prayers or songs to be composed and perfectly conserved until the senses are restored - if ever - to their natural mode. This very specific alteration of the senses explains how, after years from their detention, survivors still have a very accurate recollection of the details and facts that happened in a certain day, of the differences between their incarceration years, of the people (inmates or guardians) they met and of the particular phrases that marked their prison silence.

### **Speak for yourself, speak for the others**

Thirdly, a discernable difference appears between self-written testimonies and recorded accounts at the level of the intimate input. However silent and invisible the recording agent may attempt to be, there is clearly a louder sense of community-shared history in the oral records than in those written directly by their. Once recorded, the eye witness knows she has to speak for a community, on behalf of an exponential individual, while in the self-written accounts, the authors seem to take time for insisting on how their experience is their own in the first place, or on more personal matters (individual feelings of deep sorrow, frustration, futility, etc., love affairs, judging character traits etc.).

In this perspective, the most appropriate example is the account of Lucreția Jurj, a peasant, partisan herself in the Șușman group between 1950 to 1954, subsequently serving a ten-year sentence in prison, before the coming in force of the decree in 1964, in the prisons of Oradea, Jilava, Mislea, Miercurea-Ciuc, Cluj and Văcărești. Quite a few pages introduce, in her oral account recorded by Cornel Jurju and Cosmin Budeancă, the contextual history - the histories of her family and her village, interconnected and related to the history of the Apuseni people. A sense of group continuity and solidarity keeps the references together ("wherever they went, the people of Apuseni stuck to their customs and habits" - Jurju and Budeancă 2002:80) and builds up a feeling of belonging to a community that will practically dictate the overall tone of Lucreția Jurj's testimony. The end of her testimony makes her public intention explicit: "My wish after the Revolution was to let everybody know who we were, those of the Șușman group. I didn't want to speak about me as much, I mostly felt it was my duty to let people know who the Șușmans were, who those who died were." (Jurju and Budeancă 2002: 262).

Unlike Lucreția Jurj, Anița Nandriș-Cudla, who writes her own story of the twenty-year long deportation from Basarabia to Siberia, is more interested in making an individual mark, in making her own history and destiny matter in the bigger picture of human existence. Her account of the deportation at the age of 37 was originally written under the title "Life Memories" and starts under the sign of popular wisdom: "human beings can go through so much and without even realizing it." (Nandriș-Cudla 1991:11). She perceives her life story primarily as a probable lesson of life, and only in the second instance, and incidentally as a historical record. Instead, no matter how harsh the realities described, Lucreția Jurj almost never expresses individual feelings or attitudes before her historical account is complete: although her first motivation to join the partisans in the mountains is completely personal - she wants to stay with her husband -, her entire account is directed to the greater good - i.e. speaking the *collective truth*. Intimate confession is reduced to a minimum: describing how she fell in love with her future husband, she simply states: "he was very glad I got back. And then, in '48, we got married." (Jurju and Budeancă 2002:98). Also, when asked about Todor Șușman, the handsome son of the leader of her partisans group, Lucreția Jurj speaks only with discreet parsimony about him having many sweethearts in the neighbouring villages. By comparison, references to her place in the community, in the years prior to her resistance in the mountains, are so detailed and so richly described, that they sketch a Golden Age frame: "my in-laws loved me so much, that they didn't have me do any chores. I was young, recently married, I had everything I wanted and everybody loved me. There came tourists from Cluj, lawyers and doctors who slept over at our place, since we had a spare room. They came for fishing and gave me the fish to smoke, since we also had a room where we smoked trout. I was happy and I didn't have to do almost anything in the world. Sometimes I would take long walks in the fields, alone or with Mihai. We would ride horses and take them to graze. We had two horses, Voitor and Suru, which I would ride without any saddle. Voitor was gentle, but I remember Suru having a big tail and proudly trotting along. He was so beautiful. But only Mihai could ride him. My husband wouldn't let me do it, since that horse was too wild for me. And they would also have them pull the carriage, since they were so big. Those horses would also carry timber; this is how strong they were." (Jurju and Budeancă 2002:101). The same Golden Age feeling is conveyed in her last shared memory of her husband. As if satisfied that she has completed her public work, Lucretia Jurj turns to herself in the end, where she uncharacteristically confesses her love for her first husband, whom she followed in the mountains and for whom she was ready to die. The images gain almost legendary proportions: "I was so happy climbing up the mountains with Mihai, where the people of Apuseni had their sheep and cattle. The girls would play the *bucium* and I felt so happy. I would be in the seventh heaven then. Wherever I went, the old women received me with milk, skimmed milk and *balmos*. Then they would bring us a two-or-three-pound cheese that I would put in the den and just slice loaves whenever we wanted. I did not even need any bread. I was so close to Mihai and our souls were connected" (264).

### Love, testimony and telling the truth

The most personal moment in Lucreția Jurj's story is maybe the last page of her resistance-account, before the beginning of the last third of the book (containing her detention and return to society): in a few lines, she finds the crystal clear expression of her own motivation. Let us first take notice of the fact that the "public", collective, political motivation of mountain resistance is stated several times in Lucreția Jurj's account, and it is the same as in other testimonies of the survivors of Romanian political prisons, men or women: "if the Americans should come, they [the partisans - m.n.] were ready to stir a riot, a revolution of some kind" (Jurju and Budeancă 2002:104), she tells her listeners, explaining why they left their village and how come so many people supported them with supplies. "It meant everything to us [the supposed arrival of the Americans - m.n.]; on that account alone, we - and not only us - took on to living in the woods" (2002:111), she explains further on behalf of her group. But only after completing the entire story, after telling the whole truth to be known to everyone, after she feels she has finished her duty to the community, only then does she allow herself to grieve what

happened to her and her loved ones. It is only now that she can speak about how she came to "no longer care" for life, how she chose her fate based on her strong belief in God, and how she "got happy" that God chose her from among her "brothers" to be the one who suffers all the pain and washes all her "family's sins". The same idea is recurrent in other testimonies and we shall discuss it later in connection to the witnesses' belief in God. In Lucreția Jurj's case, the intimacy and personal feelings have to wait for the entire truth to be told first. Only in the end does she speak most intimately about her love and care for her husband. But even in here, the witness assumes an unknown collective guilt, expiating her family's uncertain destiny or supposedly bad fate ("maybe my ancestors or who knows who from my family did something wrong" - 2002:178) and, even more, explicitly states her own censorship regarding one's soul: "for it is impossible for someone to totally open one's soul. Actually, I don't think that they would believe them if one did. This is why one keeps some things to oneself and is even ashamed to tell what they have been through." (178). Similarly enough, Lena Constante finds herself censored by her loss for worlds, by the impossibility of finding appropriate words to translate the experience: "A word made of flesh. A word made of blood. This word does not exist." (Constante 1992:10).

### **When history becomes (her)story**

A completely different text articulates itself in the oral account of Elisabeta Rizea. Here, everything is personal, the larger, "big" history is entirely shadowed by a feminine "small" history, but the sense of speaking out a historical document still wins. A different mechanism is used here: instead of hiding one's subjectivity, the witness permanently feels and expresses a self-imposed censorship for fear "they" will turn the history again against "our people". Unlike Jurj's account, quite narrative and chronologically ordered, Rizea's is filled with oral marks: exclamations, sighs and bursts into tears are recorded along with interjections, interrogations to the interviewers, imprecations, all interrupting "history" to let "her-story" show. The self-censorship does not only have a subjective source (as in Jurj's "opening of the soul" case), but also an exterior, more pragmatic one, given precisely by the witness' taking the floor in front of an unpredictable public, with suspect reactions. Two times incarcerated, repeatedly beaten to near death, Elisabeta Rizea serves - until the decree in 1964 - part of her twenty-five year-long sentence, which also deprives her of her entire fortune, in the prisons of Câmpulung, Jilava, Arad, Pitești, Miercurea-Ciuc, Mislea, where she meets the wives of Antonescu, Codreanu, Moța among the inmates. She is reunited with her husband - also thrown in political prison - fifteen years later, "a lifetime", she sadly comments. In 1992, she is being interviewed by Irina Nicolau and Theodor Nitu and, even after all these years, she is still afraid of being supervised by the Securitate. When meeting her two interviewers for the first time, she asks them whether they are members of the Securitate or not. "I'm afraid, I'm afraid" she keeps repeating throughout her account; "they must have got your plates number" (Nicolau and Nitu 1993:22), she warns her interviewers. In her case, the sense of loss is so strong and the fear of reliving the entire communist apocalypse so fierce, that she explains: "if I only knew *our* people get elected, I would say everything as it was, but I don't know. and if I got out of the chains and the twelve years of ordeal, I wouldn't have them kill me now. I don't sleep here anymore. I have moved to the other room, for fear they're going to shoot me right here, through the window" (Nicolau and Nitu 1993: 22). In her case, too, although the tone is completely different from that of Lucreția Jurj, the evidence must be preserved, and people should know the truth, only this has to be delayed until it cannot hurt anymore. "I still have many secrets left to tell" - Elisabeta Rizea confesses, "but I will only share them on my deathbed. Then I shall send for my girls and I shall tell them, so that at least they know. "Cause, look, you have no idea who you're talking to and they hear you and shoot you dead" (1993:27-28). Her interviewers notice how her story is closer to a "prolonged lament" than a narrative. Her lack of narrative unity is undoubtedly due, among other things, to her constant self-censorship: "Let us keep silent. I shall speak some other time." (1993:71), she interrupts a memory trend.

## Living through the Apocalypse

The self-written testimonies of women of the Gulag tend to devote greater attention to the expression of subjective, inner history. Anița Nandriș-Cudla takes delight in providing a detailed account of her childhood and her married years: speaking about how she got married at the age of sixteen, she finds the perfect opportunity to memorize the courting rituals, the family economical transactions and the starting of a new household, which acquires the dimensions of a whole new world. Writing about the rise of her own household, the author reaches the nostalgic notes of a founding prose. First, we see her house getting built and improved, then the cattle and poultry filling the courtyard, then the birth of her three sons giving existential meaning and valorization to it all; the life story is put together with natural narrative talent. Her well-individualized style is best recognizable in these fairytale-like lines: her husband decides, when they almost reach the Romanian border - in their attempt to escape the Russian army invading Basarabia -, a day before the Russian authorities sign their deportation to Siberia, that they should go back home, naively believing that they will be able to stick to their old life and customs. This is the moment where, in her story, Anița Nandriș-Cudla tells about the legend of the Argeș Monastery, drawing a comparative line between her destiny and the destiny of the protagonist: "but here I was: just like Manole's wife, we did not go back, but we proceeded further on this wicked road, back home and back to our 'fortune', that my husband found too difficult to part with" (Nandriș-Cudla 1991:48). In Anița Nandriș-Cudla's account an entire world comes crumbling down at the moment of her personal disaster or rather, her personal disaster narratively acts like the agent of an entire world's collapse. Parallel to the legendary setting out of the story, the deportation moment (the 13-th of June, 1941) establishes an end of mythical proportions to Anița's world: "it seemed like the end of the world", she remembers. "Voices of women were crying, as if mourning for the dead, children were shouting, different voices, some still suckling infants, other a bit older. Cows in their stables were lowing, as if knowing their owners were taken away from them, dogs were howling in their collar ties. Great horror and fear spread all over that night." (Nandriș-Cudla 1991:54) Taken from her crippled mother, whom she has to leave behind in the house, Anita loses track of her husband, until 20 years later, when she finds out he died in the Ural mountains. With her three boys, she is taken to Siberia in a cattle train, traveling for days and nights on end, watching some of her travelling companions black out, literally lose their mind or their lives, exchanging several temporary and primitive domiciles, working in the fields, in the woods, in constructions, in fishing, living in underground huts, fighting lice, dysentery, typhus, scorbutic disease, two almost-deaths, an incarceration near the Polar Circle, where she is taken by an Eskimo through the Polar night.

Her sole concern through this ordeal is to save her children's lives and her own. Once again, her utmost aim is not the political protest or even finding the quickest escape, but surviving: "we got used to it, since you couldn't have changed anything anyway." (1991:128). The methods of political police lead Lena Constante to almost the same reaction: before the first arrest, she can hear the militia approaching and she can still escape, but she renounces when she realizes: "they would have haunted my every friend in the world. Nothing could have stopped them." (Constante 1992: 7). For Anița Nandriș-Cudla changing her fate is not a possibility until much later, when all three boys are grown-ups and when she allows herself to yearn for home, she has them writing to the authorities for their rehabilitation: "you had to settle for that, but the thought of your home and the yearning for the places where you were born tormented you incessantly." (Nandriș-Cudla 1991:131). They are entirely rehabilitated in 1958, when they are answered by the authorities that they were deported because of her husband being the mayor of the village - actual confusion, since it has her husband's brother who was actually the mayor at the time.

## Re-arranging one's world for survival

The most impressive thing in Anița Nandriș-Cudla's story is, besides the factual data surrounding her survival, her inventiveness and her pragmatic surviving prioritizing. Extremely rational and traditionally trained not to lose any time or energy over things that she cannot change, she mobilizes her entire being on very factual issues. For instance, at first she considers finding food to be the most important thing. She states: "our every muscle melted, till we were left skin and bone." (1991:79), and she finds ways of supplementing the insufficient bread with little supplies from a neighbouring village, she sends her older son - and later the second one - on the fishing ships, where she knows he has "fat fish" to eat, and thus needs less bread, gathers berries from the woods to give them fresh fruit, has her sons install animal traps in the woods so that they can supplement their meat. Only then she worries about clothes and keeping warm and starts making clothes out of reused fisherman's ropes and cereal sacks. Localizing her brothers and mother becomes urgent then, so she keeps writing letters until she does find them and finds out about her mother's death on the 23-rd of December 1945. Anița Nandriș-Cudla's account is necessity-driven and its lesson of sanity derives of a surviving pragmatics, of soundly putting primary matters first. "With lots of hard work, we were not left for peril." (1991:134), she concludes. Still, the crucial motivational agent is explicitly stated as "love" and "family affection". Her last entry makes clear once more that the first mobile of her enduring attitude was not making a stand or completing some kind of revenge but holding on to her love for her family: "This love and family affection gave us strength through all the hardships, so that we could carry on and save our lives." (144).

One of the most consistent gender-marks of political prisoners' discourse is discernible perhaps at the motivational level. Men are often incarcerated - when it is not for a completely unknown or absurd reason - for expressing their political beliefs, for taking an explicit or violent stand against communism, for their social status, for their befriending political outcasts or foreign citizens, in other words, for some sort of public action or position. The percentage of those who were incarcerated for their public attitude towards communism among women is much lower, a large majority ending up as "political detainees" for completely non-political reasons (once in prison, Lucretia Jurj notices: "we did not speak any politics" - Jurju and Budeancă 2002:209). A special case in point is that of Lena Constante, whose connections to Lucrețiu Pătrășcanu and the political world were immediately seen by the Securitate as reason enough for her condemnation. She also affirms - due to her higher education - an ideological position, distances from political poles or takes social sides.

Most of the witnesses whose testimonies I investigate here, such as Lucreția Jurj, traditional women from traditional families, simply stood by their husbands, lovers, friends or families out of love and natural devotion, but that did not make them less "dangerous" to the regime or more cooperative to their torturers. Even when she goes on hunger strike, Lucretia does so with the only purpose of finding out where her husband - whom she believed still alive - was detained. Following the same traditional nurturing logic, when taken to court, she takes some of her husband's blame on herself, so that he could get a smaller conviction and they could get back together. None of the detention accounts of women are regretful of their option: all of them recurrently state their lack of remorse for their choice, in spite of the life-in-prison convictions of most. Even more, these women act as their husband's sustainers: Lucreția Jurj often speaks about her having to talk her husband out of his despair and maybe out of his suicidal intentions, Elisabeta Rizea tells about her hiding her fugitive husband and bringing him to shelter in a moment of panic paralysis. They do not think for a single moment of talking their husbands out of their going against the regime or even of telling them to play it safe. A slightly different attitude towards the husband appears in Anița Nandriș-Cudla's story, where shreds of remorse and resentment towards the husband appear in her not speaking of him anymore once she loses track of him, except for the moment when her sons find out that he died in the Ural mountains. To be fair, her situation is completely different. In her case, the husband is the one responsible for their turning back from the road to escape to the road of torment. Through the story, Anița Nandriș-Cudla speaks of her husband with respect and affection and does not explicitly blame him, but she establishes her strongest bond with her crippled mother, her brothers and her three sons and wastes no time mourning for her husband.



## Why they did it

For Elisabeta Rizea of Nucșoara, anti-communist resistance starts out of personal revenge, because in 1947 the communist kill her uncle, Gheorghe Suta, a wealthy local tradesman. From this moment on, her personal history relates to one of the most important group of anti-communist partisans, namely the Arnăuțoiu-Arsenescu group. Unlike Lucreția Jurj, who becomes a partisan herself, along with her husband, Elisabeta Rizea joins the partisan-supporters, she takes them food, warm clothes and messages from home until she herself is betrayed by a woman. Three of her brothers join the Arnăuțoiu group, one of them gives himself up and is imprisoned for years on end, but the other two die for the cause. Also, it is her account (as well as Lucreția Jurj's) where we find many details about the set out of the partisan-cell and about their pledge of honour (they swear on the Bible and on their weapons never to betray each other). Personal biography is detailed in flashes and its most particular aspect is the idea that, once the communist took the power, the order of the world got scrambled and upset. This very idea of troubling for good a supreme order appears in her daughter's incidental intervention in Elisabeta Rizea's oral account. Laurenția says: "This is how we lived. and for so many generations. so many generations, I tell you. Very hard, very, very hard. to take back the world to the way it was. For they only lived like this and only saw this. They got used to this. And now you cannot trust anyone, they all say this and that, but they were raised during this regime and they cannot be straightened. Maybe the students." (Nicolau and Nitu 1993:49). Once again the motivation for the resistance is only implicitly political, resting on the explicit level in this disapproval of communist destructing the ways of the world and, in the end, the world as we know it.

This is a point where the testimonies converge. In the cases of intellectual prisoners, the idea is enriched with philosophical or ideological arguments, but in the cases of victims with no special education the idea appears in the form of the opposition between a former Golden Age and a present-day Apocalypse. Specificities and details are sacrificed to convey the greater picture. One of the most encountered mechanisms of detail suppression is the use of a recurrent "all" for the designation of the people of the former world, a world of unity and harmony. "All of them were good women", "they were all good men", Lucreția Jurj testifies about her fellow-partisans and their supporters, and then she creates a link between this world, peaceful and happy, and the prison years, as if all the "good men and women" have been moved in this unworthy context: "we lived in a real brotherhood in prison" (Jurju and Budeancă 2002:223). Elisabeta Rizea resonates with the same idea: "they were all such honest people, such good people in our part of the world." (Nicolau and Nitu 1993:22).

## How they did it

Once they have to speak about the actual detention, most survivors layer their accounts. Almost all of them start from the details of the *body* life: the visual interdiction, the beatings, the cold, the hunger, the lack of personal hygiene. Details about (lack of) food and food consistency are abundant, the one weekly shower (if ever) and toilet care mobilizes human attention and fills many pages of the *body layer* of the account. The *soul layer* is occupied with the dynamics of solitude or, in common cells, of common interaction, with nostalgia for their former life and projection of the future, with love affairs or stories of hatred. Finally, the *spirit layer* is mostly occupied with stories of praying or illicitly celebrating Christian holidays, but also with intellectual preoccupations: learning foreign languages or MORSE communication and inventing stories, songs or poems to tell the group. Since mere survival is the first issue, the body layer of the accounts seems to pervade and infuse the other two. More precisely, body language becomes a substitute not only for the usual language, but also for the language of the soul or spirit. An accomplice handshake, a pat on the back, a warm hug, or a fugitive touch on the hand not only show affection but carry crucial survival messages and speak out forbidden

news ("The smallest gesture, the most evasive smile moved me" - Constante 1992:156). A particular feminine theme is the giving of gifts, on holidays or with no particular reason: these fiercely tortured women manage to find not only the human resources for affection and friendship, or even love and eroticism, but also the material resources to make this affection visible. They make each other clothes (Lucreția Jurj gets a skirt made by her fellow inmates for her release, Lena Constante gets new socks made of thread ends by her former political enemies, a group of Legion members, Elisabeta Rizea is given panties and blouses for her daughters by Mrs. Antonescu, who knits them out of reused thread), make each other cakes for their birthdays (from saved up pieces of bread and jam), share preferential meals with each other (when on special diet for their illnesses, slightly better than the usual diet, the sufferers share it with the group).

Generally speaking, the testimonies lack details about physiological impediments, partly because these traditionally trained women find it impudent or prying to talk about these things. Of the accounts I analyze here, that of Lena Constante - the only intellectual among them - includes most of the details regarding the ultimate humiliation of the imprisoned body: the filth, the common use of the latrines, the acute constipation, having to urinate or defecate on the floor when the guardians wanted to keep you waiting, the handicap of having to wash publicly, in front of your fellows or in front of voyeurist guardian gazes, sexual advances and abuse from the guardians, the amenorrhoea following the exhaustion and deprivation, the menstrual hemorrhages, furuncles and pustules exploding all over the body, homoerotic love and jealousy.

### **Further prices to be paid**

The anchoring in the immediate, this forcing of the body to speak for the soul, partly explains the survival of some of the victims. The deprivation of the spirit seemed to many of them easier than the deprivation of the body: "Books? Paper? Pens? Very few women missed them. Only manual labor had fulfilled their lives. In our prison we were not allowed to work. Time crawled by with great difficulty. In Mislea prison, the bitterness, sexual deprivation and all that were easier to suffer, because their hands were working. [...] Handwork was a blessing that, most of the times, was forbidden to us." (Constante 1992: 160). The repercussions are difficult to assess before the moment of liberation. When they have to readjust to the outside world (most of them in 1964), they notice an acute need for solitude and an even more acute need for silence and rejection of any human interaction, even from their beloved families. Lucretia Jurj confesses: "I did not want to speak, I did not want anyone to ask me anything. I needed to be alone. I felt like a stranger and something was missing... I had become a loner" (Jurju and Budeancă 2002:240-241). Once freed from prison, she feels unsettled and one can see the extent of the prison damage in order of her interactional life when she only regains her spirit when she is hospitalized in an institution -the Aiud sanatorium - where she feels "it was so beautiful" (2002:247). In her case, the depersonalization methods have succeeded to instill a great insecurity regarding her own choice, so that only an institutional mode can reassure her enough to bring her peace. Elisabeta Rizea is told, right when getting out: "turn your head away from your house, your things are not your things anymore" (Nicolau and Nitu 1993:103), and she cannot forgive the one who told her that because he proved to be right. Although she finally gets her house back, the sense of absolute and indelible loss stays with her for life. Lena Constante tells the story of the Journalist (Constante 1993:134-135), who not only does not find her house anymore, but has to deal with the fact that the man she used to love is no longer hers. Her second account, *The Impossible Escape*, also tells about many women who had to go home to a strange place and a cold family with whom they never really connected again. Quite the same way, Anița Nandriș-Cudla first comes from Siberia to visit her home in 1956, only to find her former home, in Mahala, near Cernăuți, occupied and no longer hers. She gets back her household in 1961, exactly twenty years later from her deportation and cannot really relate to her neighbours and acquaintances any more. Lucretia Jurj even feels relieved when her second husband starts calling her Luci, giving her a new identity and the symbolic chance to a completely new start. The depersonalization finds its end in her choice of a new name and, consequently, a new

destiny: "nobody called me Lucretia, they all knew me by the name of Luci. I was glad to get rid of." (Jurju and Budeancă 2002:255).

### **Incarceration turned into escape**

A more spiritual and philosophically problematizing testimony is written by Lena Constante in *The Silent Escape* and *The Impossible Escape*, the two books she writes on her incarceration with the group of Lucretiu Pătrășcanu, whom she gets to know through his wife, who was Lena Constante's colleague. It starts abruptly with a factual exhibition: "I have been convicted to 12 years in prison. [...] I have lived alone in my cell for 157 852 800 seconds of loneliness and fear. This is not something you say, but something you cry out! They condemn me to live another 220 838 400 seconds." (Constante 1992:5). Of all the testimonies analyzed here, this is the most expressive of the spiritual layer of life in prison. Not only are the memories commented and symbolically or metaphorically invested with greater generality-value, but also instead of a historical document, the narrative articulates a story of escape. Incarceration becomes for the author the catalyst to a different, hidden life, where the body is mortified and the spirit wins, wandering around freer than it could be imagined. This does not mean that the body is ignored, but that it is, in its turn, subordinated to the spirit. Physical discipline and hygiene become mirrors and props for the liberation of the spirit: "My body could be nowhere else. I could be anywhere." (Constante 1992:12). To her, resisting prison regime and then living to tell the story primarily represents taking a stand, protesting: "Against absolute power. Against mind control. Against arbitrary detention. Against detention as means of conquering the power of thought. Against the absolute power of the investigation and the investigators. Against detention as punishment, prior to any conviction. Against torture. Against total isolation" (1992:19). Due to this supplementation of resistance, she gets to be confined in the "black one" (the solitary confinement) on a regular basis, to be left with the rats and blackmailed with threats to her family. To resist all that, Lena Constante mobilizes her body, soul and spirit: after holding on to a self imposed programme of hygiene, no matter how precarious, she does gymnastics - reduced to a few simple moves, and tries not to think about her family and tortures, but to keep projecting imaginary worlds in forms of stories or poems, to keep counting different items just in order to preserve some form of mental health.

However, when taken to a common cell in the Miercurea Ciuc prison, with fourteen other women, she realizes that she has partially lost her ability to speak and communicate, finding the interaction aggressive: "I had managed to escape a solitary cell. Shall I ever be able to escape these women. To sneak - and how - through the bars of talkative flesh" (Constante 1993: 23). Real stories and real women come to populate her world now and erase her old escapist solution. These realities make her use "the power of words" for a new purpose: helping the other escape their own rage and sorrow. This is how she becomes "the story-teller" for her colleagues and her spiritual and intellectual exercise becomes a collective one, shared with the less fortunate. Most of her second book, the one dedicated to her last years in prison, is therefore a gallery of portraits of the women she met in prison, whom she projects into eternity. Almost entirely, her story has left the larger picture of History and concentrates in the second book on the small (hi)stories around her.

### **Embracing suffering as a gift**

Women enduring and surviving Romanian political prisons are quite a miracle. There are, however, some things to be understood. First of all, all the testimonies rest of a very strong ethic foundation. Not giving in under torture and not betraying the people they knew is primarily a question of *moral impossibility* for the witnesses: "how was I to tell about my godfather Drăgoi, or priest Constantinescu." - Elisabeta Rizea questions - "The first married me, the other blessed me then, in the car, when I came back from prison." (Nicolau and Nitu 1993:78). Out of the two possibilities: to collaborate with the communists or not to collaborate, the second one is seen as natural, effortless and in accordance with the unwritten laws of the world, while the first one is considered the deviation, the wicked exception.

Also, for most of them, the pain of losing everything and of being subjected to torture is somehow embraced as a price they willingly pay to protect their loved ones. Not only Lucreția Jurj thinks that she was given the gift to bear the whole suffering for her entire family. Elisabeta Rizea also views suffering as some enduring destiny, implacable and worth all the pain. "But I had been resting for the last two years, they hadn't beaten me for two years, and so I could take the pain again." (Nicolau and Nitu 1993:78) - she genuinely narrates about the moment when the constant beating and torture restarted. In her turn, Anița Nandriș-Cudla is convinced that only the power of God kept them from dying: "And then I knew how big the power of God is and how he can help you." (Nandriș-Cudla 1991:126). We have to consider the fact that both Lucreția Jurj and Elisabeta Rizea, as well as Anița Nandriș-Cudla and other Romanian political prison-survivors have a deep faith in God and that they keep praying, fasting, celebrating Christmas and Easter and following Christian customs even during their resistance and incarceration. They strongly believe that justice and relief will be brought to them in due time by divine intervention. In this respect, their endurance is a matter of *dislocating the aggressor*. Instead of conceiving their aggressors as guilty against themselves, most of these survivors thought of them as guilty against God first and so they moved the whole idea of fighting back, judging and punishing them at a greater level. Very frequently, the witnesses are sure of the divine intervention in the punishment of their aggressors. The traitors who put her in prison are punished by God, Anița Nandriș-Cudla concludes when finding out how her supervisors got convicted for stealing; Elisabeta Rizea thinks the same about Ion Băncescu, who has despised her request of allowing her to use a certain storage place, and she calls for divine justice upon the heads of her wrongdoers, as her mother casts a terrible curse on the head of Cârmu, who almost kills her daughter. This particular aspect constitutes a very important part of women endurance in communist gaols, because the communists take - in their simple view and understanding of history - the place of earthly devils. Torturers are often characterized as brutes, but also as people who have lost their souls and are no longer human beings. In other words, not only a political regime is under attack here, but an entire world of good is being challenged by evil. Humans versus non-humans, life versus death, angels versus demons, Golden age versus Apocalypse - these are just a few of the possible contradictory pairs that symbolically attach themselves to understanding the communist abuse in these testimonies.

## On angels and demons

Unlike the above-mentioned testimonies, in Lena Constante's we are confronted with an atheistic point of view. She also feels the futility of her opposition: "the script had been written. The characters had to play their part. Mine was secondary." (Constante 1992:69). But to her the collective "all", from the testimonies of Elisabeta Rizea or Lucreția Jurj has no meaning any more, overriding the strict delimitations between "angels" and "demons": "my conscience went blind. [...] I shall not be a hero. I said 'yes'". (1992: 69-70). It is here, in her account, where we find an insider's input on the behavioral difference between incarcerated women and men. Most of the women (75 percents, she appreciates) Lena Constante meets in prison are - as she says - obedient to the aggressors' rules ("out of fear, despair, mental apathy, lack of imagination, the wish to gain their executioners' good will or simply to preserve a minimum of physical strength" (1992:128-129). Some of them are "the revolted ones, the disobedient" - of which most are members of the Legion. The third category she calls "the informers and the squealers" and she appreciates as "negligible" among the women, because of their lack of political implication: "most of the women I met were just as 'political' as I was" (1992:129). It is interesting to see how in her account about the penitentiary in Miercurea-Ciuc, Lena Constante is most critical or even cynical when looking at her fellow inmates, whom she sees as an amorphous, passive mob, but even so she admits to their solidarity. For her, however, Christian forgiveness is not a plausible answer to these crimes. The "religion of forgiving one's wrongdoers" cannot have anything to do with the Gulag victims not being able to forgive their torturers: "all of us, the ones who have suffered in our flesh, heart and spirit, are very far - entirely legitimate - from forgiving our executioners" (Constante 1993:88).

Even at this level, most of the women testimonies differ in motivation from those of men: their suffering in prison, under the beating, the inhuman interrogatories and the tortures, is justified by most victims as a Christian response, and not as a political opposition or an ideological resistance. Unlike testimonies from the '80-ies on Romanian communism, where very often the authors explicitly or implicitly convey the feeling that communism is here to stay forever, that Romania has lost any chance for redemption, that Romanians cannot save themselves and that no one will ever save them, in the accounts of these communist incarcerations the demise of communism is - to a certain extent - contemplated as natural projection in the near future. Of course, this hope gradually vanishes over the years, but in most of the accounts it is very much present and fuels the anti-communist position.

## Bibliography

Excerpts were translated into English by the author. The following primary sources were used:

1992. Constante, Lena. *Evadarea tăcută*. 3000 de zile singură în închisorile din România. [The Silent Escape. 3000 days alone in Romanian prisons] In the author's Romanian version. Bucharest: Humanitas

1993. Constante, Lena. *Evadarea imposibilă*. Penitenciarul politic de femei Miercurea-Ciuc 1957-1961 [The Impossible Escape. The Politic Penitentiary for Women in Miercurea-Ciuc 1957-1961]. Bucharest: Editura Fundației Culturale Române.

1991. Nandriș-Cudla, Anița. *20 de ani în Siberia. Destin bucovinean* [20 Years in Siberia. A Destiny of Bucovina]. Bucharest: Humanitas.

1993. Nicolau, Irina and Nițu, Theodor (eds.). *Povestea Elisabetei Rizea din Nucșoara. Mărturia lui Cornel Drăgoi* [The Story of Elisabeta Rizea of Nucsoara. The Testimony of Cornel Dragoi], collected and edited, with a preface by Gabriel Liiceanu. București: Humanitas.

2002. Jurju, Cornel and Budeancă, Cosmin (eds.). *"Suferința nu se dă la frați"*. Mărturia Lucreției Jurj despre rezistența anticomunistă din Apuseni (1948-1958) ["You don't trade suffering with your brothers and sisters". Lucretia Jurj's testimony on the anti-communist resistance in the Apuseni (1948-1958)]. Cluj: Editura Dacia. "Remember. Literatură și totalitarism" series.

## Notes

Lena Constante feels "the fortune of not being a mother" in Miercurea Ciuc, where she feels "all those questions tormenting them, incessantly, day and night, tormenting the mother-women, silent and black-circled around their eyes." (Constante 1993:39). Lucreția Jurj states "usually, everything was worse for those who had children back home" (Jurju and Budeanca 2002:213).

See Lena Constante's notes on the importance of handwork for women in prison (Constante 1992: 80, 92-94, 160). At some point, Lucretia Jurj is given some sowing work and she considers that year a good time. Generally, imposed inactivity is painful for all the women in political prisons: "it was hard to just lie there and not do anything. and so we started learning: foreign languages, geography, history"

(Jurju and Budeanca 2002:207). Or: "a lot of people knew foreign languages really well when they got out of gaol; peasants who learnt English, German and French" (Jurju and Budeancă 232). Elisabeta Rizea tells about her helping Mrs. Antonescu with thread and needles and about Mrs. Antonescu knitting in return, for Elisabeta's two daughters, panties and blouses (see Nicolau and Nitu 1993:95-96, *passim*).

See Elisabeta Rizea's daughter's prison poem, a long verse account of the places and the detention regime of her years in communist incarceration (Nicolau and Nitu 1993:43-48), or Lena Constante's relations on her "work" in prison, i.e. the mental-writing of stories, poetry and dramas: "I only had one medicine at hand, the expression. Giving the reality of words to mere illusion." (Constante 1992: 53)

By contrast, Anita Nandriș-Cudla's story - although also starting from the family and village history - is filled with very personal details of her childhood, with vivid memory-flashes which contribute to the real-effect. For instance: "I thought I might try a bite, maybe it was done. The meat was not ready yet, but I thought it needed some salt. I got up to look for the salt and, during the time that I was looking for the salt jar, a bullet came through the window straight to the stove, where it broke the pot were I had the chicken boiling. Had I not got up for the salt that moment, I would have been hit myself, there, by the stove. That's what it means to have some luck, not to be ready to die just yet." (Nandriș-Cudla 1991:21)

The weight Lucreția Jurj puts in her story on the human group cohesion is significant for her attempt to speak beyond her own interests or even justifications, as well as for her attempt to dissipate a probable collective guilt: "we did not scare anyone while we stayed in the mountains. Some of them talked [to the Securitate -n.m.], but you could not blame them. They were not to be blamed for telling what they knew, with all the beating. it was so hard to keep to yourself, to keep silent. They were not to blame! The people in Răchițele were really brave. Very brave! Poor people!" (Jurju and Budeanca 2002:133). Also, in Elisabeta Rizea's account, avoiding the responsibility of the partisans'death is her first concern: "They shot them and if they shot them it's their business, they might shoot me, too, but I don't want to be the one responsible for their death." (Nicolau and Nitu 1993:62). However, when reminded of those who betrayed under torture, Elisabeta Rizea also absolves them: "poor woman, she got scared... but I could not do it...." (65).

Speaking about how her sister-in-law credulously betrayed them, Lucreția Jurj states "why avoid it, if this is the truth and the truth must be known even if it hurts. This is the most important thing." (2002:148).

Along Anița Nandriș-Cudla's story, we see entire families dying, infectious diseases turning into actual apocalyptic plagues. In 1942, she appreciates that less than a third of the people who were brought with them in Siberia have managed to survive. In these conditions, not only her survival is a miracle, but the survival of her three underage sons is almost an improbability.

In Anița Nandriș-Cudla's story appear a series of misfortunes that would have driven someone else mad or at least resentful, but which she internalizes as predestinations: her mother is fiercely beaten by Russian soldiers and gets paralyzed as a result, her brother helps her family get to the border, but her husband decides at the last minute to go back, two weeks after their deportation the Romanian army comes to her village and the deportations stop (her brothers are fortunately reunited with their mother), the Russian authorities confuse her husband for her husband's brother and deport them all as representatives of the enemy regime and finally, when she is rehabilitated, she comes back to find her home occupied and she has to live at someone else's places until she is given her home back, partially destroyed and completely barren.

Lucreția Jurj thinks that "a man did not get away with it so easily. It was easier for me, a woman, to keep saying no." (2002:187). She feels women had an easier life than men in prison, because men

protected them and watched over them, since - she says - men's guardians were more human. Also, Elisabeta Rizea plays the fool when interrogated, pretending not to understand what they ask her, taking pride in her outsmarting her torturers this way.

"There are many things you could say about friendship in women penitentiaries. From fellowship-friendship to interest-driven friendship, from brotherly friendship to passion friendship. [...] Whispers, the eye-language, holding hands or furtive touches exacerbated the fire of love. Sometimes, through a subtle exchange of fluids, a strange concentration took them to fulfillment. [...] Only three of them were acknowledged lesbians. [...] Convicted to many years behind bars and thus knowing that their youth will shrivel in the penitentiary filth, loving - even a woman - was the most normal way for their stifled instincts." (Constante 1992:239)

"Trying to relive my life from back then, I realize I was doing a great effort of will to prevent myself from thinking. From thinking about me. About the human condition. About causes and purposes. About God and the devils. All those were taboo. 'Danger'. I would rather have fooled around. I was unhappy enough as I was." (Constante 1992: 188)

Silvia Mitricioaei  
Babeş-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
silvia.mitricioaei@yahoo.com

## **Bodies and Human Beings Women in Communist Prisons**

**Abstract:** The present paper deals with the women who were imprisoned for their political beliefs in Communist Romania, the dilemmas and traumas inherent in the process of remembering and recording their suffering. The main focus of the study is the way the internees were seen by their guards and how the internees, in their turn, saw them. This perspective, quite common within the power struggle mechanisms, shapes and regulates the experiences of these victims. The worse enemy in prison is not the guard, the investigator or the system itself but fear. It is the fear which takes complete hold of the individual, fear of oneself in fact. All the situations the internees had found themselves into led to self-knowledge. It was not the system, which could be known to a point, that was unpredictable, but their inner self.

**Keywords:** Romania; Communism; prison; women; torture; Lena Constante; Adriana Georgescu; Lucreția Jurj; Anița Nandriș-Cudla.

The present paper deals with the women who were imprisoned for their political beliefs in Communist Romania, their dilemmas and traumas. The main focus of the study is the way the internees were seen by their guards and how the internees, in their turn, saw them. This perspective, quite common within the power struggle mechanisms, shapes and regulates the experiences of these victims. Bourgeois", "member of the Iron Guard", "member of the Peasant's Party" were not only offensive words, as most people used to think. By this very characteristic, appellations isolate and stigmatize. Counterexamples, represented by the ones susceptible to oppose the system, were needed in order to lead to the emergency of the "new man".

Following the orders received from superiors, the average communist party member did not consider the oppressed as one of his fellow human beings, but a deviation from the norm. They thought that the ones judged and sentenced to years in prison fully deserved their punishment. The existence of these victims was accepted as normal by the members of the party. By developing a sort of defense mechanism, they came to consider the guilty ones no longer human, and they completely dissociated themselves from the latter. "The means of dehumanizing the enemy, according to Bogdan Ficeac, are used by the executioners, most of them ordinary people, in order to make possible the annihilation of the enemy without any hesitation or remorse".\_

Once turned into outlaws, "the enemies of the people" were easy to punish. And the worst punishment was to inculcate their guilt upon them. The public confession of the guilt, as it was attempted in the Pitești experiment, would have led to their reintegration *de facto* within the masses. Whenever the method of reintegrating them was not working, the extermination was the favorite method to be applied.

Incarceration aimed at changing the attitude and then the mentality of the imprisoned. But rehabilitation couldn't be accomplished by the use of words exclusively. Brainwashing also needed through physical torture. This was the interface through which the executioner, who had full control over the internee, could reach to his spirit, his mind and his innermost beliefs. The spirit is lead to the 'path of virtue' by tormenting the body\_. Under this cover, the atrocious tortures the internees were subjected to were directly proportional to the sadistic imagination of the investigators and to the dissatisfactions and the repressed frustrations of the guards.

## **1. "Some sort of watery soup made of cabbage leaves"**

The easiest way to punish the body of the enemy is not by killing him, but by depriving it of water and rest. Malnourished, exhausted, the body would not obey the mind any longer. "They tortured the human nature within me, Lena Constante confesses. They activated a mysterious mechanism. If they had asked me to confess that I had stolen, killed, assassinated my parents in order to be allowed to sleep, I would have done so. I would have signed anything; my death sentence, above everything else"

Dina Balș gives an account of yet another shattering extreme experience: "Probably because of the hunger I started to forget basic things. The day I couldn't remember my own mother's name, I was panic stricken. One full day and night, I reeled in mind all the feminine names I could remember until, by chance, one of the girls talked about Joan d'Arc and so I remembered that my mother's name was Ioana".\_



If in the case of the imprisoned, depriving them of food aimed at alienating them, in the case of the ones deported in Siberia, deprived of the basic living conditions was meant to facilitate their extermination. While crossing the Urals, the deported were decimated. Where food was concerned: "we received food once every 24 hours, tells Anița Nandriș-Cudla. At other times, we were given some sort of watery soup made of cabbage leaves"\_. The last stop, the deportation area meant cold, impossibility of finding food and the hostility of the locals. As the deported were strangers who didn't speak the local language, they were liable to be insubordinate and commit crimes, and thus, the persecutions continued incessantly.

The Romanians who went into hiding in the mountains met with a different fate. Most of the times, they were seen as heroes by those who helped them. They were offered food, clothes, and shelter. Lucreția Jurj, a young woman who followed her husband in the Apuseni Mountains, tells of how the opposition groups were helped out and how their senses had sharpened due to the fact that they were hunted down. When her group was spotted, at the moment of their arrest, the smell of the food eaten by the militiamen had been the alarm signal: "The only words I got to say were: it smells like food out here. They had sat there and had eaten and I could smell it"\_.

The ultimate symbol of malnutrition was the piece of lard and the cheese the internees received while they were transferred from a prison to another in trains. But the most treacherous methods were used in order to starve the internees. The coffee surrogate they received each morning on the one hand, the animal eyelids and hoofs on the other hand were coveted by everybody. And when food deprivation no longer yielded results, they resorted to the opposite, extreme solution. Copious meals, especially in the case of political internees who had a decisive role in investigations, could contain hallucinogenic substances. They only consented to changing an internee's diet when nourishing food represented the temptation of liberty for the latter, when he/she was diagnosed with pulmonary disease or just before the trial. In every cell, the internees who agreed to cooperate were privileged. The decision to cooperate gave birth to discontent which represented another means of psychological torment. Nevertheless, solidarity compensated for it; there are numerous confessions about presents consisting of food and meals the internees prepared for each other.

## **2. Hygiene and disease**

Weak and underfed, the internees were deprived of the basic sustenance means to maintain corporal hygiene. When it comes to this subject, the confessions of the former internees are most evasive, especially when the brutal way of the guardians of invading their intimacy can only lead to such censorship. The weekly showers, used mainly as a means of torture, no longer achieved their preventive role. With just a sordid soap bar and a single towel, the internees could not oppose the system and the animal desires of the guards.

Their most intimate moments led to humiliation, as they could not retort to the inquiring glances of the guards. Considered inferior due to gender differences, they were submitted to a twofold process of dehumanization: they were first used by the guards and investigators to satisfy their sexual desires, sometimes against rules and regulations; secondly, it was them who were behind the bars and the peep-holes.

Beyond the tortures and the investigations, the internees used the most common daily activities as ritual gestures in order to prevent alienation. They did not fear filth because it could lead to disease; the fear of disease and the fear of filth gave rise to different attitudes. Filth was not so much the cause of disease as a purpose pursued by authorities. A wretched internee was either prone to depression or

came to desire the improvement of the situation. In both cases, the result was the internee's collaboration with the investigators. On the other hand, sickness meant weakness, and the internee had to do everything to avoid it because delirium and unconsciousness could be skillfully manipulated by the investigators.

Thus, unlike the filthy communal showers, washing their bodies in private in their cells acquired some sort of ritual value. The small quantity of water they received every for this purpose was minutely shared. The filth they wash away after their release from prison acts as a return; what they try to escape is not the physical filth but the moral trauma caused by incarceration. One more time, the body becomes an intermediary and a substitute for the soul. Another common duty in prisons, the transport of the buckets full of feces, had as purpose the ultimate humiliation of the imprisoned. The stench, the disgust were doubled by the satisfaction of the guards. In their narrow mindedness, they classified the internees as "boyard woman", "bourgeoise", and considered their humiliation as a duty. The higher in rank an internee seemed to be, the greater their contempt and their desire to harass her.

The two unusual examples, Anița Nandriș-Cudla and Lucreția Jurj, illustrate two other perspectives upon personal hygiene: while the latter, fugitive in the mountains with her husband, had to confront only the weather conditions, for the peasant from Bucovina displaced beyond the Polar Circle, the cleanliness of the body was one of the most important demands of the unwritten law of the village. During her long journey across Siberia she came upon Eskimo inhabitants who, to her amazement, never washed their bodies during their entire life. "They would have never taken off their clothes in order to wash their bodies with water, she wrote" \_.

In prison, disease meant extreme exclusion. The sick received but rarely the help of his cell mates. Petty vanities served very well the interests of the system. There was no place for charity neither in prison nor outside of it. The "new man" mustn't be charitable but must selfishly care only about his small fortune, the new idea of equality meaning in fact that everybody should be equally poor and anonymous.

Contrary to every prediction, solidarity did pay off. Most women that made confessions about their incarceration remember about cases when sick women were looked after by their cell mates. The support was most of the times a moral one, as they did not have any drugs; the doctors and the prison's personnel could only understand life in terms of dead or alive. Moreover, most of the internees were diagnosed with tuberculosis, some of them being placed in wards specially intended for the tubercular patients. This was the "privilege" of the political internees which came to be incarcerated with the real felons. During a medical call, Adriana Georgescu, whose incarceration was haunted by disease, was sharply reprimanded: "With you, everything is upside down. You're just a bloody reactionary!" \_.

According to the new regime everything was either black or white, the political inmates had a sick mind, since the truly diseased similarly deserved their illness because of their unhealthy habits. Nicole Valéry-Grossu recalls the brutal pleasure one of the guards took of having these two categories of internees put together in the same ward and having involuntarily used a trope: "Thus, said the guard, the politic women will stay with the syphilitic woman, and at their turn, will become syphilitic. And the syphilitic women will become politic" \_.

### **3. "Shrunk into themselves, into their old age"**

Marked as victims, the sick interacted not only with the political internees but also with the elderly women. In prison, old age did not equate wisdom but the decline of the body. Senility, compulsive

gestures, disease would function as mirrors of the future for the younger internees. Old age was thus *the* ultimatum for the internees who lost all hope of regaining their freedom.

After having been imprisoned for a long period, Lena Constante had to deal with the old age of some of her cell mates. Coming from the outside, the details of old age seemed even more frightening, especially when she could see them in some of the younger internees. "Imprisoned in a communal cell, she noticed, women shrunk into themselves, into their old age, into their illnesses and their desperate loneliness" \_.

The lack of respect towards old women raises the problem of loneliness, goal and means of being of the "new man". One of the punishments the internees were submitted to was the interdiction to work. Without any physical activity to distract their attention from their physical degradation, the imprisoned women and especially the old ones could not think of anything else but of the drama they were experiencing. Thus, each internee ran the risk of becoming a prisoner of her own mind, after all the more dangerous form of incarceration.

On the other hand, the way the women organized themselves, their stories and their selflessness evidenced their humanity. The incapacity of some of these women to help the others would manifest itself physiologically; the moral wickedness would somehow materialize. Especially in the case of Lena Constante and her loneliness, "this mechanism found echoes at the level of the imagination and the dream. When the tree in front of the prison, that she imagined to be the house of a goblin, was about to be cut, a symbolic transfer takes place: "my goblin, shaken by the shock, waved his green arm at me and maybe he said good bye or maybe he asked my help and I couldn't do anything to save him and the saw moved to-and-fro into my flesh, into my heart" \_.

Their emotional response is not in either case to be put on the account of mental disease. These responses represent the awareness of the effects of totalitarian regimes over the human being. Humanist principles or, in the second case, a free imagination were had no place in the system, where uniformity and submission were the dominant features.

#### **4. "An equal number of invisible men"**

Women in communist prisons were deprived not only of the minimum hygiene conditions but also of the communication with men, in their double role of other and lover. The guards, be they men or women, had no gender. It was vital for the internees to feel this way about their guards. If women-guards were considered humane, the men who guarded them were not seen as belonging to the masculine gender, moreover they were no longer seen as belonging to the human race. Their brutal actions, the power they had been granted and that they did not know how to use, their hideous, indistinct faces, are clearly separated from the faces of the men they had left home or that they had met in prison. Annie Samuelli remembers about a man she had met during the transfer by train from one prison to another: "it was for the first time since my arrest that a man looked at me in that way without contempt, without disgust, the first man who didn't want to lie to me, threaten me, or hit me" \_.

He compensated for the brutality of the guards and the manipulation of the investigators.

Inside the prison, communicating through the Morse code with the men in the other cells offered the women the opportunity to be coquette again. The scene the same woman relates is highly emotional. Even the combing of their hair before these "discussions" could intensify their femininity. The men embodied in such situations the father, the brother and the lover at the same time. These small subversive actions, the shared secrets created a strong connection between men and women.

In a similar account Lena Constante, who found out that Harry Brauner's cell was next to hers, compares her feelings with those of her fellow internee, and the manner she chose to communicate with him, writing with her own blood, acquired mystic significance. Later on, when obliged to take a stand in the nearing trial, the woman questioned the morality of her actions, projecting her inner debates on her fellow internee.

The women also projected on men the social characteristics that they desired for the other women internees. The men endured every torture without complaining, were always informed about the latest political changes. Behind the prison walls, men seem real heroes, and the women are aware that is the result of their imagination. "In every cell, besides the women there is an equal number of invisible men whose physical and moral characteristics, always amplified by their imagination, are the topic of almost every conversation" \_.

## 5. "My sparrow story is quite brutal"

Maternity was another particular problem for women in prisons. Some of the internees already had children, others gave birth in prison. The confession of Anița Nandriș-Cudla is illustrative in this respect. Deported to Siberia, separated from her old mother and her husband, with three small children, she had to start life all over again. She had to endure insults, hunger, cold and shortages in a doomed place where, according to popular beliefs, the roosters never crowed. What gave her the strength to make it through was the love for her children and the trust in family values. Her confession begins with the story of her childhood and her family and ends in the same way. The last sentence of her confession, bearing the mark of her old age, comes as an irrevocable sentence: "the love for my family gave me strength to fight all hardship and to save our life" \_.

In the cities, where the unwritten laws of nature no longer coordinate lives and attitudes, the situation of most of the internees is less optimistic than that of Anița Nandriș-Cudla. Their families and their lives were cruelly manipulated because family values were labeled as a bourgeois thing and thus, scorned. The children of the communist era had to sacrifice everything for the country, the one that took care of their well-being.

If in Orwell's novel *1984* the portrayals of children betraying their parents seem utopian or exaggerated, the confessions of these internees testify to cases where entire families were imprisoned because the children informed on or testified against them. In such cases, as in others where orphan children were indoctrinated in the spirit of communist dogma, the dramas of the mothers of these children are beyond belief. Suddenly, those decrees whose purpose was to tear families apart no longer seemed incredible or absurd. But the internees intuitively knew that the investigators used the love for their families against them, to further torment them. Each woman had something to defend outside the prison: relatives, a lover, children. It is at this point that the blackmail started and the method never failed. The atrocity became unbearable when the internees found out, from false sources that their relatives had been arrested or killed.

It was not only human laws such as civilization and family that were abolished through a regressive process. Nature's laws were abolished too. The trees from the prison yard were cut, any form of life was either camouflaged or destroyed. Even the birds which nested in the surroundings were sadistically killed, their singing being deemed as conducive to relaxation. The image of the birds, parents and offspring, had multiple significances for the internees: they associated their organization and attachment with family relations, their flight with liberty; beyond the bars, the birds lead a normal, happy life.

## 6. "A word as heavy as a blow"

The worse enemy in prison is not the guard, the investigator or the system itself but fear. It is the fear which takes complete hold of the individual, the fear of oneself in fact. All the situations the internees had found themselves into led to self-knowledge. It was not the system, which could be known to a point, that was unpredictable, but their inner self. All confessions, without exception, come to a point where they theorized upon fear. And each theorization has a close connection with the body.

Fear can be projected outside the body, as Lucreția Jurj did: "I remember how the gun fires shed light around me. I know for sure that when I entered the woods I checked my dress to see if it didn't have holes in it." In this case, the fear of death is filtered by the fear for her body and lessened by the pretext of the dress, as an external delimitation and a symbolic shield for the body.

Obliged to use language in order to survive life in prison, Lena Constante tries to tame fear by putting it into words. "How could I voice this fear? I would need a unique word, she said (.) A word as heavy as a blow (.) The fear that twisted the chest, somewhere in the upper left, in a spot where - usually - there's nothing. The heart, a word made out of flesh. A word made out of blood. This word doesn't exist". Varvara, a Russian woman from the story of Adriana Georgescu, defines the fear created and exploited by the system. The highest degree of fear is the fear of oneself. And overcoming one's fear equals liberty.

## 7. Conclusions

The dehumanization process that the political internees in the Romanian communist prisons were subjected to can be considered exemplary. The 'victim' label, the trauma they experienced both inside and after their release from prison, the frustration caused by their status as outlaws, the lucidity about the direction of the totalitarian society inside which they were manipulated and made into mere pawns, all these call for a careful analysis (perhaps one informed by trauma theory) of the victimization process. Women seem to provide the most appropriate cases in point for the illustration of some of the repressive methods used by the totalitarian terror machine. Motherhood for example can be exploited by the grey eminences of torture only in the case of women. Although this is just one example, there are countless aspects of the situation, from anatomical limitations to emotional traits.

## Notes/ Works Cited

Balș, Dina, *Drumuri pustiite*, București: Cartea Românească Publishing House, 1993.

Cernat, Paul, *Un enfer du corps: le Goulag Roumain*, in "Euresis", nr. 3-4, 2006

Cesereanu, Ruxandra, *Gulagul în conștiința românească. Memorialistica și literatura închisorilor și lagărelor comuniste (eseu de mentalitate)*, IInd edition, revised and complete, Iași, Polirom Publishing House, 2005

Constante, Lena, *Evadarea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc 1957-1961*, "Biblioteca memoriei" collection, București, Roumanian Cultural Foundation Publishing House, 1993

Constante, Lena, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România*, 2nd ed. , București, Florile dalbe Publishing House, 1995

Ficeac, Bogdan, *Tehnici de manipulare*, V. ed, Nemira Publishing House, București, 2004

Georgescu, Adriana, *La început a fost sfârșitul. Dictatura roșie la București*, IInd edition, revised, foreword by Monica Lovinescu, București, Memoria Cultural Foundation, 1999

Jurju, Cornel and Cosmin Budeancă, *Suferința nu se dă la frați...: mărturia Lucreției Jurj despre rezistența anticomunistă din Apuseni (1948 - 1958)*, Dacia Publishing House, Cluj-Napoca, 2002

Nandriș-Cudla, Anița, *20 de ani în Siberia. Destin bucovinean*, Humanitas Publishing House, București, 1991

Samuelli, Annie, *Gratiile despărțitoare*, IInd edition revised and completed, translation Adriana Arsenescu, foreword Micael Ghițescu, București, Fundația Culturală Memoria, 2001

Valéry-Grossu Nicole, *Binecuvîntată fii, închisoare....O fostă deținută politică din România vorbește*, translation Mioara Izverna, București, Univers Publishing House, 1997

[www.memoria.ro](http://www.memoria.ro)

## Notes

Ficeac, Bogdan , *Tehnici de manipulare*, V. ed, Nemira Publishing House, 2004, București, p. 40; here's how Lena Constante describes a scene of her own lawsuit: "The courtroom was full of party members. Paid communists. They had been ordered to create an unfavourable environment for the accused persons. Blind, deaf, dehumanized, influenced by collective rage, by the meaningless chatter of the rulers, by hate, greed and fear, the irresponsible laughed." (in *Evadarea tăcută*, her memoirs, p. 117, see below)

Cernat, Paul, *Un enfer du corps: le Goulag Roumain*, in "Euresis", nr. 3-4, 2006, p.304

Constante, Lena, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România*, 2nd ed. , București, Florile dalbe Publishing House, 1995, pp. 66-67; as the judgment approaches and the meals become slightly better, the internee begins to guess the mind game played by the investigators: "With a full stomach, my numb spirit became free. Released from the physical constraints, it became more sensitive to moral torments, to my loneliness, to my worries, to the judgment that was to come" (p. 110)

Balș, Dina, *Drumuri pustiite*, , Cartea Românească Publishing House, București, 1993, pp. 65-66

Nandriș-Cudla, Anița , *20 de ani în Siberia. Destin bucovinean*, Humanitas Publishing House, București, 1991, p. 61

Jurju Cornel, Budeancă Cosmin, *Suferinta nu se dă la frații...: mărturia Lucreției Jurj despre rezistența anticomunistă din Apuseni (1948 - 1958)*, Dacia Publishing House, Cluj-Napoca, 2002, p. 148

Anița Nandriș-Cudla, *op. cit.*, p. 134

Georgescu Adriana , *La început a fost sfârșitul. Dictatura roșie la București*, IInd edition, revised, foreword by Monica Lovinescu, București, Memoria Cultural Foundation, 1999, p. 148

Valéry-Grossu Nicole , *Binecuvîntată fii, închisoare....O fostă deținută politică din România vorbește*, translation Mioara Izverna, București, Univers Publishing House, 1997, p. 161

Constante Lena , *Evadarea imposibilă. Penitenciarul politic de femei Miercurea Ciuc 1957-1961*, "Biblioteca memoriei" collection, București, Roumanian Cultural Foundation Publishing House , 1993, p. 164

Samuelli Annie , *Gratiile despărțitoare*, IInd edition revised and completed, translation Adriana Arsenescu, foreword Micael Ghițescu, București, Fundația Culturală Memoria, 2001, p. 112

Constante Lena , *Evadarea tăcută*, p. 208

Samuelli Annie , *op. cit.*, p. 81

*Ibidem*, pp. 41-42; embellishing oneself becomes a real ritual: "Alice, who was very careful with her appearance, and who never bothered to tap the walls, said she wanted to speak to him as well. First of all she combed her hair, she wetted her eyebrows with saliva till they shone, straightened her white shirt and tied a black ribbon under her collar" (p. 41)

*Ibidem*, p. 77

Nandriș-Cudla Anița , *op. cit.*, p.144

Jurju Cornel, Budeancă Cosmin , *op. cit.*, p. 129

Constante Lena , *Evadarea tăcută*, p. 107: "I imagined a cricket which had pierced my skull. Incessantly eating away the white substance of my brain, it fed on my thoughts, my memories, turning present and past in , and all my thoughts, even the ones forgotten and lost, turned in to pain."

Constante Lena , *op. cit.*, pp. 10-11

Georgescu Adriana, *op. cit.*, p. 97: " Fear! Their great discovery! The fear of talking too much, the fear of not talking enough, the fear of talking in your sleep, the fear of strangers, the fear of your own children, the fear of your husband, the fear of yourself. This is the worse: the fear of yourself."

Sanda Cordoș  
Babes-Bolyai University, Cluj, Romania  
sandacordos@yahoo.fr

## **La grande expérimentation de la pédagogie communiste: la rééducation a Pitești /The Large-Scale Experiment of the Communist Pedagogy: the Re-education at Pitești**

**Abstract:** Starting from direct or indirect statements by ex-political prisoners, this essay aims to describe the most violent carceral phenomenon Romanians witnessed in the 1950s: the re-education in the Pitești prison, where young prisoners (for the larger part students) were subjected to atrocious experiments aimed at brainwashing and unhindered indoctrination with communist dogma. The text is also concerned with the difficulties inherent in such confessions for those who present their testimonies.

**Keywords:** Romania; Communism; Pitești prison; re-education; self unmasking; external unmasking; robotization.

Tout en attirant l'attention sur le fait que le pouvoir communiste puise ses ressources permanentes à l'idéologie utopique, prétendument scientifique et rationnelle, qui n'admet que l'adhésion enthousiaste et sans réserves, Alain Besançon note:

< l'éducation communiste ne consiste pas à persuader les sujets de *vouloir* le socialisme, mais de le *voir*. Le Parti ne met pas seulement son énergie à construire le socialisme, mais à faire admettre la fiction qu'il fonctionne déjà, qu'il est incarné actuellement et à obtenir des sujets la reconnaissance de cette fiction > (*Les Origines intellectuelles du Léninisme*) .

Il y a pourtant des moments où les éducateurs communistes font un pas en avant - vers ce que le chercheur français appelle l'Empire du faux - et ils forcent leurs sujets non pas seulement à vouloir et à voir le communisme, mais, plus que cela, à le pratiquer, en les forçant, donc, à apprendre, avec le langage de la propagande, les moyens de coercition spécifiques à l'appareil répressif. En visant à la transformation du sujet de la répression dans un élément actif, la transformation de la victime en bourreau (le plus fort des arguments pour une société étant celui qu'on peut liquider les innocents et les non-convaincus), ce type d'expérience, appelée justement à être pratiquée, on le sait, dans le pénitencier de Pitești entre 1949-1951, et transplanté ensuite - avec moins de succès - dans d'autres prisons politiques.

D. Bacu, le premier des chroniqueurs de Pitești (son ouvrage *Pitești. La Buchenwald se murea mai ușor* a paru, dans une première édition, à l'étranger, en 1963, et au pays, en 1991) a profondément compris que la motivation sur laquelle a été bâti le phénomène en entier a été fournie par < une imagination délirante >, par le désir monstrueux du pouvoir de mettre à l'œuvre les thèses idéologiques relatives à la naissance de < l'être nouveau > :

< Ce qui s'est passé à Pitești aurait pu arriver n'importe où. Car il ne s'agissait pas d'une volonté de pouvoir relatif à un autre pouvoir. Mais d'une expérience poussée méthodiquement, scientifiquement pour déterminer jusqu'à quel point l'esprit était malléable et l'être humain réductible au niveau de son



milieu ; le sens du réel fragile - expérience qui concrétisait le désir d'instaurer un nouvel ordre, porteur de la certitude affreuse que l'être humain n'était qu'une créature sociale, qu'un robot pensant >.

Une fois mis en pratique, le mécanisme de la robotisation ne saurait engendrer que des situations existentielles cauchemardesques ; car il ne s'agit pas ici de dicter un tel langage ou une telle conduite (lesquels peuvent encore mimer l'obédience, en gardant un côté dual), mais d'imposer des structures psychiques nouvelles. Par la rééducation, le détenu était obligé à quitter sa propre vie pour entrer dans un schéma intérieur fabriqué en série, selon les préceptes du dogme idéologique, et la preuve édifiante que l'âme d'emprunt fonctionnait, se fondait sur l'examen de la victime en posture de rééducateur-bourreau.

De manière scrupuleuse, D. Bacu refait la structure de l'expérience, consommée en deux temps :

< Elle était constituée, en fait, de deux phases bien distinctes : le démasquement extérieur et intérieur. Celui-la n'était que l'amplification jusqu'au paroxysme des enquêtes faites par la Securitate communiste dont les méthodes de torture étaient poussées des fois jusqu'à l'absurde. Le vrai but était le démasquement intérieur et c'est sur celui-ci que l'on insistait avec plus d'aplomb >.

Il est très important à voir les étapes de ce démasquement intérieur, parce que, si à Pitești elles ont pris des formes extrêmement violentes (puisque l'on voulait de résultats immédiats), elles peuvent se retrouver, de manière euphémistique, à l'usage des masses, en tant que principes constants du processus de destruction de la mentalité roumaine traditionnelle : l'abandon de la foi en Dieu, l'arrachement de la tradition historique, la séparation violente de la famille, l'affaiblissement de la confiance en les anciens maîtres, en l'éducation traditionnelle et, enfin, l'effondrement du propre moi par ce que l'on a appelé < l'autobiographie > :

< L'étudiant n'était plus capable, après avoir conçu cette autobiographie, d'avoir d'initiative même de nature symbolique, se trouvant dans la situation d'avoir honte de regarder en lui, dans son propre âme, qu'il déformait à tel point que tout en la regardant, il était terrifié >.

Sur ce trajet commun de lavage de cerveau, d'extirpation de mémoire, l'inventivité personnelle des rééducateurs avait pleine liberté de mouvement, dans une émulation, évidemment encouragée, de créer de nouveaux moyens de torture physique et psychique. Parmi les nombreuses preuves qu'apporte D. Bacu en ce sens, je m'arrête à un seul cas : parmi les enfermés à Pitești il y avait aussi des élèves de 18 ans, qui n'avaient pas de passé politique, trop jeunes pour avoir des péchés capitaux à avouer ; pour être soumis, pourtant, aux démasquements intérieurs, ils ont d'abord été rééduqués en légionnaires à l'ordre et sous la surveillance de Țurcanu. Voici le témoignage de cette expérimentation aberrante fait à D. Bacu par l'un des rééducateurs y impliqués :

< En exploitant l'enclenche de la croyance chrétienne, je leur ai enseigné des Psaumes et des prières, j'ai parlé théologie avec eux, je les ai conseillés, je leur ai recommandé le jeun, etc. [...] Quant à leur enclenche au patriotisme, je l'ai stimulé par l'apprentissage des chants patriotiques, légionnaires, des lois et des normes de conduite qui devaient être scrupuleusement respectées par le jeune homme qui voulait y entrer. Lorsque l'on a pensé que leur apprentissage était suffisant, on les a emmenés dans un autre cachot. Là-bas ils se sont trouvés sous le fouet des démasquements. [...] Il est facile à imaginer le changement qui survenait dans l'âme d'un jeune homme de moins de vingt ans en se rendant compte que celui qui avait quelques jours auparavant été l'exemple de dignité et d'intégrité, se trouvait devant lui en dénonciateur ordinaire >.

D. Bacu n'a pas connu personnellement le processus de rééducation ; détenu politique dans quelques prisons de l'époque, il comprend tout de même la monstruosité de cet attentat à la mémoire dirigé par le pouvoir, et il se rapproche des anciens emprisonnés à Pitești non seulement par ce désir de cueillir le plus de données possible, mais aussi en faisant montre d'une générosité fraternelle à l'égard de ceux qui

ont traversé l'enfer. Son livre se construit effectivement autour de ces deux attitudes. Le témoignage de D. Bacu, conçu comme un < avertissement > et un dénoncement des faits qu'il évoque dans leur entière brutalité ce qui confère au livre un caractère monographique sobre (manuel terrifiant des atrocités totalitaires), engendre également une démarche interprétative pratiquée, sans ostentation, sous le fanal de la morale chrétienne. Ainsi, toute l'expérience peut-elle recouvrir un sens rédempteur :

< La souffrance de toute une nation se projette dans sa souffrance [celle de la ville de Pitești]. Sa traversée par l'enfer est la nôtre, notre propre traversée. Sa résurrection du tombeau de Pitești renforce notre confiance que la résurrection de toute la nation est possible quelque lourd que soit le fardeau de nos péchés >.

A des décennies après sa parution, le livre de D. Bacu reste l'une des premières répliques, de grande force, à l'égard du pouvoir communiste et de ses atroces fictions : la mémoire ne saurait jamais être extirpée quels que soient les moyens de torture, idéologiquement légitimes et pathologiquement explicables. Emprisonnée au pays, elle trouve les ressources de renaître ailleurs, dans une superbe démonstration que l'identité communautaire ne relève pas des énoncés politiques éphémères et abusifs, mais qu'elle construit un effet de mentalité profondément enraciné, ce qui fait D. Bacu exprimer une amère profession de foi :

< Tant qu'il y aurait des loups de steppes qui hurlent au foyer et tant que nos frères resteront passifs sans mot dire c'est nous qui avons le devoir de devenir la mémoire itinérante >.

Marcel Petrișor, un autre ancien détenu politique, n'est pas passé par Pitești, mais il accorde, dans son évocation *Mémoires I, La Forteresse 13, Conversations de détention*, une place centrale au phénomène de la rééducation. Conscient de la < suprématie > que tient la prison de Pitești dans la monstrueuse géographie des souffrances roumaines, Marcel Petrișor situe son propre histoire dans un arrière-plan pour placer au premier plan les informations sur le processus de rééducation, en valorisant les témoignages des trois des survivants de Pitești avec lesquels il a partagé un cachot dans la prison de Jilava. À part la déposition proprement-dite concernant la rééducation, d'une importance significative sont ses observations sur l'état psychique des anciens détenus de Pitești, encore marqués, en 1958 déjà (sept ans après avoir vécu cette expérience), par la crainte que l'on ne mît au point un < nouveau déchirement de leurs âmes pour qu'ils devinrent, chacun, le tortionnaire des autres >.

Malheureusement, les accessoires fictionnels auxquels a recours Marcel Petrișor (il écrit, au fond, un roman autobiographique) nuisent à la qualité et à la prégnance de l'information : des trois camarades de prison, deux seulement gardent leurs propres noms (Constantin Oprișan et Iosif V. Iosif), l'autre recevant le baptême de la fiction : Gore Bolovan. Le nom inventé semble cacher l'identité réelle du prêtre Gheorghe Calciu, qui n'a pas besoin de travesti, pour son destin tellement sinueux, de trouble, et entièrement assumé (ancien acolyte de Turcanu, l'un des chefs de la rééducation, converti au christianisme).

En dernière instance, *Les Mémoires* de Marcel Petrișor (il s'agit, en fait, de faux mémoires, par cette non-identification de l'auteur à son personnage auquel il donne une identité fictionnelle, Mircea Petre, et aussi parce qu'ils sont écrits à la troisième personne du singulier) mettent en cause un rapport mal compris entre la littérature et la fiction ; les deux termes ne se superposent pas toujours. Il y a quelques particularités des textes mémorialistes qui déterminent leur qualité littéraire, mais elles ne sont pas tributaires à la fiction. Elles relèvent de la cohérence de la vision, de l'authenticité de l'expression, de la qualité et de la disposition de l'information narrative, etc. Ce que l'on observe en l'occurrence c'est la tendance évidente de l'auteur à faire de la littérature (à moitié explicable par le statut de prosateur de Marcel Petrișor) ce qui donne une touche artificielle à un texte qui, d'après son titre, se revendique de la mémorialistique, un genre qui appartient par excellence à l'authenticité et à l'ouverture de l'écriture du moi.

Les choses peuvent être regardées tout de même sous un autre angle, au moment où l'appel à la fiction se fait non pour réaliser, de manière délibérée, des effets littéraires, mais demandé par des exigences intérieures. Cela parce que rarement ceux qui se rappellent les années de prison ont l'intention de faire de la littérature; leur écriture veut surtout veiller à l'impératif de la vérité. Et pourtant, quelquefois, ils se verront obligés à avoir recours aux moyens de la fiction en substituant (en cachant) par le biais de l'invention, des fragments de réalité. Eux-mêmes, les témoins qui écrivent des dépositions interdites au risque de leur liberté, eux, faire des gestes de traîtres ? Pourtant cela n'est qu'une < trahison > nécessaire, une alliance avec la fiction qui lisse la voie vers la réalité atroce, insupportable. On fait ainsi appel au rôle protecteur de guérison qu'a la fiction, que par son intermédiaire les autres soient défendus (un procédé employé par Adriana Georgescu dans *Au commencement fut la fin*), ou que soit défendue sa propre subjectivité traumatisée. Là où le moi se trouve en difficulté ou bien dans l'impossibilité même de se dire, il se projette et s'ouvre à la fois dans un soi fictionnel. Ce transfert (cette < trahison >) dans le plan formel reste fidèle, en échange, au contenu authentique, réel, de l'expérience terrifiante, en l'occurrence carcérale. Le mécanisme psychologique (esquissé de manière trop simpliste bien qu'il exige une analyse plus ample) entraîne dans l'espace de l'écriture une mutation de l'espèce narrative : à la place du mémoriel (où il y a un < je > qui parle de son < moi > réel) c'est le roman autobiographique qui fait son apparition (où il y a un < je > qui parle de son < moi > réel mais par le biais d'un < soi > inventé qui n'existe donc pas en réalité.)

Pour évoquer les années de prison, Costin Merișca choisit (comme Marcel Petrișor dans *Le Fort 13*) la même voie de la fiction, dans un roman autobiographique significatif pour l'espace de la prose dépositionnelle roumaine : *La Contrée de la Géhenne (Tărîmul Gheenei)*. L'auteur évolue au centre de son évocation sous une identité fictive ayant un nom expressément exotique qui frappe par son invraisemblance : Emil Cortez. Sous cette figure d'emprunt (qui assure de nouveau la distance protectrice, nécessaire au témoignage), Costin Merișca réussit à donner expression à son parcours carcéral. Arrêté à l'époque de ses études universitaires à Bucarest, condamné à cinq ans de prison ferme (après avoir déjà connu les prisons de Suceava et de Jilava), il est passé par la rééducation de Pitești et a été ensuite envoyé en tant que rééducateur à Gherla, pour mener sa condamnation à terme au Canal, à l'époque où fonctionnaient là-bas les fameuses brigades étudiantes treize et quatorze (ou, heureusement pour lui, Merișca n'a pas été inclus). *La Contrée de la Géhenne* est donc le premier témoignage fait au pays par un ancien prisonnier de Pitești ; même de ce point de vue seulement, le livre doit être considéré comme une parution de première importance.

Un autre rééduqué, le prêtre Gheorghe Calciu, témoigne :

< En 1977, je m'étais mis à écrire une espèce de journal de l'histoire spirituelle de Pitești. [...] Des fois je m'arrêtais à tâtons sur un mot, d'abord timidement, ensuite plus audacieusement, ensuite plus intensément jusqu'à la folie. Le mot n'était plus qu'un enchaînement de lettres ou de sons. Cela ne faisait pas sens, cela ne me disait rien. Je me disais : coups de pied, ou chagrin, ou prière, ou malédiction. Je pouvais les substituer l'un à l'autre sans aucun changement : rien ne me disait rien. Je disais < cellule de prison > et le mot se taisait. Je pouvais dire < Ilulece > ou < lelluce > ou < llucele >. Tout était vide de sens et absurde. > (*Préface* à D. Bacu, *Pitești*)

Costin Merișca triomphe donc du mutisme et de l'insuffisance des mots, et il réussit à donner, par un témoignage déchirant, l'image de la monstrueuse expérimentation à Pitești. Le grand mérite de l'écrivain est d'avoir trouvé le ton approprié à l'écriture, en remplaçant les justifications pathétiques par l'observation, en faisant la discipline de ses interventions émotionnelles en faveur d'une écriture sobre, précise, en se montrant un analyste qui sait garder dans la page les annotations de sa lucidité, quoiqu'elle se soit cristallisée dans un combat désespéré avec des forces cauchemardesques.

C'est une chose bien connue que la vie dans la prison de Pitești, sous les ordres diaboliques de Țurcanu, a pris, pour les emprisonnés, des formes apocalyptiques. À côté des violences habituelles, quotidiennes, Costin Merișca retient aussi quelques-unes des formes extrêmes de la terreur ; pas une,

tout de meme, ne saurait dépasser en atrocité la transformation du rituel du bapteme dans une effrayante condamnation a mort au nom d'un athéisme rationnel dégradant pour l'essence meme de la raison :

< Zut ! J crois que çui-la, n'a pas reçu le bapteme, rit-il [Țurcanu] avec dégout. Et en adressant la parole a ses anciens collaborateurs : Qui est Ion d'entre vous ? Un type fit un pas en avant. Prends deux apprentis et emmene-les aux eaux du Jourdain. Ils les pousserent vers le récipient au-dessous de la fenetre, plein d'urine et d'excréments. Celui que l'on a appointé comme baptiste, empoigna fermement Niță de par la nuque et lui enfonça la tete en entier dans le bassin. Lorsqu'il vit que celui-ci se mit a s'agiter, il le lâcha pour qu'il reprît son souffle. Quelque chose de jaune et de pestilence ruisselait de ses cheveux, sur son visage et sur ses vetements. -Dis-moi, t'as senti la transfiguration ? >

Des témoins et des bénéficiaires des méthodes, de l'excessive méthode de la pédagogie totalitaire, les détenus se retrouvent démunis de tout soutien pour la consolidation de leur résistance intérieure ; le regne de la terreur semble sans fin :

< Mais l'épouvante s'amplifiait surtout a cause d'une autre raison : lors d'une enquete habituelle de la Securitate, si vous avez résisté et réussi a passer sous silence certaines choses pour une semaine ou un mois- c'est définitif et vous l'avez échappé belle, car l'enquete ne dure pas plus. Or, ici, c'était clair, que cet état, tous les coups continueraient non pas des mois durant, mais des années d'affilée, jusqu'a ce que chacun menait a terme sa peine [.]. Ce calcul et les nerfs qui ne pouvaient pas infiniment y résister faisaient en fin de compte tous céder >.

Rééduqué, Emil Cortez fait montre de son attachement a la cause, en déniait sa croyance et dénonçant les infidélités de sa propre famille (son pere et son frere) a l'égard du régime. Traumatisé, le psychique de la victime est modelé selon le désir de ses bourreaux (parmi lesquels il se range a son tour). Comme a un robot authentique, on lui a inoculé des commandes difficiles a effacer qui menent a la haine, a la violence, a la trahison ; le simple souvenir de l'image de Țurcanu (meme loin de celui-ci) peut déclencher des actes d'obéissance ou de délation :

< La pensée meme qu'un beau jour il aurait pu rencontrer Țurcanu et ses sujets lui faisait éprouver une terreur aveugle. Il cherchait meme des justifications argumentées par acquis de conscience. Il se disait par exemple qu'a notre époque communiste l'individu était subordonné a une cause. La cause passe donc avant tout. Par conséquent en éthique aussi il faut y avoir des mutations radicales. Il n'est pas immoral de dénoncer un individu ou une action qui contrevient a la cause générale ! Ce serait immoral que de la cacher ! >

Il n'est pas étonnant donc que pour des enfermés de Pitești, le stigmat persiste malgré le temps ; au Canal, un programme des autres détenus, avait comme priorité l'isolement des rééduqués, aussi que, pour quelques autres, la seule solution concernant ceux qui étaient passés par Pitești semblait etre le lynchage :

< Tiens, ceux-la doivent pas rester en liberté. [...] Ceux-la seraient les gens les plus dangereux en liberté. Alors, trouvons-leur un passeport pour.l'au-dela >.

La façon dont ces gens trouveront leur propre mémoire et leurs propres reperes existentiels, la maniere dont ils trouveront ensuite la force de vivre et le chemin vers les autres en intégrant une expérience de vie portée a travers l'enfer, cela semble, pour nous les autres, un parcours incompréhensible. Il nous reste la chance et le devoir d'obéir jusqu'au bout a leurs dires. Meme si cela n'est pas, selon l'avertissement de Paul Goga, qui fait la préface du livre, une lecture/écoute agréable. < Lecture profitable > nous souhaite Paul Goma. Que cela soit ainsi.

## Bibliographie

D. Bacu, *Pitești. La Buchenwald se murea mai ușor (A Buchenwald la mort était plus facile)*, préface par le Prete Gheorghe Calciu, București, Ed. Atlantida, 1963, 1991

Alain Besançon, *Les Origines intellectuelles du Léninisme*, Paris, Ed. Calmann-Lévy, 1977

Adriana Georgescu, *La început a fost sfârșitul (Au commencement fut la fin)*, édition de Micaela Ghițescu, préface par Monica Lovinescu, București, Ed. Humanitas, 1992

Costin Merișca, *Tărîmul Gheenei (La Contrée de la Géhenne)*, préface par Paul Goma, Galați, Ed. Porto Franco, 1993

Marcel Petrișor, *Memorii I. Fortăreața 13 (Mémoires I, La Forteresse 13)*, București, Ed. Meridiane, 1991

Alin Mureșan

The Institute for the Investigation of the Crimes of Communism in Romania  
alin.muresan@yahoo.com

## Expressing the Inexpressible

**Abstract:** This article provides a survey of the main memoirs volumes about the Pitești "experiment" and aims to offer a description, in terms of both style and emotion, of how the victims relate to their past tortures. For each volume, several qualities and drawbacks are indicated through the lens of a reader who wishes to find more precise information about what is meant by the so-called "re-education through torture."

**Keywords:** Romania; Communism; the Pitești prison; memoirs; victims; torture; guilt.

Many of the victims of the inhuman "Pitești experiment" believe that perhaps too much has been written about the abominable tortures carried out in the above-mentioned prison. Their reactions are

understandable, because those who suppress their traumas do not find any pleasure in remembering or reliving all the events that they have tried to forget. However, it is obvious that the memoirs of those former prisoners, who believed these confessions to be important, are not satisfactory for a researcher who wants not only to retrieve the whole truth, but also to understand the administrative mechanisms that led to the "experiment". Given the overwhelming number of studies relevant to this issue, I have selected those works that are written by authors who experienced the Pitești 'experiment' directly and that stand out through their stylistic achievement and perspective. Since I cannot possibly refer to all the books related to this case, I shall choose some representative volumes which are remarkable from a stylistic point of view, as well as through their particular approach to the Pitești phenomenon.

In *Jertfa. (Transfigurări) (Sacrifice. Transfigurations)*, the author resorts to an alter ego in Pep Leonte's person in order to avoid any direct references to his own person; thus, he prefers to write in the third person singular. A great particularity of this book, which makes it unique within the corpus of memoirs related to Pitești, is its parsimony as concerns the immediate, physical details of the prison. The book is centred on the feelings and spiritual transformations of Pep Leonte (and many other inmates around him) and it teems with philosophical considerations. The language of the book is adapted to the academic message *par excellence* that the author wants to give, albeit he makes the reading easy through his alert narrative style. Although the author's preference for suggestive comparisons is obvious, he does not make overabundant use of tropes.

Great artistry is also evidenced by the work of Mihai Buracu. He was a Romanian language teacher, and as such he is one of the few victims to whom the formal aspects of his writing are as important as his confession. Stylistic self-awareness is very powerful and his narrative is extremely ornate; the introductory chapter is exceptional in that here the author's self-consciousness takes the form of an interlaid reiteration of the formula "I am the scribe". The entire text redeems the turmoil and the inner struggle of the author, unsatisfied with his attempt to explain to himself the ordeal that he and his fellow inmates go through: "At Pitești, while they could not put us on the stake and burn us as they pleased, they took great pleasure in burning us on the inside".

The writing occasions a return to the years of torture, and the story is for its larger part narrated in the present tense. Showing that he is taking his role as a scribe seriously, Buracu feels the need to frame his Pitești experience within the events before the arrest and after his release. He also notices that the bestiality, the manipulation and the fraternal feud from Pitești were revived four decades later during the miners' invasion of Bucharest in a so-called democratic regime, which was nevertheless ruled by the same old organizational structures. Unfortunately, when it came out, the book faced a *quasi* universal problem: due to lack of funding, it was published in very few copies, so today it is a rarity. The book would have probably had a different fate if it had had a larger visibility and had benefited from more professional editing.

Traian Popescu is another ex-convict who captures the theme of suffering in his writing. Although he lacks stylistic abilities and is fond of exactness and simplification (due to his professional training), his story is original, because the torturing he endured turned him into a music writer in jail, despite his lack of any previous knowledge about music. In *Experimentul Pitești. Mucenie si satanizare (The Pitești Experiment: Expiation and Demonisation)*, Popescu is one of the first to assert what happened in the Romanian communist prisons. The author writes less about the cruel facts or the daily misery endured in prison and more about the personal involvement of some more or less guilty victims (a confusion intentionally induced by the Securitate), as well as about the architects that staged the events. His considerations regarding the culprits are rather intuitive, due to the fact that he has not had the opportunity to study the documents of re-education trials. Nevertheless, the situation changes when Popescu evaluates the effects and the purposes of the experiment, as he manages to provide some interesting valid assumptions. For instance, he claims that the endless tortures from Pitești led to two major reactions from the victims: first, there were the martyrs, those ennobled by their suffering; secondly, the weak characters, those who gave up and ended up as demonic instruments. In between

these two antagonistic attitudes comes an entire spectrum of possible nuances. The book's structure is not that of a memoir, not in the classical sense, that is, but rather that of a collection of analyses whereby the author gives a comprehensive examination of "the experiment", as well as of his own artistic creation.

One of the facts that characterize Gheorghe Bâgu's book is confessed by the author in the beginning: his memories were written in the seventies, that being the reason behind some of the excerpts. The tone of the book is full of pathos, as the author tries to lyrically describe the feeling of horror about his impending future arrest. The text oscillates between a distant tone and an emotional description of the author's traumas, the language being neither too fastidious, nor overtly concerned for the artistic style.

His suffering is visible in his accurate description of the tough prison situation: the misery, the hunger, the rats, the fear. Because of the time in which he writes, Bâgu describes with accuracy the way in which he tells his roommates about celebrating Christmas and the New Year in Moldavia; this digression in fact exempts him from making political considerations (almost absent from the book, as if he was constructing a justification for himself, should the secret service "Securitate" find the manuscript). There are other digressions, for example whole pages in which he describes life in the post-war times or the reasons for which he was arrested.

Another illustration can be found in Eugen Măgirescu's booklet *Moara dracilor* (*The Devils' Mill*). As the volume was written in 1987, probably under difficult conditions and on the run, it is very concise (26 pages in total) and it deals exclusively with the author's personal "self-unmasking", with the exception of a few general considerations on the way in which Pitești was intercepted. Although of intellectual education and with a clean writing, Măgirescu uses an almost expeditious style for his published journal: the phrases are short, almost free of tropes, the description would be cold were it not for the suffering it conveys.

Another distinct element is the stance adopted by the author towards his own involvement in torture. Măgirescu was one of the young people who were most frequently used in applying torture, because he was one of the students from Iasi who were known for their high study skills, as well as their nationalistic activities (for which he was sentenced before the communists came to power). Physically destroyed, he cracked up and joined the teams of the aggressors, which he does not avoid admitting; however, he devotes a much larger number of pages to describing the tortures endured by himself compared to the ones in which he talks about his destiny after his fall. That comes, of course, from a complex of guilt towards the ones he physically abused, but also from his discontent with the mistaken comprehension of the responsibilities of those involved in acts of torture. That being said, although he claims that his writings are for the enrichment of testimonial collections, in reality the content of his memories is very poor in data and facts.

A testimonial at least as important from the point of view of the author's involvement is the one by Octavian Voinea. He was tortured, became an informant, sided with the aggressors, was investigated, and sentenced in the "Turcanu et alia" trial; he was a witness for prosecution in the second re-education and, again, a victim of the concentration regime. Unfortunately, all those ups and downs left their mark on the author, his speech being greatly affected by the multiple traumas he suffered. Furthermore, many facts presented are arguable, and some estimations concerning other characters are highly subjective or lack sufficient knowledge. For these reasons, the book partially fails in its purpose of being a rich source of first-class information, although many chapters are relevant to what the communist detention meant. Voinea insists on the humiliations endured by the Pitești experiment's victims, in order to show the inhumanity of those who imagined it. He tells the story of Papken Keropian, an Armenian priest who confessed to having been destroyed both physically and mentally (he was forced to make sacraments with excrements, to claim that he had abused his own daughter, etc).

A hallmark in the series of books describing the Pitești tortures and the people involved in them is that of Dumitru Gh. Bordeianu, *Mărturisiri din mlastina disperării*, (*Confessions from the Pool of Despair*), due to both the subtlety with which the author conveys a lot of factual details and the destiny which threw the author in the middle of one of the chambers in which the suffering had almost no limits, in terms of both intensity and duration. Bordeianu deems the "Pitești experiment" to have been a mystic phenomenon, for believers in God and, possibly, for atheist advocates alike. His position explains the enthusiastic tone of narration and also the reductionist approach, because (with the exception of one aggressor) he refers strictly to what his legionnaire colleagues endured. His choice can lead to the conclusion that the only victims of the tortures were members of the Legionnaire Movement, but in the above-mentioned prison all anticommunist party members and movements had to suffer, even the so-called "apoliticals". The author justifies their omission from the story in that it would not seem fair to judge them in one way or another.

The value of the book lies in the wealth of details and episodes described from memory, an invaluable record for those interested in reconstituting the events of those years. Bordeianu describes both the wretched conditions in the prisons and the torture processes based on the first-hand experience and testimonials of people with whom he came into contact in prison. The book is devoid of stylistic intentions and does not aim to impress through its form, but through the information transmitted, a goal which is clearly achieved.

Mihai Timaru has a similar testimony, though with less feeling and without the mystical element that pervades Bordeianu's book. He is more sober and more dignified in his suffering, but his volume is especially important because of his victim role during the "re-education". Having been tortured for a long time during the maximum intensity period at Gherla, Timaru offers a valid testimonial about what he heard and what actually happened in that prison.

Aurel Vișovan's book is singular among the memories written about the Pitești prison, because it was written by another former political prisoner (a prison mate of the author), Gheorghe Andreica. The latter's influence can be noticed in the entire structure of the volume, so it is hard to arrive at definitive conclusions regarding Vișovan's style. Basically, everything about the feelings and thoughts transmitted by the text (numerous interruptions for reflections on the narrative yarn, an abundance of suspension points, quotations or bold metaphors, highlighting certain messages through italics or bolds) is owed to Andreica. If the formal touch, however, is due to Andreica, the content comprises Vișovan's thoughts and reflections. The tone of the book shows the acceptance at an intellectual level (albeit not the emotional one) of the lived experience of suffering. Referring to the religious belief for which he suffered (at least partially) in prison, the author concedes to having lacked meekness, that humble Christian sentiment, and for that he believes he was punished by divinity. In fact, the book has a note of mysticism, Vișovan stressing on occasion that what happened at Pitești exceeds the power of human understanding, making it difficult to conceive how not only the victim lived a drama when he was tortured by the aggressor, but that that was shared by the aggressor himself, in many cases a former pal, a colleague of the victim. An element of originality is the text that opens the book, a poem about Pitești composed by Vișovan.

The sobriety of Neculai Popa's style, another memorialist of the Gulag, is dictated by his stated goal: the *duty* to confess, the duty towards his partners and their suffering, to the deceased victims. From here, but also from the concerns of the author to collect data on the victims of the communist regime in Neamț County, comes his habit of providing as much information about each character encountered on his route from prison to prison. More than as a victim, Popa assumes the role of a scribe with obvious literary talent. His phrases are clear and fluent. If the tone manages to be relatively neutral, when it comes to the confinement experience and the tortures, the suffering can no longer be hidden. Still the book does not become tiring by over exposing the tortures. The structure of the memoirs genre enables the author to cover all detention episodes, some more easily bearable than others, so that even the funny moments from prison can be found here.



There are a series of books written by former victims which treat the horrific tortures from Pitești more than lapidarily on probably different grounds: either they attempt to repress painful memories, or they have not been helped enough by their memory to describe in detail the scenes lived five decades ago, or they only partially experienced the most horrific tortures. Such are the volumes written by Corneliu Cornea\_, Sabin Ivan\_ and Nicolae Călinescu\_.

The vast majority of those who have written their memories about Pitești have achieved their purpose and have been transformed into veritable chroniclers (Neculai Popa, Dumitru Gheorghe Bordeianu, Mihai Timaru). Others have tried to extricate themselves from the grasp of the tortures, without edulcorating the realities of the "experiment", as a mode of uncovering the real guilt (Traian Popescu, Dan Lucinescu). Finally, the attitudes toward their disposal are noteworthy, since they are either barely mentioned or overlooked in silence (Octavian Voinea, Gheorghe Băgu). This is explicable if we think of the public tendency to stigmatize the victims, whether they were guilty or not, instead of the masterminds behind the scene. Truly remarkable, though, is that the immense suffering of Pitești could be highlighted in art by some of the victims.

## Notes

Dan Lucinescu, *Jertfa (Transfigurări)*, Iași, Editura Fides, 1997.

Traian Popescu, *Experimentul Pitești. Mucenicie și satanizare. Terorismul din închisorile Pitești, Gherla, Canal, Tg. Ocna. Atacul brutalității asupra conștiinței*, cuvânt înainte de Răzvan Codrescu, ediția a III-a, revăzută și adăugită, București, Editura Scara, 2007.

Eugen Măgirescu, *Moara dracilor. Amintiri din închisoarea de la Pitești*, text stabilit de Remus Radina, Fronde, Alba Iulia - Paris, 1994.

Corneliu Ioan Cornea, *Viața așa cum a fost. Însemnări*, ediția a II-a, revăzută și adăugită, Arad, Editura Gutenberg, 2003.

Sabin Ivan, *Pe urmele adevărului*, ediția a II-a, cu o prefață de Ștefan Augustin Doinaș, Constanța, Editura Ex Ponto, 1996.

Nicolae Călinescu, *Preambul pentru camera de tortură*, Timișoara, Editura Marineasa, 1994.

Doru Pop  
Babes-Bolyai University, Cluj, Romania  
doruarepop@yahoo.com

**Abstract:** This essay is a comparison between the writings and biographies of Romanian authors of Jewish origin, who survived the Communist penitentiary and repression. Richard Wurmbrand and Nicolae Steinhardt are two foremost authors of prison memoirs. Their cultural legacy lies in what we identify in this paper as "the paradoxical inheritance". We do so by looking comparatively at their overt anti-communist stance, their open sense of Christianity, and their incorporation of this into their Jewish origins. The comparison between Steinhardt and Wurmbrand is designed to provide an account of the legacy that the survivors of Communist repression left behind: courage, happiness and unconditional faith in humanity.

**Keywords:** Gulag; Holocaust; detention memories; repression; resistance; Nicolae Steinhardt; Richard Wurmbrand.

In 2006 the national television channel Romania 1 (TVR 1) launched a campaign among its viewers to nominate a person - one born in, or who has lived in Romania and that made a seminal contribution to the development of this country. Among the top ten nominees, there were former kings, political and military leaders and a surprise nomination. The pastor Richard Wurmbrand, got 46.973 votes, out of the 363.846 telephone votes, and thus ranked the fifth in the "Top 10 Romanians" rankings. And in the same TOP 100 of "most famous Romanians", Nicolae Steinhardt, writer and Orthodox monk, occupied the 86th place.

Many of the survivors and victims of the Romanian Gulag featured in this Top 100, among them, philosophers and writers (Constantin Noica, Petre Țutea), peasants (Elisabeta Rizea), politicians (Corneliu Coposu, Iuliu Maniu), and other figures of the cloth (Iuliu Hosu, Alexandru Todea). But with Wurmbrand and Steinhardt the situation was somehow different. Although their appearance on the short list of the top 100 famous Romanians has no sociological relevance, the fact that two Romanians of Jewish origin, two atheists converted to Christianity and survivors of the Communist prisons made it into the collective imaginary as "positive contributors", raises several questions and yields itself to an opportunity to draw a comparison between the two and allows the discussion of their intellectual and cultural heritage in Romanian literature.

**"My blood is Jewish, but as for feeling and thinking, I think and feel in Romanian"**

**(N. Steinhardt)**

One major problem is raised by the common cultural background that Richard Wurmbrand and Nicolae Steinhardt (Nicu-Aurelian Steinhardt) shared as young men. This in turn relates to a question debated intensely in Romania before the War War II, engendered by the publication of Mihail Sebastian's novel *Since Two Thousand Years* (*De două mii de ani*, republished 1995) during the nineteen thirties. A key dispute gravitated around the "Introduction" to the novel, signed by Nae Ionescu. What is the essence of the so-called "Romanian national identity" with respect to how a Romanian of Jewish origin (or for that matter any foreign national) can define the limits of his ethnicity with respect to "national" identity? Nae Ionescu, one of the spiritual leaders of the right wing

intelligentsia at the time, gave a negative and restrictive answer to the question, one rooted in the Nazi Arian propaganda.

The question was addressed later by Nicolae Steinhardt in *The Diary of Happiness (Jurnalul Fericii)*: "Nae Ionescu claims that whoever has no Romanian blood can act as a "good Romanian", but cannot under any circumstances, become "Romanian". As so this is, if we consider only the measure of human capabilities. But that which is not possible for men is only possible for God. On a humanly level, one cannot make the leap from the quality of "good Romanian to the state of being "Romanian". What about the baptism of blood, as it was for my cousin Theodor in Mărășești? What about by means of transfiguration (...) biologically and ethnically, yes. Mystically, these problems are addressed in a totally different way" (*The Diary of Happiness*, p. 17).

This is something that brings Steinhardt and Wurmbrand together: they were not only "good Romanians", but they proved to be "Romanians" in the deepest and most tragic of ways. The consequence of being "Romanian", as was the case of Steinhardt and Wurmbrand, had dreadful side effects - very well documented in their journals remembering the detention period. This meant psychic and physical torture, lack of basic civil rights and moral degradation, constant threat and violence.

Still, both Wurmbrand and Steinhardt embraced and praised the Romanian ethos, and this love for Romania and the Romanian identity is common for both writers. Wurmbrand expresses this in an explicitly and dramatic manifestation: "It is dear to me the bonding with all the brothers and sisters from all countries and confession, but my heart never ceased to yearn for my native country, Romania, the country where I was born the second time. (...) After so much time, here we were at last in Romania. Overwhelmed by emotion, I kissed the ground." (*From Suffering...*). Steinhardt finds an even more profound signification, one of theological relevance: "The Romanian people has a power for transfiguration that allows the changing of the entire universe and to enter the liturgic cosmos... Like Christianity, Romanianism can abolish the apparently irreparable consequences of a tragedy, giving them unexpected values" (*The Diary...*, p. 349).

After the decree number 169, signed in 1938, almost 80 percent of the Jewish population in Romania lost its permanent citizenship rights (it has to be underlined that the decree was signed by a Romanian writer and intellectual, Octavian Goga, at that time prime minister), and over 600 thousands Jews were defined as "foreign residents". This law was followed by dozens of other laws and decrees, all inspired by the Nazi Nuremberg laws, and all anti-Semitic (*The Tragedy of Romanian Jewry*). In his "Autobiography", Steinhardt bears witness to this double tragedy: a "second grade Jew" during World War II he watched others deported and he himself was subjected to humiliating forced labors.

In this context, being intellectuals of Jewish origin, writing and manifesting in a culture of anti-Semitism - like Romania during the 30's - people like Steinhardt and Wurmbrand were threatened by physical extinction. There are no official records, but between 280.000-380.000 Jews were killed in Romania, and entire communities were decimated, including the families of Wurmbrand and Steinhardt (the family of Sabina Wurmbrand was deported in Transnistria and none returned (cf. *In God's Underground, Cu Dumnezeu în subterană*, p. 22). According to the *Final Report of the International Commission on the Holocaust in Romania (Final Report...*, November 2004), extermination, anti-Semitic actions and general violence against Jews in Romania were widespread. So it can be said that Steinhardt and Wurmbrand were victims of the Gulag and the Holocaust at the same time. Still, Steinhardt remained a "Renaissance Jew, who obstinately wanted to be Romanian. And Christian!" (Quote from Teșu Solomonovici). And Wurmbrand's work in the building of the Romanian Church after 1990 proved its deep impact.

What both Steinhardt and Wurmbrand provided the post communist Romanian literature and culture was their somewhat paradoxical inheritance. This is similar to the concept suggested by Sorin Alexandrescu in *The Romanian Paradox (Paradoxul român)*, of a cultural sphere where contradictions coexisted - sometimes peacefully, sometimes violently. The first paradox we can identify in our two authors is the ability mixing several different identities. Richard Wurmbrand was an Evangelical Minister, the youngest son of a Jewish dentist converted to Christianity, a Communist illegalist turned into preacher for the Red Army soldiers. There is this common legacy of the two men, which goes beyond their Christian missionary writing. Richard Wurmbrand studied Marxism in Moscow as a young illegalist, and was imprisoned in Doftana by the Siguranța Statului. Nicolae Steinhardt sympathized with socialism, until one of his friends provided an insight about left wing totalitarianism. Later they both witnessed the atrocities of the totalitarian system.

But during their imprisonment they showed the force of this paradoxical ethos, the moral character of being able to stop perceiving differences. Wurmbrand's ministry to the Red Army soldiers continued in prison, where he spread his belief in Christ even to the former leaders of the Communist Party (as was the case with Lucrețiu Pătrășcanu, imprisoned in the same cell with Wurmbrand for several weeks). The passage of Wurmbrand (and Steinhardt) through the communist penal system, from Gherla to the Black Sea Canal and Jilava, was a long journey of spreading Christian faith, by words and, especially, by actions.

*This generated a form of ecumenism of pain where "Romanians, Hungarians, Saxons,, Jews, Christian Jews, Reformed Christians, Orthodox, Catholics, Evangelicals, Greek-Catholics, Unitarians, and representatives of some smaller denominations, laypersons and monks, at the second floor of the old wing of the prison at Gherla, were living in a single cell. There was no better opportunity than this (for ecumenism)" (according to Ferenc Visky, 70 stories...). The same ecumenism is mentioned by Steinhardt. "I received the baptism in Jilava, from an orthodox monk, but also under the sign of ecumenism. I choose Orthodoxy by free will (because in the cell there were Catholics and Protestants and Neo Protestants) and by total acknowledgement, because it is dear to me and I am convinced I will remain faithful to this belief to the end. (A letter to Victor Rusu, quoted in Ziua, nr.3840, 27 Ian. 2007). And ecumenism again pervades the writings of Wurmbrand: "I am a Protestant, but we have had near us Catholic bishops and monks and nuns about whom we felt that the touching of their garments heals." (In God's...).*

**In the end, Steinhardt finds this paradox in the very nature of Christianity (from *The God that You Say You Don't Believe In*, pp. 100-105). "Christianity is hard because its bases are paradoxical and absurd. The teachings of Christ are surprising and unexpected. What every Christian is expected to do is very similar to what the trapezes stuntman is required: a dangerous balance at a staggering height, without a net..."**

## **Written testimonials against Communism**

Wurmbrand and Steinhardt were Christians convicted for their beliefs, their Jewish identity was used against them, they were condemned to torture and death, still they survived and they were able to give us a legacy of their survivor. And the first and perhaps the most important heritage they left were their literary testimonials of the Communist Gulag in Romania.

From the very beginning of the freedom of publishing, immediately after the political changes in Romania after 1989, there was a subsequent and substantial publication of the literary works of Pastor Richard Wurmbrand and Nicolae Steinhardt. Although Wurmbrand's first books were published in English - "Sermons in Solitary Confinement" (*Predici din celula singuratică*), "If Prison Walls Could Speak" (*Dacă zidurile ar putea vorbi*) and "Alone with God" (*Singur cu Dumnezeu*), his books were only later brought to Romania. So Wurmbrand's fertile works continued to be printed, two dozens of books (among them *Îmbătat de dragoste*, *De la suferință labiruință*, *Strigătul bisericii prigonite*, *100 de meditații din închisoare*, *Adu-ți aminte de frații tăi*, *Oracolele lui Dumnezeu*, *Mai mult decât biruitori*, *Avraam tatăl tuturor credincioșilor*, *Cele 7 cuvinte de pe cruce*, *Christos pe ulița evreiască*, *Umpleți vidul*, *Dovezi ale existenței lui Dumnezeu*, *Marx și Satan*, *Isus prietenul teroriștilor*, *Drumul spre culmi*), were soon to be translated in Romanian and widely transmitted in the laic and Christian libraries.

*This was also the case of Nicolae Steinhardt's Jurnalul Fericirii (The Diary of Happiness) which was one of the best-sellers in the bookshelves of Romanian libraries during the 90's, hundred of thousand of copies, in several editions, were published. The Diary of Happiness was said to be the most read book in Romania of that day, in 2006 Dacia editing house in Cluj announced that 300.000 copies were sold since 1990. During that time, more than twenty books signed by Nicolae Steinhardt were published, by several editing houses in Romania. In the end this caused a copyright lawsuit, between some editing houses, editors who more or less openly published Steinhardt's works and the monastery of Rohia, all claiming rights to the writings of the deceased author.*

*But soon enough they were famous figures of post communist public debate in Romania. Nicolae Steinhardt, "the monk from Rohia", was proposed for canonization, and his face appeared even on painted icons, designed in high school contests. After his death in March 1989, Steinhardt remained a symbol of the Orthodox Church, a cultural figurehead recognized both by the intelligentsia and the other denominations. When Pope John Paul II came to Bucharest he mentioned, amongst "the many witnesses of Christ that flourished on Romanian land I wish to remember the monk from Rohia, Nicu Steinhardt, exceptional believer figure and man of culture who perceived in a special way the immense wealth common to Christian Church." Richard Wurmbrand returned to Romania, after years in exile and was hailed, both by the Christian community and the media, as one of the most influential writers of the decade.*

The story of their survivor is on one hand the story of resistance and on the other hand one of remembrance. "To be held for years in prison is a misfortune. But it is a tragedy to be held for so many years in prison and not to learn from this (...) not to be angry against the innocent, but from knowledge to get some lessons" (*In God's...*, p. 11). The fact that one remembers the experience of Communist Gulag has a pedagogical finality, those who were never subjected to this tragedy. Again Wurmbrand expresses his belief in these words: "I believe that what we suffer today can be useful for the future generations" (*In God's...*, p. 114).

This bearing witness against Communism (and for Christianity) is the mark of Wurmbrand's passing through the labor camp and penitentiary system. One of his first encounters in the Communist jail was with the former leader of the Communist Party, Lucrețiu Pătrășcanu. Wurmbrand recounts their discussions and the long debate about tyranny, terror and the relationship between Christian faith and "Communist faith". Wurmbrand was a witness against Communism both in prison and outside the prison. The evil nature of communism, that has no distinctions, all the groups are put together, people who played bridge were guilty of playing, of the "stamp exchangers", just because they made exchanges of stamps with the face of the Marshall Antonescu - the dementia nature of the regime of terror. Condemning people for their normal actions - one is not condemned for illegal activities but for what he is!

*Steinhardt recounts his meeting, after the years of imprisonment, with Bellu Zilber, a Communist friend who, during the 30's had many contradictory discussions with Steinhardt and his friend Manole (Em. Neuman). "Who would have guessed", recounts Steinhardt, "that we will both be clients (he himself more faithful than me) of communist jails and that we would find each other, me stronger in my anti-communist beliefs, himself cured of communism?". Wurmbrand is speaking about this "cure of communism", an almost medical effort to heal and vaccinate the people they meet, people infected by this ideological disease. "Why?" is the question of Steinhardt, "Because madness is contagious and because every totalitarian regime is also mad" (p. 388).*

## **Courage and Happiness**

*Wurmbrand and Steinhardt are proofs that any dictatorship is afraid of free men. And why was the Communist regime afraid of these men? One of the motives comes from the reason Wurmbrand was arrested. In a sermon he said that "Christians must keep hope, because of the wheel of history turns, and the wheel of life." "You meant us, that communism will change, that communism will fall. Never will it fall." It has been reproached to me that in a sermon I have said Christians must practice patience, patience, and again patience. "Ah, you meant that the Americans will come and we must be patient until they come."*

Steinhardt, in turn, refused to be a witness in the law-suite opened by the communist state against the "lot of mystical-legionary intellectuals", (legionaries were adherents to extreme nationalism and strongly anti-Semitic), and was convicted to 13 years of hard labor in prison, under charges of "crime of plotting against the social order". Wurmbrand recounts how, at the "Congress of Cults" held by the Communist government in the early 1945, he had asked for confrontation with the regime partyliners. Religious leaders stepped forward to swear loyalty to the new regime. Sabrina asked Richard to "wipe the shame from the face of Jesus." Richard replied that if he stepped forward, she would no longer have a husband. "I don't need a coward for a husband," she answered. And so Richard stepped forward and told the 4,000 delegates that their duty as Christians was to glorify God and Christ alone.

Richard Wurmbrand testified in May 1966 before the American Senate's internal security subcommittee (testimony available at <http://members.cox.net/wurmbrand/communist.html>, September 2008). In his speech before the subcommittee, Wurmbrand said that the agents of the communist regime threatened him: "Dollars have been received for you. You will have to leave the country, but perhaps we will let some time pass, because your remembrances of prison are too fresh and you have too good a pen." This was what communists feared most: the exposure of their atrocities by the victims of repression among the intellectuals. This living testimony was given by Wurmbrand who stripped his clothes before the American senators in the committee and showed his torture marks. His books stand out as a shattering testimonial of the atrocities of the communist regime. Here is what Steinhardt calls the Churchill/Bukovsky solution against the totalitarian regimes. He recounts what Vladimir Bukovsky described, that when he was summoned by the KGB he was anxious, not because he was afraid, but because he desired to "be in front of them, to tell them everything I believed about them, and bulldoze them like a tank. I could not imagine a greater happiness" (*The Diary...*, Introduction).

For Steinhardt (*The Diary...*, p 104) the courage feeds on Biblical reference, on personal life experiences and on literary and cultural examples. He quotes equally from Descartes as from Saint Paul, giving examples of kings and of historical facts. For him, it is the lack of courage of the people that brings dictatorships into being. And the differences between Communism and Christianity lie not only in the way they treat individuals. The fundamental opposition between Communism and

Christianity resides in the conflicting values. "The Communists believed the source of happiness to be material satisfaction; as for myself, alone in my cell, stinking, starved and dressed in rags, I was dancing of joy every night" (*In God's...*, p. 56). This sense of elevated happiness is portrayed by Steinhardt in *The Diary of Happiness*, which offers an exemplary account of all conceivable torments of Communist detention. "I personally see Christianity as a lysergic hyper acid and a more "powerful" version of books like *The Art of Being Happy* or *How to Succeed* by Dale Carnegie..." Happiness is not "only for certain places, at the holy mountain. It's everywhere. It is a universal recipe" (*The Diary...*, p. 171).

To echo Wurmbrand again: "I was in solitary confinement the first 2, nearly 3 years. ... For years I never saw the sun, the moon, nor any flowers, the snow, or the stars, no man except the interrogator who was there to inflict pain; and yet I can say I was able to see heaven open up, I saw Jesus Christ, I saw the angels, and was very happy there." He goes on to say, "I am sorry I would have liked to paint the beautiful shining faces of Christians in Communist jail. Their faces glowed, and it was quite an achievement for the glory of God to shine on the face of a Christian in Communist jails. We did not wash (I had not washed in three years), but the glory of God can shine even from behind a crust of dirt. They had triumphant smiles on their faces. I know about Christians who were released from Communist prisons. I was one who was stopped several times on the street by passersby asking, "Sir, what is it with you? You look like such a happy man. What is the source of your happiness?" I told them that I had served many years in Communist jails." (<http://www.ceruldinnoi.ro/pages/Richard%20Wurmbrand.htm>, available October 2008).

On a concluding note, in both Wurmbrand's and Steinhardt's legacy there is above all a strong belief in humanity, fully evidenced, starting with the many examples of the "good warden" that both authors provide from their prison experiences, to their constant effort to practice Christian love, or as Steinhardt says: "love the supreme Christian virtue, the only perennial virtue - is the undeniable means by which we can prove our humanity and Christianity" (*Giving is Receiving*, p. 67).

## References:

Sorin Alexandrescu, *Paradoxul român*, Ed. Univers, București, 1998.

Randolph Braham, *The Tragedy of Romanian Jewry*, Columbia University Press, New York, 1994.

*The Final Report of the International Commission on the Holocaust in Romania*, November 2004, [http://yad-vashem.org.il/about\\_yad/what\\_new/data\\_whats\\_new/report1.html](http://yad-vashem.org.il/about_yad/what_new/data_whats_new/report1.html)

Radu Ioanid, *The Holocaust in Romania: The Destruction of Jews and Gypsies under the Antonescu Regime: 1940-1945*, Ivan R. Dee, Chicago, 2000

Nicolae Steinhardt, *Jurnalul fericirii*, Dacia, Cluj, 1991

Nicolae Steinhardt, *Ispita lecturii*, îngrijit de Pr. Ioan Pinte, Dacia, Cluj, 2000.

Nicolae Steinhardt, *Dumnezeu în care spui că nu crezi*, Humanitas, 2000.

Nicolae Steinhardt, Em. Neuman, *Eseuri despre iudaism*, Humanitas, 2006

Nicolae Steinhardt, *Dăruind vei dobândi*, Dacia, Cluj, 1997.

Mihail Sebastian, *De două mii de ani*, cu o prefață de Nae Ionescu; *Cum am devenit huligan*, cuvânt către cititor: Z. Ornea, Hasefer, București, 1995.

Teșu Solomonovici, *Istoria evreilor din Romania - 2000 de ani de existență* (Vol I: De la începuturi și până la 23 August 2004), Tesu, 2007

Leon Volovici, *Ideologia naționalistă și problema evreiască, eseu despre formele antisemitismului intelectual în Romania anilor '30*, Humanitas, București, 1995

Ferenc Visky, *70 de povestiri despre pușcărie și prietenie, Aqua Forte-Koinonia, Cluj, 2004*

Richard Wurmbrand, *Cu Dumnezeu în subterană*, Casa Școalelor, București, 1994

Richard Wurmbrand, *De la suferință la biruință*, Stephanus, București, 1994

Cristina Miloș  
Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
cristina\_milos@yahoo.com

## **With God in the Inferno**

**Abstract:** Richard Wurmbrand and Iuliu Hossu are two of the prelates who experienced the ordeals of communist imprisonment. They reached the conclusion that faith in God provided the only possible escaping from the atrocious reality of detention. In prayer and by reading about the lives of other martyrs, Richard Wurmbrand, a faithful missionary of Christ, prepared his soul for the imprisonment experience long before his actual confinement. Thus, he was able to sublimate his condition and transform the underground into Christ's true church. Cardinal Iuliu Hossu kept communicating with the member of his diocese indirectly through the liturgies held in prison, in silence and loneliness. Both Wurmbrand and Hossu survived the tortures of the communist regime by salvaging and retaining intact their inner faith.

**Keywords:** Romania; Communist regime; prison; torture; survival; faith; God; Richard Wurmbrand; Iuliu Hossu.

"Stay with us, for it is nearly evening; the day is almost over"

Luke 24:29.



Subdued to the demands of the communist regime in order to create a new man at any cost, a great number of Romanian prelates lived the painful experience of prison whose main purpose was reeducation through physical and psychical torture. Whereas for some of them this meant death, for others psychical mortification and madness, for others still it meant survival, possible only in light of the search for solutions to escape the atrocious reality they were experiencing. For the evangelical Pastor Richard Wurmbrand and for Cardinal Iuliu Hossu the solution was faith in God. In a liturgical and memorial manner, Iuliu Hossu's memoirs make up a testament destined to "his beloved diocese". His desire was that these notes reveal God's kindness that accompanied him all along the suffering road, a deep hardship for the whole Greek-Catholic church, forced to the union with the Orthodox Church. But this was a trial that did not escape God's control and its result was the rebirth of the Church, according to the biblical verse, "The Lord disciplines those he loves". Richard Wurmbrand's testimony talks about both his inner reality as it reveals itself in the darkness of the underground cell and about people who "in times of greatest sufferings reached the highest peaks of spiritual love and beauty".

#### Preparation for suffering

Iuliu Hossu started his missionary activity on the battlefield in 1914 wearing the

military priest coat; he was a forerunner of his faith in God and in the future national union of the Romanians and then he continued to fight for faith even in the communist prisons. The terrors started on 28 October 1948, when after declaring the Decree of Excommunication of the 37 Greek-Catholic priests who intended to break the relation of the Romanian Greek-Catholics with the Church of Rome at the order given by Stalin, he was arrested and brought at the Dragostavele villa, where he was closely watched.

The waves of arrests were made on different pretexts (as the gathering of the delegates for the union of the churches), one of them being that they did not demand Maniu's death sentence. The proposal to collaborate with the Secret Police did not spare him. But he refused to give up the moral principle he believed in, "our belief is our life, even if this means death not only life, as the Prime-Minister Groza would answer him regarding his refusal to be named (Orthodox!) Bishop of Iasi, "if it would mean only life."

During the unjust arrests, the unreasonable circumstances, the promises that were made but broken which was the Security's way to keep the so-called order for fear of losing control, as Groza would explain the interdiction of the right of speech of the arrested, Iuliu Hossu considered that there was only one thing that remained true, the Apostle Paul's words who said that the Word of God is not chained, but on the contrary, it gives freedom to those who are chained. Cardinal Hossu's inner freedom relied on the Word of God, that freedom whose value he would deeply appreciate when he would be physically "tied" by the walls of the jail. The night of his arrest at his brother's residence reminded him of the night of Jesus' capture, like a thief caught by the power of darkness; he considered himself honored to walk on the Golgotha road. He encouraged others and he encouraged himself with a passage from Matthew, "And surely I am with you always, to the very end of ages", and that is why the Church, similar to the motions of a boat, is shaking from one side to the other, but it shall not sink.

For Wurmbrand the preparation for imprisonment meant reading the stories of some martyrs and time spent in prayer; he was preparing for torture "like a soldier in peaceful times for the trials of war". However, in the face of all adversity, he did not ask for the cup to be taken away from him, but to bear this cross in order to be a witness for Christ there. He thus assumed the position of an apostle, and his arrest came in answer to his prayers.

## **Faith**

The bishop's first reaction in the cell was to kneel and give thanks to God for receiving the honor to be chained for his faith. The soul overwhelmed by faith is like an invincible city in which the power cannot get in unless the believer allows it. The road of the cross is "an opportunity of spiritual meditation, of getting in the deep and of raising on top, of acquiring all that here had a much stronger echo, the song of praising God, of all that I was living and of how I was living, wrapped in the light of the connection I was having." \_

Wurmbrand experienced that spiritual meditation in the loneliness of his cell, which helped him live "beyond faith and love, rejoicing in the Lord"\_. If Lena Constante refused to think of God and of Satan in those 8 years of detention, Wurmbrand meditated both on God and on Satan and he questioned himself all the time. Pictures with a strong Dostoevskian and Faustian effect represented the sign of "getting in the deep" through which he checked the authenticity of his identity in Christ about whom he had preached for so long in times of liberty.

Bishop Hossu's isolation in the monastery at Caldarusani as elsewhere, the distance of what was happening in the outside world, brought him even closer to God. His faith was not just a superficial, inexperienced, dull, hypocritical faith, (declared in the period in which not all the Greek-Catholic church bishops were arrested and while he was still rejoicing freedom), but that kind of faith for which he would testify in the following seventeen years in prison, the kind that would be strengthened through suffering. For Wurmbrand both isolation and torture were means to reach such a spiritual height, so close to God that "the shining of His light was hard to bare - I was running away in my thoughts"\_. If in the book of Hebrews apostle Paul defines faith as "being sure of what we hope for and certain of what we do not see", Wurmbrand and Hossu escaped from the tough historical reality exactly toward these things that "we do not see".

The deepest pain came from being unable to attend the holy liturgy. They were not allowed to read any book, all the less the Holy Bible, everything was happening in the depth of their inner world, the dialogue with God was greatly spiritual and they were uttering the liturgy as a "precious prayer", all the prayers they had in their minds were so valuable and they were saying them daily, because it was then that they were retreating in the depths of their souls.

Prayer, talking to God was not a solution to resort to only in times when they had no dialogue partners. Rather, as Hossu said, it was a way of life. "The most precious prayer was the life lived and dedicated to the Lord there"\_. They were not allowed to keep any religious object, not even those made by themselves or prayer books and because they were forbidden to pray loud or in a whisper, the only voice that nobody would stop was "the voice of the soul". They were missing the mass, and the Sunday gathering, but what was left was the holy confession and the spiritual Eucharist, thus remaining strongly united with Christ. It had been nearly evening, but God was still with them in their cell, they "the peaks of reaction", "the criminals", "the foes of the nation", as they were often called, in the same

way as Luke and Cleope had been accompanied by God on the road to Emmaus: "In the shade and in the light we tumbled down all of a sudden/ we were in Heaven and the heaven was in us both! - / when we woke up in the waterside, it was late. and all / the light of the world had gathered in us!" \_

None of them lived a deeper spiritual experience than the one they had in prison; up to then they did nothing but train for the challenge they were going to face. According to the regime, the dissidents had to be re-educated; until they reached that point of brainwash, their value was the same with the animals, therefore they were treated accordingly. When Bishop Hossu got imprisoned together with other bishops, the welcome retort of the guard at the gate was "We are putting the bulls in the stable!". Under these circumstances they could keep their humanity staying closely connected to God and that is why they felt encouraged and comforted by the Lord, the consolation growing bigger in compensation to the harm done to them: "the comfort was growing as the years were multiplied".

Going beyond the fear of death and holding "closely the hand of God" they encountered a kind of peace and quiet above all understanding, accomplishing the verse which reads, "Do not be afraid, just believe"\_. The power of faith set them free of the fear of death, their bodies were weakened by constant hunger, but their soul strengthened "and set in the true freedom".

## **Relating to One Another**

The authentic, living church was in prison too. They did not believe that the church of Christ was the material, perishable reality, but that the church of Christ was the community of the believers, "the reality tried by my soul", Hossu said "and found in the depths of your souls, like in the first centuries, in this reality unsurpassed by any nation of the world I put my faith"\_. The love for others is not a unidirectional love, only for those in the diocese, but the godly love for the neighbour thorough which one could forgive and love man, not sin. For this reason Wurmbrand tried not to judge the executioner, but to put himself in his shoes, not for subscribing subtly to harm, by accepting cooperation, only in order to understand him as a man. He fought to remain a faithful servant to God and at the same time to lead others to Christ, talking as apostle Paul did, to everyone according to their own understanding, with the Marxists he became like one of them, with the atheists he became like one of them, etc.

The two main words he would find out about in prison free and fast, the physical freedom they were denied and the lack of forgiveness seen in the look of all prisoners, everything had to go by fast in order not to have time to notice anything.

For the first time, driven out from prison, the prisoners were without glasses and they were feeling like "coming from a different world". The danger of the impossibility to readapt to the society they had left (family, friends, etc) pursued every convict who went through the atrocities of reeducation, even if he survived. Meeting again those whom they shepherded was a real reason of joy, not forgetting to keep fighting for the rehabilitation of the Church.

The power of prayer remained the same after the years in prison ended. The faith in God was not a solution for survival only in prison, but their faith was their life and after that, they saw their suffering in prison being favorable not only for themselves and their own relationship with God, but for others too. "Lord, please let the seed scattered by your servants in the deep soil bear fruit on the road we are walking with Thy help" \_.

## Notes

Matthew 26:55.

Iuliu Hossu, *Credința noastră este viața noastră. Memoriile cardinalului Iuliu Hossu*, Ediție îngrijită de Pr. Silvestru Augustin Prunduș, Editura Viața Creștină, Cluj-Napoca, 2003, p. 165.

R. Wurmbrand, *Cu Dumnezeu în subterană*, Traducere din limba engleză de Marilena Alexandrescu-Munteanu și Maria Chilian, București, Editura Casa Școalelor, 1994.

*Ibidem*, p. 61.

*Ibidem*, p. 237.

T. Dorz, "Mergeam, cum spre Emaus." în *Din cele mai frumoase poezii*, Simeria, Editura Traian Dorz, 2004, p. 99.

Matthew 5:36.

Iuliu Hossu, *Credința noastră este viața noastră*, p. 40.

*Ibidem*, p. 472.

Dinu Gherman  
Babes-Bolyai University, Cluj, Romania  
dinugherman@gmail.com

## The Avowal and Testimony of Fear in the Romanian Concentration System (1948-1965): Notes on Detention Memoirs

**Abstract:** Fear, one of the most crucial human feelings, was used by the communist regime to impose certain patterns for signifying reality and inculcating obedience and docility in people. Representations of fear are all-pervasive in the collective unconscious and can be identified at the level of discourse within the detention memoirs of former political prisoners. Whereas the depth of the confession varies from one individual to another, fear remains deeply ingrained in the collective memory as a lifetime companion.

**Keywords:** Romania; Communism; detention memoirs; collective memory; fear; testimony; avowal.

Detention memoirs enjoyed a remarkable currency after 1989, amongst scholars working both in the social and the literary sciences (narratology, linguistics, semiotics, etc.)<sup>1</sup>, forming the object of enquiry of various interdisciplinary approaches. Most of the times, preoccupation for this kind of memoirs took the shape of an interest which the public sphere manifested for the theme of communism and its adjacent aspects - lustration, bringing torturers before justice (for the pain and fear they had inflicted), etc., facilitated the public manifestation of the Romanian Gulag memory, mostly subsequent to the Romanian Democratic Convention's takeover of political power in 1996.

If up to this date the testimonies of political prisoners regarding repression in communist Romania (around 75 works), "exiled" to the outskirts of public sphere by the political heirs of the communist regime, have been published restrictively and the journalistic or cultural interest has taken the shape of simple editorial advertising, in the second half of the 90's the writing and publishing of the autobiographies of former political prisoners produced a feverish public reception (although one can count only around 50 works)<sup>2</sup>. Also, the collective memory began to be recuperated by oral historians who started to interview the survivors of the communist repression, and by public associations which organized commemorative meetings, such as those celebrating the anticommunist revolt of the citizens of Braşov in 1987, meetings in which the political power publicly participated at the highest level in 1998 or 2008.

The drama of the victims of communism provides answers to both the researcher and the society in general, as regards the repercussions that the repression had upon human behaviour and attitudes or upon the development of society after 1989. Fear, one of the most important human feelings, was being used by the repressive apparatus to impose certain mental patterns of reception and signification of reality with a view to obtaining, at a behavioural level, obedience and docility towards the regime. Manifested in the early days of the communist regime as physical violence, after the amnestying of the political prisoners in 1964, fear was insidiously redirected towards the collective psyche. By means of a long process of contagion operated with the help of the vehicle of representations, the regime managed to develop fear configurative patterns at the level of depth structures of the mind and of collective behaviours.

As Sanda Cordoş notices, the horizon of expectations of today's reader (by extrapolation, of the individual) no longer corresponds, from a social point of view, to the communist period; thus, the political identity of individuals from the communist epoch no longer presents any interest, but the detention memoirs remain important from a psychological or existential angle. "Guilt, forgiveness, death, the father-son relationship, the human condition within an absurd universe are always current issues for the human being and, by representing perennial themes of literature, they can create and create new horizons of expectations for the new generation of readers"<sup>3</sup>.

The autobiographical perspective of the former political prisoners combines objective and subjective valences: here reside two implicit types of value (documentary/objective and subjective), which are retrievable through interdisciplinary approaches. Beyond the diversity of the authors' manner of avowal and style, a line of objectivity of the suffering can be identified within the testimonies of detention, one which traces invariably the frames of repression. The writing of the concentration area in itself brings about, by testimony, a cathartic exit from the physical and psychological space for the victims of fear<sup>4</sup>. Even the textual unfolding of the memory of the survivors of a "limit-event"<sup>5</sup>, such as the Gulag and Holocaust, proves "a combination of certification and [moral] protest"<sup>6</sup>. The testimony of Primo Levi about the Holocaust shares this "joint status", but this can be extended globally to the testimonies of Gulag or Holocaust survivors. In the *Newsweek* issue of January 16th 1995, the Austrian philosopher of Jewish origins, Jean Amery, noted in his discussion about the tragic suicidal of Primo

Levi: "anyone who has been tortured, remains tortured"<sup>7</sup>. The "remains tortured" concept identifies the violence of fear inoculation experienced prevalently in detention, but also after the act of testimony on the limit experience, which, in Primo Levi's case, brought about the extreme suicidal act as a means of absolute liberation from the frames of suffering. The victims found themselves perpetually caught between two testimonies and two avowals profoundly connected to fear and suffering - we understand testimony as a finite product, as a document/proof, and avowal as a process which brings about a testimony, either by force or voluntarily. The first testimony took place in the interrogation rooms of the Securitate, where the repressive authorities obtained the required statement to secure a political sentence, and which resulted in an "avowal" process of torture. Sanda Golopenția considers this type of testimony to be a "painfully negotiated" text<sup>8</sup>, designating the "labour" of elaborating certain interrogation reports or autobiographical statements, primarily generated by fear during the confrontation between the interrogator and the convict. The second testimony occurs within the frame of a certain existential *undo* assumed in time by the victim, by which one attempts to remake the ontological order shattered by the confession fabricated during the Securitate's inquiry; this type of testimony is seen as a testament left to posterity and as evidence in a possible trial of communism. Gheorghe Andreica writes to an ex-colleague of suffering: "There was nothing for us in the world of the twentieth century. But if fate made us go through this century of knavishness and suffer the consequences, our duty is to leave our followers everything we have lived and endured"<sup>9</sup>. The testimonial process no longer takes place by force, by fear, as the former one; instead, it is made out of one's free will, within the literary register, within an "avowal to chill"<sup>10</sup>. If the testimony snatched by torturers was meant to get rid of the victim, the autobiographical testimony is meant - socially and symbolically - to save the victim.

The documentary character and the subjective component become complementary within the text and are vital to the history of mentalities in that they can help reconstitute the mental frame of repression. The objective testimony on fear and suffering is achieved by subjective, textual filters of the avowal. Fear may be detected at the level of representation, of images which the subject of avowal contributes to the common biography of suffering, images which render within the text mental and affective traces of the perception of this emotion during political detention. The scenes of horror are exclusively "replayed" in the planning of discourse, of literary representations of the past, from the traumatic to the symbolic scene<sup>11</sup>. Thus, the moment of avowal brings the perception of fear, which was reified under detention, towards a cure within the theatre of representation. As regards the registry of theatre, Chartier remarks on a certain "perversion of the representation relationship", in the sense that representation masks rather than designate its referent in an adequate way<sup>12</sup>; however, representation takes place within a process of mnemonic labour, as a result of the transactions between the free present and the terrifying past, which is recollected by the "instrumental memory"<sup>13</sup>.

This process of memory recovery renders *a posteriori* the collective fear assimilated as perception or representation during the communist regime. It unfolds through the inextricable filters of meta-representations and seeks healing by witnessing what is revealed within the mental frames of some as yet uncured fears. To complicate matters further, the representations formed within the processes of signification during communism are themselves the result of mental structures profoundly altered by a deep-seated, institutionalized fear, which doubly perverts the representation relationship, if we are to credit Chartier. Even if representation and meta-representation cannot manage an "absolute" concordance with the reality of the historical past (which, by the way, is not their intention), this point is hardly relevant for our discussion. What is important for our research is the manner in which the activity of representation is achieved and the way in which fear, understood both as a feeling induced at a physical and psychological level and as an identity created by the communist regime, is remembered by the collective memory.

Ion Ioanid presents fear as similar to a travel companion in his journeys through the Gulag, as he sets off "into the unknown, side by side with fear"<sup>14</sup>. Ioanid projects the reified space of fear as a convivial setting: fear is neither rejected nor approved - the inmate learns to live with his unwanted companion,

so that the latter interferes as little as possible with his actions. We take part in a "programmatic" fragile banishment of fear from its omnipotent physical setting, into a minimal space of representation, where its projection maintains its veracious identity, but is deprived of the unidirectional monopoly of the pedagogical attribute with which the penal power has invested it. The convict assumes a more distant position, *quasi*-self-dictated in relation to suffering, a decisive fact in the unfurling of the habituating process of fear. "I started to *teach myself*, not to master my fear or remove it, but to get used to living with it. In the coming years, many were the times I wanted to be put into the situation of undertaking something risky and, every time I decided to act, I was afraid, but I did it. *I never gave up, due to fear* [our emphases]"<sup>15</sup>.

If the event is known by historians in a direct way, with the aid of archival documentation and, thus, by the means of language, the knowledge of the mental frame of fear and suffering during the times of political detention can be reconstituted at the level of discourse on suffering. In the essay *Le monde comme représentation*, Roger Chartier elaborates some new instruments of research into the history of mentalities (or representations<sup>16</sup>), "empruntés aux disciplines voisines: ainsi les techniques de l'analyse linguistique et sémantique, les outils statistiques de la sociologie ou certains modèles de l'anthropologie"<sup>17</sup>. At the level of discourse, any analysis of the narrative structures applied to detention literature can detect the presence of fear, or, more likely, of its representations. Fear becomes the driving force of the narration, skilfully albeit discreetly inculcated for the larger part; in some of the cases, however, the sentiment is exposed unhindered as an auctorial hypostasis, and is subdued to an intra-textual hermeneutics<sup>18</sup>. How it manifested itself, how it was perceived, and how it sank into collective memory, we learn from the *avowal* - the second central term in our argument - that the victims make concerning suffering. If testimony grants documentary value to the detention text, avowal brings forward the subjective value of the individual traumatic experience. The degree of the text's transparency as to the amount of suffering during detention (here hermeneutics meets the necessity of establishing a new interpretation pattern - from the perspective of fear - according to the degree of avowal), the way in which this is rendered at a textual level, through semantic indices, the imprecision of the narration, the usage of the third person<sup>19</sup> or the condensed and abrupt rhythm of the narrative thread<sup>20</sup> form the ingredients of the emotional load constitutive of the fear-pain tandem within the labour of avowal.

Another practice quite common within the detention memoirs is that of changing the name of prisoners - of the author himself and of others - or of close friends from outside the concentration area, to protect their privacy. It is not fear itself that is perceived mentally outside the concentration area, but the metamorphosis of it at an individual and collective level of representation. "What constitutes 'punishment' at the level of punitive action is not the sensation of suffering, but the idea of pain, of unpleasantness, of inconvenience - 'punishment' of the idea of 'punishment'. Hereby punishment doesn't act upon the body, but upon representation. Or, if it acts upon the body, this is insofar as the body is not the subject of the actual suffering, but the object of a representation of it: the recall of pain may hinder the relapse (.)"<sup>21</sup>. The representation thus produces a multi-regular and irregular identity of fear, with a striking capacity of generation at the mental level; it is terribly contagious, especially as it accesses not only the human psyche but also the affect and the instincts. Communism did not manage to destroy the bodies of political prisoners and annihilate them entirely as individuals; rather, it managed to create a representation of an all-encompassing sentiment of fear pervading society.

Thus, suffering and fear are given the "value" of self-authentication, an authentication produced at the level of a plurality of individual minds, by the means of contagiousness spreading from within the concentration area, as an epicentre of terror, towards the "free" zones (it is not the emotion itself which is fostered, but its representation, an image and a crescendo of images). For the population situated within the "free" area, one of the semio-techniques pointed out by Michel Foucault, operated by the punitive power and hermeneutically applicable to the communist regime, is the rule of lateral effects, which reveals about political prisoners that "for those who see them or who can represent those slaves, the pains that they endure are focused in a single idea; all seconds of slavery gathered within a

representation which thus becomes more frightening than the prospect of death"<sup>22</sup>. The language will contribute to fostering the representation of fear, mostly within smaller communities, among friends or family; the stories and images of terror and the act of narration constitute a panoply useful both for the oppressors - as a mode of articulating the contagion - and for the oppressed - as an articulation of the limited symbolic expurgation of the emotional load. The inter-subjectively experienced social world, by the credit given to the other's word (a fact which lies at the heart of the testimony), is unsettled by the totalitarian attack upon the "common sense"; this is "powerfully affected when some corrupt political institutions found a climate of mutual surveillance, of denunciation, where the knavish practices undermine the basis of language trust"<sup>23</sup>.

Anița Nandriș-Cudla narrates about the state of fear insinuated among the inhabitants of Bukovina during the time of war and Stalin's regime. The two acts of violence - the atrocities of the war and the political violence of Stalinism - are compared within Anița Nandriș's narrative, very likely on the grounds of the large number of human victims incurred by these two types of massacre. The Bukovinian woman peasant records the unleashing of arbitrariness and of uncertainty ("we've been very hard pressed"), the impossibility of fulfilling basic biological needs, the fear of denouncement and the prospect of an unexpected confrontation with the regime ("they came unexpectedly and took him away"). The verbal locution "to fear his own shadow", a characterologic idiom which refers to personal physical and psychological features, within a normal social setting (the attribute of being scared, as a character feature), is metonymically extended upon the entire community, which is affected by fear beyond reason ("the world was so full of fear that it feared its own shadow")<sup>24</sup>.

The arbitrariness of reality finds its quasi-perfect articulation in the arbitrariness of representation. Fear reconfigures with a veracious skill the collective psyche and establishes the way and the patterns through which people invest reality with meaning. Detention literature composes a terrifying testimony of fear experienced within the concentration system and, at the same time, overtakes the plurality of the avowing voices, articulated in the discourse.

As Stephen King remarks, the excellence of L. Ron Hubbard's book, *Fear*, is due to the fact that it makes your blood freeze in your veins, as it is "an excellent story of a frightening, unimaginable and all-penetrating horror"<sup>25</sup>. The experience of detention memoirs could be situated in the vicinity of the horror or thriller genres, with the marked difference that, whereas in a horror novel, the effect of the real originates in imagination, in the detention memoirs it stems from first-hand lived experiences, from actual life stories.

## Notes

1. Apart from social sciences, history finds an important ally within the sphere of literary studies, which make a vast scientific contribution through linguistics, semantics, semiotics or narratology. See *infra* suggestions by Robert Chartier on the study of representations.
2. An important exception is *Jurnalul fericirii*, the detention memoirs written by Nicolae Steinhardt, printed by Dacia Publishing House in Cluj (1991), republished several times and translated into French, Spanish and Italian.
3. Sanda Cordoș, *Literatura între revoluție și reacțiune. Problema crizei în literatura română și rusă a secolului XX*, Cluj-Napoca, Biblioteca Apostrof, 2002, p. 186.



4. Ioan Suci Bukiu, *De la liniște la cântec și alte povestiri*, Caransebeș, Editura Ionescu, 2000, p. 7.  
"At some point you feel the vastness of thoughts seeking a way out; when you start to write, you set free the feelings that have been sealed and trapped inside you for too long. You are even afraid to put them down on paper."
5. This memory is situated between the concepts of *working through* and *acting out* (cf. Paul Ricoeur, *Memoria, istoria, uitarea*, Timișoara, Editura Amarcord, 2001, p. 317 sq.)
6. *Ibidem*, p. 315.
7. Barry S. Philipp, *The Fear Factor. The Core of a Desperate Society*, Wimberley, Corinthians Publishers, 1998, p. 21. Primo Levi, a survivor of Auschwitz, committed suicide in 1987.
8. Sanda Golopenția, *Textele detenției*, în *Analele Sighet 9, Anii 1961-1972: Țările Europei de Est între speranțele reformei și realitatea stagnării*, Bucurest, Fundația Academia Civică, 2001, p. 294.
9. Gheorghe Andreica, *Lumini ce nu se sting*, Ploiești, Editura Printeuro, 2000, p. 210.
10. Jean Delumeau, *Mărturisirea și iertarea. Dificultățile confesiunii. Secolele XIII-XVIII*, Iași, Polirom, 1998, p. 35 sq.
11. Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 393.
12. R. Chartier, *Le monde comme représentation*, în *Au bord de la falaise. L'histoire entre certitudes et inquiétude*, Paris, Albin Michel, 1998, p. 80.
13. Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 102 sq. Ricoeur discusses the concept of manipulated or instrumental memory.
14. Ion Ioanid, *Inchisoarea noastră cea de toate zilele*, Bucurest, Humanitas, 1999, volume I, p. 305.
15. *Ibidem*, p. 29.
16. Roger Chartier prefers the concept of "collective representations" to that of mentality, as this concept better highlights the social dimension in three ways: "le travail de classement et de découpage qui produit les configurations intellectuelles multiples par lesquelles la réalité est contradictoirement construite par les différents groupes qui composent une société; ensuite les pratiques qui visent à faire reconnaître une identité sociale, à exhiber une manière propre d'être au monde, à signifier symboliquement un statut et un rang; enfin, les formes institutionnalisées et objectives grâce auxquelles des *représentants* (instances collectives ou individus singuliers) marquent de façon visible et perpétuent l'existence du groupe, de la communauté ou de la classe", Roger Chartier, *Le monde comme représentation*, p. 78.
17. *Ibidem*, p. 69.
18. See Dinu Gherman, *Aspecte metodologice privind investigarea fricii în România comunistă (1945-1965)*, în *Anuarul de Istorie Orală VIII*, Cluj-Napoca, Presa Universitară Clujeană, 2007, pp. 325-326.
19. Doru Radosav, *Donbas. O istorie deportată*, Ravensburg, 1994, p. 78.
20. Sanda Cordoș, *Evadarea tăcută. 3000 de zile singură în închisorile din România - Lena Constante*, în *Dicționar analitic de opere literare românești*, Cluj-Napoca, Casa Cărții de Știință, 2007, p. 288.

21. Michel Foucault, *A supraveghea și a pedepsi. Nașterea închisorii*, Pitești, Paralela 45, 2005, p.120.
22. *Ibidem*, p. 121.
23. Paul Ricoeur, *op. cit.*, p. 199.
24. Anița Nandriș-Cudla, *20 de ani in Siberia. Destin bucovinean*, Bucarest, Humanitas, 1991.
25. L. Ron Hubbard, *Frica*, Bucarest, Editura Militară, 1994.

Luiza Vasiliu  
 Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca, Romania  
 luiza\_vasiliu@yahoo.fr

### **Les Académies de la mort et de l'espoir /Academies of Death and Hope**

-

**Abstract** : Considered to be the enemies of the new communist regime, most of the intellectuals from the inter-war period were condemned, for political reasons, to long terms of imprisonment. Some of these survived and wrote testimonies from their detention time. In the present essay, I chose four exemplary thinkers, Noica, Steinhardt, Mărgineanu, Pandrea, trying to set their works in a revealing and productive dialogue. If the motivation of the confession is different to Steinhardt and Noica, Mărgineanu and Pandrea write in order to offer a document of historic value. However, the four memoirists' styles are quite distinct, varying from erudite baroque to a surrealism, in a form of expression that blends cynicism and black humor. Secondly, the essay studies the way the prisoner found in extreme conditions has a tendency to create literature (the sensation of a certain *déjà-imaginé*), in order to finally approach the resistance methods of the imprisoned intellectual (including those of the "academies", an original form of maintaining the spirit alive in situations of hard detention).

**Keywords** : Communism; Romania; political prison; resistance; reeducation; Noica; Steinhardt; Mărgineanu; Pandrea.

< Leur intérêt était de liquider les godelureaux, c'est ainsi qu'ils les appelaient. La classe supérieure. C'est pas qu'elle était supérieure par la culture, ou autre chose, c'étaient des exploiters >- ces phrases appartiennent à l'ancien tortionnaire Franț Țandără et résument en quelques mots gauches l'attitude des régimes totalitaires (le communisme, en particulier) à l'égard des intellectuels : sous prétexte qu'ils seraient les représentants d'une prétendue exploitation économique, ils étaient considérés l'ennemi principal du progrès social, c'est-à-dire de la consolidation de l'État communiste. Il faut des victimes, disaient les révolutionnaires rouges, pour qu'après on puisse commencer à construire l'homme

nouveau. Les victimes ont été, bien évidemment, les opposants dans le sens large du mot, mais dans la présente étude nous allons nous concentrer sur les quelques intellectuels qui ont écrit des témoignages sur les années de prison et pour lesquels, dans un geste totalement assumé, l'écriture est conscience et état de veille.

Nous n'avons pas la prétention d'écrire exhaustivement sur tous les intellectuels roumains qui sont passés, pour des raisons politiques, par le régime pénitentiaire. Nous avons choisi juste quatre auteurs et nous allons éviter de généraliser, en étudiant exclusivement les cas en question et en essayant de découvrir les quelques points communs. Pourquoi leurs témoignages sont-ils significatifs? Non pas parce qu'ils représenteraient une typologie des intellectuels sous le communisme, mais tout simplement parce qu'ils discutent différemment, en communiquant implicitement les uns avec les autres, des problèmes tels la résistance en prison ou la motivation de l'aveu.

### < J'écris à la lueur de la lampe de l'éternité >

Nous allons parler dans les pages qui suivent de quatre livres qui appartiennent d'une manière ou d'une autre à la catégorie des journaux de prison: *Rugați-vă pentru fratele Alexandru* (Priez pour le frère Alexandru) de Constantin Noica, *Jurnalul fericirii* (Le Journal du bonheur) de N. Steinhardt, *Amfiteatre și închisori* (Amphithéâtres et prisons) de Nicolae Mărgineanu et *Reeducarea de la Aiud* (La Rééducation d'Aiud) de Petre Pandrea. Tous ces auteurs ont été des intellectuels de valeur dans la période précédant l'instauration du communisme. Après 1945, pour des infractions fictives (la plus courante étant < le complot contre la sécurité d'État >, même si cela pouvait dire tout simplement la lecture d'un livre < interdit >) ils sont condamnés à beaucoup d'années de détention et sont libérés lors de la grâce de 1964.

Ils écrivent tous sur l'expérience carcérale, mais la motivation de l'aveu est différente d'un journal à l'autre. Pour Steinhardt, *Jurnalul fericirii* est un < testament politique >: en dehors des trois solutions de survie pendant le totalitarisme, résumées dans les pages de début (la mort assumée chez Soljenitsine, l'indifférence chez Zinoviev, l'agressivité chez Churchill et Bukovski), Steinhardt parle dans les plus de quatre cents pages de son *Journal* de la quatrième solution, la foi, qui englobe et dépasse en même temps toutes les autres, bien qu'il admette que < le bonheur et la paix ne peuvent pas être créés par nous-mêmes, par la voie matérielle - mais ils nous sont donnés de la-haut >, et que cette quatrième solution est accessible à très peu de gens. En nous rappelant la conversion religieuse vécue, dont Steinhardt a fait l'expérience dans la prison, sous le signe de l'ocuménisme, nous pouvons spéculer que c'est aussi la raison pour laquelle le testament a dû être écrit - pour que l'épreuve soit perçue différemment, pleine de lumière, en tant que chance d'une élévation spirituelle. En pensant à Noica et à la culpabilité ressentie par celui-ci envers ses amis, Steinhardt se demande < si je vais réussir à expliquer à Dinu qu'en fait je lui dois l'occasion sans laquelle je n'aurais pas pu renaître une seconde fois, de l'eau et de l'esprit >. Voilà pourquoi nous pensons que la motivation réelle de l'écriture vient du désir d'expliquer, de rendre compréhensible jusqu'au bout cette expérience fortifiante de la détention.

Dans le cas de Noica, le titre en dit long : c'est un témoignage où il essaie gauchement de faire excuser sa < trahison > et sa faiblesse. Malheureusement, il ne fait pas appel à des arguments naturels et crédibles (la faiblesse du corps ou de l'esprit), mais il dissimule son repentir sous une exhortation au pardon et à la compréhension pour les < frères > communistes qui, à cause de la situation d'humanité inférieure et sans espoir dans laquelle on les met, méritent la pitié et les prières de tout le monde. Noica commence son livre avec la parabole (qui pourrait être une histoire vraie) d'un commandant russe qui laisse sur l'autel d'un monastère un message contenant le texte suivant: < Le commandant des

troupes qui ont occupé le monastere vous déclare qu'il l'a laissé indemne et vous demande de prier pour son âme >\_. Tout en nous livrant au jeu d'associations sur lequel Noica construit son livre (le frere Alexandru, pour l'âme duquel il faut que l'on prie tous, est le Big Brother communiste), deux précisions s'imposent: premierement, les communistes n'ont pas laissé < indemne > le pays qu'ils avaient occupé - au contraire, ils l'ont mutilé de maniere peut-etre irrémédiable, et deuxiemement, ils n'ont demandé la pitié, la priere ou la compassion a personne. Pourquoi prier alors pour le frere Alexandru? En fait, le livre de Noica et celui de Steinhardt se font écho mutuellement: le premier est l'excuse adressée au second et le deuxieme est l'explication formulée pour le premier. Tandis que l'explication est plus que crédible, en convaincant surtout en tant qu'impressionnante expérience spirituelle, l'excuse n'est malheureusement toujours pas assumée et se perd dans une rhétorique dont le point de départ et fondamentalement erroné.

Chez Mărgineanu et Pandrea, les motivations sont beaucoup plus clairement exprimées. Mărgineanu se considere comme < un des témoins oculaires dépourvus d'importance dans la vie politique et culturelle > (bien qu'on sache tres bien qu'il est responsable de la rétrocession de la Transylvanie) et écrit < pour faciliter le jugement ultérieur de l'histoire >\_qui pourra, par la confrontation de tous les témoignages, devenir < complet et objectif >\_. Le fragment autobiographique se transforme ainsi en document dont il faut tenir compte lors de l'établissement de la vérité historique. Chez Pandrea il s'agit toujours de vérité: < l'histoire en l'an 2000 nous empaillera tous. Contribuons a cela avec des documents honnetes et courageux >\_, ou < je ne serai redevable en rien et surtout pas a la vérité historique >\_, ou encore < ce qui m'intéresse, c'est la vérité historique qui se reflète dans la goutte du Moi >\_. L'obsession d'écrire < pour l'avenir >, de maniere a aider l'histoire a etre complétée, est doublée chez Pandrea par des impératifs moraux: < J'ai l'obligation morale d'écrire en qualité de victime, de juriste pénaliste et d'avocat des illégalistes communistes >\_, tout en s'approchant en quelque sorte de la motivation de Goma, celui qui était décidé a < ne pas taire > ses bourreaux.

## Entre éthique et esthétique

En passant de la motivation a l'acte, il faut faire quelques précisions sur la maniere dont chacun d'entre eux écrit. La seule chose que les quatre livres ont en commun, c'est leur caractere autobiographique. Pour le reste, ils sont différents. *Jurnalul fericirii* est discontinu, baroque, fragmentaire, déroutant, réunissant dans les memes pages des interprétations de la Bible, des souvenirs, des paralleles littéraires et philosophiques, des commentaires pertinents sur la liberté, l'incarcération, le mysticisme, le communisme, l'ocuménisme. C'est un journal total qui, au lieu de suivre les mouvements du temps extérieur, suit ceux de la conscience, tout en dessinant le profil de l'expérience intérieure. *Amfiteatre și închisori* comprend quelques chapitres où Mărgineanu raconte les événements qui ont eu lieu dans le monde universitaire, a commencer par la période légionnaire et jusqu'a l'instauration du communisme. < Le jugement sur le siècle vécu ne peut pas etre séparé de mon éducation >\_, motive-t-il le découpage temporel. Ce n'est que la dernière partie du livre qui parle de l'expérience de la prison: < Năpasta > (< Le malheur >) est l'histoire de la condamnation et < Calvarul > (< Le calvaire >) celle de la détention proprement dite. Le souci pour la précision de l'information et pour le respect de la chronologie répond au désir d'offrir un document concernant une certaine période de l'histoire, et pas forcément un drame de conscience, meme si celui-ci existe véritablement. Mărgineanu est en fait le chroniqueur discret et modeste de son époque, ayant une sensibilité qui apparaît souvent de maniere manifeste (dans les épisodes où il s'agit de la séparation de ses enfants et de sa femme). Il fait donc appel a un style limpide, sans digressions, concentré sur la narration des événements. Il ne faut pas oublier que ce témoignage doit servir, tel que son auteur le souhaite, a compléter l'histoire de cette période.

Chez Noica, théoricien et philosophe habile, les digressions théoriques sont fréquentes, constituant le plaidoyer pour la prière énoncée plus haut. Il ne fait pas de la littérature, ce n'est pas son souhait, et le livre est plutôt argumentatif que narratif. Rares sont les moments où il réussit à créer des personnages, à individualiser avec force et conviction des portraits de détenus. Un tel personnage est l'homme condamné < pour des raisons d'allégresse >, qui, pour échapper à la détention, voyage par le train (comme pour répondre à l'étonnement de Soljenitsyne face au manque de réaction des condamnés - ceux-ci n'essaient pas de fuir ou de se cacher); et sa passion est tout simplement d'observer le rire des gens. Il est amené à < l'isolement > parce que lors de la perquisition on a trouvé sur lui un bouton de nacre. Son apparition dans l'argumentation de mémorialiste appartenant à Noica (peut-être que ce mot, < mémorialiste >, est le plus approprié pour décrire le genre hybride auquel appartient *Rugati-vă...*) fait pencher la balance du côté de la frivolité, en contrepartie à la gravité pratiquée par Noica en guise de vertu.

Au pôle opposé à Noica se trouve, du point de vue du style, Petre Pandrea. La préface nous prévient qu'il s'agit d'une < dictée psychanalytique, réalisée sous pression > et que dans un premier temps, *Reeducarea de la Aiud* a été écrite < mentalement >, dans la cellule d'isolement. Le résultat a été parfois hallucinant: style télégraphique, juxtapositions surréalistes (< Le catilinaire est le houligan éternel. Les mots peuvent tuer. Les lois à mort en matière de politique sont criminelles. La mort est irréversible. Que faire quand on commet des erreurs judiciaires ? >\_), cynisme, humour noir, absurde et lyrisme (< J'ai parlé avec la Lune à Aiud plusieurs fois. On s'épie l'un l'autre et c'est mon amie secrète. J'en vois juste un quart, la moitié, les trois quarts. Je n'ai pas vu la lune pleine. Quand est-ce que le volet tombera, pour que je puisse voir ma bien-aimée ? >\_). Pandrea réussit à fasciner le lecteur, tout en l'attirant vers quelque chose qui devient de la littérature, sans pour autant que ce soit de la fiction. Il dit la vérité, tel qu'il se propose de le faire, mais c'est une vérité intime, une qui sort des couches profondes de la conscience. C'est peut-être la raison pour laquelle son expression est tortueuse, surprenante, envoutante.

### **< La sensation d'un déjà-imaginé >\_**

La détention, l'absurde du faux procès mis en scène, le grotesque des scènes auxquelles ils assistent ou dont ils sont les protagonistes font que les gens de lettres associent la réalité à la fiction. Une des premières rencontres de Steinhardt avec T., qui fait partie du même < lot Noica > et qui a accepté de collaborer avec les enquêteurs, donne à celui-ci l'impression d'une < scénographie surréaliste >: < Les intellectuels sont peut-être faibles, mais la connaissance des livres n'est pas dépourvue de sens, car elle peut fournir la sensation aiguë de déjà-vu ou de déjà-imaginé > littéraire. Mais le sentiment de l'accusé trahi par un ami proche n'est plus de la fiction: < le surréalisme n'est qu'une théorie, la vie n'est pas la même chose que le rêve, on n'est pas dans un salon de thé où l'on sert de l'opium ni dans un salon des parfums délicats, mais dans un sacré bureau d'enquête, la statistique montre que la réalité n'est pas un rêve: Valéry avait raison >\_. La tentation de tout transformer en fiction est repoussée, car le détenu doit tenir bon dans le réel, être présent *la-bas*, de manière à ce que son adéquation aux exigences du réel soit suffisante. Quant à Noica, il reste, au contraire, l'éternel prisonnier des théories et des associations imaginaires et, en transformant les expériences du quotidien en littérature (la marche vers l'enquête, les yeux bandés, lui semble être une initiation, un < doux > chemin), il aggrave sa propre inadéquation et refuse la réflexion sur la situation *réelle* où il se trouve. Ce qui est significatif, c'est le fait qu'il ne dit rien sur lui-même en tant que personne responsable, plus ou moins, de la condamnation et l'emprisonnement d'un nombre impressionnant d'amis intellectuels; en échange, il construit des scénarios sur la pertinence des idées de Marx. La scène de la perquisition des détenus est extrêmement troublante - ils se trouvent tous alignés, face au mur, et cette image rappelle à Noica *Zéro et l'infini* d'Artur Koestler. Au lieu de repousser l'analogie littéraire et n'ayant aucun sens du réel, Noica dit au

gardien ce qui se passe dans le roman: < Dans le livre, les détenus ont un pistolet contre leur nuque >\_. Cette phrase, au lieu de renvoyer le réel dans des zones paisibles de refuge, le jette violemment dans l'absurde et la terreur. En parlant de la rééducation de Pitești, Pandrea dit que c'étaient des < folies sorties droit de la tête de Smerdiakov, le héros épileptique de Dostoïevski, des *Frères Karamazov* >\_. Mărgineanu va encore plus loin, en soutenant que la réalité dépasse de beaucoup les moyens d'imagination de la fiction, *La Faim* de Knut Hamsun est < dépassée >, tout comme *l'Enfer* de Dante. Voilà comment la fiction peut expliquer la réalité, mais elle n'a pourtant pas la permission de s'infiltrer dans les couches profondes de celle-ci, car le danger de sombrer dans l'absurde augmente de manière alarmante.

### < Le paradis au cour >\_

Une autre question justifiée porte sur les modalités de résistance des intellectuels en prison. Il ne faut pas oublier qu'ils étaient privés de < l'instrument > de leur activité quotidienne, car ils n'avaient pas de livres, de journaux (sauf très rarement, et à ce moment-là il s'agissait de *Scântea* ou de livres d'endoctrinement), ils n'avaient même pas de papier ou de stylo (qu'ils recevaient juste dans les moments de détente du régime carcéral et dans des conditions spéciales). Loin de leurs familles, isolés, sous enquête, dépourvus de l'espoir d'un jugement correct, les intellectuels vivent le drame de la séparation de la lettre, le drame de la stagnation intellectuelle. Le sens de leur vie disparaît au moment où ils sont emprisonnés et se voient obligés, à cause de cela, de créer des mécanismes propres de défense. Dans le cas de Nicolae Mărgineanu, la résistance est d'abord liée à la verticalité morale, à la < conscience propre du fait que tu as fait ton devoir et tu n'as pas pris en dérision ton peuple, les gens et toi-même >\_. La deuxième condition concerne la plupart des intellectuels détenus et est liée à la manière d'occuper son temps, de le remplir d'activités qui absorbent les facultés intellectuelles: l'apprentissage minutieux de langues étrangères, de poèmes, de listes de rois, la pratique de la philosophie, des mathématiques et de toute autre activité qui pourrait solliciter l'esprit. C'est toujours Mărgineanu qui raconte que < l'ébullition intellectuelle que nous provoquait l'échange de connaissances nous faisait oublier tous les comportements inhumains > et rajoute que < l'avantage, le grand avantage de l'intellectuel enfermé a été le suivant: la richesse de sa vie, qui faisait qu'il se suffisait à lui-même et qu'il ne se sentait pas seul ou qu'il ait été >\_. < Seul l'intellectuel a fait face à tous les comportements inhumains >\_, dit Mărgineanu, et son affirmation est pour le moins polémique, dans les conditions où le tortionnaire Țandără disait que ceux qui < n'avaient que les livres > ne s'étaient pas du tout débrouillés en prison. En fait, la vérité est la suivante: nous avons quelques témoignages d'intellectuels qui ont résisté. Nous ne savons pourtant rien sur ceux qui se sont suicidés, se sont déshumanisés, ont cédé aux pressions de la Securitate, ou sont devenus fous. Leurs vies sont restées, condensées sous la forme d'un nom et d'une date, mais leur tragédie n'est que trop peu connue.

Pour Pandrea, ce n'est pas la vie qui offre la solution de la survie, mais l'isolement, le temps entièrement à la disposition de soi-même, qu'il emploie avidement à < écrire > (ne fut-ce que mentalement). Il écrit un roman-fleuve en < paix, féerie et concentration >, fait des notes sur la détention, tient son journal. Car, dit-il, < quand on t'impose l'entourage, commence la contrainte >, tandis que < dans la cellule solitaire je suis un homme libre, philosophe, religieux, chercheur psychologique des abîmes de mon sous-conscient, dans les profondeurs duquel je descends avec mon bistouri >\_. Ce qui pourrait paraître à certains la peine d'être confronté jour après jour à soi-même est pour Pandrea la libération et la descente vers l'abîme de son être. De même, Noica ressent le besoin de rester seul, n'apprend jamais l'alphabet Morse et ne communique pas à travers les murs de la prison avec ses voisins. En échange, il construit des théories impossibles sur les < journées cosmiques >. Il est vrai pourtant que, tout comme Pandrea, une fois dans une cellule à côté de plusieurs détenus, il tient des conférences et entre dans le jeu de l' < Académie >.

Steinhardt aussi est un maître en prison, bien que, si l'on pense à son évolution spirituelle et religieuse, c'est lui l'initié, et la survie en prison coïncide avec *l'illumination*, le chemin intérieur de celui qui a été récemment converti dans le but du rapprochement le plus profond de la religion qu'il a choisie et de son Dieu.

## Université et prison

La détention des intellectuels a eu à faire avec l'éducation de deux manières plus différentes. D'une part, elle a été rééducation, reformatage des structures mentales et a connu soit la forme agressive et grotesque de Pitești soit a été dissimulée sous le discours des enquêteurs, des tortionnaires ou des gardiens. Pendant l'enquête on a dit à Mărgineanu: < D'ailleurs *nous* ne souhaitons pas détruire les gens, mais *notre* but est de les améliorer et de les emmener sur le bon chemin >. Les intellectuels doivent être < améliorés > car ils ne correspondent pas au profil demandé par le communisme, ils doivent être modelés, utilisant les menaces, le chantage, la violence, de manière à ce qu'ils puissent être manipulés et devenir des adeptes du régime. Le gardien Mândreș de Pitești accueille ainsi ses détenus: < C'est mon Académie (...) d'où vous partez juste pour aller au tombeau >. Ainsi, un < politique > avait une culpabilité idéologique, qui devait être corrigée par tous les moyens possibles.

Pandrea, avec de l'humour noir, identifie le processus de la rééducation avec une catharsis, une élimination de ce qui est superflu jusqu'à l'écharnage psychique, jusqu'à un squelette de mort vivant. Mais la rééducation n'aboutit pas dans tous les cas. Mărgineanu et Steinhardt (ce dernier dit que tout ce qui compte c'est le caractère, tel le < squelette électrique > de quelqu'un) gardent leur colonne vertébrale et ne sont pas touchés par l'idéologie. Chez Pandrea, l'avocat des illégalistes communistes avant l'arrestation et partisan du projet communiste, la rééducation est inverse: il passe de *l'homme nouveau* à *l'homme ancien*, ayant une compréhension parfaite de l'échec communiste et le désir de témoigner, sans falsifier, de l'atrocité du régime carcéral. Nous n'irons pas jusqu'à soutenir que Noica serait, sur tous les quatre, le rééduqué, mais nous ne pouvons pas nous empêcher de mettre en évidence l'enchantement que lui provoquait la lecture des livres de Marx qu'on lui apportait dans la cellule. Encore plus, Noica se réjouit de l'occasion qui lui est offerte par les gardiens qui apportent les livres: < Je n'aurais probablement jamais lu - tout comme les adeptes eux-mêmes - l'article *Débats sur la loi concernant le délit de voler du bois*. Je lui trouve, ici en prison, la beauté d'un psaume >. En plus, Noica s'est proposé aussi comme < entraîneur > de marxisme. Heureusement, il a été un tout autre type d'entraîneur après être sorti de prison, à Păltiniș, en rassemblant à ses côtés non pas des disciples marxistes, mais des jeunes passionnés par la philosophie occidentale. C'est pour cela qu'on peut dire que Noica est un rééduqué à moitié, un cas rare de lavage partiel du cerveau auquel il a en partie consenti.

La deuxième académie des intellectuels détenus a été, cette fois-ci, l'Académie qu'ils ont créée eux-mêmes, sous la forme de < cercles de culture >, tels que Steinhardt les appelait, moyens de survivre qui éliminent l'impression de l'inutilité des jours perdus en détention, en créant l'impression de la liberté. On y enseigne le sanscrit, le droit ou la physique, on parle gastronomie, on raconte les romans célèbres (ou même les pièces de Ionesco ou *le Banquet* de Platon), les maîtres échangent souvent la place avec les disciples, chacun trouve quelque chose à apprendre. < On voit clairement que depuis une heure ou deux ils oublient dans quel endroit ils se trouvent. L'abstraction et la documentation ensorcellent les gens et les enlèvent un petit peu, en leur apportant la joie, l'illusion >. Pandrea justifie le choix du titre de son livre par une citation de Gorki, qui appelait les prisons qu'il avait connues ses < Universités >. Et Noica raconte comment le jeune Matei, bien qu'enfermé pour la deuxième fois, était content, car il < venait à l'Université! Nulle part ailleurs il n'avait appris l'existence de tant de livres, films, sciences et langues. Il apprenait maintenant 4 - 5 langues à la fois >.

La prison - Académie est pour beaucoup d'entre eux la seule variante de rester actifs du point de vue intellectuel. On y tient des conférences uniques, il y a un échange fantastique d'idées et, à travers cet échange, les détenus s'approchent encore plus les uns des autres. C'est probablement un phénomène que les apparatchiks n'ont pas prévu, vu le manque de réaction claire. Leur réponse à tout ce qu'a représenté l'activité intellectuelle libre a été la création de l'appareil de répression. Que les Académies aient été créées à l'intérieur même de cet appareil, montre tout simplement le caractère "inoffensif" pour le régime (les détenus étaient quand même sous contrôle). En liberté, les Universités proprement dites ont été confisquées du point de vue idéologique, et les conférences privées sont devenues clandestines. Finalement, la réponse du communisme à l'opposition intellectuelle, même si celle-ci était seulement soupçonnée derrière une attitude verticale et intransigeante face au régime, a été la mort, spirituelle ou physique. Les intellectuels dont nous avons parlé dans cette étude sont parmi les très peu nombreux qui ont survécu et cela représente une raison suffisante pour lire leurs témoignages.

## Bibliographie

Jela, Doina, *Drumul Damascului. Spovedania unui fost torționar*, București, Humanitas, 1999.

Mărgineanu, Nicolae, *Amfiteatre și închisori*, Cluj-Napoca, Dacia, 1991.

Noica, Constantin, *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*, București, Humanitas, 1990.

Pandrea, Petre, *Reeducarea de la Aiud*, București, Vremea, 2000.

Steinhardt, Nicolae, *Jurnalul fericirii*, Cluj-Napoca, Dacia, 1994.

## Notes

Doina Jela, *Drumul Damascului. Spovedania unui fost torționar*, București, Humanitas, 1999, p. 89.

Petre Pandrea, *Reeducarea de la Aiud*, București, Vremea, 2000, p. 34.

Nicolae Steinhardt, *Jurnalul fericirii*, Cluj-Napoca, Dacia, 1994, p. 43 ("fericirea și liniștea nu le putem crea noi singuri, pe care materială - [ci] ele ne sunt date de sus").

*Ibidem*, p. 350 ("dacă voi reuși să-i explic lui Dinu că de fapt îi datorez prilejul fără de care nu m-aș fi putut naște a doua oară, din apă și din duh").

Constantin Noica, *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*, București, Humanitas, 1990, p. 5 (Comandantul trupelor care au ocupat mănăstirea vă declară că a lăsat-o neatinsă și vă cere să vă rugați pentru sufletul său").

Nicolae Mărgineanu, *Amfiteatre și închisori*, Cluj-Napoca, Dacia, 1991, p. 15 ("ca să faciliteze judecata de mai târziu a istoriei").



*Ibidem*, p. 19 ("să devină completă și obiectivă").

Petre Pandrea, *Reeducarea de la Aiud*, o.c., p. 23 ("istoria în anul 2000 ne va compartimenta pe toți într-un Insectar. S-o ajutăm cu documente cinstite și neînfricate").

*Ibidem*, p. 24 ("nu voi rămâne dator cu nimic și mai ales adevărului istoric").

*Ibidem*, p. 146 ("mă interesează adevărul istoric care se oglindește în Picătura Eu-lui").

*Ibidem*, p. 29 ("Am obligația morală de a scrie în calitate de victimă, de jurist penalist și de avocat al ilegaliștilor comuniști").

Nicolae Mărgineanu, *Amfiteatre și închisori*, p. 15 ("Judecata asupra veacului trăit nu poate fi desprinsă de educația mea").

< Izolare > (< isolement >) : cellule ou étaient fermés provisoirement, en guise de sanction, les détenus ayant contrevenu au règlement de la prison. La punition pouvait durer plusieurs jours et supposait une solitude totale et un régime très strict, parfois sans nourriture.

Petre Pandrea, *Reeducarea de la Aiud*, p.12 ("un dicteu psihanalitic, realizat sub presiune").

*Ibidem*, p. 33 ("Catilinarul este huliganul etern. Cuvintele pot deveni ucigașe. Legile cu moartea în materie politică sunt ucigașe. Moartea este ireversibilă. Ce te faci când se comit erori judiciare?").

*Ibidem*, p. 125 ("Am stat de vorbă cu Luna la Aiud de multe ori. Ne pândim și este amica mea secretă. O văd pe sfert, pe jumătate, pe trei sferturi. Nu am văzut luna plină. Când va cădea oblonul, să-mi văd iubita?").

Nicolae Steinhardt, *Jurnalul fericirii*, p. 15 ("senzația unui *déja-imaginé*").

*Ibidem*, ("Intellectualii or fi slabi, dar cunoașterea cărților nu-i fără de folos, căci poate da, acută, senzația unui *déja-vu* sau măcar unui *déja-imaginé*").

*Ibidem*, p. 17 ("suprerealismul e doar o teorie, viața nu-i totuna cu visul, aici nu-i ceainărie de opium și nici salon al suavelor miresme, aici e un ticălos de birou de anchetă, statistica dovedește că realitatea nu-i vis: Valéry avea dreptate").

Petre Pandrea, *Reeducarea de la Aiud*, p. 91 ("În carte li se pune deținuților câte un pistol la ceafă").

Nicolae Mărgineanu, *Amfiteatre și închisori*, p. 202 ("au fost nebunii ieșite din capul lui Smerdiakov, eroul epileptic al lui Dostoievski din *Frații Karamazov*").

*Ibidem*, p. 231 ("cu raiul în inimă").

*Ibidem*, p. 231 ("conștiința curată, că ți-ai făcut datoria și nu ți-ai bătut joc de neam, de oameni și de tine").

*Ibidem*, p. 207 ("frământarea intelectuală pe care ne-o prilejuia schimbul de cunoștințe ne făcea să uităm de toate neomeniile (...); avantajul, *marele avantaj* al intelectualului ajuns în închisoare acesta a fost: *bogăția vieții sale, care-l făcea să-și ajungă sieși și să nu se simtă singur oriunde s-ar fi aflat*").

*Ibidem*, p. 208 ("Intellectualul singur a rezistat la toate neomeniile").

Petre Pandre, *Reeducarea de la Aiud*, p. 114 ("în celula solitară sunt om liber, filosof, monah, cercetător psihologic al abisurilor și subconștientului meu, unde merg cu bisturiul până în adâncimi").

Nicolae Mărgineanu, *Amfiteatre și închisori*, p. 156 ("Noi nu dorim de altfel să distrugem, ci noi dorim numai să-i îndreptăm și să-i aducem pe calea cea bună").

*Ibidem*, p. 239 ("Aceasta e Academia mea (...) de la care nu plecați decât în mormânt").

Constantin Noica, *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*, p. 108 ("N-aș fi citit probabil niciodată - cum nu citesc adepții ei înșiși - articolul intitulat: *Dezbaterile asupra legii cu privire la furtul de lemne*. Îi găsesc, aci în închisoare, frumusețea unui psalm").

Nicolae Steinhardt, *Jurnalul fericirii*, p. 85 ("Se vede limpede că timp de un ceas sau două uită de locul unde se află. Abstracțiunea și documentarea își întind mrejele și-i răpesc nițel pe oameni întru bucurie, amăgire").

Constantin Noica, *Rugați-vă pentru fratele Alexandru*, p. 75 ("venea la *Universitate*! Nicăieri ca aici nu aflase de atâtea cărți, filme, de atâtea științe și limbi. Acum învăța 4-5 limbi deodată.").

Raul Botha  
Babes-Bolyai University, Cluj, Romania  
botharaul@hotmail.com

## **Paul Goma et l'expression de la résistance /Paul Goma - the Testimony of a Resistant**

**Abstract:** This article observes the conditions in which Romanians, in general and Romanian writers in particular were forced to live, cohabitate and survive the communist repression, as seen by Paul Goma, a type of resistance, which became a signature mark. The major tenet of the essay is that Goma's opposition is not merely the journey of a rebelled individual against the system he lives in, but a way of achieving awareness through active reaction in a climate of moral and spiritual decadence. Thus, the use of memory, humour, open criticism, along with an exemplary courage provide the necessary ingredients that shape a bearable existence. And since Goma defied the omniscient mechanisms of the Securitate, there is no doubt that his personal expression of humanist resistance was indeed a valid choice.

**Keywords:** Paul Goma; Romanian Communism; Securitate; resistance.

< Les noms connus sont devenus. connus précisément parce qu'ils ont *toujours* pris la parole a la place des autres - des noms inconnus. Ces gens sont devenus des personnalités *en parlant*, les oreilles débouchées, les yeux pas seulement la ou ils-elles mettent les pieds. >\_

C'est d'apres cette description que l'on pourrait reconnaître l'effervescent Paul Goma, l'homme-étincelle, l'homme-meche, l'homme-réaction, l'épine qui dérange la Sécurité et le promoteur d'une nouvelle façon de combattre le régime : la bouche grand ouverte et le son clairement prononcé de la vérité. Les problemes fondamentaux (la liberté, la vérité, la solidarité, la logique et la peur chez les Roumains), ainsi que des réponses pragmatiques et ponctuelles données a des situations-limite (l'expérience de celui qui est sous enquête, qui est poursuivi, persécuté, détenu, presque empoisonné, presque-échiné racontée avec humour, ironie, sarcasme, avec un style fluide, de journal, parfois presque-oralisé), doivent etre < non-oubliés > et < non-tus > dans des livres comme *Gherla*, *Culoarea Curcubeului '77* (*La couleur de l'arc-en-ciel '77*), *Soldatul câinelui* (*Le soldat du chien*) etc.

La motivation d'une telle démarche pourrait paraître incompréhensible dans les conditions d'un monde enchaîné, le sparadrap sur la bouche, dans un espace ou se poser des questions équivalait a un *doublethink* orwellian, instantanément sanctionné en tant que réactionnaire, dans un milieu ou une main en menottes lave l'autre, et ou etre libre impliquait surtout une notion d'impureté, de compromis avec < l'Amour > de la Sécurité. Mais cette réaction provient d'une profonde intériorité humaine, de l'intimité et de la dignité atteintes dans la prison de Gherla, lors d'une terrible casse, reçue comme quelque chose de de la part des < bouchers > de service. Avec l'expressivité qui le caractérise si bien, Goma prononce le serment qui l'accompagnera toute sa vie :

Vous verrez bien.

Et j'ai décidé de ne pas les oublier le long de mes jours

non pas de me venger, mais de ne pas les oublier

et surtout, surtout

DE NE PAS LES TAIRE."\_

### **Roumain, sentiment roumain - dans le communisme**

Esprit de Bessarabie a l'origine, Paul Goma s'est approprié en meme temps que l'espace natal la volonté, la combativité et la réactivité spécifiques pour cette zone-la. Transmué dans la souche

roumaine pendant la seconde Guerre Mondiale, Goma paraît ne pas s'être bien intégré dans le paysage, mais surtout dans la mentalité des lieux. Tout au long de sa vie, il se heurtera toujours à l'air encrassé d'un sentiment roumain balkanique, et son désir de respirer sera toujours sanctionné comme inadéquat.

Le lieu et le moment de prédilection pour des révélations de ce genre ne peuvent se situer qu'à la limite de l'humain - la prison, la détention politique, respectivement le fort nr. 13 à Jilava, et ensuite à Gherla. Ici, comme dans un laboratoire de recherche, la nature humaine < peut > s'extérioriser, plus ou moins volontairement (plutôt moins que plus). Et les réactions aux conditions < spéciales > ne cessent pas de faire leur apparition. Paul Goma est tout d'abord choqué par le rejet de la solidarité dans sa cellule au moment où il est question de réagir d'une façon ou d'une autre au traitement appliqué et supplémenté sans raison particulière, < ce refus spécifique, non pas ferme, mais à notre manière, oriental, mou, avec de la douceur, avec une blague >. Le manque de liberté et de volonté intérieure de la part des gens autour de lui, la conclusion fataliste que < notre histoire est l'histoire des petits arrangements avec les étrangers > le provoquent à faire une généralisation quelque peu risquée - les Roumains, ces gens dépourvus de soif de liberté. Le contexte nous permet de lui donner raison seulement en partie, car il y a des exemples contraires aussi à cette époque-là : la résistance dans les montagnes, la révolte des < frontieristes > de Gherla etc. Toutefois, certains traits de caractère des Roumains paraissent être décrits avec beaucoup d'esprit d'observation et avec de jugement, pas seulement dans *Gherla*, mais aussi dans d'autres livres. Il y a ainsi *le Roumain-traînant*, typologie soutenue aussi par des proverbes populaires, *le Roumain-ladron* qui équivalait au *Roumain-complice* (la solidarité étant cruellement punie), mais aussi *le Roumain-solidaire*. Et n'oublions pas le Roumain qui < ne supporte pas la concurrence, ni même lorsqu'il s'agit de lâcheté >, mais qui compense par l'intelligence : < le Roumain, il pourra être "prudent" - mais pas toujours; le Roumain, il pourra manquer de courage - mais non d'intelligence >. Les Roumains, affirme Goma, ont le caractère débrouillard, seulement qu'ils ne savent pas quoi faire après s'être débrouillé et ont l'habitude de s'occuper de leurs affaires justement lorsqu'ils devraient être unis (l'exemple de la Charte '77). Parmi ses observations amères se trouve aussi une qui est liée à l'occupation des Roumains par les Roumains eux-mêmes après la retraite, une variante très plausible.

Les écrivains roumains, ses collègues, n'échappent non plus facilement à ses critiques. Dans les années 70, la Maison des Écrivains était devenue une oasis pour la libération des frustrations artistiques et humaines; d'après les mots de Goma, les écrivains étaient *profondément sincères* : < sincères-décus >, < sincères-révoltés >, < sincères-incrédules > dans un possible changement, et < sincères-convaincus > que rien ne dépend de personne, donc ni d'eux-mêmes. Ceux-ci utilisaient des méthodes adaptées et mises à jour pour faire face à l'époque : la méthode de se soustraire par un *mais-toutefois-quand-même*.

Toutes ces affirmations sont faites du point de vue de la victime, de celui qui est assujéti, de l'état défensif de celui qui reçoit les coups, les yeux sur ses camarades qui se trouvent dans la même situation, qu'on abuse et qu'on met sous la matraque de l'abrutissement (dans les prisons) ou la terreur suffocante de la Sécurité (à l'extérieur des prisons, mais toujours dans un système-prison).

### **La Sécurité - *can't live with it, can't live without it***

Pour Paul Goma, la Sécurité représente presque la même chose qu'une belle-mère aux yeux d'un jeune marié : elle te renifle, te suit, t'appelle en enquête - ou tu as été, avec qui, ce que tu as fait, pourquoi tu as fait les choses telles que tu les as faites - tu ne peux pas lui désobéir, tu ne peux plus la mettre hors-jeu parce cela voudrait dire automatiquement ton élimination, tu ne désires pas tellement qu'elle

existe, mais il faut tenir le coup. Et alors, tu n'as aucune autre arme contre elle que le silence en sa présence et tes pensées *in absentia*.

Lorsqu'elle fait son apparition et que cela arrive souvent, le silence envahit le quartier (on ne bat pas les tapis, on n'entend plus rien chez les voisins tapageurs.), parce que, de même que dans le cas de la belle-mère, < la ou se mêle la Sécurité ne se mêlent pas les gens ordinaires. >.

Le système de la Sécurité implique un processus de salissure, avec l'accent mis non sur une série de punitions appliquées sans raison, mais sur des buts < thérapeutiques >, de rééducation, cela aussi sur la filière du phénomène Pitești ou Aiud, expériences que Goma considère comme réussies non pas du point de vue de la rééducation d'un homme nouveau, mais de la perspective de la purification inverse, de la création d'une schizophrénie de comportement et de nature, la distinction entre bourreau et victime étant supprimée.

Il arrive parfois que la Sécurité désire d'impliquer le plus de gens possible dans la vie privée de quelqu'un, pour l'interroger et mettre à nu son intimité. Pour ces types humains (*les gens-complices*), Goma ne trouve ni compréhension, ni soutien.

Le secret équivaut à l'objet du travail de cette institution-organe. Une nuance quelque peu hilare de ce fait est la façon dont < les gars en blouson en cuir et Dacia noire > mettent à l'abri leur propre conscience de toute forme d'aller au-delà des règles, même si celles-ci contreviennent aux lois humaines naturelles : < Chez eux, le secret-d'État fonctionne à merveille. La curiosité naturelle est vaincue par la peur encore plus naturelle de savoir - donc, de se salir. Pour la paix de leur âme, on a décidé le secret ; qu'ils exécutent l'ordre, sans savoir sur qui et dans quel but > .

Dans leur milieu, la logique de l'absurde fonctionne parfaitement bien. Le blanc peut très facilement devenir noir, rouge ou toute autre couleur, pourvu que les besoins du parti le demandent (de même que dans 1984, 2+2 peut toujours donner 5). Sur le même principe, *la logique de la Sécurité*, l'accusé doit *toujours* [c'est moi qui souligne, R.B.] démontrer qu'il n'est pas coupable > . Le lien entre les faits et les preuves a cessé depuis longtemps d'être une loi valide. Le bien doit se transformer en mal et inversement.

Lors des enquêtes de la Sécurité, la façon dépersonnalisée de s'exprimer donne lieu au détachement de l'enquêteur de sa directe implication dans les problèmes exposés, méthode qui est devenue la façon préférée des Roumains de s'adresser et de se soustraire à la responsabilité (par exemple, l'usage impersonnel du pronom < on > - *camarades, on vole dans cette institution !*). Toujours en ce qui concerne le fait d' < éviter les responsabilités > et les tares de l'esprit roumain, on peut parler des moyens bachiques de se < faufiler > que les écrivains (parmi d'autres) adoptent.

En gardant l'analogie de la belle-mère, on pourrait affirmer que le silence serait désirable, parfois même plus que désirable, ainsi qu'un prolongement le plus grand possible de celui-ci. Mais il sera constaté *a posteriori* qu'une telle chose n'est pas de bon augure. Lorsque les eaux sont calmes, les deux ont le fond profond et boueux. Le silence brusque ou peut-être artificiel de la Sécurité indique la préparation d'une tempête, une tension musculaire avant la bataille, et alors la prévoyance et l'anticipation sont les uniques moyens à portée de la main.

**Méthodes de résistance. Le silence et l'écriture. Pommades à la Goma.**

Avant d'aborder le sujet de la < ré-action > face au système, il faut voir comment se rapporte Paul Goma à la cause de celle-ci, et plus précisément, à la mesure dans laquelle la privation de la liberté peut ou non déclencher une révolution interne. Son attitude se présente comme paradoxale, soit pleine d'aplomb, extériorisée de façon active, car, comme il l'affirme, < la liberté perdue doit être conquise, et non attendue comme la dignité. > , soit plus calme, mais ferme. Toutefois, la liberté suppose l'effort, l'apprentissage (comme toute autre vertu humaine), la volonté, la patience et du temps, beaucoup de temps qui lui soit dédié : < la liberté, on se l'approprie petit à petit, comme l'abécédaire, comme une langue étrangère, avec le temps, par sa pratique, on ne la conquiert pas, on n'en devient pas maître, comme d'un lopin de terre ou d'un objet > .

La liberté se trouve dans chacun d'entre nous, il faut seulement qu'on la déclenche. Sa manifestation contre tout ce qui correspond à son contraire a lieu d'après la forme structurelle du récepteur, de l'homme, c'est-à-dire qu'elle représente un fait universel, mais qui se particularise individuellement. De cela s'ensuit aussi la méthode de résistance contre tout ce qui lui est adverse, une méthode qui dépend des coordonnées intérieures de chacun.

Chez Paul Goma, le besoin de liberté s'est matérialisé et a en même temps manifesté sa force par son talent d'écrivain. La peur est à la base de nombreuses contraintes dont fait preuve l'être humain. La peur limite, amoindrit, produit le silence de l'expression. Mais le silence, à son tour, nourrit la peur et, à cause de cela, Goma allait dire : .

< On guérit la peur par la peur > . Et pourtant le monde ignorait tout ce qui se passait dans les prisons politiques. Et ceux qui en sortaient gardaient, par peur, l'obscurité sur les conditions, la déshumanisation, les corrections, en les obscurcissant encore plus. < Mais la peur a elle seule n'explique pas le silence. Pourquoi les Roumains se taisent-ils ? Pourquoi n'écrivent-ils pas, pourquoi n'envoient-ils pas ces témoignages là où on pourrait les publier ? > . À Gherla, Goma vit cette crise de la solitude et de l'insouciance extérieure, ainsi que la peur et la mollesse ressentie en prison, de sorte que ce qu'il soit lui-même arrivé à un moment donné de se dire, avant une correction < curriculaire > : < J'en avais marre. Et j'ai commencé à être silencieux.(.) Je savais que le silence était l'une des armes les plus terribles. Si pas pour l'attaque, alors pour la défense.active > .

Si un silence défensif-actif était préférable dans la relation avec les agresseurs, étant donné le fait que ceux-ci agissaient sur leur propre terrain/chez eux, dehors, dans la prison du monde communiste, le silence avait la nocivité d'un antidote pris en excès. La mémoire devrait être la métamorphose du silence, et sa préservation et non-altération pouvaient être réalisées seulement par l'écriture. Ainsi, l'incubation de la liberté dans la prison par le silence se ré-oxygénait à l'extérieur du pénitencier par le < non-oubli > des détails, des gens, des événements et par leur condamnation dans les paragraphes de ses livres pour tout le mal qui a été fait.

Mais à l'extérieur, la libération doit continuer. La structure de la prison sociale est identique : les gardiens sont remplacés par les employés de la Sécurité, les collègues de cellule par les passants de la rue. La résistance de Goma continue elle aussi, à la différence de quelques coordonnées qui doivent être modifiées. Le jeu d'échecs est le même : l'attention, la prévoyance, l'anticipation restent essentielles pour la survie. Une innovation en la matière est la résistance par la mise aux < contre-aguets > , mais qui ne peut être menée à bonne fin qu'au prix de grands efforts psychiques.

La source principale d'énergie et de vitalité chez Goma consiste sans aucun doute en son humour : < Si tu es un être qui se sauve par l'humour, tu as l'occasion de singularités.(.) Si, par contre, tu n'as pas les sens de l'humour, alors le dossier devient l'Entrée aux Enfers où l'on te pousse, sans que tu puisses t'y opposer. Parce que le dossier est précisément pour cela *dossier*, non pas pour informer, mais pour te mettre dans le pétrin ! > . La créativité humoristique apparaît à travers le don de raconter et de réinventer la langue, en contrepartie au non-vivant de la langue et de la vie de bois.

Le problème de la mort se pose surtout dans la période de Gherla (sous une forme individualiste) et dans la période parisienne (dans *Soldatul câinelui*), lorsque toute sa famille était visée par la Sécurité pour être tuée. Paul Goma arrive à une impasse existentielle, et la solution qu'il trouve pour s'en faciliter la sortie a supposé une nouvelle cartographie du monde. Par la manufacture des cartes, Goma bénéficiait d'une forme de récréation de l'univers ou l'insécurité comme phénomène avait des effets létaux. L'exil offre beaucoup de libertés, mais ce qui transparait véritablement, c'est le sentiment d'un < provisoire perpétuel >, état qu'ont d'ailleurs vécu à maximum Monica Lovinescu et Virgil Ierunca.

## Conclusion

La résistance de Paul Goma est avant tout une attitude intérieure. Le cri de ce JE NE ME TAIS PAS ! de *Gherla* résume le cri de la nature et de la dignité humaines opprimées, de l'expression refusée. Emerson affirmait que l'homme est seulement à moitié lui-même, l'autre moitié étant représentée par son expression. Malheureusement, beaucoup de gens de l'époque ont perdu une moitié d'eux-mêmes, tandis que d'autres se sont entièrement perdus. Les moitiés des gens, à leur tour, ont donné vie aux quarts que nous sommes aujourd'hui. Cela seulement à condition que le processus ait débuté une génération auparavant, ce qui est fort incertain, et le compte devient ainsi impossible à suivre.

Toutefois, leurs mémoires se sont préservées, et notre réunification passe obligatoirement par leur redécouverte. La mémoire reste une forme de préservation du temps, une partie considérable de ce que nous sommes aujourd'hui. Et cela grâce à ceux qui ne se sont pas tus, qui ont crié, quelles que soient les conséquences. Ceux qui ont gardé tout d'abord leur attitude intérieure et qui ont résisté. Car une attitude intérieure, dans les conditions données, est en soi-même une forme de résistance.

## Bibliographie

Goma Paul, *Gherla*, Humanitas, București, 1990.

Goma Paul, *Gherla*, ed. a-3-a, ed. Autorului, 2005.

Goma Paul, *Culoarea Curcubeului '77*, Biblioteca revistei Familia, Oradea, 1993.

Goma Paul, *Soldatul Câinelui*, Humanitas, București, 1991.

## Notes

La citation que j'ai modifiée se trouve dans *Culoarea Curcubeului '77 (La couleur de l'arc-en-ciel '77)*, Biblioteca revistei Familia, Oradea, 1993, p. 66, et représente l'attaque voilée de Goma à l'adresse des écrivains de cette époque-la (Bogza, Jebeleanu, Preda, Eugen Barbu, Titus Popovici) qui n'ont pas apporté leur soutien à sa pétition du printemps '77, en refusant en même temps d'encourager le besoin éprouvé par les Roumains de liberté d'expression. La citation originelle est la suivante : < Les noms connus sont devenus connus précisément parce qu'ils n'ont jamais levé la voix pour personne - pour les noms inconnus. Ces gens sont devenus des personnalités en se taisant, les oreilles bouchées, le regard orienté là où ils-elles mettent les pieds >.

Paul Goma, *Gherla*, Humanitas, Bucuresti, 1990, p. 221.

La variante complétée de *Gherla*, IIIe édition, 2005 p. 169-170, est beaucoup plus consistante et poétique :

< vous allez voire.

et j'ai décidé de ne pas les oublier le reste de mes jours

non pas me venger, mais plus cruellement encore :

NE PAS LES OUBLIER LES NON-OUBLIER DANS UN LIVRE

Et surtout, surtout

NE PAS LES TAIRE - LES NON-TAIRE >.

Goma, *Gherla*, p. 90.

*Ibidem*, p. 91.

*Ibidem*, p. 94: *Pas de soucis! Ça passera aussi !; Pourquoi se casser la tête pour rien?; le cinique : Plutôt que ma mère pleure, mieux vaut que pleure la tienne ; Il est trop tard pour s'incliner quand la tête est tombée; Le silence est d'or* (le sens est ici unilatéral, dans le contexte de l'argument); *Les chiens aboient, la caravane passe.*

< Si la solidarité était devenue, dans nos prisons, un crime - puni en tant que tel -, une bonne partie de la culpabilité revient aux détenus eux-mêmes. (.) constat : *le détenu est le complice du gardien* >, Goma, *Culoarea curcubeului*, p. 170.

La solidarité des *bons petits Roumains* pendant le tremblement de terre - < ils ont prouvé (...) qu'ils sont solidaires, qu'ils savent s'entre-aider, que la vie qu'ils avaient menée jusqu'alors ne les avait pas complètement transformé en des animaux égoïstes - en somme: qu'ils étaient restés, toujours, des hommes >, *ibidem*, p. 158.

*Ibidem*, p. 66.

*Ibidem*, p. 86.

*Ibidem*, p. 43.

*Ibidem*, p. 45.



*Ibidem* p. 96.

*Ibidem*, p. 199.

< Leur systeme [la Sécurité - c'est moi qui précise, RB] répressif est structuré non a partir de la punition, mais de la < rééducation >. Une rééducation qui n'a rééduqué personne, jamais, ni meme les pauvres étudiants de Pitești, ni les encore plus pauvres détenus de l'Aiud des années 1962-1964. La Sécurité ne s'est pas fait et ne se fait pas d'illusions en croyant qu'elle puisse changer quelqu'un du jour au lendemain, elle n'a pas besoin d'alliés (de convertis), mais de neutralisés (non pas de neutres). De gens qui n'oseront plus jamais non seulement ne pas s'y opposer, mais ni meme se regarder dans la glace : par honte, dégoutés d'eux-memes. > , *ibidem*, p. 366

< Aucune compréhension pour les *envoyés* (...) leur silence, leurs oreilles et yeux avec lesquels ils guettaient tout ce qui se passait était un acte, une action de *complicité avec la Sécurité* > - < et alors, quelle pouvait etre la valeur des longues années de prison, de leurs souffrances (.), a quoi bon maintenant ? - cela servait uniquement a la Sécurité >, *ibidem*, p. 172.

*Ibidem*, p. 252.

*Ibidem*, p. 340.

< mais je ne vous accuse pas. Vous etes accusé, c'est comme ça que l'on dit correctement >, *ibidem*, p.288.

< (...) j'avais donc compris que le Roumain, lorsqu'il se trouve dans une situation délicate, sans issue - ou il doit répondre par un oui ou un non - sait éviter une telle réponse (apres tout, qui et avec quel droit l'obligerait, lui, un homme libre, a limiter sa liberté en faisant un choix ?): en se bourrant. Détonnant! >, *Soldatul Câinelui*, Humanitas, București, 1991, p. 47.

Goma, *Culorile curcubeului*, p. 44.

Goma, *Gherla*, p.100.

*Ibidem*, p. 18.

*Ibidem*, p. 14.

*Ibidem*, p. 17.

*Ibidem*, p. 126.

Goma, *Culorile curcubeului*, p. 361.

### **Primo Levi, Jean Améry et Anne Frank : Trois témoignages de l'estuaire de la mort / Three Testimonies from the Land of the Dead**

**Abstract:** The study focuses on two pieces of writing that dramatise ways of surviving and keeping one's dignity intact in Nazi concentration and extermination camps. Both Primo Levi and Jean Améry are Holocaust victims, survivors of Auschwitz, bearing their own traumatic experience. The third text bears witness to an external world horrified by Nazi forces, seen from the perspective of another detainee, that of a teenager who is experiencing the awareness of writing: Anne Frank writes her *Journal*, while hiding with her family and four friends, first from a juvenile need of confession but which will finally take the shape of a deeply revelatory and iconic illustration of the documentary power of writing. Dealing with a tragic life circumstance that haunts one's mind in limit situations, it is the expression of a sense of ultimate, inner urgency, the need to immortalise in writing, and in so doing, rid oneself of a painful obsession; it is, at the same time, the expression of a stringent urgency to denounce horrible crimes against the very essence of the human being.

**Keywords:** Nazi; Holocaust; extermination; confession, dignity, survival; Primo Levi; Jean Améry; Anne Frank.

Notre étude consacrera quelques pages aux écrits des deux hommes qui ont traversé l'enfer d'Auschwitz et survécu pour en faire leur témoignage : Primo Levi et Jean Améry. Primo Levi publie en 1947, deux ans après sa libération, le journal de sa déportation à Auschwitz, l'un de tous premiers documents sur les horreurs des camps. Combattant de la résistance italienne, arrêté en février 1944, il reste à Auschwitz, jusqu'en janvier 1945, date de la libération du camp par les Soviétiques. Jean Améry, philosophe juif né à Vienne en 1912, de son vrai nom, Hans Mayer, fuit le Troisième Reich en 1938, en s'exilant en Belgique et se choisit ce pseudonyme de consonance romane et douloureuse. Combattant dans la fraction germanophile de la résistance belge, il est arrêté par la Gestapo et déporté à Auschwitz. À son retour à Bruxelles, après 1945, il écrit des témoignages des plus bouleversants sur ses expériences dramatiques. Tous les deux vont se suicider plus tard, après avoir beau essayer de < normaliser > leurs vies.

Une voix féminine, qui malheureusement, par sa fragilité, n'a pas eu la force de survivre et a péri au camp est celle d'Anne Frank qui témoigne de l'époque sinistre de la persécution juive, en évoquant dans son journal les années de la clandestinité dans l'Annexe. Notre étude fera l'analyse de quelques extraits de grande valeur documentaire sur la fureur du nazisme.

Vivre l'agonie d'une expérience concentrationnaire est synonyme d'une véritable descente aux enfers qui ne peut que déchirer le corps et l'esprit, et de plus, en traduire les atrocités représente à la fois le besoin de ramasser les bribes d'une existence éclatée, de se reconstruire, mais aussi l'impératif de dénoncer les abus de l'Histoire.

La littérature de la réclusion et des horreurs tortionnaires est une espèce d'hagiographie qui évoque le martyr des victimes ou la transfiguration des survivants de la répression moderne. Quels sont l'enjeu et le pourquoi d'une telle confession ? Essayer de s'en délivrer par la force thérapeutique de la parole

afin d'exorciser le démon des traces stigmatisées pour récupérer son statut d'être humain et, à la fois, dénoncer les horreurs de l'Histoire, montrer du doigt la < domination de l'anti-homme >, selon la formule de Primo Levi, voilà quelques-uns des ressorts intérieurs d'une confession.

La décision de dévoiler un événement de vie tellement bouleversant est donc d'une part, la preuve d'une vulnérabilité aiguë qui fait une thérapie à travers son témoignage, et d'autre part, une façon de se révolter contre l'Histoire et contre le temps qui cicatrise les blessures quelques profondes qu'elles soient. Partager sa souffrance pour tenter de l'apaiser, de la rendre plus supportable par l'effet thérapeutique du dit et même de ce qui reste non-dit, mais sous-entendu, d'un côté, ou bien crier contre une injustice meurtrière pour enlever la pénombre qui règne sur le passé tragique d'un siècle mouvementé, et lutter contre < le menaçant oubli > représentent, les deux en même temps, des impératifs pour la mise en œuvre d'une reconstruction intérieure et d'une dénonciation extérieure, selon les mots que choisit Primo Levi en exergue de son témoignage:

< N'oubliez pas que cela fut,

Non, ne l'oubliez pas :

Gravez ces mots dans votre cœur.> (p. 9)

Primo Levi avoue qu'il écrit son témoignage pour se libérer intérieurement, car, écrire relève de ce besoin organique d'affranchissement, comme si < la violence d'une impulsion immédiate, aussi impérieuse que les autres besoins élémentaires > (p.8) met en marche tous les ressorts de son être blessé dans son essence même. < C'est pour répondre à un tel besoin que j'ai écrit mon livre; c'est avant tout en vue d'une libération intérieure > (p. 8) qui ne peut se faire qu'en partageant avec les autres cette blessure dont la cicatrice reste toujours visible dans la chair frissonnante de l'âme.

< Le besoin de raconter aux autres > et de les < faire participer > à son propre vécu tragique représente d'abord la nécessité d'une délivrance intérieure, d'une mise au point des sentiments troubles et obsessionnels. D'emblée cette < impulsion immédiate > cherche à se dire, car l'esprit est harcelé par le poids insupportable d'un passé dont les traces ont déchiré l'âme : < j'ai écrit ce livre dès que je suis revenu et en l'espace de quelques mois, tant j'étais travaillé par ces souvenirs.> (p. 189)

D'ailleurs, Primo Levi commence son témoignage dans le camp même, lorsque, choisi pour le laboratoire de chimie du < Lager >, il a l'occasion d'avoir un crayon et un cahier pour écrire < ce que je ne pourrais dire à personne. > (p. 151)

Le besoin pressant d'écrire et de témoigner lui donne, malgré le péril, le courage de faire l'autopsie de ses états d'âme et de la vie du camp, cet < estuaire de la mort entêtante >.

L'impératif d'écrire est tellement impérieux qu'il commence ce livre < là-bas, dans ce laboratoire allemand, au milieu du gel, de la guerre et des regards indiscrets > (p. 189), en griffonnant en cachette tout ce qui lui vient à l'esprit, des obsessions qui le déchirent et des visions qui ne le lâchent plus, comme pour exorciser une présence diabolique. Il écrit avec fureur et n'hésite pas à jeter toutes ses notes, car il se rend compte que les conserver pourrait lui coûter la vie. Écrire et ne plus rien garder en jetant ce qu'il a écrit, c'est la thérapie que fait Primo Levi pour rendre plus tolérable la réalité de son existence au camp. L'écriture devient ainsi l'échappatoire vers le supportable.

Ce n'est qu'après l'accomplissement de ce parcours intime, de cette < libération intérieure > qu'il insère son vécu dans l'histoire des masses, en dénonçant par le biais de son expérience concentrationnaire le drame d'une réalité d'enfer. Et pourtant, Primo Levi ne cherche pas à < avancer de nouveaux chefs d'accusation > ou à dévoiler d'autres de cet immense traumatisme historique, car il sait que ses écrits n'ajouteront rien < à ce que les lecteurs du monde entier savent déjà sur l'inquiétante question des

camps d'extermination >, mais, avant tout, il fournit des documents a < une étude dépassionnée de certains aspects de l'âme humaine. > (p. 7)

Son témoignage traduit les souvenirs pesants qui lui hantent l'esprit dans le style d'une < étude dépassionnée > et par l'emploi d'un langage < sobre et posé > du témoin qui n'a rien du pathétisme de la victime d'un système meurtrier ou de la véhémence du vengeur. Il a la conviction que ses paroles < seraient d'autant plus crédibles qu'elles apparaîtraient plus objectives et dépassionnées. > (p. 191)

Il y a donc, chez Primo Levi, tout d'abord le besoin impérieux d'un aboutissement intérieur, et après, un fort besoin reconstituteur, une exigence documentaire, la demande de vérité historique qui sanctionne les atrocités de l'enfer concentrationnaire. D'ailleurs Primo Levi note sans équivoque le caractère authentique de son témoignage en insistant sur la méfiance qu'il ressent par rapport à des souvenirs incertains et sur l'exactitude des événements qu'il raconte: < Il me semble inutile d'ajouter qu'aucun des faits n'y est inventé. > (p. 8)

Jean Améry, camarade de baraque avec Primo Lévy, sait que le problème des camps concentrationnaire est un sujet rebattu, mais il veut apporter son témoignage tout en se rendant compte de l'impossibilité de (p. 22). Il écrit pour renvoyer un peu de lumière sur sa mémoire afin de conférer une dimension au vécu, enlever un peu la pénombre qui y règne et s'insurger contre son passé et contre l'Histoire, pour se révolter aussi < contre un présent qui permet que l'Inconcevable soit historiquement gelé et dès lors scandaleusement falsifié. > (p. 23)

Rien n'est cicatrisé, la plaie < se rouvre et suppure >, car toute confession concentrationnaire est une réactualisation du tragique vécu et aussi une réécriture de l'Histoire exigeant une vérité historique et sanctionnant la fiction par une prise de conscience qui aboutisse à une restitution documentaire authentique.

Jean Améry narre son histoire avec émoi et passion. Si Primo Levi cherchait le discours simple, dénudé et dépourvu d'émotion par crainte de dénaturer la vérité, Jean Améry est persuadé que l'attitude éclairée ne doit pas renoncer à l'émotion, au contraire, < l'esprit éclairé n'accomplira alors correctement sa tâche que s'il se met à l'œuvre avec passion > (p.20) en plongeant sans ménagements jusqu'aux tréfonds de la douleur.

Afin de dire l'expérience affreuse du monde concentrationnaire et pour mieux saisir cette descente aux enfers, le sujet-narrateur se rapporte toujours à la formule dantesque < Malheureux est celui qui passe, innocent, le seuil de ce monde sans espoir. > Primo Levi note à son tour avec une tristesse qui traduit toute l'amertume des souffrants qu'une fois entré < personne ne sortira d'ici, qui pourrait porter au monde, avec le signe imprimé dans sa chair, la sinistre nouvelle de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme > (p. 58). Ces mots, annoncés déjà par l'insupportable vision de l'extermination, < nous avons vu nos femmes et nos enfants partir pour le néant > renferment la terrible réalité du génocide perpétré par les nazis dans les camps de la mort qui ont réduit l'homme libre à l'état d'esclave.

< Nous ne reviendrons pas > songeait Primo Levi en porte-parole de conscience unanime de tant de victimes, et pourtant, il en est sorti, le stigmate de la blessure < imprimé dans sa chair >, et il en a témoigné avant de se donner la mort, car en dépit des années, il lui a été impossible de supporter l'insupportable de son expérience. Il n'a pu s'arracher au gouffre, mais en nous laissant ses écrits, il a porté au monde < la sinistre nouvelle > dont il a fait pleinement connaissance < de ce que l'homme, à Auschwitz, a pu faire d'un autre homme > ainsi que l'affreuse réalité de son obsession.

Pour < résumer tout le mal de notre temps en une seule image >, Primo Levi choisirait une autre représentation expressionniste, vision d'enfer qui peuplent encore sa mémoire : un homme < décharné, le

front courbé et les épaules voutées, dont le visage et les yeux ne reflètent nulle trace de pensée > (p. 97), un homme en proie à l'aliénation et à l'égarement dans un univers sans espoir. Ce monde de < demi-fous > qui vivent dans < l'attente morne du néant >, et qui, en esclaves, font < cent fois le parcours monotone de la vie, anonymement > (p. 58) ne peut être gouverné que par un seul et unique principe, celui qu'un détenu réussit à graver au fond de sa gamelle : < *Ne pas chercher à comprendre.* > (p. 110)

< Ne pas chercher à comprendre >, mais ne jamais oublier le drame de cette existence volée, confisquée, la tristesse de cet anonymat dans la souffrance, dans la redondance des jours mornes, dans la terreur, dans la résignation amère ou dans la révolte qui enrage l'esprit mais qui réduit le corps au silence.

D'un ton sobre, Primo Levi évoque ce < terrible système de terreur >, cet < univers abyssal >, et la < gigantesque machine de mort > qui a mené les gens à l'abattoir en concevant diaboliquement les chambres à gaz et les fours crématoires < pour détruire des vies et des corps humains par millions > (p. 202). Un système qui a inventé deux concepts existentiels, ceux de < surhommes > et de < sous-hommes > et qui a procédé à < l'extermination méthodique et industrialisée de millions d'êtres humains > (p. 193), palmarès infernal dont l'horrible record revient à Auschwitz, avec 24000 morts en une seule journée au mois d'août 1944.

On n'a pas encore inventé un langage qui puisse traduire les atrocités de ce monde où l'on pratiquait sans aucun scrupule, < l'exploitation abjecte et infâme des cadavres > (p. 209) traités comme < première matière propre à fournir l'or des dents, les cheveux pour en faire du tissu, les cendres pour servir d'engrais > (p. 209). On ne saurait pas trop facilement contenir dans un langage humain les conditions de vie des personnes réduites < au rang des cobayes sur lesquels on expérimentait des médicaments avant de les supprimer > (p. 209), le froid que l'on endurait l'hiver dans les camps, la faim qui rongeaient leurs estomacs, et par-dessus tout la pensée de l'imminence, la présence de la mort qui guettait partout et dans tous les coins de leur âme. < Si les Lager avaient duré plus longtemps, ils auraient donné le jour à un langage d'une âpreté nouvelle > (p. 132), note Primo Levi, car les mots que les hommes possèdent ne sauraient peut-être pas < expliquer ce que c'est que peiner tout le jour dans le vent, à une température au-dessous de zéro, avec, pour tout vêtement, une chemise, des caleçons, une veste et un pantalon de toile, et dans le corps la faiblesse et la faim, et la conscience que la fin est proche. > (p. 132) C'est une image qui fait pitié, qui vous bouleverse et qui remue les sédiments émotionnels de tout votre être.

Par sa force destructrice, le système concentrationnaire vise à la transformation de force des êtres *normaux* en êtres *anormaux* et à l'anéantissement de la condition humaine dans son essence même. Primo Levi affirme que la volonté de voir en lui et en ses camarades de souffrance < des hommes et non des choses > lui a donné le pouvoir de continuer à vivre et lui a fait éviter < l'humiliation et la démoralisation totales qui pour beaucoup aboutissaient au naufrage spirituel. > (p. 214) Se sentir humilié dans sa dignité tellement vulnérabilisée ne peut être qu'un sentiment atroce aiguë par une douloureuse baisse de moral, un lourd découragement menant au désespoir sur le bord du gouffre.

Les témoignages qui évoquent les atrocités d'un système concentrationnaire parlent souvent de la dignité humaine que les victimes du système, soit-il nazi ou totalitaire, s'efforcent de conserver malgré les tortionnaires qui les réduisent à l'état de simples objets ou de chiffons inutiles. Dans ce monde en dessous de la condition humaine, certains cherchent à garder un peu de leur dignité foulée aux pieds, pour ne pas être complètement anéantis avant que leur mort biologique ne survienne. Primo Lévy donne deux exemples déchirants de cette préservation. Le premier, c'est une scène qui évoque les préparatifs des Juifs pour une < destination inconnue >. La tristesse de la solitude et du savoir que leur fin est proche et d'autant plus pesante que personne n'a le courage de venir < voir à quoi s'occupent les hommes quand ils savent qu'ils vont mourir. > (p. 14) Chacun prend congé de la vie à sa propre manière, mais l'image des mères qui doivent soigner leurs enfants est des plus touchantes en vous

arrachant, par la séquence des gestes domestiques, la chair du cour : < [...] les meres, elles, mirent tous leurs soins a préparer la nourriture pour le voyage ; elles laverent les petits, firent les bagages, et a l'aube les barbelés étaient couverts de linge d'enfant qui séchait au vent ; et elles n'oublièrent ni les langes, ni les jouets, ni les coussins, ni les mille petites choses qu'elles connaissent si bien et dont les enfants ont toujours besoin. > (p. 14)

L'image émeut surtout par le choix même de décrire les dernières activités des meres qui, avec une résignation dissimulée vaquent a leurs affaires habituelles, préparent leurs enfants pour le grand voyage en veillant a ce que rien ne leur manque. La connaissance de la condamnation a mort n'empêchent pas ces braves femmes de garder tout de leur naturel, de soigner leurs enfants, de laver leurs linges, de ne rien oublier, comme si la vie continuait avec ses longues heures de souffrances et de misère. Cette description touche par la tonalité simple de l'énoncé aboutissant a cette tournure rhétorique qui traduit une émotion profondément humaine : < N'en feriez-vous pas autant vous aussi ? Si on devait vous tuer demain avec votre enfant, refuseriez-vous de lui donner a manger aujourd'hui ? > (p. 14)

Le deuxième exemple est illustré par un autre fragment qui évoque les mêmes circonstances des préparatifs du départ des Juifs. C'est l'épisode du deuil par anticipation lorsque les femmes d'une famille juive, après avoir fini les préparatifs de voyage, se mettent a célébrer le deuil comme pour des funérailles habituelles. La mort qui les serre dans ses griffes les fait se préparer, elles et leurs familles, pour le rendez-vous imminent. Les anciennes coutumes sont respectées, tous ces rites d'enterrement hérités de leurs ancêtres leur imposent une certaine attitude devant la mort afin d'être prêts pour un nouvel exode. Elles enlèvent leurs chaussures, se dénouent les cheveux, allument des cierges funéraires tout en les disposant sur le sol, après elles s'assoient en ronde par terre et se mettent a prier, a pleurer et a prononcer leurs lamentations toute la nuit.

L'image acquiert une véritable force cinématographique, a la fois visuelle et sonore, profondément expressionniste : on voit le gris de leurs loques qui font office de vêtements, on entend les cris et les pleurs des femmes en larmes, on voit les lumières vacillantes des bougies et la présence des autres en désolation devant les portes qui ferment l'espace de la douleur d'un peuple apatride, la < douleur sans espoir de l'exode > commencé depuis l'Égypte et que < chaque siècle renouvelle >. (p. 14) Toute cette douleur descend dans votre âme et vous fait compatir et partager ce moment de tristesse endeuillée.

Primo Levi se souvient d'une leçon de grande dignité humaine qu'un ami, enfermé a Auschwitz, lui donne un jour : garder son honneur malgré tout, c'est comme un moyen de non adhésion au système. L'image est très parlante et représente Steinlauf, torse nu, en train de frotter en vain son cou et ses épaules faute de savon. Pour Primo Lévy, ce n'est qu'une dépense inutile d'énergie et une activité absurde que de continuer a se laver dans de telles conditions. Mais la réplique qu'il reçoit de la part de son interlocuteur lui donne la morale de la dignité et une belle leçon de survie. Primo Levi a retenu pour toujours le sens des paroles de Steinlauf, l'entêtement de ne pas céder devant cette < monstrueuse machine a fabriquer des bêtes >, le devoir de ne pas se laisser réduire a l'état animalier et de survivre pour en faire le témoignage. Puisque, même dans ces conditions atroces, il est possible de survivre, ils ont le devoir de vouloir survivre, et pour vivre, < il est important de sauver au moins l'ossature, la charpente, la forme de la civilisation. > (p. 42) Steinlauf veut préserver sa condition d'homme civilisé et éduqué, produit d'une société qui respecte l'hygiène personnelle et le droit a l'intimité. Il rejette l'idée d'appropriation que pratiquent les nazis, par leur envahissement du territoire intime du corps et de l'âme des persécutés. Tout en ayant conscience de leur statut d'esclaves, < privés de tout droit, en butte a toutes les humiliations, voués a une mort presque certaine >, Steinlauf refuse son consentement, la seule et dernière ressource qui leur reste et qu'ils doivent < défendre avec acharnement. > (p. 42)

La morale est donc ce refus d'accepter avec résignation tacite la condition d'humilié et de vaincu, et prendre cette décision de n'y pas consentir, cela faisant, de se donner au moins l'illusion d'un choix. On choisit de se laver, même sans savon et dans de l'eau sale, par devoir et respect envers soi-même, parce

que se laver est un geste humain, et ils ne veulent pas perdre cette condition. On cire ses souliers par besoin de propreté et par dignité non pas parce que c'est le règlement qui l'impose, c'est l'impératif pour ne pas accepter l'anéantissement, le devoir de (p. 43) Si on accepte ce que l'on vous oblige à accepter, on commence déjà à s'éteindre, c'est déjà mourir un peu.

Accueillie avec étonnement, l'explication de Steinlauf, ne semble pas acceptable, car ce système de défense ne suffit pas aux convictions de Primo Levi qui se demande s'il est vraiment nécessaire, < face à l'inextricable dédale de ce monde infernal >, d'élaborer un système de non-adhésion et de l'appliquer. < N'est-il pas plus salubre de prendre conscience qu'on n'a pas de système ? > (p. 43), se pose-t-il la question, difficile, problématique existentielle à laquelle chacun a sa propre réponse.

Dans l'espace des camps concentrationnaires, Jean Améry rejette lui aussi la soumission à ce système déshumanisant, mais il plaide surtout pour une résistance par la force de l'esprit, car, physiquement, face à la violence de la torture, dit-il, on est déjà parti vers la mort, il est donc inutile de chercher à se tracer un système à soi. Si le corps est sur le seuil du gouffre, l'esprit s'efforce de rester vif et perçant. Dans son essai, Jean Améry décrit ce rapport inégal de forces entre le monde concentrationnaire et le monde intérieur de l'intellect en analysant surtout ce qu'il appelle < l'homme d'esprit >, < l'intellectuel >, < la confrontation entre Auschwitz et l'esprit >. Il ne fait pas une chronique documentaire sur le nazisme, mais il cherche à dénoncer la qu'utilisaient les SS et qui marque la < réalité du camp > en offrant à l'homme d'esprit < un contraste brutal avec tout ce qu'il avait jusque-là cru possible de la part de l'homme. > (p. 34)

Même si le camp de la mort leur vole toute trace d'esprit et d'individualité, pour les fondre tous dans une masse anonyme, < des non-hommes en qui l'étincelle divine s'est éteinte > (p. 97), les détenus essaient de garder quelque chose de leur intimité, de leur raisonnement, en se révoltant < devant l'impuissance de la pensée > et en se ralliant à cette < sagesse folle et rebelle selon laquelle ce qui n'a pas le droit d'exister ne peut exister. > (p. 34) Mais les plus nombreux n'y arrivent pas. Jean Améry en donne l'exemple de sa triste rencontre avec < un réputé philosophe de Paris qui se trouvait au camp > (p. 30) et qui, par sa présence même lui fait comprendre ce qu'ont pu faire les < professionnels allemands du crime > (p. 28) : < [...] c'est en vain que je tentai de l'engager dans une conversation intellectuelle. Le philosophe de la Sorbonne ne faisait que des réponses monosyllabiques et mécaniques, et il finit par se taire tout à fait. [...] Il ne croyait tout simplement plus à la réalité du monde de l'esprit et refusait de se laisser aller à un jeu verbal intellectuel qui était coupé ici de toute référence sociale. > (p. 30)

Face à cet homme, réduit à l'état d'automate, qui semble ne plus avoir d'espace dans sa conscience pour les discussions philosophiques et qui refuse tout débat intellectuel, toute provocation de l'esprit, Jean Améry sent qu'il fait encore < partie de ceux qui avaient faim, mais qui ne mouraient pas de faim, qui étaient battus mais pas à mort, qui avaient des blessures mais non mortelles > (p. 32), qui ont donc réussi à préserver leur condition d'être humain malgré les humiliations, les coups ou les marches de la mort qui vous réduisent à l'état idiotisant de marionnettes chantant en chœur la même chanson des heures durant.

La preuve de l'< insurmontable > est représentée par la torture, et Jean Améry procède à une analyse des états d'âme qu'elle entraîne et surtout des traumatismes qui vous hantent l'esprit à chaque instant, une forme indélébile d'aliénation, < ce sentiment d'être devenu étranger au monde, état profond qu'aucune forme de communication ultérieure avec les hommes ne pourra compenser. > (p. 78) Le souvenir de la torture reste pour le supplicié comme un stigmate gravé dans l'esprit et la chair de son corps, marqué au < feu rouge, même lorsque aucune trace cliniquement objective n'y est plus repérable > (p. 70).

Ceux qui ont été sujets à de tels traitements inhumains restent des torturés. S'ils arrivent à sortir du camp, ils vont se sentir comme jetés < hors du monde dans la souffrance et dans la mort > (p. 78) se

trouvant < absolument dénudés, dépouillés de tout, vidés, désorientés > (p. 48), car ils ont perdu a jamais < le langage quotidien de la liberté > (p. 48) : < Celui qui a été soumis a la torture est désormais incapable de se sentir chez soi dans le monde. L'outrage de l'anéantissement est indélébile. La confiance dans le monde qu'ébranle déjà le premier coup reçu et que la torture finit d'éteindre complètement est irrécupérable. Avoir vu son prochain se retourner contre soi engendre un sentiment d'horreur a tout jamais incrusté dans l'homme torturé [...] > (p. 79)

La torture est une expérience profondément traumatisante, c'est < l'événement le plus effroyable qu'un homme puisse garder au fond de soi > (p. 53), souligne Jean Améry, car des le premier coup qui s'abat sur lui, le supplicié est dépossédé de < la *confiance dans le monde* > (p. 61), et c'est une partie de sa vie, de son essence d'être humain qui < s'éteint pour ne jamais plus se rallumer > (p. 62). Le torturé serait, admet Jean Améry, un mutilé psychique souffrant d'une < torsion mentale > (p. 120) et d'un < déséquilibre existentiel > (p. 166), car l'amputation de sa dignité même a entraîné la déformation de son identité et de son devenir. La reconstitution de sa personnalité sera extrêmement difficile, sinon impossible. La rancœur et le ressentiment qu'il éprouve représentent sa < protestation personnelle contre l'œuvre cicatrisante naturelle et immorale du temps > (p. 132) qui couvre avec une fine poussière les drames de l'humanité. Jean Améry n'a pu vivre entre l'angoisse et la colère, entre le sentiment d'aliénation et le ressentiment, suite a ce < renversement total > (p. 72) de son être, et, incapable de < surmonter l'insurmontable >, il s'est donné la mort.

Dans le cas d'Anne Frank, il s'agit d'un journal écrit avant la déportation et donc d'une valeur documentaire qui dénonce la terreur des camps flottant sur les villes et menaçant avec l'immixtion d'un monde terrifiant. Déportée, Anne meurt dans le camp de Bergen-Belsen et n'a plus l'occasion de nous donner un autre témoignage sous une lumière tout différente. Justement puisqu'il s'agit d'un journal écrit avec une sincérité débordante et infantile qui ne peut occulter la vérité, on accepte les évocations, surtout celles qui se rapportent a la réalité quotidienne, comme authentiques. En fait, dès le début, Anne s'adresse a son journal, le cahier qu'elle vient de recevoir en cadeau pour l'anniversaire de ses treize ans, le 12 juin 1942, en le personnalisant et avec le souhait de lui confier < toutes sortes de choses, comme je n'ai encore pu le faire a personne. > (p. 9) On observe de ces lignes qu'Anne se rapporte a son journal comme a une personne sur laquelle elle < pourra compter > et a qui elle pourra se confesser. La façon dont elle y notera ses pensées - sous forme de lettres - renforce encore son discours dialogique de confession et de complicité. Au début, avant qu'ils quittent leur maison, la fonction du journal n'est que celle d'espace juvénile de déploiement de sentiments pudibonds qu'Anne remplit pour combler le manque de vrais amis, et donc afin de se trouver une amie imaginaire qu'elle surnomme Kitty.

A l'Annexe, leur nouvelle demeure, elle continue a écrire pour vaincre la solitude d'une existence clandestine, pour rendre plus supportable son isolement et pour prendre le pouls de leur vie quotidienne. Plus tard pourtant, le journal acquerra une fonction révélatrice : l'espace de la naissance d'une écriture et d'un style. Après avoir vécu presque deux années de clandestinité, Anne va accorder une place essentielle aux événements racontés, et au rôle de son écriture, qui, par son effet thérapeutique, rend sa vie plus tolérable, car avoue-t-elle, écrire c'est exprimer < tout ce qu'il y a en moi >. (p. 240)

L'écriture couvre donc deux besoins essentiels, un appui psychique de thérapie, car, avoue-t-elle, < quand j'écris, je me débarrasse de tout, mon chagrin disparaît, mon courage renaît ! > (p. 241) et, plus tard, un besoin documentaire, un geste de responsabilité civique, de dénonciation d'une réalité cruelle. Au fur et a mesure qu'elle devient plus responsable, Anne, qui n'écrit au début que pour elle seule, en affirmant qu'elle n'a pas < l'intention de jamais faire lire a qui que ce soit ce cahier cartonné paré du titre pompeux de *Journal* [...] > (p. 14), prendra conscience de son écriture, de son rôle, et de sa position d'auteur en s'adressant a son lecteur, dans le post-scriptum d'une de ses lettres a Kitty (p. 116).



De temps en temps elle se demande : < Qui d'autre que moi lira un jour ces lettres ? Qui d'autre que moi me consolera ? > (138), avant qu'elle ne devienne consciente de l'importance de son écriture, après l'allocution de Bolkestein, ministre néerlandais de l'Éducation, réfugié à Londres avec tout le gouvernement, qui, à travers une transmission en direct, soulignait à quel point le témoignage des gens ordinaires serait précieux après la fin de la guerre. Anne décide de s'ériger en porte-parole des réalités de son époque, elle se met à remanier elle-même son journal en vue d'une éventuelle publication et même d'écrire un roman sur la vie à l'Annexe. Le discours du ministre qui annonce la mise en œuvre d'une (p. 235) réveille aux tréfonds de son esprit le désir impérieux de témoigner.

Plus elle se découvre en écrivaine, plus elle s'analyse avec lucidité et avec beaucoup d'esprit critique. Pour vérifier l'authenticité et la valeur de sa voix scripturaire, elle se dédouble, et prend de la distance par rapport à ses notes, et alors une personne autre se mit à faire la lecture de ses confessions : < je me vois comme à travers les yeux d'une autre personne. Je me penche tout à mon aise sur les histoires d'une certaine Anne Frank et me mets à feuilleter le livre de ma propre vie comme s'il s'agissait de celle d'une inconnue. > (p. 162)

Au fur et à mesure que son écriture avance, Anne n'a plus rien de son innocence initiale par rapport à l'acte d'écrire, elle acquiert le sens critique de celle qui fait la radiographie de ses écrits et maintes fois, son exigence lui fait perdre confiance en sa manière d'écrire : < Tout est mélangé, sans fil directeur, et je doute parfois sérieusement que plus tard quelqu'un s'intéresse à mon radotage. > (p. 254) En proie au mécontentement, elle finit même par tourner en dérision son projet qu'elle intitule < *Les confidences d'un vilain petit canard* [...] M Bolkestein ou Gerbrandy ne trouveront certainement pas grand intérêt à mon journal. > (p. 254)

Tous les tourments qu'elle éprouve font preuve de la prise de conscience de son écriture en reflétant son désir de donner une valeur documentaire à son texte, ce qui nous autorise à ne pas douter de l'authenticité des événements évoqués. Anne rêve d'être différente des autres femmes en annonçant par cela un féminisme en couche, elle veut < aller plus loin >, car il lui est impossible de s'imaginer une vie < comme celle de Maman, de Mme Van Daan et de toutes ces femmes qui font leur travail puis qu'on oublie > (p. 241), elle veut avoir une chose à laquelle se consacrer, rejetant cette triste réalité que vivent la plupart des gens, celle < d'avoir vécu pour rien. > (p. 242) Elle veut gagner la notoriété, ne pas tomber dans les oubliettes, écrire, < continuer à vivre >, même après sa mort, triste prémonition qui s'accomplit au prix de sa disparition prématurée.

La tonalité du journal d'Anne devient de plus en plus grave en acquérant d'autant plus la force d'un véritable document historique : les nouvelles écoutées à la radio, celles qu'ils peuvent apprendre de l'extérieur par leurs complices ou par de nouveaux venus, tout nous informe sur les réalités de ce temps sinistre. Les visions de cauchemar qui hantent l'esprit d'Anne la nuit tombée ont le pouvoir de traduire l'horrible atmosphère de ces jours-là. Elle voit des colonnes de gens marcher sans trêve, < comme un troupeau de bétail pitoyable, malade et délaissé > (p. 94), enfants en larmes, vieillards, femmes enceintes ou serrant dans les bras des bébés apeurés, pauvres gens frappés, maltraités, épuisés par la fatigue et par les coups qu'ils reçoivent, tous entraînés < dans ce voyage vers la mort > (p. 72), et continuellement < emmenés vers des abattoirs malsains. > (p. 94)

Anne décrit la cruelle réalité que l'on connaît, en faisant une analyse très profonde de cette tragédie humaine qu'ont expérimentée les Juifs : familles écartelées, pauvres gens < emmenés de force jour et nuit, sans autre bagage qu'un sac à dos et un peu d'argent > (p.81), leur peu d'affaires enlevé en cours de route, la marche épuisante vers une destination inconnue, hommes séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Toutes les nuances de cette désolation tragique sont partagées avec Kitty, la destinataire imaginaire, l'alter-ego qui reçoit en silence les craintes et les émotions d'Anne. Les choses affreuses qui menacent la vie de tout Juif, toute cette séparation traumatique, le désespoir des enfants qui, rentrant de l'école, ne trouvent plus leurs parents ou des femmes qui, rentrant du marché, (p. 81), toutes ces descriptions traduisent un univers crépusculaire hallucinant.

La maturité d'Anne se révèle aussi par son profond sentiment de culpabilité par rapport à ceux qui sont restés à l'extérieur et qui souffrent les horreurs que l'on leur inflige, < livrés aux mains des bourreaux les plus cruels. > (p. 72) Elle se sent coupable d'avoir un lit bien chaud et d'être à l'abri tandis que les autres sont en proie à l'agression et à la mort. La désertion de sa famille du monde extérieur et la non-solidarité avec la souffrance collective des Juifs hantent sans trêve l'esprit inquiétant d'Anne, et surtout la pensée que ses proches et ses amies < les plus chères ont été abattues ou se sont effondrées. > (p. 72) Cette culpabilité d'avoir abandonné les autres revient sans cesse sur plusieurs pages de son journal comme une hantise qui bouleverse son sommeil, sa veille, chaque instant de sa vie clandestine. En pensant à ceux qui subissent toutes sortes d'expériences affreuses < pour la seule raison qu'ils sont Juifs > (p. 72), Anne s'en veut d'être à l'aise si facilement: < Dans tout ce que je fais, je ne peux pas m'empêcher de penser aux autres. À ceux qui sont partis et quand quelque chose me fait rire, je m'arrête avec effroi et me dis que c'est une honte d'être aussi gaie. > (p. 73) Ce sentiment de culpabilité va augmenter chaque fois qu'elle se rend compte d'avoir pensé à des projets d'avenir, de se trouver égoïste en menant cette vie tranquille, de parler d'un < après guerre >, de rêver < à de nouveaux habits et de nouvelles chaussures > (p. 81) tandis que les autres, les malheureux de la vie sont condamnés à porter une lourde croix. Elle éprouve une espèce de honte de se trouver dans ce quasi-confort de l'Annexe et de parler argent au lieu de faire un geste de citoyenneté et < mettre chaque sou de côté pour aider les autres gens après la guerre, pour sauver ce qui peut l'être > (p. 81).

Cette culpabilité devient une sorte de névrose traduite par la récurrence des visions qu'elle a de sa camarade de classe, Hanneli Goslar, qui l'implore de lui donner un coup de main et de ne pas l'abandonner. Cette apparition de la fille désespérée au visage livide et aux yeux suppliants aiguise son sentiment de culpabilité jusqu'au seuil de l'insomnie: < Hier soir avant de m'endormir, Hanneli m'est soudain apparue. Je la voyais devant moi, en haillons, le visage tiré et amaigri. Ses yeux étaient si grands et elle me regardait avec un tel air de tristesse et de reproche que je lisais dans son regard : *Oh Anne, pourquoi m'as-tu abandonnée ? Aide-moi, oh aide-moi, sauve-moi de cet enfer !* > (p. 144)

D'ailleurs, dans le camp de Bergen-Belsen, Hanneli va croiser Anne, peu avant la disparition de celle-ci, triste épisode qu'elle évoquera avec tendresse et nostalgie amère dans son livre.

Au sentiment initial de peur panique à la simple pensée de leur découverte (< j'ai très peur qu'on nous découvre et qu'on nous fusille >) et au sentiment d'espace clos qui claustrophobe sa vie (< L'idée de ne jamais pouvoir sortir m'opprime aussi plus que je ne suis capable de le dire >, p. 34) s'ajoute avec beaucoup de violence ce sentiment de culpabilité qui la prend sournoisement en possession.

Dans la cachette de l'Annexe, même si l'espace est fermé à l'extérieur, le temps coule, mais les jours ne semblent pas se succéder l'un à l'autre dans une redondance infinie et dans un lourd anonymat. Il y a de la peur, mais il y a aussi des moments de tranquillité et d'espoir. Dans le camp de concentration, il n'y a qu'une immense sensation de vide, de désespoir, de damnation. Primo Levi en fait l'analyse dans son style sec qui cribble la mémoire et qui coupe le souffle en parlant de cet arrêt tragique de l'Histoire, des heures, et des jours, et des mois entiers comme < un flux opaque > qui transforme trop lentement le futur en passé vécu en détresse et l'avenir se dressant devant eux < gris et sans contours, comme une invincible barrière > qui n'apporte que du malheur : < Le temps était fini ou les jours se succédaient vifs, précieux, uniques [...] Pour nous, l'Histoire s'était arrêtée. > (p. 125)

Le temps est un fardeau qui pèse et étouffe, car si pour les hommes en liberté, le cadre temporel a toujours une valeur, dans le camp, la redondance des jours pareils leur laisse l'impression de danser dans une ronde de feu, d'enfer et de cauchemar, et de rouler sans trêve le même rocher que Sisyphe. Le futur n'existe plus qu'en tant que menace terrifiante, l'image de la mort qui épie de partout en jouant aux échecs ou aux dés du hasard la vie des innocents condamnés.

Tout système totalitaire, de force et de terreur, vous vole le temps, avant de s'approprier votre personne tout entière et celui qui a fait cette descente aux enfers, qui a connu < les cravaches remplacer les

mots >\_supporte une mutation irréversible, car il n'y a plus rien qui puisse restituer ce déchirement. Au-delà du désespoir, il ne reste que la mort, et les deux témoignages masculins dont on a fait l'analyse font la preuve de cette vérité affreuse. Aussi Primo Levi que Jean Améry, sortis de l'Holocauste sont devenus à la fois farouches et vulnérables, pour finir par le choix empoisonneur du suicide. Le fléau du nazisme ou de l'autre système oppressif et meurtrier, le totalitarisme aux milliers de visages d'enfer sont les deux doctrines qui ont imposé leur sceau de sang au XXe siècle en s'appropriant la vie, la liberté, la dignité et le droit de vivre des êtres humains. Après avoir subi le régime punitif du système concentrationnaire ou dictatorial, survivre à la Shoah ou à d'autre type d'enfer et traduire cette expérience carcérale est un choix qui revendique une introspection douloureuse et une acceptation lucide du tragique de la condition humaine.

## Bibliographie

AMERY, Jean, *Par-delà le crime et le châtement: essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 1995.

FRANK, Anne, *Le Journal d'Anne Frank*, Paris, Calmann-Lévy, 1989.

GOSLAR, Hanneli, *Les Sept Derniers Mois d'Anne Frank*, Paris, Stock, 1989.

KOGON, Eugen, *L'État SS*, Paris, Seuil, 1969.

Le BRETON, David, *Anthropologie de la douleur*, Paris, Ed. Métaullé, 1995.

LEVI, Primo, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987.

SEMPRUN, Jorge, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994.

Ela Vălimăreanu

English Assistant at the Department of Specialised Foreign Languages, PhD student in French Literature, Department of French Language and Literature, Faculty of Letters, Babes-Bolyai University, Cluj-Napoca. Two Master Degrees, one in *Literature and Culture* at the University of Geneva, Switzerland (2004-2006) and another one in *Francophone Literatures and Intercultural Dialogue* at the Faculty of Letters, Cluj-Napoca (2003-2004). A Comparative and General Literature scholarship in France, University of Artois, Arras. (2001-2002) and a Bachelor Degree in French Literature at the Faculty of Letters, Cluj. Translator and interpreter in French and English.

## Notes

Primo Levi, *Si c'est un homme*, Paris, Julliard, 1987. (Toutes les citations seront reprises à cette édition et les pages seront marquées entre parenthèses dans notre texte).

Jean Améry, *Par-delà le crime et le châtement: essai pour surmonter l'insurmontable*, Arles, Actes Sud, 1995. (Toutes les citations seront reprises a cette édition et les pages seront marquées entre parenthesés dans notre texte)

Anne Frank, *Le Journal d'Anne Frank*, Paris, Calmann-Lévy, 1989 (Toutes les citations seront reprises a cette édition et les pages seront marquées entre parenthesés dans notre texte)

L'expression appartient a Angelo Rinaldi qui annonce sur la quatrième couverture de *Si c'est un homme* de Primo Levi : .

La formule appartient a Jorge Semprun, *L'écriture ou la vie*, Paris, Gallimard, 1994, p. 18.

Primo Levi est l'auteur de plusieurs ouvrages, *La treve* (1971), *Vice de forme* (1971), *Le système périodique* (1975), *La recherche des racines* (1981), *Maintenant ou jamais* (1982), et le dernier, *Les naufragés et les rescapés* (1986). En 1987, Primo Levi se donne la mort.

Eugen Kogon, *L'État SS*, Paris, Seuil, 1969.

Hanneli Goslar, *Les Sept Derniers Mois d'Anne Frank*, Paris, Stock, 1989.

Formule qui paraphrase le titre d'un texte de Walter Spitzer, *Les cravaches remplacent les mots*

Cristina-Eva Șandru  
University of Northampton  
[chrisandru@gmail.com](mailto:chrisandru@gmail.com)

## **Memorialising Totalitarian Terror: the 'Overcoded Fictions' of East-Central Europe**

**Abstract:** One of the most complex phenomena characteristic of the totalitarian age in the countries of East-Central Europe was the interpenetration of complicity and resistance that made possible the survival of critical consciousness and intellectual life in the very teeth of a fiercely inflexible ideology. This article examines the various literary responses to the widespread political and psychological terror

dominating East-Central Europe in the years immediately following the imposition of communist rule in 1945. Charting a diverse intellectual territory, the essay examines the metamorphoses of terror methodologies as discussed by theorists and writers as diverse as Raymond Aron, Hannah Arendt, Czeslaw Milosz and Slavoj Žižek, and the mechanisms of resistance that they have engendered, particularly as documented in literary texts and testimonials. The discussions will range from the literatures of documentary realism to the distinct but interrelated types of what I have termed 'overcoded fiction' - i.e. writings whose gravitational centre rests on the significant silences and implicit statements that inhabit their visible textual surface. These can be dystopian or magical realist in character, or, more often than not, mock-comedic and parodic; they testify not only to the desire to memorialize, but also the need to forge meaningful connections with a 'normality' that had been forcibly corroded by vicious suppression and institutionalized censorship.

**Keywords:** Communism; East and Central Europe; "overcoded fiction"; Raymond Aron; Hannah Arendt; Czeslaw Milosz; Slavoj Žižek.

After the Second World War communism came to rule a third of mankind and its spectre haunted world politics engendering fierce debates between those who saw in it the ultimate realisation of the utopia of social equity and those that considered it the worst form of totalitarianism that modernity engendered. With all the fierceness of the debate, however, the various Western pronouncements on the ideological and political constitution of communist regimes fall short of an adequate assessment of its long-term magnitude. They only rarely approach the communist phenomenon in terms of moral judgements, evading the question of its criminal nature and the suffering inflicted on tens of millions of people from the most varied parts of the world as a result of its socio-ideological experiment. The persistent wish to cut 'theoretical communism' loose from its actual practice and thus 'redeem' its utopian potential, I deem to be a profoundly ambivalent gesture, which signals both a laudable desire for recuperation and an inexplicable moral myopia. There was no 'innocent', benign phase of communism, ruined then by the advent of Stalin's personal tyranny. Civil war and the extermination of the class-enemy have been the cornerstones of Bolshevik thinking from the very inception of the Revolution, rooted in Lenin's utopian will to remodel society in the image of an abstract theory.

The theoretical blueprint was Marxism-Leninism, with its scientific rhetoric of dialectical materialism, a simplified version of the original tenets of philosophical Marxism; in practice, the communist state functioned as an ideocracy (Aron 162), a self-contained system which required ideological orthodoxy, i.e. absolute consistency with the theory that functioned as its axiomatic premise. Such a system forces "the consignment of reason and conscience to a higher authority," whereby "the centre of power [becomes] identical with the centre of truth" (Havel 39). In this equation, people impervious to the influence of dialectical materialism are the 'enemies' who must be ejected to the margins of society not because of what they do, but because of who they *are*. The classic binaries 'friend/foe' and 'us/them' thus stood at the heart of the communist version of othering as well. The Other was the Enemy, whose definition was so elastic, flexible and versatile that it *potentially* included anyone. It was both internal and external, the 'bourgeois scum' and the 'kulaks', as well as the 'American spies', dissenting intellectuals and 'imperialist agents'. 'Enemy' was a category that contracted or expanded according to the momentary needs of the Party, and was a key element in communist thought and practice:

The enemy is the great justification for terror, and the totalitarian state needs enemies to survive. If it lacks them, it invents them. Once they have been identified, they are treated without mercy. Being an enemy is a hereditary stain that cannot be removed. . (Todorov in Courtois et al 247)

These 'enemies', too, had to be put to good ideological use. Thus the show-trials were born, out of the calculated desire to instil psychological terror into an already cowed population. Lenin had already used this strategy in 1922, but Stalin made it into the hallmark of his repressive system, widely implemented in East-Central Europe in the years immediately following the total take-over of power by communist governments. The major supporting pillars of these show-trials were the "conspiracy fictions" (Arendt xvi) entertained by political propaganda, and the necessity of "ritualised scapegoating" (Žižek 118) whereby factual truths were sacrificed to the demands of ideological consistency.

The Kafkaesque quality of the absurd inherent in these show-trials is overshadowed by the graver attacks on morality and ordinary human decency that they unleashed. Fear and terror became the everyday ingredients of social psychology and informing on one's fellow beings one of the cardinal virtues of the 'new citizen'. Žižek calls this particular historical situation a "post-tragic" one, in which it is not merely life itself that is being sacrificed on behalf of fidelity to a utopian ideal, but the very dignity that transcends biological life. It is this "second life" (Žižek 97) that was robbed from the accused in the Stalinist show trials, as Novsky's case in Danilo Kiš's story *The Tomb of Boris Davidovich* makes it evident. Ultimate fidelity to the revolution must be paid for with the price of a more fundamental betrayal of one's own existence. It is in this that the true horror of the logic of confession is revealed. The utter denial of all remnants of subjectivity and privacy is perhaps the greatest crime perpetrated by the communist regime.

Yet it was a crime that did not immediately register as such, couched as it was under the cloak of ideological niceties. For communism produced not only an internal binary structure of the 'us/them' type but also an extrasystemic one, most evidently reflected in the ambiguous position of the Western intellectual Left towards the socialist experiment going on behind the Curtain. From the niche of their well-paid academic careers, Western Marxists could afford the intellectual luxury of utopia as long as their ideological dream was enacted and performed on the 'body' of the Other. The "disingenuous mendacity of far-left intellectuals" and their stunning mixture of "hypocrisy, self-deception and callous disregard for the fate of millions of suffering innocents" (Chirot 666) was justified in terms of the 'greatest happiness to the greatest number' that communism as an ideology was preaching and as a political system was said to implement. That it was a 'happiness' closely resembling that of Zamyatin's *We*, of numbers living behind the Green Wall on whose brain the ultimate operation of fantasiectomy had been performed, mattered little to the self-professed humanists. Zamyatin's novel, written in the 1920s, a short while after the successful Bolshevik Revolution, had proved strangely prophetic in its dystopian vision of a future One State which takes it upon itself to realise the millennial aspiration of all people, "the ancient dream of Heaven": "Why, to have someone tell them, once and for all, just what happiness is - and then weld them to this happiness with chains. Well, what else are we doing now if not that" (259)? The question might have resounded with dreadful irony to the people "subjugated to the beneficent yoke of reason" (23) if only they had had the chance to read the book.

Yet even the thoroughly rationalised, mathematically-conditioned numbers that populate Zamyatin's novel find this happiness excessive and long to return to the state of "savage freedom" (23) that they can only wistfully perceive to exist beyond the Wall. They enact fictionally the very reality Czesław Miłosz describes in his dispassionate account of the totalitarian grip over mind and soul, *The Captive Mind*, when he says that "*it is impossible to communicate to people who have not experienced it the undefinable menace of total rationalism*" (215, my emphasis). It is this myopia of the Western Left that intellectuals in East-Central Europe found hardest to penetrate, the failure to understand that the communist totalitarian system, in its stunning mixture of hyper-rationalism and Kafkaesque absurdity, is nothing but the "convex mirror of all modern civilisation, . of the inevitable consequences of rationalism, a grotesquely magnified image of its own deep tendencies, an extremist offshoot of its development and an ominous product of its own expansion" (Havel 1986, 145).

## Utopia, Schizophrenia and the Split Consciousness

-

Totalitarian ideologies often degenerate into artificial discursive systems in which real life is falsified to conform to an imaginary representation of what the power structure wills it to be. The 'social engineering' performed by the communist system on the entire body politic amplified the ever-growing rift between lived everyday reality and the constructed image officially sanctioned by the Power. The gap between words and deeds was replicated by the rift between the public and the private, the self and the social world in which it moved. The dichotomic structure of the linguistic fabric led to a schizoid split of consciousness: the individual was forced to 'act himself out' in all circumstances of his public life, to dramatise the split between what he felt unofficially and what he said publicly, in other words, to become the living embodiment of an ailing spiritual condition, an ideological brand of 'mimic man'. *Becoming what one acts* is the extreme consequence of this risky game, for

conscious acting, if one practices it long enough, develops those traits which one uses most in one's role . . . After long acquaintance with his role, a man grows into it so closely that he can no longer differentiate his true self from the self he simulates, *so that even the most intimate of individuals speak to each other in Party slogans.* (Milosz 55, my italics)

This, Milosz shows, produces *the schizophrenic as a type* (22), who negotiates his own ethical crisis by erecting solid walls against his most private of selves, and trying - often unsuccessfully - to keep his despised 'other' (public) self beyond the bounds. It is the dramatisation of this internal split that forms the underlying thematic thread of many East-central European novels.

Withdrawal into the private world of the mind - into art, literature or religion - has therefore been seen as an ambivalent response, simultaneously a measure of survival and of silent complicity. The 'retreat' from the world of politics is an inherently ambiguous phenomenon: on the one hand, it testifies to a persistent refusal of ideological indoctrination, a sophisticated juggling whereby one 'rendered onto Caesar that which was Caesar's', while simultaneously pursuing the small pleasures available in one's private space and making fun of official rituals in private circles; on the other hand, this refusal to take an active ethical stand was "the very mode of reproduction of the official ideology" (Žižek 91). In the communist context, ideology is thus to be understood as "a specious way of relating to the world" (Havel 1986, 42), based on the split between inner cynicism and outer semantic conformity. In Althusserian terms, Havel's famous example of the greengrocer in his *Power of the Powerless* is the supreme embodiment of ideological state apparatuses at work: the system is perpetuated and continues to exist because greengrocers, tailors, workers and artists choose to practice each his own variety of Kتمان, scribbling on the visible window of their social façade the necessary slogans in order to secure a modicum of privacy and a relatively tranquil life.

Is there any point of contact between the logic of utopia and the logic of schizophrenia? In his study *Facing the Extreme*, Todorov insists on the ethical motivation of behavioural discontinuity in totalitarian universes. Social schizophrenia in such systems, i.e. the compartmentalisation of one's life into impermeable sections, functions as a defence mechanism for those who continue to cling to a notion of *minima moralia*: one is only obedient and accommodating in a particular dimension of one's existence, and free-thinking and dignified in others. This problematic behaviour has infested most citizens of real-existing socialism, who to a larger or smaller extent condoned the regime, and kept a guilty silence; yet it was a chief feature of intellectual and cultural life as well (see Haraszti 1989, Havel 1986). Much of the ethical debate in communist and post-communist East-Central Europe

revolves around this ambivalence - whether one regards it as a necessary compromise that made possible subtle forms of cultural resistance, or as an abdication from the critical function of the intellectual act.

-

### **Cooptation, Censorship and Cultural Resistance**

In reading, something happens over which I have no power. [...] [T]his is the limit that even the most omnipotent police force cannot broach. We can prevent reading: but in the decree that forbids reading there will still be read something of the truth that we would wish never to be read . . (Italo Calvino, *If on a Winter's Night a Traveller*)

The effort of post-totalitarian regimes to reduce private space and integrate it into the public domain was counteracted by a variety of strategies of resistance against the encroaching mechanisms of the state. In Poland, and to a certain extent in Czechoslovakia, resistance meant primarily the organisation of civil society on the fringes of and against statal authority; in Hungary, Bulgaria and Romania it took the form of a "privatisation" of activities (Alexandrescu 183). Paradoxically, 'textual' resistance in East-Central Europe (as opposed to direct political opposition) was strongest in the two extreme poles of post-totalitarian communism: it assumed the guise of self-censorship and accommodation in the quasi 'liberal' regime of Hungary and that of a 'retreat into fiction' in the megalomaniac personal dictatorship of Romania.

The limits of cultural dissent and its ambiguous relationship with power are neatly encapsulated by Sorin Alexandrescu's metaphoric division of intellectuals into "monks" and "tradesmen" (193-195), who both attempt a mediation between power and society, the former in spirit, the latter in practice. Having in view the particular Romanian context, Alexandrescu lucidly remarks that if an authentic culture (mainly literary) survived, this was due to the fact that writers knew how to subvert *textually* the influence of party sriptors; yet if Romanian civil society was well-nigh inexistent, this too was due to the writers' impotence to challenge this influence in institutional terms (193). Often the price of a relative artistic liberty was paid by public accommodation and circumstantial compromise, as Miklós Haraszti's influential study of totalitarian aesthetics *The Velvet Prison* scathingly shows. The "symbiotic relationship between artists and the modern socialist state" (6) is seen as a much subtler means of restraint than visible censorship, which ceases to be institutional and becomes, instead, internalised and reproduced by the very culture which it seeks to censure. It is the same phenomenon that the Romanian intellectual Horia Roman Patapievici describes as the dominance of "captive thought," (1996: 135) whereby various intellectual practices were formulated from within the very rhetoric, parameters and terms of the system they purported to contest.

Nonetheless, this aspect of complicity represents only one side of a double-edged cultural reality. The practice of reading and writing, which are inherently acts performed in the privacy of one's own space, are to be understood not only in aesthetic and intellectual terms, but as reactions against collectivistic frenzy, cherished and held onto because they offered a temporary relief from the stifling atmosphere of the 'collective body'. Hence "a certain fetishisation of books and culture in general, an intellectual emulation provoked by the allure of clandestinity" (Alexandrescu 63). This was further enhanced by a strong tradition of orality, relevant especially to intellectual circles in South-Eastern Europe (Pleșu 69). This oral 'agora' of dialogue had developed well before the late 60s, ironically enough in prison, which was a dramatic space for inspiring oral exercise. In lectures and recitations, discussions and story-telling, prayers and philosophical disquisitions, intellectuals of various types and brands who filled



communist prisons after 1948 practiced culture as resistance of the spirit. In gestures akin to those of Bradbury's *Fahrenheit 451*, the survival of culture in a post-apocalyptic/ totalitarian society is revealed as a painful exercise of memory and story-telling.

Dissent in South-Eastern Europe thus evolves along lines of spiritual and intellectual resistance that have traditionally characterised the region, as a retreat to an interiorised space of culture, dominated by literary forms of consciousness. Protest becomes less a matter of conceptualisation and public manifestation, than a permanent drive to narrativisation or lyricisation (Alexandrescu 67). The rarefied filter is opposed to the loud proclamation, transcoding to critical discourse, 'sacralisation' to 'realisation'. The retreat into fictional worlds and the obliqueness of literary representation thus created a "culture of the interstice," (Alexandrescu 185) based on metaphoric indirection and the relegation of protest to the narrative voice or to a literary character. Whilst historiography and socio-economic analysis were almost by default exiled into the province of literary criticism, the latter's emphasis on a multiplicity of interpretive paradigms has managed to preserve a respect for otherness that was otherwise banished from official rhetoric and increasingly from the public imaginary.

### **Overcoded Fictions: Narrative Experiment and the Ironic Imagination**

As argued above, the institutionalization of censorship is one fundamental aspect of literary production in East-Central Europe. For a book to see the light of print, it needed to pass through a labyrinthine process of control and purging, in which administrators of 'cultural education' scrutinized the political correctness of texts and made sure that nothing even remotely critical of 'real-existing socialism' escaped their vigilant offices. Nonetheless, quality literature continued to appear in print because it fashioned for itself a specific language and style, adapting it to the political pressures of communist bureaucratic structures, and learning to take advantage of their loopholes. It was a language of allusion and ambiguity, that could escape a censure focused on identifiable linguistic units and which most often failed to detect diffuse images in the text. Virtuosity in the literary field came to mean the capacity to use "periphrastic style[s] of diabolic circumlocution, convoluted allegory and serpentine metaphor" (Ash 59) in order to 'camouflage' the writing and build ingenious subtexts. This type of narrative rhetoric that "signifie[d] by elision, representational gaps and implications" (Corniş Pope 133) was always in danger of becoming mere escapism; yet in its best representatives it was a language that fostered critical awareness and opened up ideological fixities.

At the heart of this periphrastic style was an "absent cause" (Boyers 21), the intuited presence of something that was never stated textually but appealed to what Jameson calls the "political unconscious" - the repository of narrative codes which is actualised in particular novelistic discourses. Most novels produced under censorship use these variable 'master codes' to deliberately upset single 'correct' interpretations. They deploy several narrative paradigms that cancel each other out, so that no sooner does the reader settle into one set of causal explanations, that s/he is made aware of its insufficiency and poverty. Moreover, they make use of an array of narrative strategies that position them in "threshold spaces" where experimentation and raw realism, ironic play and 'authenticism' coexist (Oțoiu 87-88).

All texts are constituted around antinomic series, polarities of the type implicit/explicit, absent/present, spoken/unspoken, reality/fantasy, and they encode reality in an incomplete way. This is all the more valid in the case of politically-coded fictions which centre on an 'absent cause' that cannot be expressed in words. The gravitational centre of the writing shifts on its very discursive ruptures, on the

significant silences and implicit statements that inhabit its visible textual surface. It thus becomes a type of **overcoded fiction** whose analytics demand a certain sharing of extratextual reality without which the text lapses into uncomprehending obscurity. The subtending incompleteness of meaning can be read as both the sign of a 'lack' (a hesitation of touching on politically sensitive issues) and, concomitantly, as a manifestation of that which it cannot say - a *significant* silence. All texts are, to varying degrees, inhabited by discontinuities and silences. Yet this type of overcoded fiction differs in that its narrative undecidability is assumed as a protective mask against an oppressive extra-textual reality and not as a law of intratextual composition. Like the mock-comedy of futility, this fiction demands a decoder adequately 'equipped' to penetrate behind the Aesopic understatements of the text. The "double talk, the necessary obliqueness of any persecuted speech that cannot, at the risk of its own survival, openly say what it means" (De Man in Corniş Pope 143) reveals the breakdown of social dialogism, the increasing takeover of the semiotic field by monologic ideological fictions. The voices of radical alterity can only live in fantasy or phantomatic worlds, among "borderline personalities [and] deliberate *declassés* self-relegated to the grey zones of society" (Oțoiu 88), social outcasts encased in a labyrinth of subjective memories (such as the heroine of Augustin Buzura's *Refugees*, immobilized in a psychiatric hospital) or retreats into private worlds of the past (as in Mircea Nedelciu's *Fabling Treatment*). Confession and the active exercise of memory remain the only available options to the total engulfment of the communicative field by the official Newspeak rhetoric. These, however, are rarely offered by unproblematic narrative voices; memories are often dispersed in submonologues that intersect and cancel each other out, or recorded in fragmentary texts (diaries, notebooks, journals etc.) whose very unstable existence replicates the instability of the voice behind them. They inhabit a fictional space as ambiguous and hybrid as the real political and cultural space from which they emerge, and for which they act as a magnifying glass.

One aspect that sheds a particularly interesting light on the capacity of literature to act as an effective instrument of ideological challenge is the totalitarian regimes' heavy reliance on *similar* discursive weaponry. Indeed, though various coercive strategies were at the heart of the communist police-state, the everyday workings of the ideology were reinforced through an elaborate display of symbolic practices. A whole study could be dedicated to the semiotics of propaganda and thought-manipulation in totalitarian states. From pioneer shows to massive popular demonstrations and life-scale portraits of party-leaders, a well-established propagandistic arsenal consisting of socialist poems, patriotic songs, stage-managed 'authentic' folklore and artistic cenacles of various kinds, capitalized on easily manipulatable popular affects. Yet this heavy reliance on signifying practices also contained the seed of the regime's downfall, for as deconstruction has wisely taught us since, all signs incorporate within their signifying fields traces of other signs, often of an immediately opposite nature. Also, and more importantly, the inflation of the symbolic in the public domain, having reached a critical limit of saturation, loses ground in favour of an increasing evasion in the realm of the private. As a result, since all public media that could potentially invade the private sphere were part and parcel of the ideological-symbolic system, the only terrain left to the thinking mind was that pre-eminently private business of reading. Hence the widespread 'literacy' in East-Central Europe that so often amazes the Western commentator. Naturally, the only too human lure of the forbidden or very hard to find fruit played a major part in the book-contagion that characterised most cultures of the region during the years of totalitarianism.

Yet this saturation of the public sphere with systematized codes of signification also caused what Eagleton calls the "semiological paranoia" of over-reading, reflective of the schizophrenic quality of life in totalitarian societies. When associated to over-coded texts, 'over-reading' tends to generate a "compulsive semiosis" that "eradicates all contingency" (in Bloom 2003: 47) and sequesters the intended reader/ audience within the confines of the fictional universe that it begets. This "semiotic excess," as Corniş Pope calls it, "colonised the political imagination of [the] people," and very often precluded the emergence of outward forms of dissent. At the same time, however, it led to "cultural surplus, more intellectual work than the system could absorb" (9). Experimentation with literary narrative had the reinvigorating effect of challenging dogmatic modes of thinking and projecting

alternative dimensions of socio-political consciousness. For instance, the alternative ontologies that many experimental texts were toying with operated subtle ruptures at the level of one's imaginative identification with authoritarian structures and official realities. In this sense, their poetics is a specifically political one, for the oblique textualisations go against the grain of official representations, dramatising the constant penetration of 'natural' reality by its semiotised, ideological double. In novels such as Nedelciu's *Fabbling Treatment*, a subsidiary theme is the provisional and contingent nature of 'truth', the impossibility of arriving at an 'original reality' before the moment of remembering and narrative. Underneath this postmodern preoccupation, however, one can read the difficulty of sifting through the layers of ideologically fabricated fictions of reality, in which the substance of the real is constantly displaced by constructs that masquerade as 'truths' (Corniş-Pope 17).

Post-war East-Central European literature thus "foregrounded the subtle relation between cultural representation and control, using intricate textual filters to highlight the process that constructs symbolical systems and fantasy-worlds" (Corniş Pope 14). It developed along two parallel but often intersecting lines, one hyper-realistic, the other anti-realistic, both walking a tight-rope between surface innocuousness and underlying subversiveness. The former was 'authenticist' and assumed a 'documentary' guise that placed objectual reality in sharp focus while often displacing the present into the past; the latter was textualist in orientation, deconstructive and ironic. Often, a "prose of authenticity" coexisted with intricate and elaborate displays of "textual engineering" (Otoiu 87) in novels that were simultaneously political and metafictional, dystopian and comic-fabulatory.

### **Documentary Realism, 'Authenticism' and the Dystopian Imagination**

If a student of comparative literature examines the fictional writings produced in East-Central Europe in the post-Stalinist decades, s/he might be surprised to find how unashamedly realistic many of them were. Yet their realism is of a different nature from that practiced by the fictionists of 'socialist realism', depicting as they were a utopian world of clichéistic, kitchified happiness that was nowhere to be found in the extratextual reality they deemed to represent. It was a particular brand of 'documentary realism', relying on the detached, objective presentation of 'evidence', on showing rather than telling, with little intervention on the part of the narrator. It wanted itself a statement on the present, but it was often displaced onto the past; if it did preserve a contemporaneous framework, it chose a minimalist, confined, essentially private space, which often elided as much as revealed the systemic illnesses of the present.

This was the case, for instance, of what Škvorecký calls "the Czech neorealism," which successfully muckraked through a whole plethora of societal ills, from alcoholism, prostitution, vagabondage, embezzlement, privilege-seeking and bribery, never once going beyond an individual indictment of these ills. At the same time, however, it also made evident that in a society in which power is monopolised and social control ubiquitous, individual subjects can never be the 'ultimate cause' of societal malfunction. In order to avoid censorship, neo-naturalist literature made use of an entire series of elaborate fictional tricks, of which the most 'popular' was the technique of '*zmizik*' - a term invented by the Czech intellectual Jiří Kolar whose approximate rendering would be the "disappearing act," i.e. the 'disappearance' from the spotlight of the omnipotent and ubiquitous Party, and the assignment of all manner of ills (corruption, mismanagement, cruelty) to individuals alone. The 'absent cause' haunting the novels is a bureaucracy and an ideology that never or rarely feature as such, but which are refracted as the ultimate cause of the events described.

On the other hand, for Yugoslav writer Danilo Kiš, the "literature of documentation" involved the selection and rearrangement of actual historical events with the belief that memory can preserve and

recuperate, bear testimony and outweigh the officially imposed mass-scale forgetting. In 'documentary' novels such as Alexandr Solzhenitsyn's *One Day in the Life of Ivan Denisovich*, for instance, the detailed presentation of concentration camp routine as if it were a permanent condition functions as a surface layer for implicit meaning. It raises troubling questions about the possibility of preserving individual morality in inimical historical circumstances, and problematises the status of fiction-writing in totalitarian states and the ultimate aim of its intervention in the public realm. His leprosy metaphor in *The Cancer Ward* neatly encapsulates the existential condition of the concentration camp inmates that populate his novels - both those behind the actual barbed wires, and those in the larger camp that was Soviet Russia:

Kostoglotov: 'What's worse than cancer? Leprosy.'

Rusanov: 'Well, it depends. Is it really worse? Leprosy is a much slower process.'

Kostoglotov: 'It's worse because they banish you from the world while you are still alive. They tear you from your family and put you behind barbed wire.' (163-164).

If 'neonaturalist' Czechoslovak fiction is never systemic in its approach, obscuring the absent cause of societal mismanagement and corruption, in documentary novels such as Solzhenitsyn's the System looms large: its gruesome, mechanistic and inhuman presence inhabits the soul of every *zek* in the concentration camp. Moral survival is a function of mental regimentation - the degree of compromise and collusion with the apparatus that one accepts unresistingly. Those that resist are often broken; yet when, and if, they survive, they are the ones who 'live to tell the tale'. Resistance as moral intransigence is the underlying ethos of Solzhenitsyn's novels. In its absence, we are to understand, there can be no meaningful remembering. This might appear as a rather naive, if heroic, vision of ethics, yet it is far from being an unproblematic one. To describe his fiction as 'traditional' or 'moralistic' is largely to miss what Solzhenitsyn has done. In many ways, his 'flat', colourless prose, akin to much Holocaust writing, is a testimony of what cannot be adequately represented in words, of that horror at the heart of history that can only be grotesquely carnivalised or else figured as the spectre of memory haunting the survivors.

The ambiguous nature of the documentary approach is best revealed in the bulk of Romanian novels produced in the 60s and 70s, which came to be known as the 'novels of the obsessive decade'. By displacing the present onto the immediate past, they hide behind the unmasking of the Stalinist horrors the very real process of re-Stalinisation taking place during Ceaușescu's period. Cesereanu calls the fictionalising process at work in such novels the "procustianisation of truth" (162), which is only unveiled in glimpses and often romanticised. In contrast with the atrocious realism of post-1989 documentary pieces on the horrors of the communist prisons (such as Ierunca's *The Pitești Experiment*, or Paul Goma's *Quod-Gherla*), the novels of the obsessive decade reflect the world of the Gulag through a veiled mirror. The writing is often allegorical, Aesopic in character, contorted; the prevailing figure is that of the seraphic investigator, intellectual, *causeur* - an inadequation to the much grimmer reality of the time, in which the representative member of the secret police was not a refined-decadent intellectual, but a 'tough guy' with no moral scruples whatsoever.

On the other hand, however, if the image of the repressive apparatus is somewhat edulcorated, the pyramidal system of orchestrated delation - the widespread phenomenon of informing on one's neighbour, friend or colleague - is presented in all its abject but well-oiled functioning. The best of these novels read like obsessive and torturous investigations into the problematics of guilt and responsibility, similar in their ethical vision to the moral intransigence of Solzhenitsyn's writings, yet

often more ambiguous and stylistically more complex. It is the case of the 'intellectual novel' practiced by Augustin Buzura and Constantin Ţoiu, which follows the destiny of intellectuals from commitment to communism, to doubt, persecution and ultimately prison (Ion Cristian in *Vanities*), suicide (Chiril Merişor in *The Gallery of Wild Wine*) or mental asylum (Ioana Olaru in *Refugees*). Yet by the end of the 70s, the politically coded novel was an exhausted form; it had come to feature a certain circularity of motifs, typological Manicheism, deliberate pastiche (Corniş Pope 109), a restricted arsenal of narrative 'recipes' (the 'prison confession', moments of existentialist self-analysis, the 'crime and punishment' story-line etc.) masterfully deconstructed and parodied in such novels as Marin Preda's *The Most Beloved Man of Earth* (1980) or Alexandru Ivasiuc's *The Crawfish* (1976).

One reaction against the exhaustion of the neo-realist type was the resurrection of a specifically East-Central European dystopian imagination going back to Kafka and Stanisław Witkiewicz. In various anti-utopias, parables and allegories, often couched in religious terms, the members of the secret police, as well as the institution itself, appear as a perverse type of occult society, built on the model of the Mafia, but invested with a 'disciplinary mission' (Cesereanu 157). Thus, in A. E. Baconsky's *Black Church*, the beggars who invade and conquer the city represent allegorically the new communist hierarchy; while museums and libraries are evacuated and books are burned, public trials take place in the city square and a 'black' dictatorship is finally installed. In another such dystopian novel, Bujor Nedelcovici's *The Second Messenger*, the fictional universe is a scientifically-moulded New World, in which dreams are censored, erotic drives disciplined, feeding rationalised and collective fights on immense stadiums the only psychological outlets admitted. The inhabitant of the Island of Victory has a standardized face, mirroring the number-like quality of Zamyatin's One State population in *We*. The Governor is the only free individual in a universe organised elitistically on 'layers', all controlled by a ubiquitous Institute functioning on the basis of self-delation and re-education. Closely resembling a psychiatric hospital, the Institute is a prophylactic 're-modelling' institution, which uses no physical or moral torture, but only *ideotherapy*, the therapy of controlled and subtle ideological indoctrination at a subliminal level, similar to that practiced in Huxley's *Brave New World*. The result of this ideotherapy is the same as that of the *fantasiectomy* operation that concludes Zamyatin's *We*: human beings lose all sense of individuality, their minds 'purified' of subversive ideas, incapable of thinking or feeling otherwise than as required.

The alternative worlds that populate subversive literature are not all dystopian in character though. Much of the subversive content is subtly infiltrated in experimental linguistic games, the creation of fantastic universes in which the laws of extra-textual reality do not apply, or mock-comedic set-scenes. The ironic spirit of such texts goes all the way back to Bakhtinian concepts of carnivalesque irreverence, and in this they are part of a specifically East-Central European vision of grotesque black humour - perhaps the longest surviving literary tradition of the region.

### **Laughter in the Dark: Parodying Terror**

In cultural spaces ideologically colonised by the "inflationary discourse of power" (Corniş Pope 10), humour often functions as an act of 'rebellion' against party-sanctioned values and taboos. By "turning metaphor into gloomy political banter" (Corniş-Pope 33), it undermines their rhetoric and raises scepticism of packaged truths to an almost cosmic level. Irony becomes the most potent subversive weapon against ideological indoctrination, for it submits its seemingly stable values to questioning and induces purposeful reflection on its mechanisms of subjection. Humour has always been the hallmark of subaltern, peripheral cultures, for it acts as a paradigmatic strategy designed to make frustration and *long-term* lack of perspectives more bearable, a "conventionally acceptable mode of structuring experience which establishes space between the individual and his sense of powerlessness" (Schöpflin

25). In East Central Europe, making jokes about the unbearable had been a national pastime for centuries; during totalitarian years, it became a technique of survival.

Often humour was couched in 'documentary' forms which ostensibly mirrored reality, even while the reality mirrored was incongruous and absurd. Many such works of 'all-too-real-realism' were banned, not because they were not describing reality, but precisely because they *were*. Comedy was effected by juxtaposing official discourse and rhetoric with sharply focused documentary realities that revealed the burdened, routine, materially and spiritually starved existence of the people inhabiting real-existent socialism. The retreat into 'realistic humour' was often the result of "a deepened sense of irony and self-irony, together with [...] an intense fear of pathos and sentimentality, of overstatement and of what Kundera calls the lyric relation to the world" (Havel 1986, 180), all exhibited by utopian specimens of 'socialist realist' kitsch and often by self-righteous indictments of the system.

This 'comedy of futility' was not the immediate offshoot of communist totalitarianism - the sense of ridiculousness inherent in futile plans and hopes had always been an underlying streak of East-Central European literature. One of its most celebrated anti-heroes is, after all, the good soldier Švejk, the half-ridiculous, half-sublime creation of Czech writer Jaroslav Hašek; and the absurdly grotesque coupled with the grotesquely absurd are supremely embodied in the writings of Kafka or Ionesco. Irony, scepticism and a taste for paradox have been the high tonality permeating literary consciousness in the region, with its insistence on the determining role of external circumstances and the machinations of history and bureaucracy - that particular alliance of power and knowledge which constitutes the ideological apparatus at work in many an East Central European novel. Each human act is caught in the trap of a universe that pays little heed to its intended meaning, often thwarting its result; hence the inconsistencies, quirks, accidents and 'murphiesque' turns of events that often befall fictional characters. At best they can regard them with a detached, ironical eye, attempting to carve out a portion of privacy and individuality in the engulfing commonality of history; at worst, they fall prey to the guilt, terror and pain that History unleashes on their individual existence. Kundera's novels are particularly subtle masterpieces of this public/private dichotomy, and the metaphysical irony that his intellectual anti-heroes exhibit is both a measure of survival and a comment on the absurdity of a public world over which they have no control.

The hypertrophy of irony and scepticism functions as a balancing antidote to much of the moralising aesthetics permeating oppositional novels in East-Central Europe. It is a particular brand of irony, devoid of the scathing bitterness of outright satire, a scepticism that

has little in common with, say, English scepticism. It is generally rather stranger, a bit mysterious, a bit nostalgic, often tragic, and at times even heroic, occasionally somewhat incomprehensible in its heavy-handed way, in its caressing cruelty and its ability to turn a provincial phenomenon into a global anticipation of things to come (Havel 1986, 175).

It projects the realisation that some things have to remain unsaid, or partly-said, or seen 'through a glass darkly'; that should one attempt to translate their incomprehensibility into words, the resulting failure would amount to a bitter shriek of laughter. There are horrors that can never be adequately represented, the horror of Gulags and concentration camps; they can no longer be sublimated into tragic dignity and "for that reason [they] are approachable only through an eerie imitation/doubling of the parody itself," in the "Kafkaesque quality of the eerie laughter" (Žižek 102). The only way out of this predicament is to incorporate the failure to comprehend into representation itself. This is the higher meaning of the sense of irony predominant in East-Central Europe, its particular wisdom, its

"'nonserious spirit' that mocks grandeur and glory" (Kundera qtd. in Schöpflin & Woods 221). Comedy becomes the antidote of silence, the only way of coping with the incomprehensible.

The schizophrenic character of 'real-existing socialism' led to the resurrection of this particular sense of the comic in East-Central Europe and to a powerful upsurge of the absurd and the grotesque in the literatures of the region. The rhetoric of socialist realism found itself counterpoised with free imaginative combinations, surrealist games, black and nonsense humour, an entire carnivalesque arsenal of subversion and delegitimation that aimed at deconstructing the sterile logic of ideology. Nowhere is this mock-deconstruction more poignantly revealed than in the linguistic feats of Vaclav Havel's plays, in which the ritualistic absurd forms the texture of everyday life in an equally absurd totalitarian reality. *The Garden Party* (1963) and *The Memorandum* (1965) are built exclusively on the empty rhetoric of a cliché-ridden communist bureaucracy, revealing its alienating effects. The former is a debased 'waiting for Godot' in which an inflation of Kafkaesque bureaucracy (the Secretariat of Humour, the Ideological Regulation Commission, the Liquidation Office and its Delimitation Subcommittee, the Inauguration Service) functions as a set of interchangeable signifiers in an absurd administration. The play is built on routinely repeated scenes, which give the impression of mechanised conversation; it reads like a concatenation of linguistic clichés, dead metaphors, proverbs, 'universal' general truths, pre-digested verities and ossified party rhetoric. While its linguistic minimalism is almost Beckettian in character, the underlying absurd is not metaphysical, but social and political. The notes of derisive parody are struck by the usage of official rhetorical paradigms to describe trivial events, or to conduct absurd 'scientific' debates on the imbrication of technology and art. The play is filled with 'constructive' and 'destructive' sadnesses (19-20), trivialized slogans and tautologies, all revealing the absurdity of bureaucratic procedures. Clicheification is taken to absurd extremes in the invention of an entirely artificial bureaucratic Newspeak called Ptydepe in *The Memorandum*. Assuming the pretension of scientificity, Ptydepe functions as a metaphor for the wooden language of official ideology. Nobody truly knows it or is able to 'learn' it, with the exception of he who teaches it (the activist/propagandist/indoctrinator) and Peter Thumb, the diligent student; on an altogether different level, the play functions as a subtly coded parallel to the communist take-over of Czechoslovakia and those amongst the Czechs who have accepted to play the role of 'diligent students'.

To conclude, the post-war East-Central European novel - in its mix of documentary history and fantasy, narrative and essayistic speculation, philosophical musings and intricate plot complications - combines the non-fictional qualities of much contemporary American prose with the 'magical realist' universe of Latin-American fiction. Its major tonality is that of doubt, a kind of extended postmodern incredulity towards overarching meta-narratives, a shedding of redeeming illusions. Yet perhaps the only illusion that writing in collectivistic post-totalitarianism refuses to shed is the illusion of individuality - the preservation of an autonomous 'room of one's own' in the massified life of the communist era. While many a novel shows the space of the private invaded by the public events of History, East-Central European writers fiercely cling to the idea of individuality and the notion of the private space, both in their lives and in the ultimate values their writings uphold. It is the preservation of this unique value that made meaningful resistance possible, and it is with this awareness that one should read the variety of literary responses to 'the colonization of the mind' as different versions of a common assertion of inner spiritual freedom.

- Alexandrescu, Sorin. *Identitate în ruptură*. București: Univers, 2000.
- Arendt, Hannah. *The Origins of Totalitarianism*. New York: Meridian, 1962.
- Aron, Raymond. *Democracy and Totalitarianism*. Trans. Valence Ionescu. London: Weidenfeld and Nicolson, 1968.
- Ash, Timothy Garton. *The Uses of Adversity: Essays on the Fate of Central Europe*. London: Penguin, 1998.
- Bakonsky, A. E. *Biserica Neagră [The Black Church]*. București: Cartea Românească, 1990.
- Bhabha, Homi. "Of Mimicry and Man: The Ambivalence of Colonial Discourse." In *The Location of Culture*. London: Routledge, 1994. 85-92.
- Bloom, Harold (ed). *Milan Kundera*. Northam: Roundhouse, 2003.
- Boyers, Robert. *Atrocity and Amnesia. The Political Novel since 1945*. Oxford: OUP, 1985.
- Buzura, Augustin. *Orgolii [Vanities]*. Cluj: Dacia, 1977.
- . *Refugii [Refugees]*. București: Corint, 2005.
- Calvino, Italo. *If on a winter's night a traveller*. London: Vintage, 1998.
- Cesereanu, Ruxandra. "Imaginea Securității în literatura română în comunism și postcomunism." ["Representations of the Secret Police in Romanian Literature in the Communist and Postcommunist periods"]. In Braga, Corin (ed). *Caietele Echinox: Postcolonialism și Postcomunism*. Vol. 1. Cluj: Dacia, 2001. 157-172.
- Chiot, Daniel. "What Was Communism All About?" *East European Politics and Societies*, 14: 3 (2000): 665-675.
- Corniș-Pope, Marcel. *The Unfinished Battles: Romanian Postmodernism before and after 1989*. Iași: Polirom, 1996.
- Courtois, Stéphane, Nicholas Werth, Jean-Louis Panné et al. *The Black Book of Communism: Crimes, Terror, Repression*. Trans. Jonathan Murphy and Mark Kramer. London: Harvard UP, 1999.
- Eidsvik, Charles. "Mock Realism: The Comedy of Futility in Eastern Europe." In Andrew S. Horton (ed). *Comedy/Cinema/Theory*. Berkeley: U of California P, 1991. 91-109.
- Haraszti, Miklós. *The Velvet Prison: Artists under State Socialism*. Foreword György Konrád. Trans. Katalin & Stephen Landesmann. London: Penguin, 1989.
- Havel, Vaclav. *Living in Truth*. Ed. Jan Vladislav. London: Faber& Faber, 1986.
- . *Selected Plays 1963-1983*. London: Faber & Faber, 1992.
- Impey, Michael. "The Romanian Novel, 1947-1989: Historical Compromise or the Triumph of the Human Spirit." *Romanian Civilization*, V:1 (Spring 1996). 79-88.



- Ivasiuc, Alexandru. *Racul*. [*The Crawfish*]. București: Albatros, 1976.
- Kiš, Danilo. *A Tomb for Boris Davidovich*. Introduction by Joseph Brodsky. Afterword by William T. Vollmann. Dalkey Archive Press, 2001.
- Milosz, Czesław. *The Captive Mind*. Trans. Jane Zielonko. London: Penguin, 2001.
- Nedelciu, Mircea. *Tratament Fabulatoriu* [*Fabbling Treatment*]. București: Cartea românească, 1986.
- Nedelcovici, Bujor. *Al doilea mesager*. [*The Second Messenger*]. București: Eminescu, 1991.
- Oțoiu, Adrian. "An Exercise in Fictional Liminality: the Postcolonial, the Postcommunist, and Romania's Threshold Generation." *Comparative Studies in South Asia, Africa and the Middle East* 23.1-2 (2003): 87-106.
- Patapievici, Horea Roman. *Politice*. București: Humanitas, 1996.
- Pleșu, Andrei. "Intellectual Life under Dictatorship." *Representations* 49. Special Issue: *Identifying Histories: Eastern Europe Before and After 1989* (Winter 1995): 61-71.
- Preda, Marin. *Cel mai iubit dintre pământeni*. [*The Most Beloved Man on Earth*]. 3 vols. Editura Cartea Românească, 1980.
- Schöpflin, George, and Nancy Wood (eds). *In Search of Central Europe*. Cambridge: Polity Press, 1989.
- Škvorecký, Josef. "Eastern European Literature - in Transition." *The Review of Contemporary Fiction* 17 (1997): 98-107.
- Solzhenitsyn, Alexandr. *One Day in the Life of Ivan Denisovici*. Harmondsworth: Penguin, 1974.
- . *Cancer Ward*. Harmondsworth: Penguin, 1971.
- . *The Gulag Archipelago, 1918-1956: an experiment in literary investigation*. London: Collins & Harvill Press, 1974; 1975.
- Todorov, Tzvetan. *Facing the Extreme: Moral Life in the Concentration Camps*. London: Phoenix, 2000.
- Țoiu, Constantin. *Galeria de viță sălbatică* [*The Gallery of Wild Vine*]. București: Editura Eminescu, 1979.
- Zamyatin, Yevgeny. *We*. Trans. Bernard Guilbert Guerney. Introduction Michael Glenny. London: Jonathan Cape, 1960.
- Žižek, Slavoj. *Did Somebody Say Totalitarianism? Five Interventions in the (Mis)use of a Notion*. London: Verso, 2001.

## Notes

*The Black Book of Communism* (1997), the most massive study on the phenomenon produced so far, attempts to evaluate the magnitude of its disastrous effects by a systematic and detailed incursion into its historical manifestations, from Lenin's Bolshevik revolution to Pop Pot's Khmer Rouge and the collapse of the regime in East-Central Europe in 1989. According to the raw numeric estimates of the book, communism has produced a grand total of ~100 million victims, surpassing four times the scale of the Nazi carnage.

See Žižek's "When the Party Commits Suicide" in *Did Somebody Say Totalitarianism?* (2001).

One can, of course, read the 'mimicry' practiced by the citizens of 'real existing socialism' in the light of Homi Bhabha's theorisation of the concept, as an "ironic compromise," a subversive irruption of the mocking gaze of the 'colonised subject' which, in its continuous slippage, excess and difference, displaces and ruptures the dominant discourse; and indeed, in many ways, 'public affirmation' often incorporated acts of resistance. Most often, however, it was the sign of "self-preserving *ketman*, with its abject acceptance of the inevitable and the immutable" (Milosz 86), whose end result was psychic splitting and the fragmentation of consciousness. The theme of the double, of the split self, featuring so prominently in many a postcolonial novel, is given in the literatures of East-Central Europe a new and possibly more disturbing twist.

For an adequate definition of this concept, and the variety of its manifestations, see Czesław Miłosz, *The Captive Mind*, 55-80.

Which Eagleton explicates as the over-legibility of signs that compounds their surface illegibility (in Bloom 2003: 48).

The 'obsessive decade' refers to the terror-driven post-1948 Stalinist years. See Cornis-Pope (1996), Impey (1996), Cesereanu (2001).

By post-1989 I mean published in Romania after 1989.

See Cesereanu's illuminating article in *Echinox* (2001), which offers a comprehensive overview of the representations of the secret police in the novels of the obsessive decade, which I find seminal to any understanding of Romanian literature produced in the post 1968 decades.

I am heavily indebted to Ruxandra Cesereanu's discussion of political allegory in Romanian literature in the same *Echinox* article.

See Charles Eidsvick's article "Mock Realism: The Comedy of Futility in Eastern Europe," in Andrew Horton (ed), *Comedy/Cinema/Theory*, (Berkeley: U of California P, 1991), 91-109.

We thus have "the preliminary registrationally formal liquidation" versus "proper, normal delimitational liquidation" (28); the administration has "to organise special inaugurational training of liquidation officers" as well as a "liquidational training of inaugurators" (35) and finally Hugo declares that another training will have to be organized, in which "inaugurationally trained liquidation officers [will] train liquidationally trained inaugurators, and liquidationally trained inaugurators [will] train inaugurationally trained liquidation officers [!]" (35).

Ioan Muşlea  
Tribuna Review, Cluj-Napoca, Romania  
muslea@yahoo.com

### Alexander Soljenitsyne - in memoriam

**Abstract:** Alexander Soljenitsyne was one of the most courageous writers of the twentieth century. He broke the wall of silence and spoke freely about the true essence and the crimes of communism. He wrote novels (*Ivan Denisovitch*, *The First Circle* and *Cancer Ward*), poems (*Prussian Nights*) but his most important work remains *The Goulag Archipelago*. In 1974, Soljenitsyne was expelled from the Soviet Union. He is the author of an extraordinary Nobel Prize speech. The return from exile, in 1994, was disappointing.

**Keywords:** Communism; Russian dissidence; Alexander Soljenitsyne; *Goulag Archipelago*; *Ivan Denisovitch*; *The First Circle*; *Cancer Ward*.

Au début des années soixante, les Roumains ne s'étaient pas encore remis du cauchemar stalinien et de l'enfer des prisons/camps, mais presque n'importe qui pouvait lire une douzaine de journaux et revues soviétiques dont les anostes *Nouvelles de Moscou* qui - comme par hasard - avaient commencé à publier - en feuilleton - le récit assez bizarre d'un inconnu. Le récit s'appelait *Une journée d'Ivan Denissovitch* et l'inconnu n'était autre qu'Alexander Soljénitsyne, le futur lauréat du Prix Nobel. Jusqu'en 1989, aucun autre écrit du même auteur n'est paru chez nous, en Roumanie, à l'exception du récit de *L'Inconnu de la gare de Krétchétoïka*, publié dans la revue *Secolul XX*.

La parution en Russie Soviétique de cette même *Journée d'Ivan Denissovitch*, fut un choc extraordinaire, personne n'ayant eu jusqu'alors le courage de parler ouvertement de l'existence des camps et du système concentrationnaire. Il paraît quand même qu'en URSS, l'année 1962 fut assez spéciale, la lutte pour le pouvoir (et pour faire tomber Khrouchtchev), ayant atteint un niveau inquiétant qui aurait convaincu ce dernier de la nécessité de faire publier à tout prix ce récit tellement étrange; au fond, il ne s'agissait que d'un écrivain, qui pourrait, naturellement, disparaître et tomber dans l'oubli des qu'il aurait rempli son *devoir*. Mais comme il arrive parfois, les calculs se sont avérés complètement erronés et l'écrivain ne s'est pas laissé faire: l'intégrité et la force morale de *l'inconnu* dépassaient de loin les *qualités* du légendaire homme soviétique! Les grands pontes du parti et du KGB n'ont pas su ni pu faire taire cet *ancien zek* [surnom des prisonniers politiques des camps], *cet ancien combattant et ancien cancéreux* (guéri par miracle!) qui voulait dire toute la vérité sur son expérience des camps, profondément conscient qu'il n'avait plus rien à perdre.

Soljénitsyne fut à son tour surpris - d'une part - par la rapidité de la sortie dans les librairies de cette *Journée d'Ivan Denissovitch* et, d'autre part, de constater qu'il se fut lui-même imprudemment découvert et offert comme une proie (apparemment des plus faciles!) pour les forces de la répression, mais plus spécialement pour la pléthore des activistes et fonctionnaires du parti, mécontents à cause de la dénonciation des abominables crimes du communisme. Se sachant traqué sans pitié, l'écrivain a imaginé des mesures de sécurité tellement efficaces (racontées dans ses mémoires, intitulées *Le chène*

et le veau) qu'il réussit à terminer et faire sortir du pays deux de ses écrits les plus connus: *Le Premier Cercle* et *Le Pavillon des cancéreux*. Ce premier cercle (de l'enfer) a existé dans le paradis communiste sous la forme des prisons spéciales où travaillaient des savants et des chercheurs considérés dangereux. En échange de certaines conditions de vie presque supportables, ils devaient mener à bien des projets faramineux, issus directement du paranoïa de Staline.

Le fait que, pendant quatre ans, Soljénitsyne lui-même avait "travaillé" dans une prison semblable explique comment il a survécu à une condamnation de huit ans dans un camp. Son expérience et son talent l'ont aidé plus tard à évoquer avec une maîtrise hors du commun les scènes d'arrestation et interrogatoire, mais l'effet le plus saisissant il l'a obtenu "en plongeant" le lecteur au sein même des interminables discussions des savants-prisonniers, torturés par l'essence empoisonnée du pacte conclu avec l'esprit du mal.

L'autre roman, *Le Pavillon des cancéreux*, nous raconte la vie de plusieurs malades hospitalisés dans un dispensaire pour cancéreux, perdu quelque part dans les steppes de l'Asie centrale. En fait, Soljénitsyne recourt à presque une *transcription* de son expérience acquise dans le même type d'hôpital; d'ailleurs, dans le personnage principal, Oleg Kozlogotov, *ancien zek, ancien combattant et ancien cancéreux* (guéri par miracle!), nous pourrions facilement reconnaître l'auteur lui-même.

Dans *Le Pavillon des cancéreux*, on rencontre très souvent des personnages qui ne sont pas ou sont très peu impliqués dans les engrenages du *socialisme triomphal*; cependant, manipulés par les spécialistes de *l'agitprop*, ils ne peuvent rien comprendre ou ils comprennent tellement peu de ce qui se passe réellement dans *le pays des soviets* (perçu comme la normalité même sinon comme le meilleur des mondes!). Tenter de les confronter à la réalité toute nue, l'auteur frisait l'absurde, mais dans l'hôpital il y avait des gens capables de tenter cette aventure: il s'agissait de l'un des malades *bénéficiant* du statut de cancéreux, le seul qui puisse accorder à ces malheureux - pratiquement condamnés à mort - une liberté inimaginable: *ils pouvaient dire la vérité toute nue* malgré la présence d'un activiste responsable de centaines de dénonces, terrorisé ou plutôt suffoqué par tout ce qu'il entend et qui tente vainement de remettre les choses à leur place. Un autre personnage, apparemment moins que secondaire, la vieille Stéphanie, nous laisse percevoir pour un instant le monde mystérieux des *justes* auquel l'écrivain a dédié un récit d'une étrange beauté (*La maison de Matriona*) évoquant le monde des saints qui sont les survivants d'un monde à jamais disparu.

De nos jours, l'écriture de Soljénitsyne pourrait être regardée comme datée ou faisant preuve d'une certaine naïveté, mais son importance, sa puissance et singularité consistent tout d'abord dans le dévoilement et la mise en accusation POUR LA PREMIERE FOIS ET JUSTEMENT AU COUR MEME DE LA PATRIE DU MAL de la vraie nature de l'univers communiste avec ses hordes apparemment omnipotentes et infaillibles d'activistes, agents du KGB et dénonciateurs infâmes, instruments aveugles de tous les abus, tous les crimes, la misère et les horreurs d'un système répressif sans pareil.

À l'exception d'*Ivan Denissovitch*, les deux romans ont été confisqués brutalement par la police politique et n'ont jamais été lus dans la Russie communiste; sauf dans les tirages incroyables du fameux *samizdat*. Heureusement, Soljénitsyne avait pris toutes ses précautions et, en 1968, tous ses écrits (publiés et traduits par les maisons d'édition russes de l'exil), ont connu un succès extraordinaire à l'Ouest. En Roumanie, au commencement des années '70, beaucoup de gens ont dévoré des fragments "copieux" de tous ces écrits "maudits" dans les pages de l'hebdomadaire *L'Express* qui - en 1974 - a reproduit aussi un grand extrait de l'extraordinaire discours de réception Nobel.

On connaît dans une moindre mesure les autres écrits de Soljénitsyne (pièces de théâtre, poèmes en prose ou certains récits assez modestes), mais on devrait signaler et insister sur l'importance des *Nuits prussiennes*, un poème-fleuve qui compte 2.000 vers. Même si la formule n'est pas des plus heureuses,

le texte - dans son ensemble - constitue un témoignage unique sur les crimes et les atrocités perpétrés par l'Armée Rouge *libératrice* dans sa marche vers Berlin.

Les trois volumes de l'*Archipel Goulag* - dans lesquels Soljénitsine réussit à mettre en pièces l'horreur du mécanisme concentrationnaire - ont connu le même parcours triomphal! En fait l'écrivain ne faisait que clamer l'essence répressive et criminelle du communisme qui s'appuie essentiellement sur un système de coercition proche de la perfection. Le fait que Soljénitsine a élevé sa voix avec une telle puissance et un tel courage l'a transformé - de son vivant - dans un véritable héros de notre temps. Pour rédiger cette véritable *monographie* des camps staliniens, l'écrivain s'était minutieusement documenté en réussissant une formidable synthèse: il a mis bout à bout toutes les informations qui lui ont été confiées par des centaines et des centaines d'anciens *zeks*. L'ouvrage est systématisé de telle manière qu'il réussit à couvrir intégralement les situations-limite présentes dans tous les compartiments de la vie des camps. On peut ainsi disposer de toutes les informations et connaître tous les détails concernant la vie des femmes et des enfants enfermés dans le Goulag ou bien à celle des étrangers ou des prêtres, ainsi qu'un compte rendu terrifiant sur les tentatives d'évasion et de révolte et, finalement, sur cette invention diabolique qui permet la soi-disant *cohabitation* des criminels ou droits communs avec les *politiques*. La publication à l'Ouest de l'*Archipel* est devenue très visible au cours des années '70, agissant comme une onde de choc avec un impact extraordinaire sur la pensée et les convictions idéologiques des intellectuels occidentaux, presque tous tributaires du marxisme.

En 1970, l'Académie suédoise allait décerner à Soljénitsine le Prix NOBEL (*pour la force morale qui lui a permis de continuer les grandes traditions de la littérature russe*). Au fond, ce fut aussi une tentative de protéger l'écrivain traqué et menacé de partout. Soljénitsine savait parfaitement que ses ennemis espéraient qu'il irait à Stockholm, mais qu'ils ne lui permettraient jamais de revenir chez lui; c'est pour cela qu'il renonça de partir, mais - en revanche - il prépara pour les occupants du Kremlin une terrible bombe à retardement: l'extraordinaire texte du discours de réception (qu'il lira à peine en 1974!) qui constitue un document, une performance littéraire unique, hors du commun et digne de connaître la plus large diffusion, de figurer comme introduction ou conclusion à l'occasion de toute commémoration des victimes du *Holocauste Rouge*.

\*

En 1974, après avoir longuement hésité, le pouvoir communiste a trouvé la solution qui pouvait mettre fin au "scandale Soljénitsine" et empêcher *cet élément corrompu* de nuire davantage: on décida à l'unanimité son expulsion. C'est à peine à ce moment-là qu'on a pu apprendre le contenu de l'extraordinaire discours de réception conçu pour la cérémonie Nobel.

Il me semble assez bizarre que l'écrivain (devenu fameux et ayant pratiquement triomphé du système!) ait réagi si violemment au choc du dépaysement et au contact prolongé de l'étranger; en fait - pendant les vingt années de l'exil - il était devenu un tout autre personnage qui vous laisse tout d'un coup, découvrir son vrai visage. A ses anciennes convictions anticomunistes se sont substituées - d'une part - l'obsession d'une terrible menace, d'un complot qui mettait en danger le statut et le rôle historiques de la Mère Russie qu'il tendit finalement à confondre avec l'Union Soviétique et, d'autre part, une préoccupation presque malade de percer les mystères de l'effondrement de l'ancien empire du tsar pendant les années 1914-1917. Après un travail harassant, il réussit à terminer et faire publier le cycle de la *Roue Rouge* qui compte cinq parties et des milliers de pages. Ce ne fut pas un succès.

Pendant ces mêmes vingt ans d'exil, il semble aussi avoir découvert le côté trouble, décadent du Monde Libre qu'il avait dénoncé avec acharnement, tout en criant son désespoir devant le spectacle - inoubliable! - de l'ancienne Union Soviétique en train de se désintégrer. Son retour en Russie, en 1994, passe presque inaperçu; la plupart de ses anciens concitoyens le perçoivent comme un étranger, un inconnu bizarre. Ses messages sont rarement compris par plus d'une poignée de nostalgiques animés par un fort penchant nationaliste. Les discours de l'écrivain commencent à revêtir des accents

panslavistes anachroniques et l'essence des ses harangues s'avere des plus rétrogrades surtout quand il évoque le mythe de la Troisième Rome.

Soljénitsine est mort en 2008, au mois d'août. Peu avant sa fin, le premier ministre russe, Vladimir Putin, est venu le voir et l'écrivain s'est entretenu tranquillement avec l'ancien officier du KGB. Parmi les personnalités officielles qui ont participé aux funérailles de l'ancien ennemi mortel du communisme russe, tout le monde a de nouveau remarqué la présence de Vladimir Putin.